

Il coule aussi dans tes veines

Chevy Stevens

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHEVY STEVENS

IL COULE AUSSI
DANS TES VEINES



PAR L'AUTEUR DE SÉQUESTREE

SUSPENSE
l'Archipel

CHEVY STEVENS

IL COULE AUSSI DANS TES VEINES

*traduit de l'américain (Canada)
par Sebastian Danchin*

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
Never Knowing
par St. Martin's Press, New York, 2011.

www.editionsarchipel.com

Si vous désirez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions de l'Archipel,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada, à Édipresse Inc.,
945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec H3N 1W3.

e-ISBN 978-2-8098-1012-7

© Rene Unischewski, 2011.

© L'Archipel, 2013, pour la traduction française.

DU MÊME AUTEUR

Séquestrée, L'Archipel, 2011 ; Pocket, 2013.

Sommaire

Page de titre

Copyright

Sommaire

Première Séance

Deuxième Séance

Troisième Séance

Quatrième Séance

Cinquième Séance

Sixième Séance

Septième Séance

Huitième Séance

Neuvième Séance

Dixième Séance

Onzième Séance

Douzième Séance

Treizième Séance

Quatorzième Séance

Quinzième Séance

Seizième Séance

Dix-Septième Séance

Dix-Huitième Séance

Dix-Neuvième Séance

Vingtième Séance

Vingt et Unième Séance

Vingt-Deuxième Séance

Vingt-Troisième Séance

Vingt-Quatrième Séance

Première Séance

PREMIÈRE SÉANCE

Vous savez, Nadine, que, depuis toutes ces années, je m'interrogeais : fallait-il tenter de retrouver ma mère biologique ? Eh bien, j'ai fini par me décider. J'avais envie de vous prouver que j'avais grandi, que j'étais stable et équilibrée.

Il faut croire que ces séances me manquaient. Vous vous souvenez comme j'étais mal, les premières fois ? Je vous trouvais pourtant naturelle et drôle, pas du tout conforme à l'idée que je me faisais d'une psy. Il me suffisait d'entrer dans ce cabinet lumineux, avec cette jolie déco, et je me sentais tout de suite mieux. Il m'arrivait même de ne plus vouloir repartir, surtout au début.

Vous avez su que la partie était gagnée quand j'ai cessé de consulter, et vous ne vous êtes pas trompée. Les deux années passées ont été les plus heureuses de ma vie. C'est ce qui m'a fait croire que je pourrais tout affronter. Je me sentais forte ; rien n'aurait pu me replonger dans l'état dans lequel je me trouvais quand je suis arrivée ici, la première fois.

Et puis elle m'a menti. Je parle de ma mère biologique. Elle m'a menti au sujet de mon vrai père. Ça m'a fait le même effet qu'à l'époque où j'étais enceinte, quand Ally m'envoyait des coups de pied dans les côtes à me couper le souffle. Le pire a été de lire l'effroi dans les yeux de ma mère. Je lui faisais peur. Restait à comprendre pourquoi.

Tout a commencé il y a six semaines environ, à la fin du mois de décembre, par un article découvert sur Internet. Grâce à ma fille de six ans, je m'étais levée ridiculement tôt pour un dimanche, je buvais ma première tasse de café en répondant aux e-mails des clients dont je restaure les meubles. Ce matin-là, j'effectuais des recherches sur un bureau datant des années 1920, entre deux crises de fou rire provoquées par Ally. Tout en regardant des dessins animés, ma fille adressait des reproches à Moose, notre bouledogue tigré qui s'en prenait à son lapin en peluche. Ils étaient à mourir de rire.

Ne me demandez pas comment une pub pour du Viagra a brusquement surgi sur mon ordinateur. En voulant refermer la fenêtre, j'ai dû cliquer sur un lien quelconque. S'est alors affiché un gros titre à l'écran :

« Tout ce que vous avez toujours voulu

Et je découvre des courriers de lecteurs rédigés à la suite d'un article publié sur le site de *The Globe and Mail*. Essentiellement des parents qui recherchaient leurs enfants biologiques depuis des années tout en souhaitant rester dans l'anonymat, ou alors des enfants adoptifs exprimant leur détresse affective ; les drames des portes qu'on se prend en pleine figure, mais aussi des histoires nettement plus gaies de mères et de filles, de frères et sœurs qui se retrouvent et ne se quittent plus.

J'en avais mal à la tête. Quelle serait ma réaction si je retrouvais ma mère et qu'elle me rejetait ? Si je découvrais qu'elle était morte ? Si j'apprenais l'existence de frères et de sœurs qui n'avaient jamais entendu parler de moi ?

Evan s'était levé entre-temps ; il m'a embrassée dans le cou en grognant. Un grondement emprunté à Moose, susceptible de traduire sa mauvaise humeur comme son envie de moi.

J'ai éteint l'ordinateur et fait pivoter ma chaise. Evan a haussé les sourcils en souriant.

— Encore en train de chatter avec ton petit ami ?

J'ai souri à mon tour.

— Lequel ?

Il s'est agrippé la poitrine en arborant un air tragique, puis s'est écroulé sur une chaise avec un soupir déchirant.

— En tout cas, je lui souhaite d'avoir une montagne de fringues.

J'ai éclaté de rire. Je passe mon temps à lui piquer ses chemises, surtout quand il se trouve en vadrouille avec un groupe dans son camp de pêche paumé de Tofino, à trois heures de route de notre maison de Nanaimo, sur la côte ouest de l'île de Vancouver. Dans ces moments-là, je porte une de ses chemises en permanence. Il suffit que je bricole un meuble et elle est toute tachée quand il rentre à la maison. Je suis alors obligée de lui promettre tout un tas de trucs pour qu'il me pardonne.

— Désolée de te décevoir, mon amour, mais tu es le seul et unique homme de ma vie. Aucun autre ne supporterait une femme aussi cinglée.

Tout en parlant, j'ai posé un pied sur sa cuisse. Avec sa tignasse brune en bataille, son vieux pantalon et son polo, on aurait dit un étudiant. La plupart des clients de son camp de pêche ont d'ailleurs du mal à croire qu'Evan en est le propriétaire.

Ma remarque l'a fait sourire.

— Il doit bien y avoir un médecin qui te trouverait séduisante, en camisole de force.

J'ai fait semblant de lui envoyer un coup de pied.

— Je lisais un article sur Internet.

Tout en parlant, je me massais la tempe gauche.

— Tu as une migraine, chérie ?

Ma main est retombée machinalement.

— Juste un peu mal à la tête, ça passera.

Il m'a lancé un regard lourd de sous-entendus.

— Bon, d'accord, ai-je avoué. J'ai oublié de prendre mon médicament, hier.

Après des années de traitements divers, je suis enfin venue à bout de mes migraines grâce aux bêtabloquants. Le tout est de m'en souvenir.

Il a secoué la tête.

— Un article sur quoi ?

— La province d'Ontario a décidé d'ouvrir ses fichiers d'adoption.

J'ai ponctué ma phrase d'un petit gémissement de satisfaction en sentant Evan me masser le pied.

Ally a éclaté de rire au rez-de-chaussée.

— Tu as envie de retrouver ta mère naturelle ?

— Pas forcément, mais l'article était intéressant.

Bien sûr que j'y pensais ! De là à savoir si j'étais prête... J'ai toujours su que j'avais été adoptée, sans mesurer ma différence, jusqu'au jour où maman m'a expliqué qu'ils allaient avoir un bébé, quand j'avais quatre ans.

Quand je l'ai vue grossir pendant que papa affichait sa fierté, je me suis demandé s'ils allaient me rendre. J'ai vraiment compris en voyant la façon dont papa regardait Lauren quand mes parents sont rentrés à la maison avec elle, et à la tête qu'il a faite lorsque je lui ai demandé si je pouvais la prendre dans mes bras. Quand Mélanie est née, deux ans plus tard, je n'ai pas eu non plus le droit de la prendre dans mes bras.

Evan, qui ne souhaitait pas insister, a hoché la tête.

— À quelle heure veux-tu partir d'ici, pour ce brunch chez tes parents ?

J'ai laissé échapper un soupir.

— Jamais. Heureusement que Lauren et Greg seront là, parce que Mélanie vient avec Kyle.

— J'admire son courage.

Autant mon père aime Evan, autant il déteste Kyle. J'aurais du mal à lui donner tort. C'est une rock star frustrée qui joue mieux avec les sentiments de ma sœur que de la guitare. Il faut dire que papa a détesté tous nos petits amis. Je n'en reviens toujours pas qu'il apprécie autant mon fiancé. Il a suffi qu'ils passent quelques jours ensemble dans le camp de pêche pour qu'Evan devienne le fils que mon père n'a jamais eu. Papa parle encore avec émotion du saumon qu'ils ont attrapé, ce jour-là.

J'ai poussé un petit ricanement.

— Je ne sais pas pourquoi Mélanie s'imagine encore que papa reconnaîtra un jour les qualités de Kyle.

— Ne sois pas méchante avec ta sœur. Elle l'aime.

J'ai feint un frisson de dégoût.

— La semaine dernière, elle m'a conseillé de prendre le soleil si je ne voulais pas être aussi blanche que ma robe, le jour de notre mariage. C'est dans neuf mois !

— Arrête de tout prendre à cœur. Elle est jalouse, c'est tout.

Ally a déboulé dans la chambre sur ces entrefaites, Moose sur les talons. Elle s'est jetée dans mes bras.

— Maman ! Moose a mangé toutes mes céréales !

— Je parie que tu avais encore laissé ton bol par terre.

Elle a gloussé dans mon cou pendant que je respirais son odeur en laissant ses petits cheveux me chatouiller le nez. Avec son corps musclé et ses cheveux bruns, Ally ressemble davantage à Evan qu'à moi, alors que ce n'est pas son père. En revanche, elle a hérité de mes yeux verts. Des yeux de chat, comme dit Evan, qui s'est levé en frappant dans ses mains.

— Allez, tout le monde ! C'est l'heure de s'habiller.

*

Une semaine plus tard, juste après le nouvel an, Evan est allé passer quelques jours au camp. Entre-temps, j'avais continué à lire des histoires d'adoption sur Internet. La veille de son départ, je lui ai même annoncé mon intention de rechercher ma mère naturelle pendant son absence.

— Tu crois que c'est une bonne idée en ce moment ? Tu as déjà du pain sur la planche avec les préparatifs du mariage.

— Les deux sont liés. Le mariage m'a fait prendre conscience que j'étais peut-être une extraterrestre.

— Ça expliquerait peut-être deux ou trois trucs...

— Ah, ah, très drôle.

Il m'a souri.

— Sérieusement, Sara. Comment réagiras-tu si tu ne parviens pas à la retrouver, ou si elle refuse de te voir ?

Allez savoir. J'ai haussé les épaules, préférant repousser la question.

— Il faudra bien que je m'y fasse. Je suis nettement moins fragile qu'avant. Et puis j'ai besoin de savoir, surtout si on veut avoir des enfants.

Quand j'attendais Ally, j'ai eu peur des gènes que je pouvais lui transmettre tout au long de ma grossesse. Heureusement pour moi, elle est en parfaite santé, mais l'angoisse remonte chaque fois qu'Evan et moi parlons d'avoir un enfant.

- Je m'inquiète surtout de faire de la peine à maman et papa.
- Tu n'es pas obligée de leur en parler. C'est ta vie, après tout, ce qui ne m'empêche pas de penser que ce n'est pas le moment.
- Il avait peut-être raison, c'était déjà assez compliqué entre Ally et mon boulot, sans parler du mariage.
- Je vais y réfléchir, d'accord ?
- Evan a souri.
- Tu parles ! Je te connais, ma chérie. Quand tu as une idée dans la tête, rien ne te ferait changer d'avis.
- J'ai éclaté de rire.
- Je te le promets.

*

J'ai vraiment voulu attendre son retour, surtout en imaginant la tête de maman si elle apprenait ma démarche. Quand j'étais jeune, elle me disait toujours que j'occupais une place à part dans leur cœur puisqu'ils m'avaient choisie. Quand j'ai eu douze ans, Mélanie m'a donné une version différente. Elle m'a expliqué que maman m'avait adoptée parce qu'ils n'arrivaient pas à avoir d'enfants, et qu'ils n'avaient plus besoin de moi, à présent qu'ils en avaient. Je préparais ma valise quand notre mère est entrée dans ma chambre. Quand je lui ai expliqué que je partais chercher mes « vrais » parents, elle a fondu en larmes en disant : « Tes parents naturels n'avaient pas les moyens de s'occuper de toi, mais ils voulaient que tu soies élevée dans la meilleure des familles, et nous t'aimons très fort. » Je n'ai jamais oublié la lueur de souffrance qui brillait dans ses yeux, ni sa fébrilité quand elle m'a serrée dans ses bras.

J'ai eu la tentation de retrouver mes parents biologiques au sortir du lycée, et puis ça s'est reproduit quand je suis tombée enceinte, et à nouveau quand j'ai tenu Ally dans mes bras pour la première fois. À chaque occasion, je me mettais à la place de maman et je me demandais quel effet ça me ferait si mon enfant m'annonçait qu'elle souhaitait retrouver sa vraie mère, et puis je n'allais pas plus loin. J'aurais peut-être renoncé cette fois encore si papa n'avait pas appelé Evan en lui proposant d'aller à la pêche avec lui.

— Je suis désolée, papa, il est parti hier. Pourquoi n'irais-tu pas avec Greg ?

— Greg parle trop.

Sa remarque m'a fait mal au cœur pour le mari de Lauren. Papa se contrefiche de lui. Je l'ai déjà vu se détourner sans même le laisser terminer sa phrase.

— Si vous êtes chez vous aujourd'hui, je passerais volontiers vous dire un petit bonjour après avoir récupéré Ally à la sortie de l'école.

— Pas aujourd'hui. Ta mère essaye de se reposer.

- Elle a eu une nouvelle crise ?
- Ma mère a la maladie de Crohn.
- Elle est fatiguée, c'est tout.
- Pas de souci. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit.

*

Du plus loin que je m'en souviennne, maman n'a jamais été en bonne santé. Elle se portait comme un charme pendant des semaines, repeignait les chambres, cousait des rideaux, préparait des gâteaux à tomber raide. Même papa semblait heureux dans ces moments-là ; je me souviens d'un jour où il m'a prise sur ses épaules, ce qui était rarissime. Et puis maman retombait malade, épuisée. On la voyait s'étioler à mesure que son corps rejetait le moindre aliment ; même les petits pots pour bébé la faisaient vomir.

Quand elle avait ses crises, papa me demandait ce que j'avais bien pu fiché de ma journée à mon retour de l'école à la maison, à la recherche d'un souffre-douleur ou d'un prétexte pour s'énervé. Un jour, quand j'avais neuf ans, il m'a trouvée devant la télé pendant que maman dormait. Il m'a tirée par le bras jusqu'à la cuisine et m'a montré la pile d'assiettes sales en me disant que j'étais une paresseuse et une ingrate. Le lendemain, même topo avec le linge sale, et les jouets de Mélanie qui traînaient dans le jardin le surlendemain. Il me dominait de toute sa masse, sa voix tremblait de colère, mais il ne criait jamais, s'arrangeant pour que maman ne voie et n'entende rien. Il m'entraînait dans le garage et dressait la liste de mes défauts pendant que je regardais fixement ses pieds, terrorisée à l'idée qu'il ne veuille plus de moi. Ensuite, il me parlait à peine pendant une semaine.

Du coup, je m'occupais des tâches ménagères pour soulager ma mère pendant que mes sœurs allaient voir leurs copines, et je préparais à manger sans que mon père soit jamais satisfait. Le tout était de ne pas affronter son silence. J'aurais donné n'importe quoi pour que maman ne retombe pas malade. Tant qu'elle se portait bien, je me sentais en sécurité.

Quand j'ai appelé Lauren ce soir-là, elle m'a expliqué qu'elle rentrait de chez nos parents où elle avait dîné avec ses garçons. À l'invitation de papa.

- Si je comprends bien, ma fille n'était pas la bienvenue.
- Ce n'est pas ça, mais Ally déborde d'énergie et...
- Ça veut dire quoi ?
- Rien du tout, elle est adorable, mais papa a dû penser que trois enfants en même temps, ce serait trop.

J'ai bien compris que ma sœur essayait de me calmer avant que je

m'énerve contre papa, ce qu'elle déteste, mais ça me rend folle qu'elle n'ait pas conscience de la différence de traitement entre elle et moi. Elle ne le reconnaît jamais, en tout cas. J'ai failli appeler maman en raccrochant, histoire de prendre de ses nouvelles, et puis j'ai repensé à mon père qui avait préféré me voir rester à la maison, comme un chien errant qu'on fait dormir dehors pour qu'il ne salisse pas l'intérieur, et j'ai reposé le téléphone sur sa base.

*

Le lendemain, j'ai rempli le formulaire de l'état civil et payé le forfait de cinquante dollars. J'aimerais pouvoir dire que j'ai attendu patiemment, mais c'est tout juste si je n'agressais pas le facteur au bout d'une semaine. Mon acte de naissance original – l'ANO, comme on l'appelle – est finalement arrivé au courrier un mois plus tard. Alors que je regardais fixement l'enveloppe, je me suis aperçue que ma main tremblait. Evan était au camp ; j'aurais bien aimé qu'il soit présent au moment où j'ouvrais la lettre, mais j'aurais dû attendre une semaine de plus. Ally était à l'école, la maison était plongée dans le silence, et j'ai déchiré le rabat de l'enveloppe en retenant mon souffle.

Ma mère naturelle s'appelle Julia Laroche et je suis née à Victoria, en Colombie-Britannique, de père inconnu. J'ai lu et relu l'ANO et le certificat d'adoption, à la recherche de réponses, en retombant éternellement sur la même question : *Pourquoi m'as-tu abandonnée ?*

*

Levée de bonne heure le lendemain, je me suis branchée sur Internet pendant qu'Ally dormait toujours. J'ai commencé par vérifier le registre des adoptions avant de me décider à poursuivre mes investigations toute seule ; l'administration risquait de mettre un mois avant de réagir. Après vingt minutes de recherche, j'avais déniché trois Julia Laroche au Québec et quatre aux États-Unis, et deux seulement sur l'île de Vancouver. Quand j'ai constaté qu'elles habitaient toutes deux à Victoria, j'ai senti mon estomac se nouer. J'ai cliqué d'un doigt nerveux sur le premier lien et poussé un ouf de soulagement en constatant qu'elle était trop jeune, à en juger par l'avis qu'elle avait posté sur un forum réservé aux jeunes mères de famille. Le second lien m'a conduite sur le site d'un agent immobilier de Victoria. D'après la photo, elle avait l'âge adéquat et des cheveux châains, comme les miens. J'ai scruté son visage avec un mélange de peur et d'excitation en me demandant si j'avais découvert ma vraie mère.

En rentrant de l'école où j'avais conduit Ally, je me suis installée à mon bureau et j'ai entouré le numéro de téléphone noté sur un coin de

feuille. *J'appelle dans une minute. Après avoir bu une tasse de café. Après avoir lu le journal. Après m'être peint les ongles de pieds de toutes les couleurs.*

J'ai fini par me résoudre à saisir le téléphone.

Drrrring.

Si ça se trouvait, ce n'était pas du tout elle. Le mieux était de raccrocher, ce n'était pas...

— Julia Laroche à l'appareil.

J'ai ouvert la bouche, mais aucun son n'en est sorti.

— Allô ?

— Bonjour, je... j'appelle parce que...

Parce que j'étais bêtement persuadée qu'elle regretterait de m'avoir abandonnée si je me montrais brillante à l'autre bout du fil. Au lieu de quoi, j'étais infoutue de me souvenir de mon propre nom. J'ai senti une note d'impatience dans sa voix.

— Souhaitez-vous acheter ou vendre un bien immobilier ?

— Non, je...

J'ai pris ma respiration avant de tout lâcher d'un coup.

— Je suis peut-être votre fille.

— C'est un canular ? Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Sara Gallagher. Je suis née à Victoria et j'ai été adoptée à ma naissance. Vous avez les cheveux châains et à peu près le bon âge, alors j'ai pensé...

— Ma chérie, il n'y aucune chance que vous soyez ma fille. Je ne peux pas avoir d'enfants.

Je suis devenue cramoisie.

— Je suis sincèrement désolée. J'avais pensé... enfin, j'espérais...

Son ton s'est adouci.

— Aucun problème. Je vous souhaite bonne chance dans votre recherche.

J'allais raccrocher quand elle a ajouté :

— Je sais qu'une autre Julia Laroche enseigne à l'université. Il m'arrive de recevoir des coups de téléphone qui lui sont destinés.

— Merci, c'est très gentil à vous.

J'avais encore les joues en feu en gagnant mon atelier. J'ai commencé par nettoyer tous mes pinceaux, puis je me suis installée face au mur, les yeux dans le vide, repensant à la conversation que je venais d'avoir. Quelques minutes plus tard, je retrouvais mon ordinateur. Une brève recherche m'a permis de dénicher le nom de l'autre Julia dans la liste des professeurs de l'université de Victoria, où elle enseignait l'histoire de l'art. Avais-je hérité d'elle mon goût des objets anciens ? J'ai secoué la tête, mécontente de me laisser emporter. Je possédais un nom, rien de plus. Le temps de rassembler mon courage, j'ai composé le numéro de l'université, étonnée que l'on

me mette directement en communication avec le poste de Julia Laroche.

Cette fois, mon baratin était prêt.

— Bonjour, je m'appelle Sara Gallagher et je tente de retrouver ma mère naturelle. Auriez-vous donné à l'adoption une petite fille, il y a trente-quatre ans ?

Mon interlocutrice a longuement pris sa respiration, puis plus rien.

— Allô ?

— Je vous demanderai de ne plus appeler ici.

Et elle a raccroché.

*

J'ai pleuré pendant des heures, ce qui a déclenché une migraine si forte que Lauren a dû venir chercher Ally et Moose. Grâce au ciel, mes neveux ont à peu près le même âge que ma fille, qui adore jouer avec eux. Je déteste être séparée d'elle, même une nuit, mais j'étais incapable de quoi que ce soit, sinon rester allongée dans le noir avec une compresse d'eau froide sur le front en attendant que la douleur passe. Le lendemain après-midi, je ne voyais plus de halo autour des objets qui m'entouraient, et Ally a pu rentrer à la maison avec Moose. Evan m'a téléphoné, ce soir-là.

— Tu te sens mieux, ma chérie ?

— Ma migraine est partie. C'est ma faute, j'ai encore oublié de prendre mes médicaments, comme une idiote. Je suis à nouveau devant mon bureau, je pensais contacter des photographes cette semaine...

— Sara, ça n'a rien d'urgent. Je m'occuperai de ça à mon retour.

— Je t'assure, ça ne me pose aucun problème.

J'admire globalement le caractère posé d'Evan, mais, depuis deux ans que nous vivons ensemble, j'ai appris que « je m'en occuperai plus tard » signifie que je devrai me démener comme une folle à la dernière minute.

— J'ai repensé à ce qui s'est passé avec ma mère naturelle...

— Et alors ?

— J'avais envie de lui écrire. Elle n'est pas dans l'annuaire, mais je peux aisément lui adresser une lettre à l'université.

Evan a gardé le silence un petit moment.

— Tu sais, Sara, je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée.

— Je peux comprendre qu'elle refuse de me connaître, mais qu'elle me transmette au moins mon dossier médical. Et Ally ? Elle a bien le droit de savoir, non ? Il peut très bien y avoir des maladies héréditaires dans sa famille. De l'hypertension, du diabète, le cancer...

— Calme-toi, ma chérie. Pourquoi la laisses-tu t'atteindre ?

Evan s'exprimait d'une voix calme, mais ferme.

— Je n'ai pas le même caractère que toi. Je suis incapable de balayer ça d'un revers de main.

— Arrête, ma râleuse. Tu sais bien que je suis de tout cœur avec toi.

Paupières closes, la poitrine serrée, je ne disais rien, consciente que ce n'était pas à Evan que j'en voulais.

— Agis en ton âme et conscience, Sara. Tu sais que je te soutiendrai toujours, mais tu ferais mieux de laisser tomber.

*

Je me sentais calme et déterminée en prenant le volant, le lendemain. Il faut presque une heure et demie pour rallier Victoria depuis Nanaimo, mais l'autoroute qui traverse l'île produit sur moi un effet apaisant, avec ses vallées et ses villages pittoresques, ses fermes, les fenêtres sur l'océan et le décor des montagnes qui longent la côte. En m'approchant de Victoria, au milieu de la forêt de Goldstream Park, je me suis souvenue de la fois où papa nous avait emmenées voir les saumons dans la rivière. Lauren avait une frousse bleue des mouettes qui mangeaient les poissons crevés. Personnellement, j'ai détesté l'odeur de mort qui flottait dans l'air et vous envahissait les narines en imprégnant les vêtements. J'ai encore plus détesté la façon dont mon père expliquait tout à mes sœurs en m'ignorant totalement.

Avec Evan, nous avons évoqué la possibilité d'ouvrir un jour un centre d'observation des baleines à Victoria. Ally adore le musée et les artistes de rue du port. De mon côté, je craque pour les vieux bâtiments. Pour l'heure, Nanaimo nous convient très bien avec son atmosphère de petite bourgade, alors qu'il s'agit de la deuxième ville de l'île. Dans la même journée, on peut facilement arpenter la jetée du port, se promener dans la vieille ville et grimper en haut d'une montagne depuis laquelle on a une vue extraordinaire sur les îles du golfe. Et, si on souhaite se dépayser, il suffit de prendre un ferry jusqu'au continent ou d'aller faire du shopping à Victoria. Cela dit, j'étais bien consciente que le chemin du retour serait long si ma visite se déroulait mal.

*

Mon intention initiale était de déposer ma lettre à l'accueil, mais lorsque l'hôtesse m'a appris que le professeur Laroche donnait un cours dans le bâtiment voisin, je n'ai pas pu résister à l'envie de la voir. Elle ne pouvait pas savoir qui j'étais et je n'aurais qu'à laisser ma lettre en repartant.

J'ai ouvert lentement la porte de l'amphi et je me suis glissée dans la salle en détournant la tête, m'installant tout au fond en me faisant la plus petite possible pour regarder ma mère.

— Comme vous le voyez, l'architecture du monde musulman varie...

Dans mes rêves, ma vraie mère est toujours une version plus âgée de moi-même. J'ai des cheveux châains qui descendent en vagues indisciplinées jusqu'au milieu du dos, mais elle arborait une coupe noire très courte. Je me trouvais trop loin pour distinguer la couleur de ses yeux, mais elle avait un visage rond aux contours délicats alors que j'ai les pommettes saillantes et des traits nordiques. Sa robe noire ample laissait deviner une silhouette frêle d'ado et elle faisait moins d'un mètre soixante tandis que je suis toute en muscles, du haut de mon mètre soixante-quinze. Elle détaillait les images projetées sur l'écran avec des gestes élégants soulignés par la finesse de ses poignets. Je m'exprime constamment avec les mains, au point de bousculer les objets qui m'entourent. Si sa réaction au téléphone n'était pas restée gravée dans ma mémoire, j'aurais cru m'être trompée.

Tout en écoutant le cours d'une oreille distraite, je me demandais à quoi aurait ressemblé mon enfance si j'avais été élevée par cette femme. Nous aurions parlé art à table en mangeant dans des assiettes précieuses, à la lueur de chandelles brûlant dans des bougeoirs en argent. Nous aurions passé nos étés à explorer les musées à l'étranger, bu des cappuccinos à la terrasse de cafés italiens en discutant de sujets intellectuels. Nous aurions couru les librairies, le week-end...

J'ai senti monter en moi une vague de culpabilité. *J'ai déjà une mère.* Je repensais à la femme douce qui m'a élevée et qui me préparait des compresses de feuilles de chou pour soigner mes migraines, alors qu'elle était elle-même souffrante.

Le cours terminé, j'ai descendu les marches de l'amphi jusqu'à la porte latérale. Alors que je passais à la hauteur de Julia, elle m'a souri d'un air interrogateur, comme si elle se demandait où elle avait bien pu me voir. Un étudiant s'est approché afin de lui poser une question et j'en ai profité pour m'éclipser. Au moment de franchir la porte, je me suis retournée pour constater qu'elle avait les yeux bruns.

Je suis retournée à ma voiture. J'étais assise derrière le volant, le cœur battant à cent à l'heure, quand je l'ai vue sortir du bâtiment et se diriger vers le parking des enseignants. Je l'ai suivie en roulant au pas ; elle est montée dans une vieille Jaguar blanche ; je me suis collée dans son sillage en la voyant démarrer.

Arrête. Réfléchis un instant à ce que tu fais. Gare-toi.

Tu parles !

Je l'ai suivie sur Dallas Road, dans l'un des quartiers chics de Victoria, en bord de mer, veillant à rester loin derrière. Au bout de dix minutes, Julia s'est engagée sur l'allée circulaire d'une grande propriété de style Tudor donnant sur l'océan. Elle s'est garée au pied

d'un escalier de marbre, a contourné la maison en marchant avant de disparaître par une petite porte sans frapper. C'était donc là qu'elle vivait.

Et maintenant ? Reprendre le volant et tout oublier ? Déposer ma lettre dans sa boîte au risque qu'elle soit interceptée par une autre main que la sienne ? La lui remettre ?

Plantée comme une idiote devant la porte d'entrée en acajou, j'hésitais encore lorsque le battant s'est écarté sans que j'aie frappé ou sonné. Je me suis retrouvée nez à nez avec ma mère, et elle n'avait pas l'air ravie de me voir.

— Bonjour ?

J'étais rouge comme une tomate.

— Bonjour... je... j'ai assisté à votre cours.

Elle a plissé les paupières et son regard s'est posé sur l'enveloppe que je tenais à la main.

— Je vous ai écrit une lettre.

Je m'exprimais d'une voix hachée.

— J'avais des questions à vous poser... Nous nous sommes parlé, l'autre jour...

Elle me regardait fixement.

— Je suis votre fille.

Elle a écarquillé les yeux.

— Je vous demanderai de partir.

Elle a voulu repousser le battant, mais j'ai glissé mon pied contre le chambranle.

— *Attendez !* Je ne suis pas venue vous importuner. J'aurais quelques questions à vous poser, pour ma fille.

J'ai tiré une photo de mon portefeuille.

— Elle s'appelle Ally, elle a seulement six ans.

Julia ne voulait pas regarder la photo. Elle a repris la parole d'une voix aiguë et tendue.

— Ce n'est pas le moment. Je ne peux pas... je ne peux *vraiment* pas.

— Rien que cinq minutes. C'est tout, et je vous promets de vous laisser tranquille.

Elle a regardé par-dessus son épaule le téléphone posé sur une console, dans l'entrée.

— Je vous en prie. Je vous promets de ne jamais revenir.

Elle m'a conduite dans une petite pièce meublée d'un bureau en acajou, remplie d'étagères pleines de livres du sol au plafond. Elle a chassé un chat d'un vieux fauteuil en cuir. Je m'y suis assise en m'efforçant de sourire.

— Les himalayens sont des chats magnifiques.

Elle ne m'a pas rendu mon sourire. Perchée sur le rebord de son siège, elle serrait les mains sur ses genoux.

— Ce fauteuil est splendide. Je restaure des meubles anciens, je vois que celui-ci est dans un état remarquable. J'adore les antiquités. Tout ce qui est ancien. Les voitures, les vêtements...

J'ai caressé de la main la veste en velours noir cintrée que je portais sur un jean. Julia regardait fixement le plancher. Ses mains se sont mises à trembler. J'ai pris longuement ma respiration et me suis lancée :

— Je voudrais uniquement savoir pourquoi vous m'avez abandonnée. Je ne vous en veux pas, je mène une vie heureuse. Je... je voudrais savoir. J'ai *besoin* de comprendre.

— J'étais jeune.

Elle s'exprimait d'une voix flûtée et morne.

— C'était un accident. Je ne voulais pas d'enfants.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir gardée ?

— J'étais catholique.

J'étais ?

— Et vos parents, que sont-ils...

— Mes parents sont morts dans un accident... *après* votre naissance.

La phrase était sortie brutalement. J'attendais qu'elle s'explique. Le chat lui a touché la jambe, sans qu'elle cherche à le caresser. L'une des veines de son cou tressautait.

— Je suis désolée. L'accident a eu lieu sur l'île ?

— Nous... ils vivaient à Williams Lake.

Elle a rougi.

— Votre nom, Laroche. C'est un nom français, c'est bien ça ? Savez-vous de quelle région de...

— Je ne me suis jamais renseignée.

— Et mon père ?

— Je l'ai connu dans une fête, je ne me souviens de rien. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Rien chez cette femme élégante ne cadrerait avec l'image d'une aventure alcoolisée d'un soir. Elle mentait, j'en étais sûre. Je voulais l'obliger à me regarder droit dans les yeux, mais elle fixait le chat. J'avais une envie folle de le lui jeter à la figure.

— Il était grand ? Est-ce que je lui ressemble ou bien...

Elle s'est levée.

— Je vous l'ai dit, je ne m'en souviens pas. Vous devriez vous en aller.

— Mais...

Une porte a claqué dans la maison. Julia s'est couverte la bouche d'une main affolée. Une femme plus âgée, cheveux blonds frisés et châle rose autour des épaules, est apparue.

— Julia ! Je suis contente que tu sois rentrée. On devrait...

Elle s'est tue en m'apercevant et un sourire a illuminé son visage.

— Bonjour. Je ne savais pas que Julia était occupée avec l'une de ses étudiantes.

Je me suis levée, main tendue.

— Je m'appelle Sara. Le professeur Laroche a eu la gentillesse de me prodiguer ses conseils sur l'un de mes devoirs, mais je dois partir.

Elle m'a pris la main.

— Katharine. Je suis...

Sa phrase est restée en suspens tandis qu'elle dévisageait Julia. J'ai profité du silence inconfortable qui s'installait.

— Ravie de vous avoir rencontrée.

Je me suis tournée vers ma mère.

— Merci encore de votre aide.

Elle a hoché la tête avec un sourire forcé.

Arrivée à ma voiture, je me suis retournée. Les deux femmes se tenaient toutes les deux sur le seuil. Katharine m'a adressé un signe de la main en souriant tandis que Julia se contentait de m'observer.

*

Vous devez commencer à comprendre, Nadine, pourquoi j'avais besoin de vous voir. J'ai l'impression d'avancer sur de la glace en train de se fissurer, sans savoir de quel côté me diriger. Dois-je essayer de découvrir pourquoi ma mère naturelle m'a menti, ou bien suivre l'avis d'Evan et tout laisser tomber ? Je sais, vous allez me dire que c'est à moi de prendre la décision, mais j'ai besoin de votre aide.

Je pense constamment à Moose. Quand il était bébé, parce qu'il n'était pas encore propre, nous l'avons laissé un moment dans la buanderie. Il faisait pipi partout, au point qu'Ally voulait lui mettre les couches de sa poupée. Nous y avions entreposé un joli tapis en rafia rapporté de l'île Slaspring, et il a dû attraper un fil qui dépassait. Quand nous sommes rentrés, il ne restait rien du tapis. Et j'ai l'impression que ma vie lui ressemble. Il aura fallu des années pour le tisser et j'ai très peur qu'il se défasse si je commence à tirer sur la ficelle.

Mais je ne suis pas sûre d'être capable de m'en empêcher.

DEUXIÈME SÉANCE

J'ai bien réfléchi à tout ce que vous m'avez dit. Que je n'étais pas pressée de décider, que je devais d'abord évaluer mes attentes et les raisons qui me poussent à vouloir sonder davantage mon passé. J'ai même dressé une liste des avantages et des inconvénients, comme nous avions l'habitude de le faire. Cette fois-ci, j'ai tout inscrit dans des colonnes bien droites, mais ça n'a rien donné de probant et je me suis réfugiée dans mon atelier. J'ai mis un disque de Sarah McLachlan à fond et je me suis attaquée à une armoire en chêne en pleurant toutes les larmes de mon corps. J'ai fini par me calmer à force de décaper les couches de peinture successives. Je me fichais de savoir pourquoi ma mère avait menti et d'où je venais. Seule comptait ma vie présente.

Evan est rentré à la maison ce week-end avec des chocolats et une bouteille de vin rouge. Ce type a tout compris. Au lieu de m'adresser des reproches, il m'a prise dans ses bras et m'a laissée m'épancher jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Sauf que la dépression a pris le relais de l'épuisement. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui m'arrivait, il y avait si longtemps que je n'étais plus dépressive. Comme un ancien petit ami sur lequel on tombe par hasard et dont on ne sait plus exactement pourquoi il vous énervait à ce point. J'ai mis quinze jours à m'en remettre. Avec le recul, je sais que j'aurais dû tout arrêter.

*

Evan était retourné au camp de pêche et Greg, le mari de Lauren, qui travaille dans la compagnie forestière de notre père, était sur un chantier, alors je suis allée dîner avec Ally chez ma sœur. Je me débrouille correctement en cuisine, mais je ne fais pas le poids face à son rosbif.

Pendant que les fils de Lauren s'amusaient avec Ally et Moose dans le jardin, elle et moi avons pris le dessert dans le salon. C'était génial de pouvoir se pelotonner toutes les deux devant le feu en papotant au sujet des enfants. Les siens passent leur temps à se casser un bras ou une jambe alors que la mienne se fait gronder à l'école parce qu'elle se montre autoritaire avec les autres gamins et parle plus souvent qu'à son tour. Quand je m'en plains, Evan se moque toujours de moi en

disant : « Je me demande bien de qui elle tient ça. »

Nous venions d'avaloir les dernières miettes du gâteau au chocolat quand Lauren m'a demandé où j'en étais pour les préparatifs du mariage.

— Ne m'en parle pas. Je suis débordée.

Elle a éclaté de rire, la tête en arrière, révélant la cicatrice qu'elle s'est faite au menton, il y a une éternité de ça, en tombant de vélo – ce jour-là, papa m'avait accusée de ne pas l'avoir surveillée, comme de juste. Mais rien ne saurait affecter la beauté naturelle de ma sœur. C'est rare qu'elle se maquille, et il faut bien reconnaître qu'elle n'en a pas besoin avec son visage en forme de cœur, sa peau dorée et ses taches de rousseur sur le nez. Elle appartient à l'espèce rare des personnes dont la gentillesse est proportionnelle à la beauté. Elle est du genre à mémoriser la marque de votre shampoing pour mieux découper à votre intention les offres de promotion dans le journal.

— Je t'avais bien prévenue qu'un mariage n'était pas une petite affaire. Toi qui croyais que ce serait tranquille...

— Facile à dire pour toi, ton mariage ne t'a jamais stressée.

Elle a haussé les épaules.

— J'avais vingt ans et j'étais heureuse de me marier. Le jardin des parents était amplement suffisant pour ce que j'avais en tête. Ça sera génial, au camp de pêche.

— Je voudrais t'avouer un truc.

Elle m'a lancé un regard en coin.

— Ne me dis pas que tu as des états d'âme.

— Quoi ? Bien sûr que non.

Elle a poussé un soupir.

— Dieu soit loué. Evan te fait tellement de bien !

— Pourquoi faut-il que tout le monde dise ça ?

Elle a souri.

— Parce que c'est la vérité.

Que pouvais-je lui répondre ? Evan et moi nous sommes rencontrés dans un garage, en attendant nos voitures respectives. Il venait pour une révision, moi pour un diagnostic de fin de vie. J'avais très peur qu'on m'annonce que ma voiture avait rendu l'âme, mais il s'est appliqué à me rassurer. Je me souviens parfaitement de ses gestes précis et posés quand il a glissé mon gobelet de café brûlant dans son fourreau de carton avant de me le tendre. Son calme a tout de suite déteint sur moi.

— Tu voulais m'avouer un truc, a insisté Lauren.

— Je t'ai souvent expliqué que j'aimerais retrouver mes parents biologiques.

— C'était même une obsession quand nous étions petites. Tu te souviens de l'été où tu as voulu construire un canoë dans le jardin,

convaincue d'être une princesse indienne ?

Son rire s'est arrêté dans sa gorge quand elle a vu mon air grave.

— Ne me dis pas que tu as vraiment effectué des recherches ?

— J'ai retrouvé ma mère naturelle, il y a quinze jours.

— Waouh ! C'est... c'est énorme !

Son visage est passé par une succession d'émotions : l'étonnement, le trouble, la peine.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

Une excellente question à laquelle j'étais infichue de répondre. Lauren a épousé son petit copain de lycée et voit les mêmes amies depuis l'école primaire. Elle n'a aucune idée de ce que signifient les mots solitude et abandon, mais ce n'était pas la raison première de cette révélation tardive. Il est impossible de discuter quand Greg est là.

— J'avais besoin de réfléchir. La rencontre ne s'est pas très bien passée.

— Non ? Pourquoi ? Elle vit sur l'île ?

J'ai résumé à Lauren toute l'histoire. Elle a fait la grimace.

— J'imagine que ça a été dur. Comment tu te sens ?

— Je suis déçue qu'elle ne m'ait rien dit sur mon père biologique. Elle était mon unique chance de le retrouver.

Quand j'étais plus jeune, je fantasmais constamment sur mon père. Je l'imaginais venant me chercher pour m'emmener dans une immense demeure où il me présenterait à tout le monde comme sa fille perdue et retrouvée, sa main tiède sur mon épaule.

— Tu n'en as pas parlé à papa et maman, j'espère ?

J'ai répondu non de la tête. Lauren a paru soulagée et je me suis concentrée sur mon assiette à dessert vide, un goût amer de chocolat dans la bouche. Je déteste le sentiment de culpabilité et de peur qui m'envahit chaque fois que je pense à la réaction de papa et maman s'ils l'apprenaient. Et je m'en veux de m'en vouloir.

— Je te demanderai de ne pas en parler à Greg et à Mélanie, d'accord ?

— Bien sûr.

J'ai sondé Lauren du regard, à la recherche de ce qu'elle pouvait penser. Elle a fini par reprendre la parole.

— Peut-être ton père était-il marié, ce qui expliquerait sa peur de tout voir remonter à la surface aujourd'hui.

— Peut-être... Mais je suis persuadée qu'elle mentait aussi quand je lui ai parlé de son nom de famille.

— Tu comptes la revoir ?

— Jamais de la vie ! Elle serait capable d'appeler les flics. Je vais laisser tomber.

— C'est probablement plus sage.

Ma réponse semblait la soulager. J'ai voulu lui demander pour qui ma décision était « plus sage », mais elle s'était déjà levée et rapportait les assiettes à la cuisine, me laissant seule devant le feu.

*

À peine rentrés à la maison, Ally et Moose sont tombés de fatigue et j'ai effectué du rangement. J'ai tendance à tout laisser en plan quand Evan n'est pas là. Cette corvée achevée, je n'avais plus le courage d'aller dans mon atelier, contrairement à mes habitudes quand je carbure au café et au chocolat ; j'ai donc allumé l'ordinateur. Je comptais uniquement relever mes e-mails, et puis les paroles de Julia me sont revenues.

« Mes parents sont morts dans un accident. »

Julia m'avait-elle dit la vérité à ce sujet, au moins ? Peut-être pouvais-je trouver le nom de ces personnes sur Internet. J'ai commencé par rechercher sur Google les accidents de voitures survenus dans les environs de Williams Lake. Plusieurs réponses sont apparues à l'écran. Un seul accident concernait un couple, mais la date et le nom ne correspondaient pas. J'ai élargi ma recherche à tout le Canada sans rien découvrir. Ils étaient morts depuis longtemps, rien ne prouvait que les comptes rendus de presse avaient été mis en ligne, mais je ne me tenais pas pour battue et j'ai tapé le mot Laroche sur Google. J'ai trouvé quelques mentions ici et là, mais aucun lien avec Julia, mis à part le trombinoscope de l'université de Victoria.

Avant d'éteindre l'ordinateur, j'ai décidé de chercher Williams Lake sur Google. Sans y être allée, je savais que c'était une bourgade de la région du Cariboo, au centre de la Colombie-Britannique. Julia ne m'avait pas donné l'impression d'être originaire d'une petite ville, mais elle pouvait très bien avoir quitté Williams Lake en même temps que le lycée. J'avais envie d'en apprendre davantage sur son compte, sans savoir comment m'y prendre. Je ne connaissais personne à l'université ou dans les administrations en général, Evan non plus. Il me fallait dénicher quelqu'un possédant des contacts.

En lançant une recherche sur les détectives privés de Nanaimo, j'ai découvert avec surprise qu'il en existait plusieurs. Leurs sites m'ont appris qu'il s'agissait pour la plupart de flics à la retraite, ce qui était bon signe. Quand Evan m'a appelée, plus tard dans la soirée, je lui en ai parlé.

— Combien demandent-ils ?

— Je ne sais pas encore, je comptais passer quelques coups de fil demain.

— C'est pousser le bouchon assez loin. Tu ne sais même pas si elle t'a menti.

— Elle me cachait quelque chose, et ça me rend dingue.

— Tu n'as pas forcément envie de savoir pourquoi. Elle peut très bien avoir une bonne raison.

— Je préfère savoir plutôt que de passer le reste de ma vie à me poser la question. C'est aussi une façon de retrouver mon père naturel. Rien ne me dit qu'il est au courant de mon existence.

— Si tu as vraiment besoin de savoir, fonce, mais renseigne-toi d'abord. Pas question d'engager quelqu'un sans savoir à qui tu as affaire.

— Je serai prudente.

*

Le lendemain, j'ai appelé le détective privé dont le site était le plus soigné et j'ai compris pourquoi en apprenant ses tarifs. Je suis tombée sur un répondeur en composant le numéro des deux suivants. Le quatrième, TBD Investigations, possédait un site Web très sommaire ; une femme m'a répondu très gentiment que « Tom » me rappellerait dès son retour, ce qu'il a fait une heure plus tard. Je lui ai posé quelques questions sur son expérience, il m'a expliqué qu'il avait pris sa retraite de la police et que ses activités de privé lui permettaient de jouer au golf, histoire de ne pas avoir sa femme sur le dos toute la journée. Je l'ai trouvé sympathique.

Il m'a dit qu'il facturait ses heures, avec une avance de cinq cents dollars, et nous sommes convenus d'un rendez-vous l'après-midi même. J'avais l'impression de me retrouver dans un mauvais film en me garant à côté de la voiture de Tom sur un parking public. Après avoir discuté quelques minutes avec lui, je me sentais plus à l'aise. Il m'a précisé que tout ce qu'il découvrirait resterait confidentiel. J'ai rempli les formulaires qu'il me donnait et l'ai quitté envahie de sentiments ambivalents, écartelée entre la culpabilité de m'immiscer dans la vie privée de Julia, l'espoir de retrouver mon vrai père, et la crainte qu'il me claque la porte au nez, lui aussi.

Tom m'avait précisé qu'il aurait besoin de temps, mais il m'a rappelée quelques jours plus tard, au moment où je débarrassais la table du dîner.

— J'ai trouvé ce que vous cherchez.

Au son de sa voix, j'ai compris que le flic reprenait le dessus sur le papy bienveillant.

— Vous me faites peur.

J'ai ponctué ma phrase d'un rire, mais lui ne rigolait pas du tout.

— Vous aviez raison. Elle ne s'appelle pas Julia Laroche, mais Karen Christianson.

— Intéressant. Savez-vous pourquoi elle a changé d'identité ?

— Ce nom ne vous dit rien ?

— Pourquoi, il devrait ?

— Karen Christianson est la seule survivante des victimes du Tueur des Campings.

J'ai eu un haut-le-cœur. Je me suis toujours intéressée aux tueurs en série, Evan prétend que c'est mon côté morbide. Je suis scotchée devant mon poste chaque fois qu'une émission comme « Dateline » évoque un meurtrier célèbre : le Tueur du Zodiaque, le Vampire violeur, le Tueur de la Green River. Je ne me souvenais pas précisément du Tueur des Campings, sinon qu'il avait assassiné plusieurs victimes en Colombie-Britannique.

Tom a poursuivi son exposé.

— Je souhaitais en être certain, alors je me suis rendu à Victoria, j'ai pris des photos de Julia sur le campus universitaire et je les ai comparées avec celles de Karen Christianson qu'on trouve sur Internet. Il s'agit de la même personne.

— Seigneur ! Quand a eu lieu le drame ?

— Il y a trente-cinq ans. Elle s'est installée dans l'île quelques mois plus tard et a changé de nom...

Une boule glacée s'était formée dans mon ventre.

— Quel mois a-t-elle été attaquée ?

— Juillet.

Je calculais à toute vitesse.

— J'aurai trente-quatre ans en avril prochain. Vous croyez que...

Il n'a rien répondu.

Je me suis écroulée sur une chaise en tentant de digérer ce que je venais d'apprendre, sans parvenir à rassembler mes pensées. Et puis je me suis souvenue du visage livide de Julia, de ses mains qui tremblaient.

Je suis la fille du Tueur des Campings.

— Je... c'est-à-dire... vous êtes certain ?

J'aurais voulu qu'il me dise que j'avais mal compris, que je me trompais, n'importe quoi.

— Karen seule serait capable de vous fournir une réponse, mais les dates concordent.

Il s'est tu, attendant sans doute que je réagisse, mais j'étais hypnotisée par le calendrier accroché sur le frigo. La meilleure copine d'Ally, Meghan, fêtait son anniversaire le week-end suivant, et j'étais incapable de me souvenir si je lui avais acheté un cadeau.

La voix de Tom a traversé un épais brouillard.

— Vous avez mon numéro au cas où vous auriez d'autres questions. Je vous enverrai les photos de Karen par e-mail avec ma facture.

*

Je suis restée de longues minutes prostrée sur ma chaise, les yeux rivés au calendrier. Une porte de placard a alors claqué à l'étage, me

rappelant qu'Ally prenait son bain. Je me suis arrachée à mon siège pour découvrir ma fille hors de l'eau, laissant dans son sillage un parfum de savon à la framboise et des serviettes trempées.

En temps ordinaire, j'adore la mettre au lit. Serrée contre moi, elle me raconte sa journée avec ses mots, très « petite femme » dès qu'il s'agit de décrire les tenues de ses camarades. À l'époque où j'étais célibataire, je la laissais dormir tout le temps dans mon lit, portée par la chaleur de son petit corps, son souffle tout près de moi. Même quand j'étais enceinte et que Jason faisait la fête, je m'endormais en tenant mon ventre. Il rentrait rarement avant l'aube et quand je pétais les plombs, c'est-à-dire à chaque fois, il me sortait de la chambre et s'y enfermait, me laissant hurler à travers la porte jusqu'à ce que je n'aie plus de voix. J'étais enceinte de cinq mois lorsque je l'ai enfin quitté, et il n'aura jamais connu sa fille : sa camionnette a fini contre un arbre un mois avant la naissance d'Ally.

Je suis restée en contact avec ses parents qui sont géniaux avec leur petite-fille, lui parlant de son père dont ils ont gardé certaines affaires, qu'ils lui donneront quand elle sera grande. Elle dort de temps en temps chez eux. La première fois, j'ai eu peur qu'elle se réveille en pleurant, mais tout s'est bien passé. C'est moi qui n'ai pas réussi à fermer l'œil. Idem le premier jour d'école : Ally a très bien réagi alors que je comptais les minutes, traumatisée par le silence dans la maison, en manque de ses fous rires. Depuis, je tiens absolument à connaître ses moindres pensées tout au long de ce court moment où elle vit en dehors de la maison. « Tu as trouvé ça drôle ? » « Ça t'a intéressée ? »

Mais, ce soir-là, le verdict de Tom m'obnubilait. *Les dates concordent.* Ce n'était pas vrai, ça ne pouvait pas être vrai.

Ally s'est endormie paisiblement, je l'ai embrassée sur son front tout chaud en laissant Moose veiller sur elle, et suis allée dans mon bureau. J'ai allumé l'ordinateur et tapé « Tueur des Campings » sur Google. Le premier lien m'a conduit sur un site consacré à ses victimes. J'ai parcouru les photos sur fond de musique sinistre, découvrant le nom et la date de mort de chaque victime sous son portrait. Les premières attaques remontaient au début des années 1970, mais il lui arrivait de frapper deux étés de suite avant de disparaître pendant plusieurs saisons.

Un lien m'a permis de découvrir une carte au format PDF sur laquelle de petites croix marquaient les emplacements des crimes. Il avait écumé la partie centrale et le nord de la Colombie-Britannique sans jamais frapper deux fois dans le même lieu. Il commençait par assassiner les parents ou le petit ami de ses victimes. Seules les femmes l'intéressaient vraiment. J'en ai compté quinze, des filles resplendissantes au visage souriant. En tout, les enquêteurs estiment qu'il a commis une trentaine de meurtres, faisant de lui l'un des pires

tueurs en série de l'histoire du Canada.

Le site mentionnait également la seule personne qui lui avait échappé : sa troisième victime, Karen Christianson. La photo était granuleuse, le visage tourné loin de l'objectif. Je suis retournée sur la page d'accueil de Google pour taper « Karen Christianson ». Cette fois, de nombreuses références sont apparues. Karen et ses parents campaient dans le parc de Tweedsmuir, dans le centre-ouest de la Colombie-Britannique, lorsque le drame est survenu. Les parents de Karen ont été abattus d'une balle en pleine tête pendant qu'ils dormaient sous la tente, et le meurtrier a poursuivi Karen plusieurs heures durant à l'intérieur du parc avant de l'attraper et de la violer. Elle a réussi à le frapper à la tête avec une pierre, ce qui lui a permis de s'échapper. Elle a ensuite erré dans les bois pendant deux jours avant de découvrir une route sur laquelle elle a arrêté un camping-car.

Elle couvrait son visage sur la plupart des photos, mais un journaliste opiniâtre avait déniché sur le journal de son lycée un portrait pris quelques mois avant cet été dramatique. J'ai longuement étudié le visage de cette jolie fille aux cheveux foncés qui ressemblait effectivement beaucoup à Julia.

La sonnerie du téléphone m'a fait sursauter. Evan.

— Bonsoir, ma chérie. Ally est couchée ?

— Oui, elle était fatiguée, ce soir.

— Comment s'est passée ta journée ? Des nouvelles de ton détective privé ?

D'habitude, je lui raconte tout au téléphone. Le bon, le moins bon et même le pire. Ce soir-là, les mots restaient bloqués dans ma gorge. Il me fallait du temps pour réfléchir.

— Allô ?

— Il poursuit ses recherches.

J'ai passé la nuit allongée dans mon lit, les yeux grands ouverts, à contempler le plafond en m'efforçant de chasser cette horreur de mon esprit, de ne plus penser au visage de Julia fuyant les appareils photo, *me* fuyant. J'ai été réveillée par un cauchemar, la nuque trempée de sueur. J'avais la bouche sèche et mal à la tête, comme si j'avais la gueule de bois. Des bribes de mon cauchemar me sont revenues, des images d'une fille courant pieds nus à travers bois, une tente couverte de sang, des sacs à cadavre noirs.

D'un seul coup, tout m'est revenu.

J'ai regardé le réveil : 5 h 30 du matin. Dans l'impossibilité de me rendormir, je me suis retrouvée devant mon ordinateur, comme attirée par un aimant. Entre peur et dégoût, j'ai longuement étudié les photos des victimes, épluché tous les articles consacrés au Tueur des Campings que je pouvais trouver, tous ceux dans lesquels apparaissait le nom de Julia, passé au crible le moindre écho publié sur l'enquête

dans les colonnes des magazines. Les journalistes avaient pourchassé Julia pendant des semaines, campant devant sa maison, la suivant à chacun de ses déplacements. Certains journaux américains s'étaient même emparés de l'affaire, comparant le cas de Julia à celui de la victime de Ted Bundy qui avait réussi à s'échapper. La disparition soudaine de Karen avait plongé dans la perplexité les journalistes, qui s'étaient interrogés sur son sort avant de se désintéresser progressivement du drame.

Ce matin-là, j'ai reçu l'e-mail de Tom contenant les photos de Julia prises sur le campus, près de sa voiture, devant chez elle en compagnie de Katharine. Je les ai comparées aux portraits de Karen Christianson postés sur Internet. Il s'agissait bien de la même personne. L'un des clichés de Tom montrait Julia, un sourire bienveillant aux lèvres, la main posée sur le bras d'un étudiant. Je me suis demandé si elle m'avait touchée à la naissance, ou bien si elle s'était contentée de leur demander de m'emmener.

*

La semaine qui a suivi, j'ai vaqué machinalement à mes occupations habituelles en me sentant vide, déconnectée. Je ressentais surtout de la colère. Je ne savais pas comment gérer cette nouvelle réalité, accepter la façon horrible dont j'avais été conçue. J'aurais aimé pouvoir enterrer ma détresse au fond du jardin, loin du regard du monde. L'horreur de la situation, les abominables circonstances de ma naissance provoquaient chez moi des démangeaisons insupportables. J'avais beau prendre des douches à répétition, rien n'y faisait. J'étais sale de l'intérieur.

Quand j'étais petite, je m'imaginais que mes parents naturels reviendraient si j'étais suffisamment sage. J'avais peur qu'ils soient au courant du moindre écart. Lorsque papa me regardait d'un air de se demander par quel tour de passe-passe je me trouvais là, je me persuadais que mes vrais parents allaient venir. Chaque fois que je voyais papa jouer avec Mélanie et Lauren après m'avoir dit qu'il était trop fatigué pour s'occuper de moi, je me persuadais que mes vrais parents allaient venir. Quand il emmenait mes sœurs à la piscine en me laissant à la maison tondre la pelouse, je me persuadais que mes vrais parents allaient venir. Ils ne sont jamais venus.

Et voilà que je voulais oublier jusqu'à leur existence. J'avais beau multiplier les efforts pour ne plus y penser, j'étais incapable de chasser les idées sombres qui comprimaient ma poitrine, paralysaient mes jambes. Evan, en balade avec un groupe cette semaine-là, était injoignable par téléphone. Lorsqu'il m'a enfin appelée, j'ai essayé de m'intéresser au camp et de lui parler d'Ally avant de raccrocher en lui disant que j'étais épuisée. J'aurais voulu lui parler, mais j'avais besoin

de temps. Le lendemain matin, il a décroché tout de suite.

— Allez, dis-moi ce qui se passe. Tu ne veux plus te marier avec moi ?

Il a ri, mais j'ai compris au son de sa voix qu'il était inquiet.

— C'est toi qui risques de ne plus vouloir m'épouser quand tu seras au courant.

J'ai pris ma respiration.

— Je sais pour quelle raison Julia m'a menti.

Je surveillais la porte, sachant qu'Ally n'allait pas tarder à se lever.

— Julia ? De qui es-tu en train de...

— Ma mère biologique. Le détective privé m'a rappelée la semaine dernière en me disant qu'elle s'appelait en fait Karen Christianson.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

Il avait l'air perdu.

— Parce que j'ai également appris que mon vrai père était le Tueur des Campings.

Silence à l'autre bout du fil. Evan a fini par réagir.

— Arrête... Tu n'es tout de même pas en train de me dire...

— Je suis en train de te dire que mon père est un *assassin*, Evan. Il a violé ma mère. Je suis en train de te dire...

Mais j'étais incapable de lui avouer l'autre raison de mes cauchemars. Mon père était toujours vivant, quelque part.

— Attends une seconde, Sara. J'ai du mal à comprendre.

Comme je ne répondais rien, il a insisté.

— Sara ?

J'ai hoché la tête, sachant très bien qu'il ne pouvait pas me voir.

— Je... je ne sais plus où j'en suis.

— Reprends depuis le début et explique-moi ce qui se passe.

J'ai reposé ma tête sur l'oreiller, m'accrochant à la force qui émanait de la voix d'Evan. Il a attendu la fin de mon exposé pour s'exprimer.

— Si je comprends bien, tu n'es pas certaine que Julia soit vraiment cette Karen.

— J'ai regardé ses photos sur Internet. C'est bien elle.

— Rien ne prouve que le Tueur des Campings soit ton père. Il s'agit d'une simple hypothèse. Elle a très bien pu se mettre avec un autre type par la suite.

— Les femmes violées se « mettent » rarement avec quelqu'un d'autre dans la foulée. Et puis il y a cette femme que j'ai vue chez elle. Je me demande si Julia n'est pas lesbienne.

— Si c'est le cas aujourd'hui, rien ne te dit qu'elle l'était autrefois. Elle pouvait très bien être déjà enceinte le jour du drame. Ou alors, ce détective privé te raconte des histoires.

— C'est un ancien flic.

— Il le prétend. Je ne serais pas surpris qu'il te rappelle pour te proposer d'en savoir davantage.

— Ce n'était pas le genre.

Et si Evan avait raison ? Et si je tirais des conclusions hâtives ? Je me suis souvenue soudain de l'expression de Julia.

— Non, je t'assure qu'elle était complètement flippée en me voyant.

— Bien sûr ! Tu débarquais chez elle sans crier gare en demandant à lui parler. N'importe qui serait flippé à sa place.

— C'était plus que ça. J'en ai l'intuition. Je le *sens*.

Evan a laissé passer un bref instant.

— Envoie-moi les liens par e-mail. Avec les photos prises par ce type, et les coordonnées de son site. J'ai un peu de temps devant moi, ce matin. Je regarde tout ça et je te rappelle à l'heure du déjeuner pour qu'on en discute. D'accord ?

— Je devrais peut-être téléphoner à Julia...

— Très mauvaise idée. Ne fais *rien*.

Je n'ai pas répondu.

— Sara.

Il avait pris sa voix autoritaire.

— Oui.

— *Tu ne fais rien.*

— D'accord, d'accord.

*

J'ai dit au revoir à Evan en entendant Ally s'adresser à Moose dans sa chambre.

Je me suis efforcée de me montrer gaie avec ma fille en préparant des *toads-in-a-hole* ¹ avec du ketchup en guise de sourire. Il suffisait que je croise son regard innocent pour avoir envie de pleurer. *Que vais-je lui dire le jour où elle sera assez grande pour me poser des questions sur ma famille ?*

Après l'avoir déposée à l'école, je suis allée promener Moose, pensant qu'un peu d'air frais me ferait du bien. J'ai compris mon erreur à l'instant où je me suis retrouvée dans les bois. En temps ordinaire, j'adore l'odeur des aiguilles de pin, des cèdres rouges, des sapins, des épinettes, de l'humus réveillé par la pluie de la nuit précédente. Ce jour-là, les troncs recouverts de mousse m'encerclaient en bloquant la lumière. J'avais d'une démarche lourde dans l'air épais et immobile. La moindre ombre attirait mon attention : une souche tordue dont jaillissait une branche, un arbre mort envahi de fougères, un trou rempli de feuilles mortes. *L'avait-il violée dans une forêt comme celle-ci ?* Moose a effrayé un cerf qui s'est élancé en posant sur moi deux yeux bruns écarquillés par la peur. J'imaginais Julia fuyant à travers bois, le corps griffé par la végétation, haletante,

traquée comme un animal.

De retour chez moi, j'ai tout chamboulé dans mon atelier. Mon intention était de ranger tous mes produits, de nettoyer mes outils et de les raccrocher à leur place, mais en voyant la masse des ciseaux à bois, des maillets de caoutchouc, des serre-joints, des ponceuses, des brosses, des chiffons et des torchons sur mon établi, je me suis trouvée dans l'incapacité de ranger ne serait-ce qu'une règle. Alors, j'ai pris un balai et j'ai rassemblé les copeaux qui traînaient par terre.

Evan m'a rappelée à l'heure du déjeuner, comme promis, mais son portable n'arrêtait pas de couper.

— Je te rappellerai quand... loin... sur l'eau... On suit... baleines...

J'ai regagné l'atelier où j'ai entrepris de poncer une commode Chippendale en acajou. Je gommait les rayures et les griffures du temps dans l'odeur du bois et le grattement du papier de verre. Mes muscles se relâchaient à chaque mouvement, jusqu'à ce que s'apaise la tempête dans ma tête. L'acajou m'a brusquement fait repenser au bureau de Julia. Pas étonnant qu'elle n'ait pas eu envie de me parler, traumatisée par des souvenirs ravivés par ma présence. Elle n'avait pourtant aucune raison d'avoir peur de moi. À moins qu'elle ait eu peur que je révèle son secret. Je me suis figée, un morceau de papier de verre à la main. Si je la rassurais en lui jurant de ne jamais rien dire à personne...

Le téléphone était posé sur mon bureau, le numéro de Julia à l'université inscrit sur un Post-it collé sur l'ordinateur.

*

Un répondeur s'est déclenché à la quatrième sonnerie : « Vous êtes sur la boîte vocale du professeur Laroche, département d'Histoire de l'art. Vous pouvez laisser un message. »

— Bonjour, Sara Gallagher à l'appareil. Je ne cherche nullement à vous mettre mal à l'aise, je souhaitais simplement...

Le silence s'éternisait, je sentais la panique monter. Comment savoir si je ne gaffais pas ? *Calme-toi, Sara. Reprends ta respiration.*

— Je souhaitais vous dire que j'étais désolée d'être venue chez vous de cette manière. Je comprends à présent pourquoi vous étiez si mal à l'aise. Je voudrais uniquement connaître mes antécédents médicaux. J'espérais qu'on pourrait en discuter.

Je lui ai répété deux fois mon numéro de téléphone, ainsi que mon adresse e-mail.

— Je sais que vous avez traversé des moments très difficiles, mais je suis quelqu'un de gentil, j'ai une fille et je ne sais pas quoi lui dire...

Comble de l'horreur, m'a voix s'est éteinte et j'ai fondu en larmes. J'ai raccroché.

C'est tout juste si je ne me suis pas cassé le poignet pour ne pas rappeler et laisser un nouveau message en m'excusant du premier, histoire d'ajouter tout ce que j'avais été incapable de lui dire. J'ai repassé mes paroles en boucle dans ma tête pendant une heure, de plus en plus honteuse à mesure que j'y repensais. Quand Evan a fini par rappeler, ce soir-là, je m'en voulais tellement de ne pas avoir suivi son conseil que je ne lui ai rien dit. Il avait cliqué sur les liens que je lui avais envoyés. Il reconnaissait que Julia Laroche ressemblait beaucoup à Karen Christianson, sans être convaincu pour autant que le Tueur des Campings fût mon père.

— Comment dois-je réagir ? lui ai-je demandé.

— Tu as le choix : soit tu en parles à la police afin qu'elle mène sa petite enquête, soit tu laisses tomber.

— Si j'en parle à la police, ils feront une analyse ADN et je connais d'avance le résultat. Et si ça s'ébruite ? Il serait capable de me retrouver.

J'ai repris ma respiration.

— J'aimerais savoir si ça change tes sentiments à mon égard de connaître l'identité de mon vrai père.

Je m'en voulais terriblement de lui poser la question, de me mettre en position de faiblesse.

— Ça dépend. Si tu lui demandes de se débarrasser de moi...

— Evan !

Il a repris d'un ton sérieux.

— Naturellement que ça ne change rien. S'il s'agit vraiment de ton père, c'est inquiétant de le savoir en vie, mais on s'en tirera.

J'ai vidé mes poumons d'un seul coup, brusquement soulagée, sagement à l'abri derrière ses paroles réconfortantes.

— En revanche, si tu décides de ne pas en parler à la police, tu vas devoir accepter, oublier, et passer à la suite.

Facile à dire.

Evan est d'accord avec moi : je ne dois en parler à personne en dehors de vous. Il a aussi peur que moi de ce qui pourrait se produire si ça s'ébruitait. J'ai hésité à tout raconter à Lauren, mais elle n'aime pas les drames, au point de ne pas regarder les infos à la télé. De quel droit irais-je le lui dire ? J'ai déjà suffisamment peur comme ça d'en apprendre davantage sur le compte de mon père.

Quand j'ai commencé à vous voir, après avoir poussé Derek dans l'escalier – vous savez, le premier type que je me suis autorisée à voir après la mort de Jason –, j'étais terrorisée à l'idée d'avoir des pulsions

criminelles héréditaires. Sur vos conseils, j'ai cherché à reporter la faute ailleurs, de façon à me déculpabiliser. Sur le moment, je trouvais que c'était logique. Je n'étais pas fière de mes actes, même si ce salaud qui me trompait ne s'était pas vraiment fait mal. N'empêche, j'avais peur.

Je souffre encore quand je repense à ce que m'a dit Derek : « Tu savais que mon histoire avec elle n'était pas terminée quand on s'est rencontrés. » Il avait raison. Je le savais, ce qui ne m'a pas empêchée de lui courir après. Je ne sais pas si je vous ai raconté comment nous nous sommes rencontrés, Derek et moi. Lors d'une fête, quand Ally était bébé. Je n'avais pas du tout envie de la laisser, c'était Lauren qui m'avait obligée à sortir. Derek était intelligent et drôle, mais ce n'est pas ce qui m'a attiré chez lui. À l'instant où il m'a déclaré « je ne suis pas prêt à me lancer dans une histoire sérieuse, je viens de me séparer de ma copine », j'ai su que j'étais mordue. À chaque fois, c'était pareil, je me jetais au cou de types qui n'étaient pas libres et qui avaient toutes les chances de me rendre malheureuse. Il a fallu que ma relation avec lui s'achève sur une note très brutale pour me montrer que j'avais besoin d'aide. Je le devais à moi-même, et à ma fille.

J'aimerais pouvoir dire que ça s'est arrêté là, mais vous savez comme moi que j'ai enchaîné les histoires glauques pendant des années. C'est probablement la raison qui m'a poussée à me montrer si dure avec Evan, au début. Vous ne vous en souvenez sans doute pas, j'ai cessé de vous voir peu après l'avoir rencontré, mais il m'a contactée sur Facebook. Persuadée qu'un aussi beau garçon, propriétaire d'un camp de pêche de surcroît, ne pouvait être qu'un dragueur, je l'ai envoyé promener. Il a continué à m'écrire tous les jours, me posant des questions sur mon boulot et ma fille. Faute de le considérer comme un amoureux potentiel, je lui parlais de mes problèmes, de mes angoisses, de mon regard sur les hommes, tout ce qui me passait par la tête.

Un soir, nous avons échangé sur MSN jusqu'à 3 heures du matin en buvant du vin, bourrés tous les deux, chacun chez soi. Le lendemain, il m'a envoyé le lien de sa chanson d'amour préférée, « These Arms of Mine » par Colin James. Je crois que je l'ai écoutée dix fois de suite.

Après un mois à dialoguer sur Internet, j'ai finalement accepté de le retrouver pour promener Moose dans un parc. Les heures ont filé sans l'ombre d'une anicroche, j'ai passé mon temps à rire, emportée par le sentiment d'être en sécurité avec lui, tout en restant moi-même. Dès sa première rencontre avec Ally, quelques mois plus tard, ils se sont tout de suite adorés. Même emménager ensemble a été une partie de plaisir : il suffisait qu'il manque un objet de tous les jours à l'un pour que l'autre en possède un.

C'était pourtant moi qui continuais à le titiller au début, histoire de

tester sa loyauté. J'avais une peur terrible de souffrir à nouveau, de perdre la tête comme avec Derek.

Quand j'étais petite, j'étais souvent en colère mais je ne le montrais pas, ce qui explique sans doute les épisodes de dépression que j'ai traversés au moment de l'adolescence. J'ai attendu de sortir avec des garçons pour extérioriser ma colère. Je parvenais pourtant à m'arrêter à temps, jusqu'à ce jour fatidique avec Derek. Quand il m'a dit qu'il avait passé la nuit avec son ex, j'ai été saisie d'un sentiment de honte atroce, persuadée que tout le monde allait savoir que je n'étais pas assez bien pour lui. Je vois encore mes mains se tendre, sa chute dans l'escalier.

Je me souviens avoir été sous le choc, horrifiée par ce que j'avais fait, et plus encore par le sentiment de puissance qui m'avait submergé. Cette présence noire incontrôlable au plus profond de moi me terrifiait.

J'avais envie de croire ce que vous m'aviez affirmé, que c'était toujours le même processus de déclenchement : l'abandon, le manque d'estime de soi et tout le reste. Sauf que je sais maintenant que l'un de mes deux parents est violent. Bien plus que violent. Tout indique que mes peurs n'étaient pas infondées.

Ce matin, je me suis enfermée dans mon atelier avec ma commode en acajou pour ne plus penser à rien. La recette a fonctionné jusqu'à ce que je me blesse au doigt. En voyant jaillir le sang, j'ai tout de suite pensé : « C'est le sang d'un assassin. »

1. Le « crapaud dans un trou » est un sandwich traditionnel américain réalisé avec une tranche de pain de mie dans laquelle est découpé un cercle accueillant un œuf au plat. (N.d.T.)

TROISIÈME SÉANCE

Je suis à la fois perdue et en colère ; tellement stressée que j'ai envie de prendre une batte de base-ball et de démolir n'importe quoi. Je n'arrive pas à imaginer qu'un mois s'est écoulé depuis notre dernier rendez-vous. En sortant de chez vous, j'ai passé le week-end à travailler à l'exercice de gymnastique mentale que vous m'aviez appris. À me demander à quoi ressemblerait mon existence si je me fichais de mon hérédité. J'ai essayé de m'imaginer nageant dans l'insouciance, à m'occuper de mon mariage. Ce qui ne m'a pas empêchée de penser en permanence au Tueur des Campings. Je me demandais où il était, qui il était. Je suis même retournée sur le site regarder les photos de ses victimes. Mes pensées revenaient inmanquablement vers Julia. Avait-elle entendu mon message ? Me détestait-elle ? Le lundi, j'ai eu la réponse à ma question.

Je venais d'arrêter mon travail à l'atelier et je me débarrassais du vernis que j'avais sur les mains au son de Stevie Nicks chantant « Sometimes It's a Bitch » quand le téléphone a sonné. J'ai fouillé dans le fatras de mes outils pour le retrouver. Numéro masqué.

— Allô ?

— J'aurais souhaité parler à Sara, s'il vous plaît.

J'ai tout de suite reconnu sa façon cultivée de s'exprimer ; mon cœur s'est mis à battre plus vite.

— C'est Julia ?

— Vous êtes seule ?

Elle s'exprimait d'une voix tendue.

— Je travaillais dans mon atelier, et Ally est à l'école. Je m'apprêtais à déjeuner, je n'ai rien avalé ce matin en me levant...

Bref, je meublais en disant n'importe quoi.

— Vous n'auriez pas dû rappeler.

— Je suis désolée. Je venais d'apprendre qui vous étiez vraiment et je n'ai pas réfléchi.

— Je m'en rends bien compte.

La phrase m'a fait mal.

— Ne cherchez plus à m'appeler.

Et elle a raccroché.

J'ai réagi avec mon calme habituel en envoyant voler le téléphone, qui s'est retrouvé sous une étagère en perdant sa pile au passage. J'ai

regagné précipitamment la cuisine où je me suis jetée sur les paquets de cookies Oreo et de Ritz Bits au fromage normalement réservés à Ally. Julia m'avait parlé comme si j'étais une merde dans laquelle elle avait marché par inadvertance et dont elle voulait se débarrasser au plus vite. J'étais rouge de colère, au bord des larmes, comme à chaque fois qu'un amoureux me laissait tomber ou me posait un lapin, que papa ne prenait pas la main que je lui tendais quand j'étais petite. Pourquoi est-ce que je fais fuir tout le monde ?

Une heure plus tard, j'étais toujours dans le même état, incapable de reprendre mon travail, encore moins de m'occuper du mariage. J'ai failli téléphoner à Evan, mais ça m'aurait obligée à lui avouer que j'avais laissé un message à Julia. Au lieu de quoi j'ai pris mes clés de voiture.

*

Lauren et Greg n'ont jamais quitté la maison achetée au moment de leur mariage. Papa et maman leur ont avancé l'acompte, ce qui revient à dire que c'est papa qui a choisi la maison : un cube anonyme des années 1970, doté de quatre chambres, qui présente l'avantage de dominer Departure Bay, avec une vue à couper le souffle sur les ferries contournant Newcastle Island. J'ai cherché dans le même coin quand Evan et moi avons voulu acheter, mais il n'y avait rien à vendre et nous avons fini dans un quartier récent. Ce qui ne m'empêche pas d'adorer notre maison, une construction contemporaine de style Côte Ouest avec des bardeaux de cèdre, un plan de travail en granit brun et des éléments de cuisine en acier brossé.

Greg n'a pas fini les travaux, mais leur maison sera splendide lorsqu'elle sera terminée. Lauren l'a bien égayée avec des rideaux cousus par ses soins, des couleurs pastel, des fleurs coupées dans des vases. Et je n'arrête pas de piller son potager.

J'ai toqué à la porte et suis entrée.

— Salut, c'est Sara.

J'ai entendu sa voix à l'étage.

— Je suis dans la chambre de Brandon !

Une pièce décorée sur le thème du hockey où j'ai trouvé Lauren en train de ranger du linge. Je me suis lovée sur la couette aux armes des Canucks, l'équipe de Vancouver, un oreiller entre les bras, et j'ai regardé Lauren, jalouse de sa sérénité. Elle s'est tournée vers moi, une paire de chaussettes à la main.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je n'ai pas vraiment envie d'en parler.

Elle a fait mine de me bombarder avec les chaussettes.

— Tu vas tout me raconter.

— J'avais envie de bavarder un peu, c'est tout.

— Tu es toujours mal à l'aise au sujet de ta mère naturelle ?

Elle a rangé sa paire de chaussettes avant de passer au tiroir suivant. J'avais juste envie de profiter de sa présence rassurante, et puis les mots sont sortis tout seuls.

— J'ai découvert qui était mon vrai père.

Elle s'est retournée, un T-shirt bleu serré entre ses doigts.

— Tu dis ça sur un ton sinistre. Qui est-ce ?

J'étais partagée entre la crainte de ce qu'elle risquait de penser et l'envie qu'elle me rassure, comme elle le fait toujours. Evan m'avait pourtant prévenu de n'en parler à personne et j'avais promis à Julia de garder le secret. Sauf que Lauren est ma sœur.

— Tu ne dois en parler à *personne*. Pas même à Greg.

Elle a posé la main sur le cœur.

— Promis.

Je devais être rouge comme une pivoine.

— Tu as déjà entendu parler du Tueur des Campings ?

— Tout le monde en a entendu parler. Pourquoi ?

— C'est mon père.

Elle a ouvert grand la bouche en me regardant avec des yeux ronds pendant une éternité, puis s'est assise sur le lit à côté de moi.

— C'est... tu es sûre ? Comment l'as-tu appris ?

Je me suis redressée, l'oreiller sur les genoux, et lui ai raconté l'enquête confiée au flic privé et ce qui s'était passé depuis. Je ne la quittais pas des yeux, scrutant ses expressions, à la recherche des mêmes sentiments atroces qui me taraudaient, mais elle semblait uniquement inquiète.

— Evan a peut-être raison. Il peut très bien s'agir d'une coïncidence.

J'ai secoué la tête.

— À la façon dont elle m'a parlé tout à l'heure au téléphone, il est clair qu'elle me hait.

— Mais non, elle ne te hait pas. Elle pense probablement...

— Tu as raison, c'est pire. Je la dégoûte.

Je m'exprimais d'une voix rauque en ravalant mes larmes. Lauren m'a caressé le dos.

— Je suis désolée, Sara. Les gens qui comptent t'aiment, tu sais.

Sauf papa, qui ne m'aime pas. Une réalité que l'aveuglement de Lauren rendait encore plus douloureuse.

— Je ne crois pas que tu puisses comprendre quel effet ça fait d'être adoptée et de voir ensuite ta mère naturelle te rejeter. J'attendais de la connaître depuis des années, et voilà que...

J'ai secoué la tête.

— Je me doute que c'est douloureux, mais ça ne doit pas occulter tout ce qu'il y a de bien dans ta vie.

Elle allait poursuivre, quand une voix est montée du rez-de-

chaussée.

— Salut, les mégères.

Mélanie.

— On est en haut.

J'ai lancé un coup d'œil à Lauren, qui m'a très bien comprise. Elle a fait le geste de refermer comme une fermeture éclair sa bouche. Mélanie a franchi le seuil de la pièce peu après, laissant tomber son sac par terre.

— Merci d'avoir bloqué l'allée avec ton Cherokee, Sara.

— Je ne pouvais pas deviner que tu allais passer !

Elle s'est tournée vers Lauren en ignorant ma remarque.

— Au fait, pour l'autre jour, on te remercie beaucoup, avec Kyle.

Ma sœur a balayé la phrase d'un revers de main.

— Pas de souci.

Leur échange m'a intriguée.

— De quoi s'agit-il ?

— Il n'y a pas que toi et ton mariage, dans la vie, a rétorqué Mélanie avec un sourire qu'on ne lisait pas dans son regard.

Elle a hérité de maman son type italien, mais elle porte les cheveux courts en pétard, avec un rouge à lèvres voyant et les yeux soulignés de khôl. Quand elle ne passe pas son temps à en vouloir à la terre entière ou à bouder pour une raison ou une autre, elle est super.

Papa adorait l'emmener avec lui sur ses chantiers forestiers quand elle était plus jeune, persuadé qu'elle deviendrait comptable et qu'elle l'aiderait à gérer sa boîte. À peine franchi le seuil de l'adolescence, Mélanie a surtout comptabilisé les petits amis, et il n'en manque pas au pub où elle travaille comme barmaid, le bar préféré de papa. Dans lequel il n'a plus mis les pieds depuis le jour où elle y a été engagée, à dix-neuf ans.

C'est Lauren qui a éclairci la situation.

— Kyle avait besoin d'un lieu pour répéter avec son groupe et je leur ai prêté le garage.

Mélanie m'a regardée.

— Tu as déjà engagé des musiciens pour ton mariage ?

— Evan et moi sommes en train d'y réfléchir.

Elle a affiché un grand sourire.

— Génial ! Kyle a l'intention de jouer, ce soir-là. Ce sera son cadeau de mariage.

Pas génial du tout, en fait. Quand j'ai entendu le groupe de Kyle, il y a quelques mois, ils jouaient faux. J'ai lancé un regard en coin à Lauren ; le sien zigzaguait de Mélanie à moi.

— Je dois d'abord en parler à Evan. Je ne sais pas ce qu'il avait prévu.

— Cool comme il est, ton homme, il sera d'accord.

— Probablement, mais je dois tout de même lui en parler.

Mélanie a éclaté de rire.

— Depuis quand as-tu besoin de sa bénédiction ?

Elle a laissé un léger blanc, puis a plissé les paupières.

— Ah, j'ai compris. Tu n'as pas *envie* que Kyle joue.

Ça y était. On a tous gâté Mélanie quand elle était petite, papa plus que les autres. Il suffisait que maman soit malade et que je prenne le relais pour que les ennuis commencent. Lauren était facile, je n'avais qu'à lui demander de ranger ses jouets pour qu'elle s'exécute, mais Mélanie me jetait un regard mauvais, les mains sur les hanches, et Lauren et moi finissions invariablement par nous y coller à sa place.

— Je n'ai jamais dit ça, Mélanie.

— Putain, je le crois pas ! Le groupe de Kyle est devenu vraiment super, il est prêt à te rendre service et tu refuses ?

Avant que j'aie pu répondre, elle a secoué la tête.

— Je t'avais prévenue, Lauren. J'étais sûre qu'elle refuserait.

Je me suis étonnée :

— Vous en avez parlé ensemble ?

— Non, pas vraiment, a répondu Lauren. Mélanie me disait hier soir que ça pourrait aider Kyle à se faire connaître...

Ma sœur l'a coupée.

— Et tu as ajouté qu'il rencontrerait peut-être des gens au mariage, que ce serait bien pour lui.

J'avais le visage en feu, mon poulx s'emballait. Mélanie avait donc décidé d'utiliser mon mariage comme tremplin pour son petit copain ? Et c'était Lauren qui lui avait soufflé l'idée ?

Celle-ci a battu en retraite.

— J'ai dit ça sans savoir si Sara avait déjà prévu un autre groupe.

— Elle n'a *rien* prévu. C'est uniquement qu'elle n'aime pas Kyle.

Mélanie me défiait du regard. J'aurais bien aimé pouvoir lui dire le fond de ma pensée : « Il n'est pas assez bien pour toi, et il est surtout trop mauvais pour jouer à mon mariage. » Mais j'ai préféré compter jusqu'à dix dans ma tête avant de répondre :

— Je vais y réfléchir, d'accord ?

— Bien sûr !

— Mais si, elle va y réfléchir. Pas vrai, Sara ?

Lauren m'a lancé un regard implorant, soucieuse d'éviter une engueulade. Ce qui n'allait pas manquer d'arriver si je ne décampais pas rapidement.

— Bon, je vais devoir y aller.

— Tu ne restes pas boire un café ?

Lauren voulait que je reste pour qu'on règle ça à l'amiable, en tout cas qu'on fasse semblant, mais j'étais certaine de péter un plomb si j'entendais une idiotie de plus sortir de la bouche de Mélanie. Je me

suis obligée à sourire.

— Je voudrais bien, mais je dois passer prendre Ally. La prochaine fois, d'accord ?

Et j'ai quitté la pièce sans un regard pour Mélanie.

*

J'ai passé mon temps à me retourner dans mon lit, cette nuit-là. En désespoir de cause, je me suis levée et j'ai attrapé un stylo. Je comptais me calmer en prenant des notes. Téléphoner à Lauren le lendemain matin pour m'excuser d'être partie comme une voleuse. Écrire une lettre à Mélanie dans laquelle je dressais la liste de tout ce que je n'avais pas été capable de lui dire cet après-midi-là et que je ne lui dirais jamais. Quatre années de thérapie m'ont appris à gérer mes pulsions – je compte jusqu'à dix dans ma tête, j'écris des lettres, je quitte la pièce pour me calmer –, mais Mélanie a le don de me mettre hors de moi, avec une facilité déconcertante qui me plonge dans une grande tristesse. Je l'aimais tellement quand elle était petite... J'adorais le regard admiratif qu'elle posait sur moi, elle me suivait partout. Jusqu'au jour où je l'ai perdue dans un centre commercial quand elle avait quatre ans.

Nous faisons les courses de Noël et papa m'a demandé de la surveiller le temps qu'il passe dans un magasin. Ma sœur a voulu s'éloigner, mais je savais que papa serait furieux si on bougeait d'un centimètre, alors je l'ai retenue par son manteau. Plus je serrais, plus elle se débattait en essayant de me griffer. Elle a finalement réussi à se libérer et je l'ai vue s'enfuir en courant au milieu de la foule. Les vingt minutes qui ont suivi restent les plus horribles de toute mon existence. J'ai crié son nom à tue-tête et papa est sorti en courant du magasin, blanc comme un linge. Quand on l'a retrouvée, perchée sur un poney mécanique, il m'a traînée jusqu'au parking et m'a collé une fessée derrière sa camionnette. Je me souviens encore avoir tenté de lui échapper, étouffée par les sanglots, tandis que sa main continuait inlassablement de s'abattre sur moi.

Beaucoup de mes souvenirs d'enfance sont liés aux ennuis que m'a valu Mélanie. Un jour d'Halloween, Lauren et moi nous étions déguisées en majorettes. Notre sœur a voulu le même costume, mais on n'en avait fabriqué que deux ; alors, je lui ai proposé de la transformer en princesse. Elle a attrapé mes pompons et s'est enfuie de la chambre en disant qu'elle allait les jeter dans la cheminée. En voulant la poursuivre, j'ai glissé dans le couloir et renversé une lampe dont l'abat-jour s'est cassé. Quand j'ai tout raconté à papa, il a été furieux, pas tant à cause de l'abat-jour, mais parce que j'aurais dû prévoir un troisième costume pour Mélanie. Du coup, j'ai été privée de bonbons et il lui a donné mon costume. Le pire, c'est qu'il m'a obligée

à faire la tournée des sucreries dans le voisinage avec mes sœurs. Je me souviendrai toujours de Mélanie frappant chez les gens avec le déguisement que j'avais mis des semaines à fabriquer moi-même, sa jupette ondulant à chaque pas, j'avais le cœur en miettes chaque fois que les gens lui disaient à quel point elle était mignonne.

Une fois franchie la barre des vingt ans, alors que nous avions toutes les trois quitté la maison, nous avons commencé à mieux nous entendre. À la suite de la naissance d'Ally, Mélanie passait de temps en temps chez moi regarder un film et rire en mangeant du pop-corn. C'était super, comme si nous étions enfin deux sœurs. Il nous arrivait encore de nous chamailler, essentiellement lorsque je lui parlais de ses amis, ou des types avec lesquels elle sortait. Quand elle a rencontré Kyle, je l'ai prévenue qu'il entendait profiter d'elle parce qu'elle travaillait dans un bar. Elle l'a très mal pris et nous ne nous sommes plus parlé pendant un moment. Ensuite, j'ai rencontré Evan et papa a commencé à nous inviter à dîner chez maman et lui, ou alors pour des brunchs ou des barbecues. Jamais il n'appelait quand Evan n'était pas à la maison.

Mélanie était rarement présente parce qu'elle travaillait au pub, mais, les rares fois où elle était libre, elle passait son temps à m'agresser, surtout en présence de son copain. Je ne sais pas si elle m'en veut parce que papa préfère Evan à Kyle, ou alors si elle est vexée que je n'apprécie pas Kyle non plus, mais elle s'arrange systématiquement pour m'humilier. Il suffit que je m'énerve pour que papa me tombe dessus sans jamais rien dire à Mélanie. Plus je réagis, plus elle insiste. En ce moment, c'est une guerre de tranchées chaque fois qu'on aborde la question du mariage.

Lauren joue systématiquement les intermédiaires et je suis sûre qu'elle s'en voulait de ce qui s'était passé, ce qui me culpabilisait encore plus. Je me sentais également coupable de lui avoir parlé de mon vrai père, et je me suis promis de bien lui rappeler de ne rien dire à quiconque.

Je me suis réveillée tard, le lendemain matin, et j'ai dû presser le mouvement. De retour chez moi après avoir conduit Ally à l'école, un client a appelé en me demandant de réparer d'urgence une console qu'il comptait vendre dans un salon d'antiquaires ; du coup, je n'ai pas eu le temps de rappeler Lauren de toute la journée. Je me suis écroulée le soir en me jurant de lui téléphoner le lendemain, mais je ne l'ai pas fait, la semaine a filé et j'ai basculé dans un nouvel épisode dépressif.

Le moindre effort me paraissait insurmontable, j'avais mal partout en permanence, même la perspective de venir vous voir m'épuisait. Je passais mon temps à dormir, à manger, à regarder des films vautrée sur le canapé. Je devais prendre sur moi chaque fois qu'il fallait

promener Moose, évitant soigneusement sa balade préférée en forêt. D'habitude, quand je l'emmène au parc, j'adore le regarder chasser les lapins au milieu des odeurs de foin et d'animaux, près des cages, mais les vieux bâtiments avaient brusquement perdu tout charme à mes yeux tandis que je pataugeais dans la gadoue.

Sinon, je me forçais à sortir avec Ally, usant le peu d'énergie qui me restait à lui dissimuler mon mal-être, sans vraiment y parvenir. Un jour, nous sommes rentrées en voiture sous une pluie battante, ce qui n'a rien d'exceptionnel au mois de mars, à plus forte raison en bord de mer, mais ça m'a plombé le moral. J'étais arrêtée à un feu rouge, le regard perdu, quand ma fille m'a demandé :

— Pourquoi tu es triste, maman ?

— Maman ne se sent pas très bien, ma chérie.

— Je vais m'occuper de toi.

Elle a été adorable avec moi toute la soirée. Elle a voulu me préparer de la soupe, elle n'arrêtait pas de dire à Moose de rester tranquille. On s'est collées l'une contre l'autre dans mon lit et c'est elle qui m'a raconté des histoires en me prêtant sa Barbie préférée, tandis que la pluie battait contre les carreaux. Le lendemain matin, je me suis finalement résolue à téléphoner à Lauren pour m'excuser, mais elle m'a coiffée au poteau.

— Je suis désolée d'avoir évoqué avec Mélanie la possibilité que Kyle joue à ton mariage, Sara. Il faut dire que vous passez votre temps à vous chamailler toutes les deux et qu'on ne peut rien vous dire.

— Elle me rend folle.

— Si seulement vous pouviez ne pas être aussi jalouses l'une de l'autre.

— Je ne suis pas *jalouse*, je ne supporte pas qu'elle passe systématiquement à travers les gouttes.

— Papa est dur avec elle aussi, tu sais.

J'ai laissé échapper un petit rire.

— C'est cela, oui !

— C'est vrai, mais tu ne veux pas t'en rendre compte. Il n'arrête pas de l'agresser à cause de son boulot en lui disant à quel point ton activité est florissante, que tu as une grande maison et qu'Evan réussit tout ce qu'il touche. Je me dis souvent que vous vous battez parce que vous êtes les mêmes, au fond, toutes les deux.

— Je n'ai rien de commun avec Mélanie.

— Vous êtes fortes toutes les deux et...

— *Rien* de commun, Lauren.

Comme elle ne répondait pas, j'ai laissé échapper un soupir.

— Excuse-moi. Je traverse une mauvaise passe.

Elle m'a réconfortée d'une voix très douce.

— Je sais, ma chérie. N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de

parler.

Mais je ne l'ai pas fait. J'adore ma sœur, mais il y a des domaines dans lesquels elle est impuissante, des obstacles qui nous sépareront toujours. À commencer par le fait qu'elle sait d'où elle vient.

*

Quand une autre semaine s'est écoulée sans que mon humeur s'améliore, j'ai décidé de me reprendre en mains. J'ai arrêté de taper « Tueur des Campings » dix fois par jour dans Google, de dévorer tous les articles sur l'hérédité et les comportements déviants qui me passaient entre les mains, et je suis allée acheter le nécessaire pour construire le nichoir à oiseaux qu'Ally me réclamait depuis une éternité. On s'est amusées comme des folles toutes les deux, elle n'arrêtait pas de rire en agitant son pinceau dans tous les sens, ses mains et la table étaient couvertes de peinture. La chape de plomb qui m'enveloppait s'est lentement levée. Avec Evan, nous avons eu un dîner très agréable chez Lauren et Greg pendant le week-end, jusqu'à ce que papa déboule pour parler boulot avec Greg.

Ça me serrait le cœur de l'entendre engueuler mon beau-frère dans le salon alors qu'on entendait tout depuis la cuisine. Il nous a finalement rejoints en annonçant à la cantonade qu'il venait d'engager un nouveau contremaître, alors que Greg attend depuis des années qu'on lui accorde une promotion. Papa était censé rester le temps d'une bière, mais il a passé la soirée à discuter de pêche avec Evan. Je lui en veux terriblement de favoriser certaines personnes, mais je crois que je m'en veux encore plus d'être fière qu'il préfère mon fiancé.

Début avril, ma dépression était enfin derrière moi. Je dormais à nouveau la nuit, et non plus pendant la journée. J'avais repris mon travail à l'atelier et j'enchaînais les projets. Je me sentais si bien que je suis allée faire des courses pour Ally. J'ai dépensé une fortune en fournitures d'art plastique et je lui ai même acheté un Netbook, en me disant que ça l'aiderait à apprendre. J'adore lui acheter toutes sortes de trucs : des déguisements, des livres, des jeux, de la peinture, des vêtements, des animaux en peluche... Quand Ally est heureuse, je suis heureuse. Je rentrais à la maison, les bras chargés, quand le téléphone a sonné.

— Je voudrais que tu viennes à la maison. Ce soir.

Mon père. Au son de sa voix, il n'était pas content. Du tout.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— J'ai reçu un appel téléphonique...

Il a laissé sa phrase en suspens pendant de longues secondes qui ont duré des heures. Je retenais mon souffle.

— On prétend sur Internet que ton père est le Tueur des Campings.

Il parlait d'une voix blanche de colère, exigeant des explications.

J'essayais de donner un sens à ses paroles, mais c'était comme si on m'empêchait de respirer.

— Tu étais au courant ? C'est vrai ?

Chacun de ses mots me frappait de plein fouet, provoquant chez moi des palpitations. Il apprenait la vérité de la pire des façons. J'ai pensé à maman, à la peine qu'elle allait éprouver. Je me suis laissée tomber sur le banc de l'entrée en fermant les yeux et j'ai tout avoué.

— J'ai découvert l'identité de ma mère naturelle il y a quelques mois.

J'ai repris ma respiration avant de poursuivre :

— Tout semble indiquer que mon père soit le Tueur des Campings.

Papa n'a rien répondu. Mais j'avais besoin de savoir comment il l'avait su.

— Qui t'a prévenu ?

— Big Mike.

Son premier contremaître ? Comment pouvait-il être au courant ? C'est tout juste s'il sait lire. Papa a répondu à mon interrogation.

— Sa fille l'a appris par *Les Derniers Potins de Nanaimo*.

— Ce site de ragots ?

J'ai grimpé l'escalier quatre à quatre afin de rejoindre au plus vite mon ordinateur.

Papa a poursuivi d'une voix dure :

— Tu as retrouvé ta mère naturelle il y a plus d'un mois et tu ne nous en as rien dit ? Pourquoi ne pas nous avoir avoué que tu la recherchais ?

— J'ai voulu, et puis... Attends une seconde, papa.

Je venais de trouver l'article en tapant l'adresse du site.

« Karen Christianson vivait à Victoria... »

— Oh non...

J'ai voulu lire l'article, mais les mots se bousculaient devant mes yeux et je n'en saisisais que des bribes. « Karen Christianson... seule victime survivante du Tueur des Campings... Julia Laroche... professeur à l'université de Victoria... Fille de trente-quatre ans, Sara Gallagher... compagnie forestière Gallagher de Nanaimo... »

Toute l'histoire se retrouvait étalée sur la place publique.

— Comment sont-ils au courant qu'il s'agit de ta mère ?

— Je n'en ai aucune idée.

Je regardais fixement l'écran, paniquée. Combien de personnes avaient-elles lu cet article ?

La voix de papa m'a tirée de mes pensées.

— J'appelle Mélanie et Lauren. Je veux toutes vous voir à la maison ce soir, à 18 heures, afin d'en discuter.

— Je vais tout de suite envoyer un e-mail à ce site en leur demandant...

— J'ai déjà appelé mon avocat. On va leur coller un procès au cul s'ils ne retirent pas cet article immédiatement.

— Papa, je peux m'en charger.

— Je m'en occupe moi-même.

Le ton de sa voix m'indiquait clairement qu'il me jugeait incapable de gérer quoi que ce soit.

C'est seulement en raccrochant que j'ai compris la portée de ce qu'il m'avait dit. « Ton père est le Tueur des Campings. » Pas ton père *naturel* : ton père tout court.

*

À présent, vous savez pourquoi je suis stressée, Nadine. Après avoir raccroché, j'ai lu le reste de l'article avec une furieuse envie de vomir. Le site publiait en illustration une tonne de photos de Karen Christianson, y compris la photo de groupe des enseignants de son département à l'université. Je n'en revenais pas des détails qu'ils avaient réussi à réunir sur moi, mon métier, le camp de pêche d'Evan. Dieu soit loué, l'article oubliait de préciser que j'avais une fille.

Papa avait eu beau prévenir son avocat, j'ai envoyé un e-mail au webmaster du site en lui demandant de retirer l'article. J'ai également composé tous les numéros figurant sur le site, sans succès. J'ai voulu appeler Evan, mais il était sorti en mer avec un groupe et ne serait pas de retour avant le début de soirée. Lauren ne répondait pas au téléphone alors que c'est une mère de famille casanière. J'imagine qu'elle s'était réfugiée dans le jardin, encore plus anxieuse que moi avant la réunion familiale du soir. Elle déteste les conflits.

Je me demande si Mélanie a pu surprendre ma discussion avec Lauren. Si garce soit-elle, je la vois mal agir avec autant de cruauté. Sauf si elle en a parlé à Kyle... il serait capable de vendre sa petite sœur, si ça pouvait le servir. Jamais Lauren ou le détective privé n'auraient parlé.

Je n'ai pas autant angoissé avant une réunion de famille depuis que j'ai dû avouer à mes parents que j'étais enceinte. Ce jour-là, papa a quitté la pièce avant même que j'aie fini de m'expliquer. Je suis allée promener Moose dans l'espoir d'éliminer la tension nerveuse, et puis je suis rentrée précipitamment et je me suis ruée sur mon ordinateur. L'article se trouvait toujours en ligne quand je suis partie de la maison pour venir vous voir. J'essaie de me calmer en me disant que ça n'ira pas plus loin si je refuse de confirmer quoi que ce soit. L'avocat de papa travaille pour l'un des meilleurs cabinets de Nanaimo. Je compte sur lui pour les obliger à retirer l'article dans la journée. Les gens vont jaser un temps, et puis ils passeront à un autre sujet. Le tout est de se montrer patient.

Ce qui ne m'empêche pas de craindre le pire.

QUATRIÈME SÉANCE

Merci d'avoir accepté de me prendre entre deux rendez-vous. Je sais bien que j'étais déjà là hier, mais rien ne va plus dans ma tête quand je panique. J'avais impérativement besoin de venir ici. Vous devez m'aider à me calmer, sinon je risque de péter les plombs.

J'étais d'une humeur très sombre en me rendant à la réunion familiale. La discussion animée que j'avais eue avec une petite fille de six ans qui voyait d'un *très* mauvais œil ce brusque changement de programme n'a pas contribué à améliorer la situation.

— Tu m'avais promis de préparer des crêpes pour le dîner ! Des crêpes de formes différentes, comme Evan.

Sa voix trahissait son impatience. Ally est très organisée, chaque décision est le fruit de longues délibérations. C'est trop mignon de la voir tirer sa petite langue d'un air perplexe en se demandant quoi offrir à Moose avec l'argent reçu pour son anniversaire, mais c'est nettement moins amusant dès qu'il faut agir dans la précipitation.

— Je n'ai pas le temps ce soir, mon Ally chérie. On va manger de la soupe de poulet à la place.

Je l'ai vue serrer les poings.

— Tu m'avais promis !

Autre conséquence du côté méticuleux d'Ally : son besoin de connaître à l'avance le planning de la journée. Tout changement la fait sortir de ses gonds.

— Je sais, ma chérie. Je suis désolée, mais ce n'est pas possible aujourd'hui.

— Tu m'avais *promis* !

Sa voix aiguë m'a mis les nerfs en pelote. Je me suis retournée d'un bloc.

— Pas aujourd'hui. C'est compris ?

Elle a couru vers sa chambre dans un nuage de boucles brunes en claquant la porte. Je l'ai entendue traîner un objet lourd. Moose s'est assis au pied du battant en me lançant un regard de reproche. Je n'entendais pas de pleurs, mais Ally pleure rarement, elle lancera un objet quelconque avant de verser une larme. Je l'ai vue un jour se cogner le gros orteil contre un pied de table, se retourner, et lui envoyer une ruade en guise de représailles.

J'ai voulu tourner la poignée, mais la porte était bloquée. Evan lui a

appris à bloquer la poignée avec une chaise au cas où un intrus s'introduirait dans la maison.

— Ally, je te demande de bien vouloir sortir pour qu'on puisse discuter toutes les deux.

Silence. J'ai soupiré.

— Dès que tu seras sortie, on se mettra d'accord toutes les deux sur un autre soir de la semaine pour préparer des crêpes. Je t'apprendrai à fabriquer la pâte avec des restes, mais je te donne jusqu'à trois pour sortir.

Silence.

— Un... deux...

Rien.

— Ally, si tu ne sors pas *immédiatement*, je t'interdis de regarder *Hannah Montana* pendant *une semaine*.

Elle a ouvert la porte, est passée devant moi, bras croisés et tête baissée, puis elle m'a lancé un regard triste par-dessus son épaule.

— Evan ne me crie *jamais* dessus.

*

La situation n'était guère plus reluisante chez mes parents. Quand je me suis garée devant leur maison en rondins, construite à l'extérieur de Nanaimo, j'ai vu que la voiture de Mélanie et le 4 x 4 de Lauren se trouvaient déjà dans l'allée. Ally est descendue en trombe du Cherokee, Moose sur les talons, et je me suis dirigée vers l'entrée de la maison d'un pas martial tout en sachant que cette armure ne me serait d'aucune utilité.

Ils étaient tous dans le salon. À l'inverse de Mélanie qui refusait de croiser mon regard, Lauren m'a adressé un sourire timide. Papa portait sur le visage un masque impénétrable. Il avait pris place dans son fauteuil au centre de la pièce, habillé comme toujours d'un T-shirt noir, de bottes de chantier et de la salopette de grosse toile rouge arborée par tout forestier qui se respecte, sur cette île. Avec sa large poitrine, ses bras musclés, son épaisse couronne de cheveux blancs, sa femme et ses filles à ses côtés, on aurait dit un roi sur son trône.

— Mamie !

Ally s'est précipitée vers maman, dont elle a étreint les jambes en faisant crisser sa parka rose.

J'aurais aimé pouvoir l'imiter et serrer ma mère contre moi. Tout chez elle respire la douceur : ses cheveux noirs parcourus de fils d'argent, le parfum poudré qui ne la quitte jamais, sa voix, sa peau. J'ai scruté ses traits à la recherche de traces de colère sans rien y distinguer d'autre qu'une immense fatigue. J'ai posé sur elle un regard implorant. *Je suis désolée, maman. Je ne te voulais aucun mal.*

Elle s'est penchée vers Ally.

— Viens avec moi à la cuisine, ma chérie. J'ai un petit pain à la cannelle pour toi. Les garçons sont déjà dans le jardin.

Elle a pris sa petite-fille par la main et s'est éloignée. Lorsqu'elles sont passées à côté de moi, j'en ai profité pour lancer un « bonsoir, maman ». Elle m'a frôlé la main en se forçant à sourire. J'aurais voulu lui dire combien je l'aimais, qu'il ne s'agissait pas d'elle, mais, avant que j'aie pu ouvrir la bouche, elle avait disparu.

Je me suis laissée tomber sur un fauteuil en face de mon père, la tête haute. Nous nous sommes affrontés du regard un bon moment, puis j'ai détourné la tête. Il a laissé s'écouler un long silence avant de prendre la parole :

— Tu aurais dû nous parler avant de rechercher tes parents naturels.

Des années de travail au grand air ont accentué les rides épaisses qui encadrent la ligne dure de sa bouche. Il a passé la barre des soixante ans, mais c'était la première fois que je le trouvais vieux, et un sentiment de honte s'est emparé de moi. Il avait raison. J'aurais dû le leur dire. J'avais voulu à la fois les ménager et échapper à cette conversation. Doublement raté.

— Je sais, papa. Je suis désolée. Ça m'a paru naturel, sur le coup.

Il a haussé le sourcil gauche avec cet air qui m'a toujours donné le sentiment d'être un ratage absolu. Ce jour-là ne faisait pas exception.

— J'aimerais savoir comment ce site a pu obtenir cette information.

— Je serais curieuse de le savoir moi-même.

J'ai fusillé Mélanie du regard, ce qui l'a fait réagir.

— Pourquoi me regardes-tu de cette façon-là ? Je n'étais même pas au courant avant que papa m'en parle.

— Bien sûr.

Elle a vissé un index sur sa tempe en marmonnant le mot « cinglée ». Mon sang n'a fait qu'un tour.

— Tu sais, Mélanie, tu es capable...

— Assez !

La voix grave de papa. Tout le monde s'est tu. En croisant le regard de Lauren, j'ai compris à son expression coupable et apeurée qu'elle avait avoué à notre père avoir été au courant. Je me suis tournée vers lui.

— Personne d'autre ne savait, à part Evan et le détective privé que j'ai engagé. Mais c'est un flic à la retraite.

— Tu as vérifié que c'était vrai ?

— Il m'a montré sa carte...

— Que sais-tu de lui ?

— Je viens de te le dire, c'est un flic à la retraite.

— As-tu contacté la police afin de t'en assurer ?

— Non, mais...

— Tu n’as donc rien vérifié.

Il a secoué la tête ; j’ai rougi jusqu’à la racine des cheveux.

— Donne-moi son numéro.

— Je te l’enverrai par e-mail.

Du coin de l’œil, j’ai remarqué que maman se tenait sur le seuil, une assiette à la main.

— Quelqu’un a envie d’un petit pain à la cannelle ?

Elle a pris place sur le canapé après avoir déposé l’assiette sur la table basse avec des serviettes. Personne n’a cherché à se servir. Papa a regardé mes sœurs d’un air dur, et elles se sont empressées de prendre un petit pain. Je les ai imitées alors que j’étais incapable d’avaler quoi que ce soit. Maman a souri, et j’ai constaté qu’elle avait les yeux rouges. Elle avait pleuré.

— Sara, nous comprenons très bien que tu aies voulu retrouver tes parents naturels, nous sommes simplement déçus que tu ne nous en aies pas parlé. J’imagine qu’apprendre l’identité de ton vrai père a dû être très perturbant.

La pâleur de ses joues m’indiquait qu’elle était perturbée, elle aussi.

— Je suis désolée, maman. J’avais besoin de savoir et je voulais me débrouiller toute seule avant d’en parler à quiconque.

— Ta mère... j’ai cru comprendre à la lecture de l’article qu’elle était professeur d’université ?

— Oui. Elle refuse de me voir.

J’ai détourné le regard.

— Ce n’est pas par rapport à toi personnellement, Sara.

Elle s’exprimait d’une voix douce.

— N’importe quelle mère serait fière d’avoir une fille comme toi.

J’étais au bord des larmes.

— Je suis *sincèrement* désolée, maman. J’aurais dû t’en parler, mais je ne voulais pas que tu puisses penser que j’étais ingrate. Tu es une mère formidable.

Je le pensais. Maman s’est toujours intéressée aux créations d’art plastique que je rapportais de l’école, elle ne rechignait jamais quand il fallait réaliser un déguisement en dernière minute, mettre une pièce à un jean troué qu’on aimait trop pour le jeter. Je n’ai jamais posé la question, mais je suis persuadée que l’idée de m’adopter émanait d’elle. Je suis prête à parier que papa a accepté pour ne pas la contrarier.

— Vous serez toujours mes vrais parents, c’est vous qui m’avez élevée. J’étais curieuse de savoir d’où je venais. Quand j’ai appris la vérité au sujet de mon père biologique, j’ai tout de suite pensé que vous préféreriez ne pas savoir.

J’ai regardé mon père, puis ma mère.

— Je ne voulais pas vous perturber.

C'est maman qui m'a répondu.

— Nous sommes inquiets à ton sujet et nous avons peur pour toi, mais ça ne change *rien* à nos sentiments vis-à-vis de toi.

J'ai vu papa opiner d'un air distant.

— Evan est en virée à bord de son bateau, je le préviendrai au sujet de l'article dès mon retour à la maison.

— L'article n'est plus en ligne, mais je peux t'assurer qu'on va traîner ces salauds au tribunal.

J'ai posé la tête contre le dossier de mon fauteuil en soupirant. Tout s'arrangeait. L'espace d'un instant, je me suis sentie protégée. Pour une fois que papa me soutenait... Mes illusions n'ont pas duré.

— Ces abrutis n'auraient jamais dû citer mon entreprise dans leur article.

Ce n'était donc pas moi qu'il protégeait. J'ai à nouveau ressenti un pincement coupable en voyant maman grimacer, la main crispée sur son ventre. Ça n'a pas échappé à papa qui a posé sur moi un regard dur. Toute parole était inutile. Il me l'avait dit de tellement de façons différentes, depuis toutes ces années. Ses reproches silencieux étaient toujours les plus douloureux. « Tu as vu ce que tu as fait à ta mère ? »

Celle-ci a embrayé sur le mariage, mais la conversation avait pris un tour forcé. Avec Mélanie, nous continuions à nous ignorer.

J'ai fini par me lever.

— Je vais rentrer coucher Ally.

Je suis allée la chercher dans le jardin et Lauren m'a suivie en refermant la porte derrière nous.

— Je suis désolée de l'avoir dit à papa, mais il m'a demandé si j'étais au courant et je ne voulais pas lui mentir.

— Pas de souci. Il était furieux que tu n'aies rien dit ?

Elle a répondu non de la tête.

— Je crois surtout qu'il est inquiet.

— C'est pour ça que tu n'as pas décroché quand j'ai cherché à t'appeler, tout à l'heure ?

— Je ne voulais pas être prise entre deux feux. Je te demande pardon.

Sa détresse faisait peine à voir.

Je n'avais jamais voulu qu'elle se retrouve dans une telle situation. J'aurais simplement aimé qu'elle prenne ma défense, ce qui n'était pas près de se produire. Quand nous étions petites et que papa s'en prenait à moi, elle partait systématiquement se cacher dans sa chambre. Quand elle finissait par me rejoindre pour m'aider à finir le travail que notre père m'avait confié, j'avais l'impression d'être encore plus seule.

— Tu n'as jamais parlé à Mélanie de mon vrai père, au moins ?

— Bien sûr que non !

C'était bien ce que je pensais. Mélanie nous avait entendues, elle en

avait parlé à Kyle qui en avait parlé à je ne sais qui. De toute façon, c'était fait.

*

En rentrant à la maison, je me sentais un peu mieux tout en m'inquiétant de tous ceux qui avaient eu le temps de lire l'article avant qu'il soit retiré du site. Les paroles de maman me sont revenues d'un seul coup. « Nous sommes inquiets à ton sujet et nous avons peur pour toi. » Arrêtée à un feu rouge, je me suis mise à gamberger. Le visage tendu de papa, le regard anxieux de maman : ils avaient tous les deux des pensées en tête. J'avais dû rater un épisode. D'un seul coup, j'ai compris.

Le Tueur des Campings avait très bien pu lire l'article.

Je n'ai pas vu le feu passer au vert, la voiture de derrière m'a klaxonnée et c'est Ally qui m'a rappelée à la réalité.

— Vas-y, maman !

J'ai parcouru la fin du trajet dans une sorte de brouillard. Terrifiée par la colère de mon père, j'en avais oublié de réfléchir à la véritable menace qui pesait sur moi. Si jamais le Tueur des Campings avait découvert cet article, il avait non seulement appris que je vivais à Nanaimo, mais il connaissait mon nom.

De retour à la maison, j'ai donné son bain à Ally avant de lui lire une histoire, mais je n'arrêtais pas de buter sur les mots, de me perdre entre les paragraphes. Je devais impérativement parler à Evan. J'ai tenté de l'appeler une fois ma fille endormie, mais son portable sonnait dans le vide. Je me suis réfugiée sous une couverture, sur le canapé, et j'ai regardé la télé sans rien voir en attendant qu'il m'appelle. J'allais renoncer, prête à me mettre au lit, quand le téléphone a sonné. Je l'ai empêché de me poser la moindre question sur ma journée en l'interrogeant sur la sienne.

— On a trouvé un banc de baleines, le groupe était ravi.

Evan a construit son camp de pêche sur la côte ouest de l'île, loin de tout, ce qui lui permet de proposer des randonnées en kayak et des balades en mer pour observer les baleines, en plus des parties de pêche traditionnelles.

— C'est génial.

— Ouais, mais je ne serai pas mécontent de rentrer à la maison, ce week-end...

Le temps de prendre ma respiration, je lui ai tout raconté. Le message laissé sur le répondeur de Julia et son horrible coup de fil, Lauren, l'article sur Internet. Il a mieux réagi que je ne l'imaginais. Infiniment mieux que je ne l'aurais fait à sa place, ce qui n'étonnera personne. Il a voulu me rassurer.

— Cette histoire n'ira pas plus loin.

— Les gens sont fascinés par les tueurs en série. La moitié des bouquins et des films qui sortent ne parlent que de ça. Si on apprend que je suis sa fille...

— Tu sais où se trouve le fusil et comment t'en servir...

— Le fusil ?

— Ne te fais pas de bile. Je doute que ce site touche beaucoup de monde.

— Il suffit qu'il lise l'article.

— Qui ça ? Le Tueur des Campings ?

Il a marqué un temps d'arrêt.

— Naaaan ! Je ne vois pas au nom de quoi il s'intéressait à un vague blog sur Nanaimo.

— Tu crois vraiment ?

— Sincèrement, oui. Laisse l'avocat de ton père s'en occuper.

— J'ai la trouille.

Sa voix s'est adoucie.

— Je rentre très bientôt.

Avant de me réfugier dans mon lit, ce soir-là, je n'ai pas pu m'empêcher de retourner sur le site. J'y ai constaté avec soulagement que l'article avait bien été retiré. J'ai effectué une recherche rapide sur Google, sans résultat. Je me suis endormie, persuadée qu'Evan avait raison et que cette histoire n'irait pas plus loin. J'étais presque contente que l'incident ait permis de crever l'abcès au sein de la famille. Je n'ai pas vraiment le don pour mettre un couvercle sur mes problèmes.

Le lendemain matin, Ally chantait une chanson à Moose entre deux toasts au beurre de cacahuète. Nous sommes toutes les deux accros. Vous n'imaginez pas le nombre de pots que nous sommes capables d'écuser, avec Ally. Après l'avoir déposée à l'école, j'ai rejoint l'atelier avec un café afin de m'attaquer à une armoire. Prise par mon boulot, j'ai sauté le déjeuner et attendu l'après-midi pour avaler un morceau et reprendre un café. Avant de retourner à l'atelier, j'ai effectué un petit détour par l'ordinateur, histoire de consulter le site des *Derniers Potins de Nanaimo*. L'article n'avait pas refait surface, mais j'ai à nouveau cherché Karen Christianson sur Google par acquit de conscience. Cette fois, plusieurs références sont apparues à l'écran.

J'ai posé mon mug si brutalement que quelques gouttes de café en ont giclé. J'ai cliqué sur le premier lien et je me suis retrouvée sur un site d'amateurs de tueurs en série. Un certain « Dahmersdinner » signalait sur le forum que Karen Christianson se cachait à Victoria sous le nom de Julia Laroche et que sa fille, une certaine Sara Gallagher, vivait à Nanaimo. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de l'écran, les tempes bourdonnantes, totalement démunie. L'annonce était suivie de dizaines de commentaires. J'ai agrandi la page. Les

premiers messages étaient du type « je me demande si c'est vrai » et « à quoi peut bien ressembler sa gamine ? », et d'autres prenaient le relais.

Quelqu'un avait trouvé le curriculum vitae de Julia en fouillant sur le site de l'université, établissant des liens entre les articles qu'elle avait rédigés et les sites affichant des photos de Karen Christianson. Un internaute avait été jusqu'à modifier sa photo sous Photoshop en plaçant le Tueur des Campings derrière elle, une main sur son sexe et l'autre serrée autour d'une corde pleine de sang. Il y avait des commentaires sur le look de Julia et le bon goût manifeste de son agresseur. Un salopard se demandait si j'avais pu hériter de la déviance paternelle, une autre me comparait à la fille de Ted Bundy en recommandant de se débarrasser de ces « salopes » avant qu'elles aient pu contaminer la planète. La bassesse des commentaires me plongeait dans un mélange de honte et de peur. Je me sentais violée dans mon intimité, exposée sur la place publique.

Je cliquais comme une malade d'un site à l'autre, découvrant de nouveaux blogs et d'autres sites consacrés aux tueurs en série, y compris celui dédié au Tueur des Campings que j'avais consulté quelques semaines plus tôt. Les sites les plus officiels parlaient prudemment de « rumeurs » en évoquant la fille de Karen sans citer mon nom, contrairement aux blogueurs qui n'hésitaient pas à donner mon identité en précisant que je vivais à Nanaimo. Et puis je suis tombée sur le forum des étudiants de l'université de Victoria. L'estomac noué, j'ai cliqué sur l'en-tête sans pouvoir aller plus loin, faute d'identifiant.

Un vent de panique s'est emparé de moi. *Qu'est-ce que je fais maintenant ? Comment arrêter la machine ?* J'ai sursauté en entendant sonner le sans-fil posé sur le bureau.

— Il faut que je te parle.

Lauren.

— Au sujet des rumeurs qui circulent sur le Net ?

— Tu es devant ton ordinateur ?

— Il y en a *partout*.

Elle a marqué un court silence avant de répondre.

— Comment comptes-tu réagir ?

— Aucune idée. Il me semble que je devrais appeler Julia.

— Tu crois vraiment...

— Je dois au moins la prévenir, si elle n'est pas déjà au courant. Et si elle sait, elle doit être persuadée que c'est moi qui ai vendu la mèche. D'un autre côté, elle risque de me raccrocher au nez si je cherche à l'appeler.

J'ai laissé échapper un gémissement.

— Je te laisse, Lauren. Il faut que je trouve le moyen de reprendre

la main.

Ma sœur m'a répondu d'une voix très douce.

— D'accord, ma chérie. N'hésite pas à appeler en cas de besoin.

*

Je me suis écroulée sur le canapé en raccrochant. Moose m'a rejointe en me reniflant le cou entre deux grognements. Mon esprit paniqué s'envolait de tous les côtés. Le monde entier était au courant. Le Tueur des Campings n'aurait aucun mal à retrouver Julia. Et moi. Evan risquait d'y laisser sa réputation, Ally allait être en butte aux moqueries des autres enfants.

Le téléphone a sonné. J'ai regardé l'écran. Numéro masqué. Julia ? J'ai décroché à la troisième sonnerie.

— Allô ?

Une voix masculine a répondu.

— Sara Gallagher ?

— Qui est à l'appareil ?

— Je suis ton père.

— Comment ça ?

— Ton vrai père.

Et puis il a enchaîné très vite.

— Je l'ai appris par Internet.

Un frisson de peur m'a parcourue. Soudain, je me suis rendu compte que la voix était trop jeune.

— Je ne sais pas qui vous êtes et ce que vous avez pu lire, mais...

— Tu es chaude comme ta mère ?

J'ai entendu des rires derrière lui, puis une voix aussi jeune que la sienne s'est élevée au-dessus de la mêlée.

— Demande-lui si elle aime l'amour vache, elle aussi.

— Espèce de sale petit...

Il a raccroché.

*

J'ai immédiatement appelé Evan, mais suis tombée directement sur sa messagerie. Voilà que des ados s'amusaient à m'appeler en se faisant passer pour mon père. Et si Ally avait décroché ? Je tournais en rond, rouge de colère, quand le téléphone s'est à nouveau mis en branle. J'aurais voulu que ce soit Evan, mais il s'agissait de l'institutrice d'Ally.

— Sara, auriez-vous une minute après l'école ?

— Que se passe-t-il ?

— Ally a eu un léger... un léger désaccord avec l'une de ses camarades qui avait voulu lui emprunter ses peintures, et j'aimerais en

parler avec vous.

Super. Il ne manquait plus que ça.

— Je lui expliquerai qu'il faut savoir prêter, mais je préférerais qu'on se voie...

— Ally a poussé sa petite camarade qui a fait une chute.

*

C'est pour cette raison que je vous ai appelée, Nadine. Je suis incapable d'aller voir l'institutrice d'Ally sans vous avoir parlé. Je dois impérativement accepter l'idée que tout le monde est au courant. Je n'arrive pas à surmonter ces commentaires atroces, ce coup de fil épouvantable. Je sais déjà que l'institutrice va me conseiller de conduire ma fille chez l'assistante sociale de l'école. Ce n'est pas la première fois qu'Ally rencontre des problèmes avec d'autres gamins. Il lui est arrivé de crier après ses camarades et de s'opposer à son institutrice. Elle réagit de cette façon-là quand on la pousse dans ses retranchements. L'institutrice lui reproche aussi d'avoir du mal à passer d'une matière à une autre. J'ai déjà essayé de lui expliquer que ça n'avait rien d'anormal, qu'elle a du mal à s'adapter au changement, mais l'institutrice s'entête à me demander s'il y a des difficultés à la maison. Je prie le ciel qu'elle n'ait pas entendu parler du Tueur des Campings.

Je déteste me montrer aussi mal, j'ai horreur des réactions physiques que ça engendre. J'ai la poitrine et la gorge si serrées que je peine à respirer, mon cœur se met à battre à un rythme effréné, le sang me monte à la tête, je transpire de partout et j'ai des crampes aux mollets à cause de toute cette adrénaline. C'est comme si une bombe explosait dans ma tête et que mes pensées s'éparpillaient dans tous les sens.

Vous vous souvenez ? Nous évoquions souvent ensemble le fait que mon anxiété était liée à l'adoption et à un père distant. Inconsciemment, j'avais peur d'être abandonnée à nouveau. Je pense que l'explication est un peu courte. Quand j'attendais Ally, j'ai lu quelque part qu'il fallait savoir préserver son calme sous peine de voir son bébé recevoir toute l'énergie négative de sa mère. J'ai passé *neuf* mois dans le ventre d'une femme qui vivait dans la terreur. Son anxiété a imprégné mon sang, toutes les molécules de mon corps. Je suis née dans la peur.

CINQUIÈME SÉANCE

Lorsque j'ai entamé ma thérapie et que je refusais d'évoquer mon enfance, vous m'avez dit un jour : « On ne construit pas son avenir sans connaître son passé. » Vous avez précisé qu'il s'agissait d'une citation d'Otto Frank, le père d'Anne Frank, dont vous aviez visité la maison à Amsterdam. J'ai le souvenir d'être restée toute seule dans cette pièce – vous étiez allée chercher du café – et d'avoir regardé les photos accrochées aux murs, les tableaux rapportés de vos périples, vos collections de sculptures, les livres que vous avez écrits, en pensant que vous étiez la femme la plus géniale que je connaissais.

Je n'avais jamais rencontré personne comme vous. Votre façon de vous habiller, avec goût et élégance, ce côté bohème intello avec un châle en laine autour des épaules, ces fils gris qui vous donnent l'air non seulement d'accepter votre âge, mais de le revendiquer. Votre façon de retirer vos lunettes quand vous posez une question, penchée vers moi, votre doigt battant la mesure sur ce mug bancal que vous avez fabriqué de vos mains dans un atelier de poterie, parce qu'il ne faut jamais s'arrêter d'apprendre, comme vous me l'avez expliqué. En scrutant le moindre de vos gestes, en buvant vos paroles, je me disais que vous n'aviez peur de rien. Ce jour-là, j'ai décidé que je voulais être comme vous.

Aussi ai-je été particulièrement surprise quand vous m'avez avoué que vous aviez également grandi dans une famille dysfonctionnelle et que votre père était alcoolique. Ce que j'admirais le plus chez vous était l'absence de ressentiment et de colère. Vous aviez géré la merde avant de passer à la suite. Vous vous étiez inventé un avenir. Ce jour-là, je suis repartie pleine d'espoir, persuadée que tout était possible. Ensuite, j'ai repensé à ce que vous m'aviez dit, qu'il fallait connaître son passé, et j'ai brusquement compris que je ne serais jamais capable de me construire un *véritable* avenir, faute de connaître mon *véritable* passé. Ça revient à bâtir une maison sans fondations ; elle tiendra un moment, mais elle finira inmanquablement par s'écrouler.

*

Je suis rentrée chez moi, et Moose m'a accueillie en me sautant dessus comme si j'étais partie depuis un siècle. Après l'avoir sorti – le malheureux n'avait pas posé une patte dehors qu'il faisait déjà pipi –,

j'ai hésité à signaler à la police le canular dont j'avais été victime. Mais j'ai préféré attendre le retour d'Evan. En déroulant le journal des appels en absence sur l'écran du téléphone, j'ai relevé deux numéros inconnus et trouvé deux messages de journalistes sur mon répondeur.

J'ai passé l'heure suivante à tourner en rond, le sans-fil scotché à la main, priant le ciel qu'Evan m'appelle. Une sonnerie a retenti, mais c'était encore un journaliste. J'ai fini par prévenir papa de ces appels et de ce que j'avais découvert sur Internet.

— Ne réponds pas aux numéros que tu ne connais pas. Si on te pose des questions sur le Tueur des Campings, nie tout en bloc. Tu as bien été adoptée, mais ta mère naturelle n'est pas Karen Christianson.

— Tu me conseilles de mentir ?

— Et comment ! Je vais dire à Mélanie et Lauren d'adopter la même ligne de conduite. Et si jamais tu tombes par hasard sur un autre voyou, raccroche immédiatement.

— Tu crois que je devrais en parler à la police ?

— Que veux-tu qu'elle y fasse ? Je m'occupe de tout. Envoie-moi ces liens Internet.

— Il s'agit essentiellement de forums.

— Envoie-moi ces liens.

*

Je me suis exécutée avant de me torturer en relisant les commentaires postés sur le premier site. Il y avait dix nouveaux messages, tous plus tordus les uns que les autres. Les autres forums ne valaient guère mieux. Je n'en revenais pas que les gens puissent se montrer aussi cruels envers une personne qu'ils ne connaissaient pas. L'idée même qu'ils sachent mon nom me terrifiait. J'aurais voulu défendre mon honneur et celui de Julia, mais l'institutrice m'attendait.

C'était moins grave que je le craignais. Renseignement pris, la petite copine concernée harcelait Ally depuis un bon moment. Elle dérangeait son bureau, lui prenait ses peintures pendant que ma fille s'en servait... Elle avait fini par craquer. J'ai promis de lui expliquer qu'on ne réglait pas une dispute en poussant les autres, qu'il fallait en parler à un adulte la prochaine fois qu'elle avait un problème. J'aurais de toute façon promis n'importe quoi pour m'enfuir de là. Ally avait tort et je le lui ai dit, mais toute cette histoire me semblait dérisoire alors que je venais de gâcher l'existence de Julia, sans parler de la mienne. Il avait même fallu que j'embarque toute ma famille dans cette galère. C'était ce qui me faisait le plus souffrir.

*

Il était 20 heures quand le téléphone a enfin sonné. J'ai décroché

précipitamment en reconnaissant le numéro d'Evan.

— J'ai besoin de te parler.

— Que se passe-t-il ?

— L'information s'est répandue. Plusieurs blogs ont pris le relais. La plupart d'entre eux s'intéressent à Julia, mais il y a aussi des commentaires répugnants, parfois avec mon nom. Un ado m'a téléphoné en se faisant passer pour mon père biologique. Les journalistes n'arrêtent pas d'appeler, mais je ne décroche pas et papa...

— Calme-toi, Sara. Je ne comprends pas la moitié de ce que tu me racontes.

J'ai recommencé, plus posément. À la fin de mon exposé, Evan n'a rien dit pendant une bonne minute, puis il a rompu le silence.

— Tu as appelé les flics ?

— Papa affirme qu'ils n'y pourront rien.

— Il faut quand même les prévenir.

— Je ne sais pas... il m'a dit qu'il s'en occupait.

Je n'avais aucune envie de contrecarrer les plans de mon père au risque de le monter à nouveau contre moi.

— Alors, laisse-le agir, mais conserve une trace de tout.

— Il a raison, tu sais. La police n'a pas les moyens d'empêcher les gens de plaisanter.

— Tu m'as demandé mon avis. Appelle la police demain matin et ne t'amuse pas à laisser des commentaires sur ces blogs.

— D'accord, d'accord.

*

Je me suis mise au lit et j'ai regardé la télé tard dans la nuit, jusqu'à ce que je sombre dans un sommeil pénible. Le téléphone m'a réveillée tôt, le lendemain matin. J'ai saisi le combiné machinalement sans regarder le numéro qui s'affichait à l'écran.

— Allô ?

Une voix d'homme m'a répondu.

— Bonjour. J'ai cru comprendre que vous étiez restauratrice de meubles.

Je me suis assise dans mon lit.

— En effet. En quoi puis-je vous être utile ?

— J'ai une table et quelques chaises. Je ne crois pas qu'elles aient beaucoup de valeur, mais j'en ai hérité de ma mère et j'aurais souhaité les offrir à ma fille.

— La valeur d'un objet n'est pas nécessairement le reflet de son prix. Tout dépend de ce qu'il représente à vos yeux.

— Je tiens beaucoup à cette table. J'y passe énormément de temps. J'adore manger.

Il a ponctué sa phrase d'un rire et je l'ai imité.

— Les tables de cuisine racontent l'histoire de chaque famille. Mes clients me demandent parfois de les nettoyer sans chercher à retirer les marques laissées par leurs enfants, par exemple.

— Combien demandez-vous ?

— Le mieux serait que je puisse la voir avant d'établir un devis.

J'ai quitté mon lit et enfilé un peignoir en partant chercher un stylo dans mon bureau.

— Je peux me déplacer, mais vous pouvez également m'envoyer des photos par e-mail. C'est la solution choisie par beaucoup de mes clients.

— Vous vous déplacez chez des personnes que vous ne connaissez pas ?

Je me suis immobilisée dans le couloir. Il a insisté.

— Vous venez seule ?

J'avais compris. Il était hors de question que j'accepte ce boulot. J'ai repris d'une voix froide.

— Je suis désolée, je n'ai pas compris votre nom.

Il a laissé s'écouler un moment de silence avant de répondre.

— Je suis ton père.

Et voilà. Un autre crétin qui me faisait un canular.

— *Qui* êtes-vous ?

— Je te l'ai dit. Ton père.

— J'ai *déjà* un père et je n'apprécie pas beaucoup...

— Ce n'est pas ton père.

La voix avait pris un ton amer.

— Jamais je n'aurais abandonné mon propre enfant.

J'ai entendu un bruit de circulation derrière lui. J'étais hors de moi, sinon j'aurais raccroché.

— Je ne sais pas à quel petit jeu pervers vous jouez...

— Ce n'est pas un jeu. J'ai reconnu Karen en voyant ses photos. C'était ma troisième.

— Tout le monde sait qu'elle était sa troisième victime.

— Sauf que j'ai toujours ses boucles d'oreilles.

Ma gorge s'est nouée. Quel genre de cinglé prétend être un meurtrier ?

— Vous trouvez ça drôle ? Appeler les gens pour les effrayer ? C'est comme ça que vous prenez votre pied ?

— Je n'essaye pas de t'effrayer.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

— Te connaître.

Cette fois, j'ai raccroché. Le téléphone a sonné à nouveau. En dehors de l'indicatif de la Colombie-Britannique, le préfixe ne me disait rien. La sonnerie s'est arrêtée, puis elle a repris dans la foulée. J'ai

débranché l'appareil d'une main tremblante.

J'ai traversé le couloir en courant, réveillé Ally en lui disant de se mettre debout, et sauté dans la douche. Je me suis lavée à la hâte, avant de lui préparer une tartine grillée au beurre de cacahuète pendant qu'elle se brossait les dents. Le temps d'improviser son futur déjeuner, elle avait dévoré son pain et nous sortions en trombe de la maison.

*

Deux flics en civil d'un certain âge se tenaient à l'entrée lorsque je suis arrivée au commissariat. Je me dirigeais vers eux quand une femme en uniforme a franchi la porte située derrière l'accueil afin de récupérer un dossier sur un bureau. Elle m'a semblé d'origine amérindienne avec ses pommettes saillantes, sa peau cuivrée, ses grands yeux bruns et des cheveux très noirs et tout raides, arrangés en chignon.

Je me suis approchée.

— Je voudrais signaler des appels téléphoniques.

L'un des deux types a levé les yeux vers moi.

— Quel genre d'appels ?

La femme a interrompu notre conversation.

— Je m'en charge.

Elle m'a entraînée vers une porte sur laquelle était apposée une plaque métallique indiquant « Salle d'interrogatoire » et m'a fait signe d'entrer. J'ai découvert une pièce spartiate, meublée d'une longue table et de deux chaises en plastique. Sur la table étaient posés un bloc, un annuaire et un téléphone.

Elle s'est assise, et j'ai alors remarqué le badge accroché à sa veste. S. Taylor.

— En quoi puis-je vous aider ?

Je me suis soudain rendu compte que mon récit allait lui paraître complètement absurde. Le mieux était encore d'énumérer les faits dans l'espoir qu'elle me croie.

— Je m'appelle Sara Gallagher. Je suis adoptée et j'ai récemment retrouvé ma mère biologique à Victoria. J'ai engagé un enquêteur privé, qui a découvert qu'il s'agissait de Karen Christianson.

Comme elle posait sur moi un regard morne, j'ai précisé.

— La seule victime survivante du Tueur des Campings.

Elle s'est redressée sur sa chaise.

— L'enquêteur auquel j'ai fait appel pense que le Tueur des Campings est mon père. Ne me demandez pas comment, mais le site des *Derniers potins de Nanaimo* s'est procuré l'information et la nouvelle s'est répandue rapidement sur le Net. Hier, des ados ont monté un canular en prétendant être mon père. Ce matin, un homme

m'a appelée et m'a servi exactement le même discours. À ceci près qu'il a affirmé avoir conservé les boucles d'oreilles de sa victime.

— Avez-vous reconnu la voix de votre interlocuteur ?

J'ai secoué la tête en signe de dénégation.

— Le numéro de téléphone ?

— L'indicatif de la Colombie-Britannique, avec un préfixe 374 ou 376, je ne sais plus. Je l'ai noté mais j'ai oublié le papier chez moi et...

— Vous a-t-il indiqué la raison de son appel ?

— Il affirmait vouloir mieux me connaître.

J'ai fait la grimace.

— Je sais que c'est très probablement une mauvaise plaisanterie, mais j'ai une petite fille...

— Votre mère naturelle a-t-elle confirmé que vous aviez été conçue lors d'un viol ?

— Pas en ces termes.

— M'autorisez-vous à enregistrer votre déposition ?

— Euh... oui, bien sûr.

Elle s'est levée.

— Je reviens tout de suite.

En attendant son retour, j'explorais du regard la salle d'interrogatoire en jouant machinalement avec mon portable. La policière a repris place sur sa chaise, installé un petit enregistreur devant moi et s'est penchée en avant. Elle a prononcé son nom, la date du jour, et m'a demandé de décliner mon identité précise ainsi que mon adresse. J'avais le visage en feu et la bouche sèche.

— Je voudrais que vous m'expliquiez avec vos propres mots les raisons qui vous poussent à croire que le Tueur des Campings est votre père biologique. Vous m'exposerez ensuite les détails des appels téléphoniques que vous avez reçus récemment.

Elle s'exprimait avec une gravité qui me rendait nerveuse. Mon pouls s'est accéléré.

— Je vous écoute.

J'ai raconté mon histoire du mieux que je le pouvais. Chaque fois que je m'éloignais du sujet, elle me rappelait à l'ordre en me demandant sèchement : « Qu'a-t-il dit ensuite ? » Elle a même voulu que je lui donne l'adresse de Julia, ajoutant à mon malaise puisque je l'avais suivie à son insu. J'ai précisé que l'enquêteur était un ancien flic et que nous cherchions à la joindre. Tout au long de mon exposé, son visage a conservé une expression neutre. Mon récit achevé, j'ai voulu savoir ce qui allait se passer.

— Nous allons mener une enquête.

— Vous pensez *vraiment* que le Tueur des Campings m'a appelée ?

— Nous vous tiendrons informée dès que nous en saurons

davantage. Nous reprendrons contact avec vous rapidement.

— Et s'il rappelle ? Vous croyez que je devrais changer de numéro ?

— Disposez-vous d'un répondeur et d'un écran sur lequel s'affichent les numéros ?

— Oui, mais je suis artisan et...

— Ne répondez pas aux numéros que vous ne connaissez pas, laissez le répondeur prendre le relais. Notez les heures d'appel et les numéros avant de nous les communiquer, le plus rapidement possible.

Elle m'a tendu sa carte et s'est levée en se postant près de la porte. Je l'ai suivie dans le couloir, du brouillard plein la tête.

— Vous croyez qu'il pourrait s'agir de quelqu'un qui essaye de m'effrayer ? Vous prenez ça au sérieux parce qu'il s'agit du Tueur des Campings ?

Elle a tourné la tête tout en continuant de marcher.

— Je ne sais pas quoi vous dire tant que nous n'avons pas enquêté, mais je vous recommande la prudence. Merci d'être venue. Appelez-moi si vous avez des questions.

*

De retour au parking, je me suis installée au volant du Cherokee. Je tremblais de tous mes membres. Moi qui comptais être rassurée par la police, c'était raté. J'étais terrifiée à l'idée que mon interlocuteur soit vraiment le Tueur des Campings.

La police allait-elle interroger Julia ? Combien de temps allais-je devoir attendre avant que les enquêteurs reprennent contact avec moi ? Comment pourrais-je supporter de nouvelles journées d'incertitude ? J'ai repensé à ce que m'avait dit ce type au sujet des boucles d'oreilles de Karen. Le meilleur moyen de m'assurer qu'il mentait était encore d'appeler Julia, mais elle me raccrocherait au nez avant que j'aie pu lui parler.

L'horloge du tableau de bord m'a indiqué qu'il était seulement 9 heures du matin. J'avais le temps de me rendre jusqu'à Victoria et de rentrer avant la sortie de l'école.

*

Comme nous étions vendredi, je me suis dit que Julia serait encore à l'université et j'ai rejoint directement le campus. Tout le long du trajet, j'avais mentalement répété la meilleure façon de lui expliquer la situation. Encore fallait-il que je puisse l'approcher. En composant le numéro de son bureau depuis une cabine, une assistante m'a répondu que Julia ne donnait pas de cours ce jour-là.

J'allais devoir me rendre chez elle.

À mesure que j'avancais sur Dallas Road, je doutais du bien-fondé

de ma démarche. Ce qui ne m'a pas empêchée de me garer devant la maison de ma mère.

Je devais *impérativement* l'informer. Elle seule pouvait savoir au sujet des boucles d'oreilles. J'avais le droit de lui poser la question, la sécurité de ma famille en dépendait. Sa *propre* sécurité en dépendait.

Les battements de mon cœur sont passés en surrégime tandis que je frappais à sa porte, la gorge serrée. Mais personne ne m'a ouvert, alors que sa voiture se trouvait dans l'allée. M'avait-elle vue approcher de la maison ? Que dire si Katharine apparaissait sur le seuil ? J'avais été mal inspirée de venir ici. À cet instant de ma réflexion, j'ai entendu des voix provenant de l'arrière du bâtiment.

En le contournant, j'ai découvert Julia en compagnie d'un personnage plus âgé. Celui-ci avait un bloc à la main et elle pointait du doigt l'une des fenêtres du sous-sol d'un air anxieux. Je me suis immobilisée, hésitant à repartir. De loin, je les ai entendus parler de barreaux métalliques et je me suis souvenue d'avoir vu la camionnette d'une entreprise de sécurité garée dans la rue. L'interlocuteur de Julia a prononcé quelques mots en lui serrant la main. Distraite, elle regardait toujours la fenêtre fixement lorsque l'homme est passé à côté de moi en me saluant. J'ai attendu qu'il se soit éloigné avant de tousoter. Julia a relevé la tête.

— Bonjour, je voudrais vous...

— J'en ai assez. J'appelle la police.

Sur ces mots, elle s'est dirigée à grandes enjambées vers la terrasse.

— C'est la raison pour laquelle je suis ici. Au sujet de la police.

Ma phrase l'a stoppée net. Elle a fait volte-face.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai reçu plusieurs coups de téléphone de journalistes...

— Parce que vous croyez peut-être qu'on me laisse tranquille, *moi* ?

Rouge de colère, elle s'exprimait sur un ton agressif.

— J'ai dû annuler mes cours aujourd'hui parce que les médias harcèlent mes étudiants. Mon adresse et mon numéro de téléphone sont sur liste rouge, mais ils ne tarderont pas à les découvrir. À moins que vous vous soyez chargée de les renseigner aussi à ce sujet.

— Jamais je n'ai...

— Qu'est-ce que vous voulez ? De *l'argent*, c'est ça ?

Elle tournait en rond de façon mécanique, comme si elle cherchait à s'enfuir sans savoir où se réfugier.

— Je ne suis nullement responsable de ce qui s'est passé. C'est tout ce que je souhaitais éviter. À l'exception de l'enquêteur privé auquel j'en ai parlé, je me suis uniquement confiée à ma sœur, et je ne sais pas d'où provient la fuite.

— Vous avez fait appel à un enquêteur privé...

Elle a secoué la tête en fermant les paupières avant de rouvrir les

yeux, au comble du désespoir.

— Que cherchez-vous ?

— Je ne cherche rien.

C'était faux, mais jamais elle ne me donnerait ce que j'attendais.

— Vous avez une idée du temps qu'il m'a fallu pour reconstruire ma vie, ici ? Vous avez tout gâché.

L'accusation m'a frappée de plein fouet, et j'ai bien failli reculer sous la violence du choc. Comment lui donner tort ? La suite allait la traumatiser encore davantage, mais je ne pouvais me taire. J'ai pris mon courage à deux mains.

— Je suis venue vous avertir qu'un homme m'avait appelée, ce matin. Il m'a dit... il prétendait être mon vrai père. Il affirme avoir conservé vos boucles d'oreilles.

Cette révélation l'a littéralement paralysée. Ses pupilles se sont dilatées, des larmes sont apparues au coin de ses yeux et elle s'est mise à trembler.

— Un cadeau de mes parents. Des perles roses montées sur des feuilles en argent, offertes à ma sortie du lycée.

Sa voix s'est brisée et je l'ai vue déglutir péniblement.

— Je ne voulais pas les emporter avec moi pour aller camper, mais ma mère a insisté en disant qu'il fallait savoir profiter des beaux objets.

Il lui avait donc bien volé ses boucles d'oreilles. J'observais fixement Julia, les tempes bourdonnantes, sans vouloir penser aux implications de ce que je venais de découvrir. Puis j'ai fini par retrouver ma voix.

— Je suis... je suis désolée qu'il vous les ait prises.

Son regard a croisé le mien.

— Il m'a dit *merci*.

Elle a détourné les yeux à nouveau.

— La police n'a jamais révélé ce détail au grand public. Les enquêteurs m'ont juré qu'ils l'attraperaient.

Elle a secoué la tête.

— Ensuite, je me suis aperçue que j'étais enceinte. J'étais incapable de tuer cet enfant. Alors, j'ai changé d'identité et de vie. Je voulais tout oublier. Mais chaque fois qu'il assassine une nouvelle victime, la police vient me trouver. Un inspecteur m'a dit un jour que j'avais eu de la chance.

Elle a laissé échapper un rire amer.

— Je vis dans la terreur qu'il me retrouve depuis trente-cinq ans. Je n'ai pas passé une seule nuit sans cauchemarder qu'il me poursuivait.

Sa voix tremblait.

— La preuve qu'il est capable de me retrouver, c'est que *vous* avez réussi.

Pour une fois, elle ne dissimulait pas ses sentiments derrière un masque, et j'ai lu dans ses yeux une souffrance infinie. Je la voyais pour la première fois telle qu'elle était, brisée. La malheureuse vivait dans la peur depuis si longtemps, et voilà que je lui infligeais une terreur pire encore. Je me suis approchée d'elle.

— Je suis vraiment...

— Vous devriez vous en aller.

Ses traits s'étaient à nouveau durcis.

— Oui, bien sûr. Souhaitez-vous que je vous laisse mon numéro ?

— Je l'ai déjà.

La porte-fenêtre du jardin s'est refermée derrière elle avec un cliquetis impitoyable.

*

Quand Evan est rentré à la maison, ce soir-là, je lui ai annoncé que nous avions besoin de parler, mais il nous a fallu attendre qu'Ally et Moose soient endormis pour nous écrouler sur le canapé. Il a posé les jambes sur la table basse tandis que je me recroquevillais à l'autre extrémité, les bras autour des genoux. Le coup de téléphone du matin l'a inquiété et il m'a donné raison d'être allée voir la police. En revanche, il s'est contenté de secouer la tête quand j'ai évoqué ma visite à Julia. L'histoire des boucles d'oreilles ne lui a pas plu du tout.

— Si jamais il rappelle, ne décroche pas.

— C'est le conseil que m'ont donné les flics.

— Je ne suis pas rassuré de repartir lundi, avec tout ce qui t'arrive. Je ferais peut-être mieux d'engager un remplaçant pour le groupe de la semaine prochaine.

— Je croyais qu'ils étaient tous occupés ?

Il s'est frotté le menton.

— Je pourrais demander à Franck, mais il n'a effectué qu'une seule sortie tout seul, et le groupe est assez nombreux. Des habitués qui reviennent chaque année.

Evan a mis des lustres à se forger une réputation dans le métier. Il suffirait d'une sortie sous la direction d'un guide inexpérimenté pour que son affaire s'effondre, sans même parler d'un accident.

— Non, ce n'est pas une bonne idée, ai-je rétorqué.

— Tu devrais peut-être aller vivre chez tes parents, ou alors chez Lauren.

J'ai réfléchi un instant à sa proposition.

— Je ne souhaite pas parler de ce coup de téléphone à papa tant qu'on n'en sait pas davantage, sinon il va me stresser en voulant tout régenter. Je ne tiens pas non plus à inquiéter Lauren. Greg est en déplacement, je ne serai pas plus en sécurité chez elle. Je dois aussi penser à ses enfants.

Evan m'a regardée d'un air perplexe.

— D'accord, mais je vais mettre le fusil sous le lit et une batte de base-ball près de la porte d'entrée. N'oublie pas de verrouiller la porte, la nuit, et ne sors jamais sans ton portable.

— Je ne suis pas complètement idiote, mon chéri. Je n'ai pas l'intention de prendre de risques tant que la police n'a pas mené son enquête.

Evan a posé une main tiède sur ma cuisse.

— Je suis ici pour te protéger, ce soir.

J'ai haussé un sourcil.

— Tu souhaites me changer les idées ?

Ma remarque l'a fait sourire.

— Peut-être.

J'ai fait non de la tête.

— Je n'ai pas vraiment la tête à ça.

Evan s'est rué sur moi en grognant.

— Je crois pouvoir te pousser à changer d'avis.

Je secouais la tête dans tous les sens pour l'empêcher de m'embrasser, mais il m'a agrippé la nuque et m'a caressé la bouche de ses lèvres. Les muscles de mon corps commençaient déjà à se relâcher, je ne pensais plus qu'à la puissance de ses épaules entre mes mains. Nos bouches se sont ouvertes, nos langues ont entamé leur ballet. J'ai baissé sa fermeture éclair et retiré son jean du pied. Nous avons ri en voyant son pantalon coincé autour de ses chevilles, il s'en est débarrassé d'une détente. Ses doigts se sont refermés sur mon bas de pyjama, il a achevé de le retirer d'un mouvement du poignet, m'administrant au passage une claque sur les fesses qui lui a valu un cri faussement outragé. Je lui ai donné un léger coup de poing sur l'épaule en guise de représailles et nous nous sommes longuement embrassés.

La sonnerie du téléphone nous a interrompus.

Evan m'a enjoint dans un souffle de ne pas répondre et je lui ai obéi. Tout en mordillant le lobe de son oreille et en agrippant ses fesses, je réfléchissais à toute vitesse. Qui pouvait bien appeler ? Le Tueur des Campings ? La police ? Julia ? Mon homme a lâché la clavicule qu'il embrassait et s'est immobilisé sur moi. Son cœur battait à tout rompre contre le mien. Il s'est hissé sur les coudes et m'a embrassée très doucement avant de rendre son verdict.

— Va voir qui a téléphoné.

J'ai émis des roucoulements de protestation, mais il s'est redressé en cherchant des doigts son pantalon.

— Je sais que tu en meurs d'envie.

Je lui ai adressé un sourire timide avant de me précipiter vers la cuisine.

Ce n'était que Lauren qui souhaitait me parler de ses garçons, mais nous avons passé le week-end à sursauter chaque fois que le téléphone se mettait en route. Evan est reparti lundi matin après m'avoir abreuvée de recommandations. L'après-midi, un numéro masqué s'est affiché sur l'écran du sans-fil. Les nerfs tendus à craquer, j'ai attendu que le répondeur prenne le relais de la sonnerie. Un certain sergent Dubois me demandait de le rappeler au plus vite.

*

Le sergent en question était un géant d'au moins un mètre quatre-vingt-dix à l'air débonnaire.

— Bonjour, Sara. Merci de vous être déplacée.

Installé derrière un énorme bureau en L, il m'a fait signe de m'asseoir.

— Avez-vous reçu d'autres appels bizarres ?

J'ai fait non de la tête.

— Je suis allée voir ma mère naturelle vendredi, elle m'a expliqué que le Tueur des Campings lui avait effectivement pris les perles qu'elle portait en boucles d'oreilles. Un cadeau de sa mère.

— Hmmmm...

Il a ponctué son borborygme d'un claquement de langue.

— Nous souhaiterions vous interroger en vous filmant, cette fois. Vous êtes d'accord ?

— A priori, oui.

Il m'a conduite jusqu'à une salle différente de la précédente. Plus chaleureuse, avec un canapé rembourré, une lampe et un tableau de paysage marin accroché au mur. L'œil d'une caméra nous observait dans un coin du plafond. Je me suis assise à un bout du canapé, le sergent à l'autre extrémité et je lui ai tout raconté en détail, sans oublier ma dernière visite à Julia et sa réaction.

— Bien joué, Sara. Votre témoignage va nous être très utile.

Il m'a gratifiée d'un sourire avant de poursuivre d'un air grave :

— Nous allons hélas devoir vous mettre sur écoute et...

— Alors, vous pensez *vraiment* que c'était lui ?

— Il est trop tôt pour le dire, mais le Tueur des Campings est l'une de nos priorités et nous prenons toutes les pistes au sérieux. Votre sécurité reste essentielle tant que nous n'aurons pas pu établir qu'il s'agissait d'un canular. Nous allons installer chez vous un SPVD.

— Un quoi ?

— Un Système de protection contre les violences domestiques. Un système d'alarme que nous proposons aux victimes les plus vulnérables.

Voilà que j'étais transformée en victime.

— L'enquêteur privé auquel vous avez fait appel est bien un officier

de police à la retraite, mais nous n'avons pas encore pu l'interroger. Il serait préférable que vous n'ayez plus aucun contact avec lui. Deux inspecteurs des Grandes affaires criminelles de Vancouver viendront vous interroger dans les tout prochains jours.

— La Criminelle de Nanaimo ne suffit pas ?

— Les types des Grandes affaires criminelles sont plus nombreux et mieux outillés. Le suspect est soupçonné de crimes particulièrement horribles. Si c'est bien lui qui vous a contactée, cela nous donne une chance de l'appréhender, mais il n'est pas question de vous mettre en danger ou de nuire à vos proches.

Les muscles de mes cuisses se sont crispés sous l'effet de la peur.

— Vous croyez que je devrais éloigner ma fille ?

— Il n'a pas proféré de menaces directes à votre rencontre et nous nous efforçons de ne pas séparer les familles, mais je ne saurais trop vous conseiller d'agir avec la plus grande prudence. Votre mari est en déplacement, c'est bien ça ?

— Mon fiancé. Nous avons prévu de nous marier au mois de septembre. Il est au courant de cet appel, mais je n'ai rien dit aux membres de ma famille. Je devrais leur en parler, à votre avis ?

— Vous ne devez en parler à personne, même à vos proches. Recommandez bien à votre fiancé de ne rien dire. La moindre fuite dans les médias alerterait le suspect.

— Et si ma famille était en danger ?

— À ce stade, il n'a pas manifesté son intention de s'en prendre à quiconque. Nous adopterons les mesures nécessaires à la moindre alerte. L'un de nos techniciens passera chez vous demain matin, afin de placer votre ligne sur écoute et installer le système d'alarme. En attendant, ne répondez pas s'il tente de vous joindre et contactez-moi immédiatement.

Il m'a tendu sa carte.

— Vous avez des questions ?

— Je ne crois pas. Toute cette histoire est... surréaliste.

Il s'est levé et m'a gentiment serré l'épaule.

— Vous avez bien fait de venir nous trouver.

J'ai acquiescé en feignant de le croire.

*

Ce soir-là, je surveillais Ally qui jouait dans le jardin avec Moose depuis la porte-fenêtre coulissante, tout en épluchant des carottes et en regardant la télé d'un œil distrait. J'ai failli me couper en découvrant que le sujet principal des infos était consacré à Karen Christianson. La caméra montrait l'université – des lapins en train de brouter la pelouse, la cafétéria bruyante remplie d'étudiants, la porte d'une salle de cours –, tandis que le commentateur évoquait la

présence dans le corps enseignant de Karen Christianson, seule victime survivante du Tueur des Campings. Mon nom n'était jamais cité, même s'il était fait mention d'une rumeur selon laquelle Karen aurait une fille à Nanaimo qui refusait de s'exprimer. Le journaliste concluait son reportage sur une note grave : « Avec le retour de la chaleur, on est en droit de se demander où rôdera le Tueur des Campings, cet été. » Je me suis empressée d'éteindre la télé.

Quand Ally est rentrée, je lui ai proposé de revoir quelques consignes de sécurité sous forme de jeu. Evan et moi avions déjà effectué ce genre d'exercice avec elle par le passé, mais je ne voulais laisser aucun détail au hasard. Elle s'est rapidement lassée, ce qui ne m'a pas empêchée de lui demander de répéter. Mot de passe ? Moose. Interdiction de suivre un adulte qu'elle ne connaîtrait pas. La touche du téléphone permettant d'appeler directement police secours. Les réponses à donner au standard de la police, en particulier notre adresse, ainsi qu'une nouvelle règle : l'interdiction de répondre au téléphone et d'ouvrir la porte d'entrée sans l'aval d'un adulte. Mon cœur s'arrêtait chaque fois qu'elle oubliait l'une ou l'autre des consignes.

Vingt minutes plus tard, je lui criais dessus pour avoir répondu au téléphone sans ma permission. C'était Lauren, et Ally s'est enfermée dans sa chambre en refusant de me parler. J'ai préparé des crêpes pour le dîner en écrivant « PARDON » sur la première avec des myrtilles. Elle a fini par oublier, mais j'avais toujours mauvaise conscience en la déposant à l'école, ce matin.

De retour à la maison, les techniciens de la police m'attendaient pour mettre ma ligne sur écoute. Les types chargés d'installer l'alarme sont arrivés dans la foulée. Ils m'ont montré comment me servir du petit boîtier que je suis censée porter autour du cou en permanence et que j'ai fini par cacher dans mon sac pour éviter les questions d'Ally. Après leur départ, je suis restée devant mon téléphone et mon nouveau système d'écoute en m'efforçant de ne pas paniquer. Combien de temps allait durer ce cinéma ? Je ne pouvais même plus avoir de conversations intimes avec Evan...

Le sans-fil a sonné.

Va voir. C'est peu probable que ce soit lui.

Deuxième sonnerie.

Et si c'était la police ?

J'ai lâché un soupir de soulagement en reconnaissant le numéro de mon homme.

— Bonjour, ma chérie. Je...

La communication a été coupée. Plus rien au bout du fil. En voulant le rappeler, je suis tombée sur sa messagerie. Super. J'ai raccroché d'un geste brusque. La sonnerie a retenti à nouveau et j'allais

décrocher par réflexe quand j'ai regardé l'écran à la dernière seconde. Un numéro de cabine publique. J'ai laissé sonner en retenant mon souffle. Mon correspondant a rappelé à cinq reprises.

Cette fois, Nadine, j'ai tout de suite appelé la police, mais l'inconnu n'a pas laissé de message et nous ne sommes guère plus avancés. Le sergent Dubois m'a à nouveau déconseillé de répondre tant que je n'aurais pas rencontré les enquêteurs des Grandes affaires criminelles, qui arrivent demain. Je dois me rendre au commissariat dès le matin pour un prélèvement d'ADN. C'est la raison qui m'a obligée à avancer notre rendez-vous à cet après-midi. Mais aussi parce que j'avais besoin que vous m'aidiez à m'éclaircir les idées.

J'ai essayé plusieurs des recettes que vous m'avez données : aller courir, raconter mon quotidien dans un carnet, méditer, fredonner pour relâcher la tension au niveau de ma gorge. J'ai même essayé de méditer et de fredonner *simultanément*. Le pire, c'est de ne pas pouvoir en parler à ma famille en général, et Lauren en particulier. Vous me connaissez, je suis du style à tout déballer d'abord et à poser des questions ensuite. Dieu soit loué de m'avoir envoyé Evan. Nous avons discuté hier soir, son soutien m'est précieux, mais il me manque terriblement. Je me sens moins perdue quand il est là, sa présence me rassure sur l'avenir.

L'avocat de Julia a publié une déclaration dans laquelle il affirme qu'elle n'a rien à voir avec Karen Christianson et qu'elle n'a jamais donné d'enfant à l'adoption. Toute personne affirmant le contraire fera l'objet de poursuites, etc. Ce matin, alors que je venais de déposer Ally à l'école, un journaliste et un cameraman m'attendaient devant chez moi. J'ai suivi le conseil de mon père, je leur ai dit que ma mère n'était ni Julia Laroche, ni Karen Christianson, et que je les traînerais en justice s'ils publiaient le contraire. Après quoi, je leur ai fermé la porte au nez.

Je comprends les raisons qui ont poussé Julia à mentir. Elle tente de se protéger. Dans mon cas, il s'agit de protéger Ally, mais ça m'a fait drôle de lire dans la presse que Julia n'ait m'avoir eue. C'est comme si je n'existais pas. Ce qui n'est pas si mal après tout, dans la situation présente. J'ai peur de ce test ADN. S'il prouve un lien avec celui relevé sur la scène de crime, tout ça prendra une autre dimension. J'espère que ce ne sera pas le cas. Il suffit d'une erreur dans les dossiers d'adoption pour que je ne sois pas la fille de Julia. On a le droit de croire à la chance !

SIXIÈME SÉANCE

L'autre jour, j'ai répondu méchamment à Lauren, alors qu'elle voulait uniquement savoir si j'avais envoyé les faire-part de mariage. Il suffit que je pense à la liste des invités pour que ma tête se vide.

Quand j'en ai parlé avec Evan, il m'a demandé s'il ne serait pas préférable de retarder le mariage en attendant que la situation s'éclaircisse. Je vous laisse imaginer ma réaction. Il n'a pas tort, dans la mesure où cette histoire ne pouvait pas tomber plus mal, mais il faut comprendre que j'ai attendu toute ma vie de rencontrer quelqu'un avec qui je me sente aussi bien. Avant Evan, je ne savais même pas que les mecs pouvaient être aussi gentils. Il m'apporte à manger quand je suis dans mon atelier et me fait couler un bain quand j'ai mal à la tête, tout en sachant s'affirmer face à moi. Et puis nous sommes casaniers tous les deux, préférant rester à la maison à regarder des films sur le canapé plutôt que de sortir. Il est rare qu'on se prenne la tête, et nous trouvons tout de suite une issue à la crise quand ça nous arrive. La douceur d'Evan déteint sur moi.

Je ne supporte pas l'idée de repousser notre mariage, mais, au train où vont les événements, je ne suis pas certaine d'avoir le choix.

*

Jeudi matin, je me suis donc rendue au commissariat. On m'a fait une prise de sang, puis le sergent Dubois m'a conduite dans la pièce au canapé, où nous avons attendu les gens des Grandes affaires criminelles. J'allais m'asseoir quand on a toqué à la porte. Un homme et une femme sont entrés.

Je m'attendais à voir deux flics vieillissants en costume sombre et lunettes de soleil, au lieu de quoi j'ai découvert une quarantenaire en pantalon marin large, chemisier blanc et blouson en cuir brun de coupe classique, le teint bronzé, les cheveux châtain clair coupés court. Son collègue était plus jeune encore, entre trente et quarante ans, avec un pantalon noir à la mode et une chemise noire aux manches retroussées laissant voir des idéogrammes chinois tatoués sur ses avant-bras. Son teint olivâtre, son crâne rasé et ses paupières lourdes lui donnaient un air méditerranéen. Le sourire qu'il m'a accordé a révélé une fossette. Ce type-là ne devait pas manquer d'attentions féminines.

Le sergent Dubois nous a présentés.

— Sara, je vous laisse entre les mains du sergent McBride et du caporal Reynolds.

La femme s'est assise à l'autre extrémité du canapé tandis que son collègue tirait une chaise et s'asseyait face à moi.

— J'ai cru comprendre que vous apparteniez à la brigade des Grandes affaires criminelles de Vancouver.

Il a hoché la tête.

— Nous sommes arrivés hier soir.

Il s'exprimait avec un accent difficile à localiser. Quelque part sur la côte atlantique, probablement. Il m'a tendu une carte au nom de Reynolds. Sa collègue était donc son supérieur hiérarchique. Impressionnant.

Elle m'a tendu sa carte à son tour.

— Appelez-moi Sandy. Et voici Billy, a-t-elle ajouté en désignant Reynolds.

Il l'a corrigée aussitôt en la menaçant d'un geste du poing.

— Bill.

Elle a éclaté de rire.

— Le privilège de l'âge et de la sagesse m'autorise à t'appeler comme je veux.

Leur cinéma commençait à m'amuser. Sandy s'est tournée vers moi.

— Puis-je vous offrir du café ou de l'eau, Sara ?

— Rien, merci. Sinon, j'aurai tout le temps besoin d'aller aux toilettes.

Elle a secoué la tête.

— À qui le dites-vous ! J'ai obligé Billy à s'arrêter deux fois pendant le trajet.

Il a acquiescé en levant les yeux au ciel.

— C'est pire depuis la naissance de ma fille, ai-je repris. Vous avez des enfants ?

— Un chien.

Billy a émis un petit ricanement.

— Tyson n'a rien d'un chien. C'est un être humain déguisé en Rottweiler.

La boutade a amusé Sandy.

— C'est vrai que c'est un cas.

Elle a croisé mon regard.

— Je me doute que s'occuper d'Ally est un boulot à plein temps.

La remarque m'a désarçonnée ; je ne m'attendais pas à ce qu'ils connaissent le nom de ma fille. Après tout, rien de plus normal, ils avaient dû éplucher mon dossier. Ma bulle d'insouciance a éclaté d'un seul coup : leur visite n'avait rien d'amical, ils se trouvaient là dans le seul but d'appréhender un tueur en série.

Billy a feuilleté l'épais dossier qu'il tenait entre les mains, avant de le laisser échapper. J'ai voulu l'aider à ramasser les papiers éparpillés, mais j'ai reculé d'horreur en découvrant la photo d'une femme au visage livide et tuméfié.

— Mon Dieu... c'est... ?

Je me suis tournée vers Sandy qui n'a rien répondu. Elle avait pourtant vu la photo par-dessus mon épaule. J'ai regardé Billy.

— Je suis désolé.

Raide sur le canapé, je l'ai fusillé du regard en me demandant s'il l'avait fait exprès, mais il avait sincèrement l'air gêné. Sandy a repris l'initiative.

— J'imagine que vous êtes bouleversée par ce qui vous arrive.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Ils m'observaient tous les deux en silence.

— Ce n'était pas tout à fait ce à quoi je m'attendais quand je suis partie à la recherche de ma mère naturelle.

Sandy posait sur moi un regard bienveillant, mais ses doigts qui tambourinaient sur ses genoux trahissaient son impatience.

— A-t-il cherché à vous contacter à nouveau ?

Billy s'est penché en avant en posant sa question, les biceps tendus à l'intérieur de sa chemise, les coudes sur les bras de son siège. La lampe placée dans un coin éclairait la partie droite de son visage, ses yeux paraissaient noirs dans la pénombre. Je me suis enfoncée dans le canapé en triturant ma bague de fiançailles.

— Rien à part les appels de lundi soir. J'en ai déjà parlé au sergent Dubois, qui m'a conseillé de ne pas répondre. Le numéro se trouve toujours dans la mémoire du téléphone, si vous souhaitez vérifier.

Sandy a approuvé d'une voix calme.

— Vous avez très bien agi. La prochaine fois, nous aimerions que vous décrochiez. Laissez-le diriger la conversation, mais n'hésitez pas à lui soutirer des informations, si jamais vous sentez que l'occasion s'y prête. Les boucles d'oreilles, les victimes, l'endroit depuis lequel il appelle, le plus petit détail peut nous aider à vérifier qu'il s'agit bien du Tueur des Campings. Si jamais vous le sentez inquiet, changez immédiatement de sujet de conversation.

— Et si c'est bien lui ?

— Vous parviendrez peut-être à établir une relation.

La suggestion de Sandy m'a paniquée.

— Vous voudriez que je continue à lui parler ?

Billy a pris le relais.

— Procédons par étapes. Il n'est pas question de vous demander l'impossible.

Sandy a approuvé.

— Pour l'heure, nous souhaitons savoir qui est cet homme et

pourquoi il vous téléphone.

Leur réponse m'a légèrement rassurée.

— Avez-vous idée de l'endroit où il se trouve ?

— Les appels proviennent de la région de Kamloops, a précisé Billy, mais les cabines dont il se sert se trouvent dans des lieux isolés, et il veille à ne pas laisser d'empreintes.

J'étais soulagée d'apprendre qu'il se trouvait à une heure et demie de bateau de l'île, et plusieurs heures de route de chez moi.

— Billy et moi restons à Nanaimo jusqu'à nouvel ordre. Nous vous donnerons nos numéros de portable pour que vous puissiez nous joindre à tout instant s'il se manifeste. Nuit et jour.

Personne n'a rien dit pendant un moment. J'ai rompu le silence d'une voix éteinte.

— L'été n'est plus très loin. Vous pensez qu'il est encore... en chasse ?

— Il est impossible de savoir quand il est susceptible d'agir, mais ça reste de l'ordre du probable. C'est pourquoi cette nouvelle piste revêt une telle importance à nos yeux.

— Vous avez une nouvelle piste ?

Ils m'ont regardée avec des yeux ronds.

— Ah ! Vous parlez de moi.

J'avais les joues en feu.

— Tout indique qu'il privilégie les coins paumés, a repris Billy. Il est malin et fonctionne à l'instinct. Il s'agit probablement d'un chasseur solitaire.

J'ai frissonné en voyant s'imprimer dans ma tête l'image d'une femme terrifiée courant à travers bois.

— La description que nous a donnée Julia, hier..., a commencé Billy.

— Vous avez rencontré Julia ?

Sandy a opiné.

— Nous sommes allés l'interroger à Victoria. Au moment des faits, elle avait décrit un individu d'une vingtaine d'années. Il doit donc avoir la cinquantaine, aujourd'hui. Les techniques se sont améliorées avec le temps, aussi lui avons-nous demandé de rassembler ses souvenirs en présence d'un spécialiste.

Billy m'a tendu une feuille.

— Ceci est un portrait du suspect tel qu'il doit être aujourd'hui.

J'ai sursauté. Pas étonnant que Julia ait paniqué en me voyant. Même sommaire, le portrait-robot me ressemblait. Mêmes yeux de chat, un sourcil plus haut que l'autre, des traits nordiques.

J'étais hypnotisée par le dessin.

— Ses cheveux...

— Julia a parlé de cheveux bruns tirant sur le roux... des cheveux

ondulés.

En relevant les yeux, j'ai constaté qu'elle regardait ma chevelure. Mon estomac s'est contracté. Billy m'a retiré le portrait des mains tandis que Sandy poursuivait :

— Julia a été attaquée à la mi-juillet, mais une autre femme a été tuée à Prince Rupert au mois d'août, quelques semaines plus tard. C'est la seule fois où il s'est manifesté à deux reprises au cours du même été, sans doute à cause de son échec avec Julia. Il se montre extrêmement prudent et ne laisse quasiment aucune trace derrière lui. C'est ce qui explique notre intérêt pour votre correspondant. C'est notre seule piste, à l'heure actuelle.

Mes deux interlocuteurs ne me quittaient pas des yeux. J'ai longuement pris ma respiration avant d'acquiescer à regret.

— D'accord, je vais essayer.

*

J'ai appelé Evan à ma sortie du commissariat. Comme il ne décrochait pas, je lui ai laissé un message en lui précisant qu'il me manquait. Incapable de rentrer chez moi et d'affronter la possibilité d'un nouvel appel de mon prétendu père, j'ai acheté un café à la vanille que j'ai bu en marchant le long de la digue, obsédée par les révélations de Sandy et Billy. Les résultats du test ADN ne seraient pas connus avant plusieurs semaines, ce qui n'empêchait pas la police d'être convaincue que j'étais la fille du Tueur des Campings.

Avant de quitter les deux agents, je leur ai demandé de me parler des autres victimes, mais ils sont restés muets. Même au sujet de Julia. Ils veulent m'éviter de révéler des détails à mon insu. Ils m'ont recommandé de les contacter si je croisais la moindre personne d'allure suspecte.

À ce stade, tout le monde me paraissait suspect. En temps ordinaire, quand je me promène, je bavarde volontiers avec les gens. Cette fois, je fuyais les regards de ceux que je croisais, plus particulièrement les hommes d'un certain âge. C'est lui ? Et ce grand type debout, près d'un arbre ? Et cet autre, assis sur un banc, je me trompe ou alors il m'observe ?

Le soleil était pour une fois de la partie en ce début d'avril, malgré le vent glacial venu du large. Après avoir longé la digue deux fois de suite, j'avais les joues qui me brûlaient et mes mains étaient transformées en glaçons. Evan ne m'avait toujours pas rappelée et je ne pouvais pas éternellement fuir ma maison. Je devais sortir Moose et une tonne de tâches m'attendaient avant de récupérer Ally à l'école. J'ai pris mon courage à deux mains et regagné le Cherokee. J'allais devoir assurer s'il appelait.

Il ne s'est rien passé de toute la semaine. Vendredi soir, j'en arrivais

à me dire qu'il s'agissait peut-être d'un canular. Sandy et Billy appelaient chacun leur tour d'un ton faussement dégagé. Ils pensaient peut-être que j'avais tout inventé. Les appels de la presse commençaient à se raréfier et aucun nouveau commentaire n'avait été posté sur les divers blogs que j'avais consultés. Quelques personnes avaient bien tenté de tirer les vers du nez d'Evan et de Lauren, mais ils avaient botté en touche en évoquant de simples rumeurs. Personne n'osait me poser la question directement, ce qui ne m'a pas empêchée de surprendre les regards en coin de quelques parents en déposant ma fille à l'école. Je suis persuadée que les ragots vont bon train. Ça me rend dingue, mais tant qu'Ally n'en subit pas les conséquences, je peux vivre avec. Papa m'a expliqué au téléphone que le détective privé ne l'avait toujours pas rappelé. Il parlait encore d'entamer un procès à l'encontre du site Web, mais je sentais mollir sa détermination à mesure que grimpait la facture de son avocat.

Bref, cela semblait terminé et je ne m'étais jamais sentie aussi soulagée de toute mon existence.

*

Samedi matin, Evan me manquait à en avoir mal, je n'en pouvais plus d'attendre son retour le lundi suivant. Profitant qu'Ally jouait chez sa copine Meghan, j'ai repris le travail dans mon atelier et rattrapé une partie de mon retard. Toute heureuse, j'ai voulu prendre une douche avant d'aller chercher ma fille.

Tout en secouant mes cheveux, histoire d'éliminer la poussière du ponçage, je planifiais le reste de ma journée. Nous pouvions faire du batik sur des T-shirts avant d'aller au cinéma ; Ally et moi n'avions pas passé une soirée entre filles depuis une éternité. À l'époque où j'étais célibataire, nous nous déguisions toutes les deux et sortions ensemble le week-end. J'adore mon existence actuelle, mais ces moments-là me manquent. Une fois qu'elle serait couchée, j'aurais tout le temps d'établir une première liste d'invités pour la soumettre à Evan. Tout en enfilant l'un de ses T-shirts, en quête de son odeur, je rêvais d'un pique-nique aux chandelles, d'un bain moussant à deux, suivi...

La sonnette de l'entrée.

J'ai regardé à travers les lamelles des stores et aperçu une camionnette de livraison au nom d'une compagnie locale. La prudence m'a poussée à saisir la batte de base-ball déposée près de la porte par Evan avant d'entrouvrir le battant.

Un petit bonhomme à cheveux noirs avec de grosses bajoues se tenait en haut des marches, une petite boîte dans une main et un bloc à pince dans l'autre.

— Sara Gallagher ?

J'ai hoché la tête ; il m'a tendu son bloc.

— J'aurai besoin d'une signature au bas de la feuille.

J'ai reposé la batte, signé le papier et pris la boîte. Alors qu'il regagnait sa camionnette, j'ai découvert le nom de l'expéditeur :

Antiquités Hansel & Gretel

4589 chemin de la Solitude

Williams Lake, Colombie-Britannique

Ça ne me disait rien. Je me suis rendue dans la cuisine où j'ai cisaillé l'adhésif qui fermait le paquet. Mes doigts se sont refermés sur un objet carré au milieu des copeaux de polystyrène. J'ai tiré de la boîte un écrin de velours bleu que j'ai ouvert. Posée sur du satin se trouvait une ravissante paire de boucles d'oreilles ornées de perles. Des perles roses.

De saisissement, j'ai lâché le paquet.

*

Sandy a décroché à la première sonnerie.

— Il m'a envoyé ses boucles d'oreilles...

J'avais du mal à reprendre mon souffle.

— Le paquet ne contenait aucun mot ni...

— Il vous a *expédié* un paquet ?

Sandy avait posé la question d'une voix trop forte. Elle s'est immédiatement calmée.

— Ne touchez à rien, nous arrivons tout de suite.

Je tremblais de tous mes membres, hypnotisée par l'écrin sur le plan de travail.

— Le paquet a été envoyé par Antiquités Hansel & Gretel.

— Vous connaissez ce magasin ?

— Non, mais *Hansel & Gretel* est l'un des contes préférés d'Ally. L'histoire de deux enfants perdus dans les bois.

J'avais toujours en tête la même image d'une femme pourchassée en pleine forêt.

— Ne bougez pas, Sara. Nous arrivons tout de suite. Vous êtes seule ?

— Je dois aller chercher Ally. Elle a passé l'après-midi chez une copine, je devais...

— Prévenez les parents, demandez-leur de la garder un peu plus longtemps. Nous sommes là dans quelques instants.

*

Dix minutes plus tard, des pneus crissaient sur le gravier de l'allée et une Chevy Tahoe noire conduite par Billy s'est arrêtée devant la maison. Sandy en est descendue précipitamment, aussitôt imitée par son collègue. Tous les deux portaient des lunettes de soleil, malgré la

grisaille ambiante.

J'ai ouvert la porte.

— Débarrassez-moi de ce paquet.

— Nous ferons aussi vite que possible.

Ils sont entrés, ont enfilé des gants et examiné l'écrin et les boucles d'oreilles. J'observais leur manège, assise à la table de la cuisine. Assis sur mes pieds, Moose grondait doucement.

Mon portable a sonné. Sandy et Billy se sont retournés d'un bloc.

— C'est probablement Evan.

J'ai pris mon téléphone, regardé l'écran, et bondi de ma chaise.

— Je crois que c'est *lui*.

Je tendais l'appareil dans leur direction, comme s'ils allaient répondre à ma place.

Sandy a pris une voix tranchante.

— S'agit-il du même numéro que les fois précédentes ?

— Je ne crois pas. À part le préfixe. Je ne sais pas comment il a pu se procurer mon numéro.

La sonnerie s'est arrêtée.

— Que fait-on...

Sandy ne m'a pas laissé achever ma phrase, m'arrachant le téléphone des mains afin de consulter l'écran.

— Un stylo ?

— Dans le tiroir, derrière vous.

Elle l'a ouvert d'un geste brusque, a pris un stylo et une feuille de papier sur laquelle elle a écrit quelques chiffres, puis elle a tendu mon portable à Billy et s'est précipitée dans la pièce voisine avec le sien. Elle parlait à toute vitesse en multipliant les gestes nerveux.

Je suis retombée sur ma chaise.

— C'est lui. Je le sais.

Billy a regardé à son tour l'écran du portable.

— Attendons de voir s'il rappelle.

— S'il sent que vous êtes là, il risque de prendre peur et...

— Il semble avoir appelé depuis un portable, Sandy se renseigne auprès de l'opérateur. Espérons qu'ils parviennent à le localiser par triangulation.

— La triangulation ?

— S'il se trouve dans une zone dotée de plusieurs antennes relais, il est possible de le localiser à deux cents mètres près. S'il est en revanche dans une zone isolée servie par une seule antenne, ou bien alors s'il se déplace, la localisation sera nettement moins précise. S'il rappelle, respirez à fond, faites comme si vous étiez seule et laissez-le parler. Tout ira bien. Vous en êtes capable, Sara.

Sandy s'est éloignée, mais des éclats de voix mécontents nous parvenaient encore.

— Ce sont les boucles d'oreilles de Julia. Elle m'a décrit ces petites feuilles en argent. Il les a prises sur elle le jour où...

J'ai posé une main sur ma bouche. Billy m'a regardée d'un air inquiet.

— Ça va, Sara ?

J'ai répondu non de la tête.

— Respirez plusieurs fois par le nez, suivez l'oxygène jusqu'à vos poumons et expirez complètement par la bouche.

— Merci, Billy. Je suis encore capable de respirer. Et si les boucles d'oreilles portaient des traces de sang et...

— Obéissez-moi.

L'ordre étant ferme, j'ai obtempéré.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'il a très bien pu les lui arracher...

— À l'heure qu'il est, votre corps ne réagit plus à rien. Vous devez impérativement vous calmer, sinon vous n'enregistrerez rien de ce que je dis. Posez une main sur votre poitrine et suivez son mouvement à mesure que vos poumons se remplissent et se vident. Ne pensez à rien d'autre que votre main. Je vous assure, Sara, c'est efficace.

— Bon.

J'ai obtempéré en le regardant droit dans les yeux tandis que ma poitrine montait et descendait.

— Je m'exécute uniquement parce que vous m'y obligez.

Il m'a fait signe de continuer, en souriant.

— Alors, j'avais tort ?

Je commençais effectivement à me sentir mieux.

— Accordez-moi une minute.

Je me suis rendue dans la salle de bains du rez-de-chaussée, le temps de me passer de l'eau froide sur le visage. Je me suis regardée dans la glace, j'ai vu mes yeux larmoyants, mon visage écarlate, et mes cheveux. Ses cheveux. J'aurais voulu me raser la tête.

*

Sandy et Billy m'attendaient dans la cuisine. La première tournait en rond et son collègue, adossé au plan de travail, tenait Moose dans ses bras. Il a dû le lâcher lorsqu'il s'est débattu en me voyant.

— C'est bon, c'est bon.

Sandy m'a adressé un sourire.

— Vous vous sentez mieux ?

Ses yeux ne souriaient pas, je la sentais tendue à craquer.

Les boucles d'oreilles et l'écrin se trouvaient dans un sachet en plastique sur le plan de travail, près de Billy. Celui-ci a récupéré un verre sur l'égouttoir, l'a rempli au robinet et me l'a tendu.

— Merci.

Il a hoché la tête, puis il a croisé les bras en reprenant sa place. Le

téléphone de Sandy a sonné, elle a décroché.

— Quoi ?

Son visage s'est empourpré.

— Putain ! Ce n'est pas suffisant.

Elle a laissé parler son correspondant en s'ébouriffant les cheveux d'une main. Je me suis adossée contre le plan de travail près de Billy, les bras serrés autour de ma poitrine.

— J'ai du mal à comprendre ce qui m'arrive.

— C'est beaucoup d'un seul coup.

Sandy nous a lancé un regard courroucé avant de s'éloigner dans le salon. Billy a baissé la voix.

— Nous allons envoyer quelqu'un vérifier sur le lieu de prise en charge du paquet. À présent qu'il connaît votre numéro, nous allons également mettre votre portable sur écoute. Vos appels seront surveillés vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il m'a expliqué la procédure en me fournissant force détails et j'ai senti revenir la confiance. Au même instant, mon portable a sonné.

Billy a regardé mon téléphone. Sandy a replié le sien et nous a rejoints précipitamment dans la cuisine.

— Le même numéro, ai-je constaté.

— Allez-y, Sara, décrochez, m'a conseillé Billy.

J'en étais incapable.

Le portable sonnait toujours. Les deux agents ne me quittaient pas des yeux.

— Répondez, a presque crié Sandy.

Billy a tenté de me rassurer.

— Allez-y, Sara. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Vous êtes prête.

La sonnerie s'est arrêtée ; Sandy s'est énervée.

— Merde ! On l'a perdu !

— Sandy, s'il te plaît. Laisse-lui le temps. Il rappellera.

— Si jamais il abandonne, on aura perdu notre seule chance de le coincer.

— Je suis désolée. J'ai... j'ai paniqué.

Sandy s'efforçait de se montrer patiente.

— C'est bon, Sara, il va sûrement rappeler.

Elle a esquissé un sourire, mais elle m'aurait volontiers giflée. Elle a fait mine de récupérer le portable.

— S'il rappelle, je me ferai passer pour vous.

Billy a affiché une moue dubitative.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? Il connaît sa voix.

Sandy l'a fusillé du regard, mais il a enchaîné :

— Ne t'inquiète pas. Tu auras l'occasion de te rattraper. Le jour où on le coincera, je te laisserai seule avec lui pendant un moment.

À mon grand étonnement, Sandy a éclaté de rire en feignant de jeter le téléphone au visage de Billy. J'ai ri à mon tour. La tension est retombée. Tant qu'on pouvait en rire, rien n'était perdu.

Billy s'est tourné vers moi.

— Sara, je sais que vous avez peur. Je sais aussi que vous êtes capable d'affronter cet homme. Une fois surmonté votre réflexe de peur initial, tout ira bien. Vous avez du café ?

Je lui montrais la cafetière en inox posée sur le plan de travail derrière lui quand le téléphone a de nouveau sonné. Sandy et lui se sont tournés d'un bloc.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

Il s'exprimait d'une voix posée, avec toute la conviction dont il était capable.

— À présent, décrochez !

J'ai pris ma respiration et j'ai répondu à mon père.

*

— Allô ?

— Bonjour Sara. Comment vas-tu ?

Il paraissait très excité, voire impatient.

— Pourquoi m'appellez-vous encore ?

Comme je me mettais à trembler, j'ai dû m'asseoir. Les deux agents ont pris place de l'autre côté de la table de cuisine.

— Parce que je suis ton père.

— J'ai *déjà* un père.

Il n'a pas répondu. En face de moi, Sandy serrait le poing, comme pour s'empêcher de m'arracher le portable des mains.

— Appelle-moi John, pour l'instant.

Je n'ai pas réagi.

— Tu as reçu mon cadeau ?

— Oui. Comment vous êtes-vous procuré mon numéro ?

— Je l'ai trouvé sur Internet.

Ma société de restauration de meubles figure sur l'annuaire en ligne. Je me suis brusquement souvenue de l'avertissement d'Evan, à l'époque : « Tu es sûre de vouloir indiquer aussi ton numéro de portable ? »

— Les boucles d'oreilles te plaisent ?

— Où les avez-vous trouvées ?

J'avais conscience de laisser percer ma colère, mais j'étais incapable de tricher. Billy m'a fait signe de continuer. J'évitais de regarder Sandy.

— Karen me les a offertes.

J'ai fermé les yeux. Il a ajouté un commentaire qui s'est perdu dans un grondement de moteur derrière lui.

— Désolé du bruit. Je suis dans ma camionnette.

— Où êtes-vous ?

Il a laissé s'écouler quelques instants avant de répondre :

— Ne compte pas là-dessus, Sara. Je me doute que tu as appelé les flics et que ta ligne est sur écoute. Je ne te dirai rien qu'ils puissent utiliser contre moi. Quand bien même ils parviendraient à localiser cet appel, je connais la région comme ma poche. Jamais ils ne me retrouveront.

J'ai adressé un regard appuyé aux deux flics assis en face de moi. Savait-il vraiment que je les avais appelés, ou bien bluffait-il ? Le sang bourdonnait dans mes oreilles. Je devais répondre vite.

— Je n'en ai parlé à personne. J'ai cru à une plaisanterie.

Sa réponse est tombée après un court silence.

— Je me doute que tu as dû être victime de plaisantins. Ta famille n'apprécie probablement pas. Est-ce la raison pour laquelle tu as déclaré aux journaux que Karen Christianson n'était pas ta vraie mère ?

Il parlait de mes proches avec une familiarité dérangeante qui me nouait les intestins. Sans le vouloir, je venais pourtant de trouver une porte de sortie.

— Ce n'est *pas* ma mère. Il s'agissait d'une simple rumeur. Je vous ai expliqué...

— J'ai vu ta photo sur Facebook. Tu es bien ma fille.

Facebook ! Quelles autres photos de moi avait-il vues ? Connaissait-il l'existence d'Ally ? J'ai tenté de me souvenir des indications figurant sur ma page personnelle.

— J'ai également vu la photo de Julia dans le journal. Il s'agit bien de Karen Christianson. Elle m'a frappé à la tête.

Il avait prononcé ces derniers mots avec respect, comme à regret.

— C'est pour cette raison que vous m'appeler ? Vous cherchez à la retrouver ?

— Elle ne m'intéresse plus.

— Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ?

— Je voudrais pouvoir te parler chaque fois que j'en éprouverai le besoin. C'est la seule chose qui puisse me faire arrêter.

— Vous... vous arrêter de quoi ?

— De faire du mal aux gens.

Mes pensées se sont éparpillées dans tous les sens.

— Je vais devoir y aller. On discutera plus longuement la prochaine fois. Garde ton téléphone sur toi.

— Je ne peux pas toujours répondre quand vous...

— Il le faut.

— Ce n'est pas possible. Il m'arrive d'être occupée et...

— Si tu ne réponds pas, je trouverai le moyen de m'occuper

autrement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je devrai m'occuper de *quelqu'un*.

— Non ! Non, pas ça ! Je garderai mon téléphone sur moi !

— Je ne suis pas mauvais, Sara. Tu verras.

Et il a raccroché.

*

Il n'a pas rappelé depuis. Je sais que je devrais être contente. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, comme on dit, mais je vis en permanence dans l'angoisse. J'ai commencé par me connecter à ma page Facebook. Heureusement, il n'a eu accès qu'à la photo du profil, les autres sont réservées aux amis. J'ai quand même tout retiré. Billy et Sandy ont attendu que j'aie recouvré un semblant de calme, puis ils m'ont quittée après m'avoir donné leurs dernières recommandations. Ils veulent que je continue à nier avoir prévenu la police. Billy dit que moins John se méfiera, plus il sera susceptible de commettre une erreur, mais je n'y crois pas.

Les flics n'ont pas réussi à localiser l'appel. John se trouvait à l'ouest de Williams Lake, dans un endroit desservi par une seule antenne relais. Il a fallu plus d'une heure à la police locale pour rallier le coin, et il avait disparu depuis longtemps. Les flics ont écumé la route principale et les chemins de traverse en arrêtant les voitures et en interrogeant les habitants du coin. Sans la description de son véhicule, ils n'iront pas loin. Le portable qu'il a utilisé était volé, ce qui a compliqué l'enquête.

Pour avoir traversé la Colombie-Britannique, je sais que les régions les plus peuplées se trouvent dans le Sud, près d'Okanagan. Dans le Centre et le Nord, il n'y a que des patelins entourés de montagnes, à des heures les uns des autres. Inutile d'aller loin pour s'évanouir dans la nature. En plus, Billy m'a expliqué que l'opérateur ne localisait pas forcément la bonne antenne du premier coup.

Il pense que John savait très bien de combien de temps il disposait avant que la police débarque. Les cabines à partir desquelles il a appelé les autres fois se trouvent toutes dans des campings et des aires de repos isolées, sans témoins ni caméras. La police le soupçonne de choisir des lieux desservis par plusieurs routes afin de ne pas risquer de se trouver piégé. Les flics paraissent certains de lui mettre la main dessus, mais j'en doute sérieusement. Il m'a prévenu lui-même : il connaît le coin comme sa poche. Il leur échappe tout de même depuis plus de trente ans.

*

Evan a très mal réagi quand je lui ai tout raconté, il voulait que j'arrête tout. J'ai dû lui expliquer que c'était le seul moyen de le coincer et qu'il continuerait à tuer tant que les flics ne l'auraient pas arrêté. Nous avons finalement décidé de voir au jour le jour. Si vous saviez à quel point j'étais contente de retrouver Evan quand il est rentré lundi ! Mais je n'arrivais pas à me montrer détendue. Nous venions de nous poser pour établir ensemble la liste des invités quand Billy a appelé. Je me suis isolée dans mon atelier. Quand je suis revenue au salon, mon homme m'a demandé, une nouvelle fois, s'il s'agissait de l'un de mes petits amis.

— Très drôle. C'était le flic que j'ai rencontré l'autre jour. Nous avons parlé de John.

— Pas de souci.

Tu parles !

Evan, Ally, Moose et moi nous sommes longuement promenés en fin de journée avant de louer une comédie dans un vidéoclub, mais je suis incapable de vous dire de quoi parlait le film. Mon fiancé déteste me voir dans cet état, mais je n'y peux rien. Quoi que je fasse – préparer à manger pour Ally, la mettre au lit, me brosser les dents le matin –, je me demande si la police parviendra à coincer John avant qu'il tue à nouveau.

J'ai lu tous les articles consacrés à ses victimes. Samantha, une jolie blonde de dix-neuf ans qui campait dans un parc naturel avec son petit copain. John a abattu ce dernier de deux balles dans le dos alors qu'il tentait de s'échapper, et le corps de Samantha a été retrouvé dans les bois, à quelques kilomètres de là. Elle avait une triple fracture du bras, à la suite d'une chute, et quelque chose lui avait transpercé la joue pendant sa fuite. Le Tueur des Campings a remonté le T-shirt Nike de Samantha sur sa tête, puis il l'a violée et étranglée. J'ai porté le même T-shirt, à une époque.

Il y a aussi Erin, une petite brune sportive, partie camper toute seule, dont le corps a été retrouvé quinze jours plus tard par un chien. Ses maîtres faisaient griller des marshmallows sur un feu de camp quand l'animal leur a rapporté une main. La police n'a pu identifier le corps que grâce aux empreintes dentaires ; les animaux sauvages n'avaient presque rien laissé.

Le sommeil prend des allures d'ennemi intime. Je me promène d'une pièce à l'autre, ou alors je regarde les émissions de nuit à la télé, en attendant que les heures s'écoulent. Je prends des bains, je me douche, je bois du lait chaud, je m'allonge près d'Ally sur son lit en lui caressant les cheveux pendant qu'elle dort. Quand Evan est là, je me love contre lui en calquant ma respiration sur la sienne, et je rêve de notre mariage. Rien n'y fait.

Quand je n'écume pas Internet à la recherche de renseignements sur

John, je m'intéresse aux tueurs en série : Ed Kemper, Ted Bundy, Albert Fish, le Tueur de la Green River, BTK, les Étrangleurs des collines, le Tueur du Zodiaque, Robert Picton et Clifford Olson au Canada, et tous les autres. J'étudie en détail leur mode opératoire, leur façon de piéger les victimes. En plus des ouvrages de psychologues et de profileurs du FBI que je dévore.

Je compare leurs théories respectives sur les psychopathes, les handicaps mentaux, les déséquilibres métaboliques, les enfances troublées. Je prends des pages et des pages de notes, et quand je finis par m'endormir, épuisée, je fais des cauchemars de femmes sautant sur la chaussée depuis un plongoir, ou bien traversant un champ recouvert de verre pilé. J'entends leurs cris, elles me supplient d'arrêter de les poursuivre. Dans mes rêves, c'est *moi* qu'elles fuient.

SEPTIÈME SÉANCE

C'était mon anniversaire vendredi, mais je n'avais pas le cœur à le fêter. Evan s'est pourtant donné beaucoup de mal pour me remonter le moral. Il avait dû emmener Ally faire des courses, car elle m'a offert un superbe pull vert en cachemire. Lui m'a gâtée avec un VTT tout neuf. J'ai soigneusement veillé à pousser des exclamations de joie, je me suis obligée à avaler trois parts de la pizza préparée par leurs soins et j'ai ri aux moments adéquats en regardant le film qu'ils avaient loué, mais je ne pensais qu'à Julia.

Quand j'étais jeune, je me posais souvent la question de savoir ce que faisait ma vraie mère le jour de mon anniversaire, si elle se souvenait de la date. À présent, je me disais que, chaque fois que je fêtais mon anniversaire, Julia devait repenser douloureusement au moment où j'étais sortie de son ventre, au moment où John était entré de force dans son corps.

La première fois qu'on m'a mis Ally dans les bras, juste après sa naissance, je ne voulais plus la lâcher. Moi qui avais peur d'être une mauvaise mère, de tout gâcher, j'ai fondu à la seconde où ses petits doigts se sont refermés sur les miens.

Je suis devenue très possessive, ne la quittant pas des yeux quand quelqu'un la prenait, la récupérant séance tenante si elle chouinait. Ce n'était pas facile de l'élever seule, je n'avais pas beaucoup d'argent et je travaillais à l'atelier avec ma fille accrochée dans le dos, mais j'adorais l'idée que nous étions seules au monde. Avant elle, je n'avais jamais vraiment eu de racines. Aux heures les plus noires, je me fichais de mourir, persuadée que ma présence ne manquerait à personne. Grâce à elle, il y avait enfin quelqu'un qui m'aimait sans condition, qui avait *besoin* de moi.

Je ne voudrais manquer pour rien au monde une étape de sa vie. J'écoute avec la plus grande attention les histoires qu'elle me raconte sur son institutrice, Mme Holly, qu'elle adore à cause de ses longs cheveux blonds et de sa maîtrise des claquettes, ou alors ses réflexions au sujet du dernier insecte avalé par Moose, quand elle ne me chante pas l'indicatif de la série *Hannah Montana*. Je ne cherche jamais à la coller au lit de force le soir, je ne suis jamais pressée de la conduire à l'école le matin, mais j'ai horriblement peur que John appelle et qu'il l'entende derrière moi.

Nous avons réussi à calmer les médias en niant tout en bloc, mais ça n'empêche pas les rumeurs de circuler. J'espère que les ragots se seront éteints d'eux-mêmes avant d'arriver jusqu'à Ally et ses petits camarades. J'ai cherché à savoir si tout allait bien à l'école ; apparemment, rien n'a changé. Comment réagir si cette histoire ressort un jour, au moment de l'adolescence, par exemple ? Comment les gens la regarderont-ils en apprenant qui est son grand-père ? Auront-ils peur d'elle ?

Quand je la regarde jouer avec d'autres enfants ou avec Moose, tout m'interpelle : sa façon de se mettre en colère, le visage cramoisi, en serrant les poings ; sa façon de donner des coups de pied ou de mordre quand elle est fatiguée ou mécontente... S'agit-il de réactions normales chez une petite fille de six ans, ou bien de symptômes plus inquiétants ?

Je me regarde souvent dans la glace en pensant à cet homme auquel je ressemble. Que partageons-nous d'autre ? Ce matin, j'ai enfin compris pourquoi les femmes s'enfuient dans mes rêves, pourquoi les tueurs en série sur lesquels je me renseigne me font aussi peur. Je me reconnais en eux. Les tueurs en série passent leur temps à fantasmer, comme moi. Ils sont obsessionnels compulsifs, comme moi. Ils sont cyclothymiques et dépressifs, comme moi. Ils ont un penchant marqué pour la solitude, comme moi qui préfère me centrer sur Ally et mon travail. Je n'ai jamais éprouvé l'envie de tuer quiconque – l'instinct meurtrier n'est pas héréditaire, à ma connaissance –, mais il m'arrive de casser des objets ou de pousser violemment les autres quand je suis très en colère, d'avoir la tentation de m'écraser en voiture contre un mur. Que faudrait-il pour que je retourne ma rage envers les autres ?

C'est facile de ne voir que mes défauts en les attribuant au patrimoine génétique que j'ai hérité de John. Comment savoir si mon caractère tient à mon éducation de fille adoptive, ou bien si je l'ai hérité de Julia ? Je n'en saurai probablement jamais rien, car elle ne voudra jamais me laisser l'approcher. Elle a confirmé à Billy que les boucles d'oreilles étaient bien les siennes. Je n'ose pas imaginer ce qu'elle a pu ressentir en les voyant. J'aimerais pouvoir lui parler. J'ai voulu l'appeler, et puis j'ai raccroché.

Evan est reparti samedi matin, à la fois excité à la perspective d'accueillir un groupe de pêcheurs américains et inquiet de m'abandonner. Il voudrait que j'arrête de lire tous ces bouquins consacrés aux tueurs en série, mais j'en suis incapable. Je dois impérativement découvrir le moyen d'arrêter John.

Je suis très fatiguée. Je n'ai pas envie de dormir, je suis simplement sur les nerfs. Je passe mon temps à errer d'une fenêtre à l'autre en attendant que le téléphone sonne. C'était mon activité du moment quand John a appelé, ce lundi. Je regardais Moose et Ally se

poursuivre dans le jardin depuis la fenêtre de ma chambre en repensant au bonheur d'avant, lorsque le portable a sonné au fond de ma poche. Je ne reconnaissais pas le numéro, mais j'ai su que c'était lui.

— Bonjour Sara.

Il s'exprimait d'un ton enjoué.

— John.

J'avais la bouche sèche, du mal à respirer. La police avait également mis cette ligne sur écoute, mais ça ne me rassurait nullement.

Nous sommes restés silencieux pendant un moment, avant qu'il s'éclaircisse la gorge.

— Alors... Parle-moi de ton boulot. Tu aimes fabriquer des meubles ?

— Je *restaure* des meubles, je ne les fabrique pas.

Sandy avait eu beau me recommander d'être aimable, j'avais beaucoup de mal à être ne fût-ce que polie. En entendant Ally dans la cuisine, j'ai raidi mon corps.

Je t'en prie, ma chérie, ne bouge pas.

— Je suis prêt à parier que tu serais capable d'en fabriquer, si tu le voulais.

Ma fille montait à l'étage en parlant à Moose. Je me suis approchée de la porte.

— Je suis heureuse comme je suis.

Elle s'est plantée sur le seuil de ma chambre.

— Maman, Moose a faim et...

Je lui ai ordonné de se taire d'un geste tandis que John poursuivait.

— Quelle est ton activité préférée ?

— On peut jouer, maman ?

J'ai fusillé la petite du regard en lui faisant signe de redescendre, tout en murmurant : « Je suis au téléphone. »

— Tu m'avais *promis*...

J'ai fermé la porte et donné un tour de clé. Elle a abattu ses poings sur le battant en hurlant.

La main sur le micro du portable, je me suis réfugiée à l'autre bout de la pièce.

— J'entends du bruit derrière toi.

Merde, merde, merde.

— J'ai voulu éteindre la télé, mais j'ai monté le son en me trompant de bouton.

Ally a de nouveau tambouriné à la porte. J'ai retenu mon souffle.

— Je te demandais quelle était ton activité préférée.

— En fait, j'aime tout ce qui est manuel.

Plus précisément tout ce qui touche au bois, mais je n'étais pas prête de me confier à lui.

— Moi aussi, je sais me servir de mes mains. Tu aimais fabriquer des objets quand tu étais plus jeune ?

Le couloir avait retrouvé son calme. Où diable pouvait se trouver Ally ?

— Oui, je crois. Je piquais tout le temps les outils de mon père.

Silence au bout du fil. L'oreille dressée, j'ai entendu une porte de placard claquer dans la cuisine. Elle se trouvait en bas. J'ai lâché un soupir en posant le front sur mes genoux.

— Je t'aurais donné des outils, si j'avais su. C'était injuste de me cacher que j'avais un enfant.

La colère m'a prise.

— Les circonstances de ma conception ont peut-être joué un rôle, vous ne croyez pas ?

Comme il ne disait rien, j'ai insisté.

— Pourquoi faites-vous ça ? Pourquoi tuer les gens ?

Pas de réponse.

Le bourdonnement qui résonnait à mes oreilles aurait dû m'avertir que j'allais trop loin, mais rien n'aurait pu m'arrêter.

— Vous agissez sous l'emprise de la colère ? Vous repensez à quelqu'un, ou bien...

Il m'a coupée d'une voix sèche.

— Je n'ai pas le choix.

— Tout le monde a le choix de ne pas tuer...

— Cette conversation me déplaît.

Il respirait fort à l'autre bout du fil. *Calme-toi. Calme-toi TOUT DE SUITE.*

— D'accord, c'est juste que...

— Je te rappellerai demain.

Et il a raccroché.

*

J'ai appelé Billy dans la foulée. Tout en discutant avec lui, je préparais distraitemment le dîner d'Ally, après avoir rempli la gamelle de Moose. Cette fois, John se trouvait au nord de Williams Lake, et il a fallu quarante minutes à la police pour se rendre là-bas. Les flics ont à nouveau arrêté des voitures, interrogé les autochtones, montré le portrait-robot de John dans les stations-service et les épiceries, sans résultat. J'ai demandé à Billy comment ils espéraient pouvoir l'arrêter un jour s'il continuait d'appeler depuis des coins aussi reculés ; il m'a expliqué que seule l'obstination pouvait payer. À part ça, ils ont fini par remettre la main sur mon détective privé. Il était en croisière dans les Caraïbes avec sa femme.

Après avoir raccroché, j'ai rejoint ma fille, affalée devant la télé. Comme je m'en voulais de l'avoir chassée de ma chambre, je lui ai

proposé de dormir dans mon lit, cette nuit-là, une faveur généralement accueillie par des cris de joie. Mais pas cette fois. Alors que j'étais en train de lui lire les aventures de *Charlotte l'araignée* pour l'endormir, je l'ai entendue glisser quelques mots à l'oreille de Moose.

— Que se passe-t-il, mon Ally Baba ? ai-je demandé.

Elle a chuchoté de plus belle à l'intention du chien, qui a posé sur moi ses gros yeux humides.

— Tu veux que j'oblige Moose à avouer en le chatouillant ?

Le regard de ma fille a lancé des flammes.

— Non !

— Alors, c'est à toi de me le dire.

Je lui ai souri entre deux grimaces, mais elle refusait de me regarder.

— Tu as fermé la porte.

— Oui, c'est vrai.

Comment lui expliquer ?

— Ce n'était pas très gentil de ma part, mais j'ai un nouveau client très important. Il risque de téléphoner souvent et je vais devoir m'occuper de lui. Alors, tu dois être très sage quand il appelle. Tu comprends ?

Elle a rougi en plissant son front et en agitant l'un de ses pieds sous la couverture.

— T'avais dit qu'on ferait des activités.

— Je sais, ma poupée. Je suis désolée.

Je m'en voulais de l'avoir à nouveau trahie, à cause de John, de surcroît.

— Tu sais, c'est comme quand je suis à l'atelier et qu'Evan se trouve au camp de pêche. Nous t'aimons plus que tout au monde, mais nous devons tout de même travailler, comme toutes les grandes personnes.

Elle s'est alors mise à taper des deux pieds dans le lit, heurtant Moose au passage. Furieuse, je l'ai immobilisée d'une main.

— Ally, tu arrêtes.

— Non !

— Ça suffit ! Tu ne me parles...

Nouveau coup de pied. Moose est tombé lourdement du lit en jappant. Je me suis relevée d'un bond.

— Ally !

Le chien s'est collé contre moi en geignant. Je lui ai caressé les oreilles avant de me tourner vers ma fille.

— Ce n'est pas bien. Personne ne fait de mal aux animaux, dans cette maison.

Elle me regardait méchamment, la bouche pincée. Je lui ai désigné le couloir.

— Tu files dans ton lit. Tout de suite !

Elle a brandi son livre en faisant mine de le lancer sur Moose.

— Ally, attention !

Une expression de haine que je ne lui avais jamais vue a traversé son visage.

— Si tu lances ce livre, tu auras de gros ennuis.

Nous nous sommes affrontées du regard. Moose a poussé un jappement. Ally a tourné brièvement la tête dans sa direction, rouge de colère, les paupières à demi closes.

— Je ne plaisante pas, Ally. Si jamais...

Et elle a lancé le livre de toutes ses forces, mais le chien a réussi à l'éviter.

Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai attrapé ma fille par le poignet pour la tirer du lit de force, puis je l'ai agrippée par les épaules en hurlant.

— On ne fait jamais de mal à un animal ! Tu m'entends ? Jamais !

Elle me regardait droit dans les yeux, une moue de défiance aux lèvres. Je l'ai tirée jusqu'à la porte de sa chambre en lui montrant son lit.

— Je ne veux plus t'entendre tant que tu ne te seras pas excusée.

Elle est entrée dans la pièce en tapant des pieds et m'a claqué la porte au nez.

J'aurais voulu la rejoindre et lui expliquer ma façon de penser, mais les mots me manquaient. C'était la première fois que ma fille me faisait peur. La première fois que j'avais peur de ma propre colère.

Moose est resté dormir avec moi. Je n'arrivais pas à croire qu'Ally s'en soit prise à lui. Il avait toujours eu sur elle un effet apaisant. J'étais encore célibataire quand je l'ai eu, cherchant une présence lorsque ma fille était à la crèche. Il m'apportait rire le jour et protection la nuit, mais cette grosse boule de poils avait surtout le don de rassurer la petite. Quand elle avait peur de tenter une expérience nouvelle, il suffisait de lui dire que Moose adorait ça. Quand je voulais qu'elle se concentre, Moose me servait de menace ou de récompense, et il la réconfortait quand elle était malade. Je l'ai attiré à moi en prenant sa grosse tête contre mon cou.

*

Le lendemain matin, Ally chantait en mangeant ses céréales et soufflait des bulles avec une paille dans son jus de fruit, comme si de rien n'était. Elle m'a même dessiné un bouquet de fleurs et m'a prise dans ses bras en me disant : « Je t'aime, maman. » Quand nous nous disputons, j'ai l'habitude d'en parler avec elle. Pour avoir grandi dans une maison dont la mère s'enfermait dans sa chambre quand le père criait, je me suis toujours juré de m'expliquer avec mes enfants. Cette fois, pourtant, j'étais heureuse que la crise soit passée toute seule.

Après l'avoir déposée à l'école, je suis rentrée et j'ai teinté la tête de lit que je n'arrivais pas à terminer, m'attendant à ce que le portable sonne à tout instant. Alors que je me remplissais un mug de café, on a frappé à la porte.

Moose s'est précipité vers la porte d'entrée en grondant. Mon estomac a fait trois tours dans mon ventre. J'ai traversé le couloir en m'appuyant au mur, attrapé la batte de base-ball et regardé à travers le store. Aucun véhicule devant la maison.

— Qui est là ?

— Bon sang, vous avez décidé de vous engager dans les Marines ?

La voix de Billy. J'ai ouvert la porte et Moose s'est rué dehors comme une fusée. Le policier l'a attrapé au passage en riant.

— Hé, petit monstre !

— Que se passe-t-il ? Que faites-vous ici ? Il a tué quelqu'un ?

— Pas à ma connaissance, mais vous en savez peut-être plus que nous. Je venais m'assurer que vous alliez bien depuis son dernier appel.

— Entrez. Où est Sandy ?

— Elle fait le point avec les autres services chargés de l'enquête.

— C'est elle qui vous a demandé de vous occuper de moi ?

Il a souri.

— À peu près.

Il m'a suivie jusqu'à la cuisine, le nez en l'air.

— Je me trompe ou ça sent le café ?

— Je vous en sers un ?

— Asseyez-vous, je m'en occupe.

Je me suis écroulée dans un siège. Billy a posé son blouson sur un dossier de chaise et s'est activé comme s'il était chez lui. Il a sorti un mug du placard et pris le lait dans le réfrigérateur, puis s'est arrêté net.

— Quoi ?

— Votre frigo ne vaut guère mieux que le mien. Vous n'avez rien à manger.

— Vous comptiez piller mon garde-manger ?

— J'y pensais. Vous devriez passer au supermarché.

— J'ai d'autres chats à fouetter.

Il a refermé le frigo et entrepris de préparer des sandwiches au beurre de cacahuète.

— Vous en voulez un ? m'a-t-il demandé en me regardant par-dessus son épaule.

J'ai refusé d'un mouvement de tête, ce qui ne l'a pas empêché de sortir deux autres tranches de pain.

— Pourquoi dites-vous que votre frigo ne vaut guère mieux que le mien ? Vous n'êtes pas marié ?

— Non, ma p'tite dame. Divorcé. Mon ex est restée à Halifax.

D'où l'accent de la côte Est que j'avais cru détecter chez lui.

Il a ouvert la porte à Moose et s'est installé à table, puis m'a tendu un sandwich en avalant une énorme bouchée du sien d'un air béat.

— Ah, ça fait du bien !

Il a porté son mug à ses lèvres en me regardant grignoter.

— Vous avez mauvaise mine.

— Merci infiniment.

Son sourire a laissé place à une expression grave.

— Comment vous en tirez-vous ? J'imagine que ça ne doit pas être simple à gérer.

— Je passe beaucoup de temps chez mon psy. Vous croyez que je peux envoyer la facture à la police montée ?

— Il existe un fonds d'indemnisation des victimes. Je vous ferai passer un formulaire. Cela dit, je suis heureux d'apprendre que vous parlez à quelqu'un, Sara. Vous portez un fardeau particulièrement lourd.

— Je me sens responsable. Je suis toute disposée à vous aider, mais j'ai surtout envie de retrouver une vie normale.

— Nous avons tous intérêt à l'attraper vite. Bravo pour hier soir.

— Je ne sais pas, Billy. J'y suis peut-être allée un peu fort.

— Vous avez reculé au bon moment. « Il faut toujours laisser une porte de sortie à l'ennemi. »

— D'où sortez-vous ça ?

— Un précepte tiré de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu.

J'ai souri.

— Ce n'est pas plutôt une réplique d'un film avec Michael Douglas ?

Il a secoué la tête.

— *Wall Street*. Je sais, je suis une caricature de flic.

Il a souri à son tour.

— Sandy me chambre régulièrement à ce propos. Pour ma défense, il s'agit tout de même du meilleur traité de stratégie militaire jamais écrit.

— Je ne suis pas encore à l'armée !

Il a éclaté de rire.

— Je ne vous en demande pas tant. La stratégie s'applique dans bien des situations de la vie courante. Je ne me sépare jamais de mon exemplaire. Vous devriez y jeter un coup d'œil, ça vous aiderait avec John.

— C'est tellement étrange.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Le fait de lui parler. Il m'a posé plus de questions sur mon boulot en une seule conversation que mon vrai père de toute son existence.

Je me suis aussitôt rattrapée.

— Je voulais parler de mon père adoptif.

Billy a reposé son sandwich et s'est penché vers moi, le regard brillant.

— La majorité des assassins n'ont pas le physique de l'emploi, Sara. C'est pour cette raison qu'ils sont aussi dangereux. Veillez surtout à ne pas...

Nous avons sursauté ensemble en entendant frapper à la porte coulissante. Je me suis retournée d'un bloc. Mélanie se tenait de l'autre côté de la vitre, Moose dans les bras. Elle avait dû passer par le jardin. Billy s'était levé précipitamment, la main sur la crosse de son arme de service.

— C'est ma sœur.

Son bras est retombé. Mélanie a écarté la porte coulissante dont elle a franchi le seuil.

— Je vous dérange ?

Elle avait posé la question avec un ricanement plein de sous-entendus. Toute rouge, je lui ai lancé un regard de défiance.

— Mélanie, je te présente Billy, qui...

L'agent ne m'a pas laissé terminer ma phrase.

— J'ai demandé à Sara de restaurer des meubles pour moi.

— Je vois.

Elle s'est adossée au plan de travail, a tendu la main vers le pot de beurre de cacahuète et trempé un doigt qu'elle a léché consciencieusement.

— Vous portez une arme, Billy ?

Il a souri.

— J'appartiens à la police montée, alors je vous conseille d'être gentille avec moi.

Mélanie affichait une expression indiquant clairement qu'elle aurait bien aimé lui montrer sa gentillesse.

— Nous avons terminé. Je vais vous raccompagner, Billy. Prends une tasse de café, Mélanie.

Elle a hoché la tête sans quitter mon visiteur des yeux.

Lorsque nous sommes arrivés dehors, j'ai senti le besoin de m'excuser.

— Je suis désolée. On ne s'entend pas très bien, avec ma sœur. Pas du tout, en fait.

Il a haussé les épaules avec un sourire.

— Pas de souci. Essayez de la convaincre que je suis bien un client et tout ira bien.

Il a repris son sérieux.

— La prochaine fois que John vous téléphone, souvenez-vous qu'il ne s'intéresse pas réellement à vous, Sara. Ce type-là se contente de prendre ce dont il a envie, et il considère que vous lui appartenez.

Mélanie m'attendait dans l'entrée.

— Evan est au courant que tu traînes avec un flic aussi beau gosse ?

— Je lui parle de *tous* mes clients. Qu'est-ce qui t'amènes, Mélanie ?

— Pourquoi ? J'ai besoin d'une raison pour rendre visite à ma grande sœur ?

Elle a regagné nonchalamment le salon et s'est jetée sur le canapé. Moose l'a rejointe en lui léchant le visage, ravi qu'elle lui gratte la tête. Sale traître.

— Je vais devoir retourner bosser à l'atelier. Quoi de neuf ?

Mon portable était resté sur la table de la cuisine. *Seigneur, pourvu que John n'appelle pas.*

— Papa avait envie qu'on discute avant l'anniversaire de Brandon, samedi. Il nous demande de faire la paix. Maman n'est pas en grande forme.

Son menton trahissait sa colère rentrée. Avec toutes ces histoires, j'avais oublié que Lauren avait organisé une fête d'anniversaire pour son fils. J'étais surtout triste d'apprendre que maman était à nouveau malade.

J'ai attendu la suite.

— Ce n'est pas moi qui ai dit aux gens de ce site Internet que ton vrai père était un tueur en série, tu sais.

— Je ne le pensais pas vraiment. J'étais perturbée, c'est tout.

— Ouais, c'est ça.

J'ai soupiré.

— Je t'assure, Mélanie.

Comme elle affichait son air buté, je ne pouvais décemment pas lui demander si elle en avait parlé à son copain. Elle m'aurait arraché les yeux.

— Tu peux dire à papa que c'est réglé.

— Libre à toi de te la jouer comme ça.

— Ce n'est pas un jeu, Mélanie.

Je n'avais qu'une envie : qu'elle s'en aille.

— Je te crois, ai-je repris. D'accord ? Je suis désolée d'avoir réagi aussi mal. À part ça, comment va Kyle ?

Elle scrutait mon visage, aussi me suis-je forcée à prendre un air intéressé.

— Il a trouvé un boulot fixe au pub, a-t-elle fini par répondre.

— C'est bien.

— Ouais.

Nous nous regardions toutes les deux en chiens de faïence ; j'ai fini par craquer.

— À propos... je n'ai pas eu l'occasion de parler à Evan de la

proposition de Kyle de jouer le jour du mariage. Nous en discuterons dès son retour.

Mélanie s'est redressée sur le canapé.

— Tu joues à quoi ?

— J'essaye de faire la paix avec toi, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es ma *sœur*.

— Tu n'as jamais été aussi sympa qu'aujourd'hui. Tu as peur que je parle de ce flic à Evan ?

J'ai ouvert de grands yeux en me retenant d'effacer son petit sourire avec une grande claqué.

Ne tombe pas dans le panneau, ne tombe pas dans le panneau.

— Je dois vraiment retourner travailler.

Elle s'est levée.

— Ne t'inquiète pas, je m'en vais. Sinon, quand veux-tu que nous fassions les magasins pour trouver nos robes de demoiselles d'honneur ?

Il est en effet prévu que mes deux sœurs tiennent ce rôle lors de la cérémonie. De son côté, Evan a choisi ses deux frères cadets comme témoins. Lauren et moi parlons de faire le tour des boutiques depuis un moment. J'ai retardé l'échéance à cause de John, mais également parce que j'ai peur de la réaction de Mélanie. Je serais ravie de l'évacuer de mon mariage, mais elle n'attend que ça.

— Je ne sais pas encore. Je te donne une date très vite.

— Comme tu veux.

Je me suis levée et j'ai quitté le salon à sa suite. Elle s'apprêtait à ressortir par la porte coulissante de la cuisine quand le portable a sonné sur la table. Elle s'est retournée pendant que je me ruais dans sa direction, manquant de renverser une chaise.

Numéro inconnu. Très probablement John. Ma sœur m'observait, un sourcil levé. J'ai haussé les épaules.

— J'attends l'appel d'un client, mais c'est encore du télémarketing.

Elle m'a regardée de façon très étrange.

— D'accord...

Je m'efforçais d'afficher une expression neutre.

Elle a fait coulisser la porte avec une lenteur exaspérante, alors que le téléphone sonnait toujours. Mon cœur battait à cent à l'heure. Je lui ai adressé un petit signe en souriant. *Allez, va-t'en, va-t'en*. J'ai attendu de la voir emprunter l'allée pour décrocher.

— Allô ?

— Pourquoi as-tu mis autant de temps à répondre ?

Il était agacé.

— J'étais aux toilettes.

— Je t'ai pourtant bien dit de ne *jamais* te séparer de ton téléphone.

— Je fais de mon mieux, John.

Il a laissé échapper un soupir avant de reprendre :

— Je suis désolé, j'ai passé une journée pénible.

— Rien de grave, au moins ?

Je me suis fait violence pour ne pas paraître sarcastique. Depuis la fenêtre, voyant la voiture de Mélanie s'éloigner, je me suis demandé un instant comment elle réagirait à ma place. Elle dirait probablement à John d'aller se faire foutre.

— Certaines personnes avec lesquelles je travaille se croient meilleures que moi, a-t-il répondu.

— Où travaillez-vous ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Vous pouvez au moins me dire votre métier.

Il a hésité.

— Pas encore. Que fais-tu pour t'amuser ?

Je me suis raidie.

— Pourquoi ?

— J'ai envie de mieux te connaître.

Il s'est ragaillardie.

— Moi, par exemple, j'adore la vie en plein air.

— Le camping, ce genre d'activité ?

Je n'arrivais pas à lui demander s'il aimait la chasse. J'imaginais qu'il sentirait tout de suite que ça ne m'intéressait pas vraiment, mais il m'a répondu sur un ton presque enjoué :

— Je campe un peu partout. Dans des endroits où les autres ont peur d'aller. Je me suis baladé dans toute la Colombie-Britannique. On pourrait me lâcher sur n'importe quelle montagne, je retrouverais mon chemin. Mais j'évite l'eau.

Je me creusais la cervelle, à la recherche de questions à lui poser.

— Pour quelle raison ?

— Je ne sais pas nager.

Il a ponctué sa phrase d'un petit rire.

— Et toi, tu aimes camper ?

— De temps en temps.

Sa voix s'est émoussée.

— Tu pars camper avec ton copain ?

Je me suis tâchée. Autant qu'il sache que je vivais avec une personne capable de me protéger.

— Mon *fiancé*.

— Comment s'appelle-t-il ?

Nouvelle hésitation. Je n'avais aucune envie de lui donner son nom. D'un autre côté, il était risqué de mentir s'il le savait déjà.

— Evan.

— Quand comptez-vous vous marier ?

J'ai mis un peu de temps à répondre.

— Euh... nous ne savons pas encore, nous y réfléchissons...

— Il faut que j'y aille.

Il a raccroché.

*

J'ai immédiatement contacté Billy. Cette fois, John se trouvait entre Prince George et Quesnel, très au nord de Williams Lake. À peine avait-il mis un terme à la conversation qu'il éteignait son téléphone et s'évanouissait dans la nature. L'agent m'a assuré que ce tueur finirait par commettre une erreur, mais son ton n'était pas très convaincant.

Il est quasiment impossible de repérer John sans savoir quel genre de camionnette il conduit. Tout le monde possède un véhicule de ce type dans ces régions isolées. Quand j'ai demandé à Billy ce qu'avaient donné les barrages de police, il m'a expliqué que ça ne servirait à rien tant qu'on ne saurait pas exactement d'où il appelait. Le mieux était encore de continuer à diffuser le portrait-robot auprès des populations locales. Tout le monde connaît tout le monde, dans ces zones rurales. La police travaille main dans la main avec les gardes forestiers, il leur est facile de contrôler les chasseurs et tous ceux qui circulent dans les bois.

Je souhaite sincèrement qu'ils découvrent une piste très vite, car je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir tenir.

Je me demande ce que fait John après avoir raccroché. Est-ce qu'il rentre chez lui, se prépare un bon petit dîner, s'installe devant la télé et rigole en regardant des séries tout en nettoyant son fusil ? Ou alors il fait halte au pub, commande une bière et un hamburger et parle fièrement de sa fille à la serveuse, comme n'importe quel père ? Je serais curieuse de savoir s'il ressasse nos conversations dans sa tête comme moi, ou bien s'il les oublie. J'aimerais tellement en être capable.

HUITIÈME SÉANCE

J'essaye *désespérément* de me calmer, mais je ne sais pas comment m'y prendre. J'en ai assez de me ronger les sangs. Sans parler de la fatigue et de la faim. Je ne sais pas ce que je fiche ici, avec tout ce qui m'arrive, mais je n'avais pas envie d'annuler notre rendez-vous une fois de plus. J'ai bien conscience de parler beaucoup trop vite, et mon taux de glycémie est dans les choux. Voilà pourquoi je suis en train de manger cette horrible barre de céréales qui traînait dans ma boîte à gants. Ne vous inquiétez pas, je me calme et je commence par le début.

En repartant d'ici, la fois précédente, j'ai essayé la technique d'ancrage dans le présent que vous m'avez apprise. Assise dans mon salon, paupières closes, j'avais beau me concentrer sur le tissu du canapé, le bruit du sèche-linge ou la caresse du plancher froid sous mes pieds nus, mon esprit ne parvenait pas à se débarrasser de John. Il ne m'avait plus appelée depuis trois jours et j'avais toutes les peines du monde à me persuader que je n'avais aucun contrôle sur lui. Je repensais constamment à la façon brutale dont il avait raccroché. Peut-être n'avait-il pas apprécié que je lui parle d'Evan ? Ou alors il avait senti que je mentais en prétendant n'avoir pas fixé la date du mariage.

Dieu soit loué, mon fiancé a passé le week-end à la maison. Avant d'aller chez Lauren fêter l'anniversaire de son fils, nous nous sommes mis d'accord sur le moyen de gérer John s'il appelait. Je me réjouissais presque de me rendre à cette fête. J'ai toujours eu un faible pour mon neveu Brandon, et j'ai peine à croire qu'il aie déjà dix ans. Quand je pense qu'il m'a servi de cobaye pour apprendre à changer les couches !

Acheter un cadeau avec Ally s'est révélé être une épreuve. Après avoir voulu passer en revue tous les rayons du magasin, elle a finalement opté pour l'achat d'un jeu Nintendo, encore fallait-il décider lequel. Je lui ai expliqué que son cousin serait ravi d'avoir n'importe lequel, mais non, elle les regardait tous, les uns après les autres. Quand j'ai craqué et attrapé le premier qu'elle avait choisi, elle a poussé des hurlements. « C'est pas le bon, maman ! » Elle s'est plantée au milieu de l'allée, les bras croisés, en refusant de bouger d'un centimètre. À bout de patience, je lui ai dit qu'elle pouvait rester

là, si ça l'amusait, et je me suis éloignée. Elle a fini par m'emboîter le pas, ses petites épaules rentrées et les lèvres pincées pour ne pas pleurer.

Nous sommes remontées en voiture ; elle ne disait toujours pas un mot. Je m'étais calmée et je m'en voulais de l'avoir bousculée, alors j'ai tenté de la rassurer : « Brandon sera super content quand il débarrera son cadeau. » Comme elle refusait de me regarder, je me suis mise à chanter avec la radio en inventant des paroles. « Ma chérie, ma petite Ally Baba, tu sais que je t'aime. Je n'y peux rien, je t'aime et personne d'autre, à part Evan, et Moose, et Mamie, et tante Lauren, et... » Je me suis arrêtée pour reprendre mon souffle. Ally se pinçait les lèvres pour ne pas rire. J'ai donc recommencé, plus fort cette fois. Quand nous avons récupéré Evan, elle chantait avec moi entre deux crises de fous rires. Puis elle a mis la tête de côté et m'a déclaré, avec un grand sourire : « Tu es si belle, maman. » Seigneur, j'adore cette gamine !

Bref, nous étions de bonne humeur en arrivant chez Lauren et Greg. Cette année, ils avaient choisi comme thème les Transformers. La maison avait été décorée de la cave au grenier et toutes sortes de jeux étaient prévus pour les gamins. Je crois que je me serais bien amusée si mes deux pères n'avaient pas gâché la fête.

*

Papa déchargeait une caisse de bière de sa camionnette quand nous sommes descendus du Cherokee. Ally et Moose étant partis retrouver les cousins, nous avons rejoint mon père dans le jardin. Greg montait la garde près du barbecue à gaz, un tablier accroché autour du cou. Il a souri en nous voyant arriver. Ce gros nounours m'a prise dans ses bras et m'a serrée un peu trop fort, avant de répéter la manœuvre avec Evan à qui il a ensuite tendu une bière glacée. À en juger par son teint coloré, il avait déjà pris de l'avance.

— Tu bois quoi, Sara ?

— Je vais me servir un café à la cuisine, je te remercie.

Lauren était en train de verser des chips dans un bol et maman finissait de laver des assiettes. Ma sœur possède pourtant un lave-vaisselle, mais notre mère refuse de s'en servir. Elle prétend que ça ne nettoie pas assez bien !

— Je peux vous aider ?

Lauren s'est retournée, un sourire aux lèvres, chassant une mèche blonde en soufflant dessus.

— Pour l'instant, tout va bien.

Quand j'ai embrassé maman sur la joue, je l'ai trouvée plus maigre que la fois précédente. Elle m'a souri d'un air fatigué. Je me suis servi une tasse de café, mais ma bonne humeur s'évaporerait déjà.

Je trempais les lèvres dans ma tasse quand j'ai vu Mélanie et son copain s'avancer dans le jardin. C'est tout juste si papa a salué Kyle, qui portait un jean slim et un T-shirt moulant noirs, avant de reprendre sa conversation avec Evan.

Lauren s'est approchée de moi par derrière, puis elle a posé son menton sur mon épaule. Nous avons observé les hommes en silence. Greg, une bière dans une main et une pince à barbecue dans l'autre, racontait une histoire qui a fait rire Evan et Mélanie. Il a brièvement regardé papa, pour voir s'il riait. Ce n'était pas le cas.

— Bière et chantiers forestiers. Les deux sujets préférés de Greg.

— Arrête, m'a corrigée Lauren en me pinçant le dos.

*

Les enfants se sont rués vers la table qui leur était réservée, tandis que les adultes prenaient place autour de celle en rondins construite par Greg. Je venais de mordre dans mon hamburger quand le portable a sonné dans ma poche. Je l'ai sorti en regardant discrètement l'écran. Un numéro inconnu. John, très probablement.

À la deuxième sonnerie, alors que je me levais, les conversations se sont tuées autour de la table. On n'entendait plus que les enfants.

— Excusez-moi un instant.

Le visage de papa s'est assombri. Je me suis éloignée le plus nonchalamment possible, j'ai tourné le coin de la maison et décroché.

— Allô ?

— J'avais besoin d'entendre ta voix.

J'ai frémi. Comment m'en débarrasser ?

— Tout va bien ? Je suis heureux de t'avoir retrouvée, tu sais.

Il parlait d'une voix tendue, ses mots donnaient l'impression de sortir péniblement.

— Savoir... savoir que je t'ai... ça aide.

J'ai entendu derrière lui un son que je n'arrivais pas à identifier.

— Quel est ce bruit ? D'où m'appellez-vous ?

— Il n'est pas trop tard.

— Qu'est-ce qui n'est pas trop tard ?

— Nous.

Je n'ai rien dit pendant un long moment en essayant de me concentrer sur les bruits de fond. Des animaux ? Des gens ?

— Dis-moi qu'il n'est pas trop tard.

— Mais non. Bien sûr que non.

Il a soupiré à l'autre bout du fil. Un souffle rauque, comme s'il respirait entre ses dents.

— Je dois te quitter.

*

J'ai replié le téléphone en tentant d'afficher une mine normale, mais j'avais la gorge serrée à en étouffer et je voyais trouble. J'ai posé la main sur ma tempe en fermant les paupières. Je ne pouvais pas laisser les autres voir mon trouble. J'étais tentée d'appeler Billy, mais tout le monde allait se poser des questions si je restais trop longtemps absente. Ne plus penser à John, fermer les écouteilles. *Sara, ressaisis-toi.* J'ai repris ma place à table en adressant un léger signe de tête à Evan.

— C'était le client dont tu attendais des nouvelles ?

Merci, mon chéri.

J'ai acquiescé en évitant le regard noir de mon père et avalé le reste de mon hamburger, comme si de rien n'était.

— Désolé. Un client qu'il faut prendre avec des pincettes.

Seul papa a réagi.

— Ça pouvait attendre.

— Il est très pressé, de sorte que...

Mais il avait déjà repris sa conversation avec Evan. En face de moi, Kyle mangeait du bout de ses doigts laqués de noir. Mélanie a surpris mon regard.

— Ce client, c'était le flic beau gosse de l'autre jour ?

J'ai senti Evan se raidir à côté de moi, et j'ai rapidement secoué la tête.

— Non, un autre.

— Comme s'appelait-il déjà ? Billy ?

J'ai opiné en m'obligeant à avaler une nouvelle bouchée de viande.

— Tes hamburgers sont délicieux, Greg.

— Je ne l'aurais jamais pris pour un amateur d'antiquités.

Mélanie avait décidé de ne pas me lâcher. Tout le monde m'observait. Maman avait l'air perdu.

— Tu as rencontré un client de Sara ? a-t-elle demandé à ma sœur.

— Oui, ils déjeunaient ensemble l'autre jour quand je suis passée.

Ta gueule, Mélanie.

Evan s'est arrêté de manger et s'est tourné vers moi.

— Il est passé visiter l'atelier, ai-je précisé. Je venais de me préparer un sandwich, alors je lui en ai proposé un.

Pas tout à fait vrai, mais pas loin.

— Quel boulot fais-tu pour lui ? a repris Mélanie.

J'aurais volontiers effacé son petit sourire en coin en lui envoyant mon hamburger à la figure.

— Sa mère vient de mourir, il a retrouvé plein de meubles anciens dans sa cave. Je l'aide à tout trier et nettoyer pour qu'il puisse les vendre. Il y a pas mal de trucs. Ça risque de prendre un moment.

Le mensonge est une habitude.

Evan avait les yeux plongés dans son assiette.

Avant que j'aie pu continuer, mon portable a sonné. Papa a laissé

tomber son hamburger dans son assiette, l'air dégoûté. J'ai regardé l'écran. John. Mon pouls s'est accéléré. Je me suis levée en pestant.

— Je suis sincèrement désolée.

— Assieds-toi, m'a ordonné papa.

— C'est encore mon client...

— Assieds-toi !

Il a serré les poings sur la table.

— Désolée, je dois répondre.

Il a secoué la tête en glissant quelques mots à maman. Je me suis retournée en m'éloignant, dans l'espoir de croiser le regard d'Evan, mais il n'a pas relevé les yeux. J'ai attendu d'avoir tourné le coin pour décrocher.

— Que se passe-t-il ?

— C'est ce bruit...

Il a grogné, puis j'ai entendu un choc.

— Vous êtes blessé ?

— J'ai besoin que tu me parles. J'ai besoin de ton aide.

Un bruit de voitures derrière sa voix.

— Vous êtes au volant ?

Un crissement de pneus, suivi d'un coup de klaxon.

— Vous devriez peut-être vous arrêter sur le bord de la route...

Ally a déboulé au coin de la maison à ce moment-là. Pourquoi Evan ne l'avait-il pas empêchée de me rejoindre ?

J'ai posé la main sur le micro du portable en la voyant ouvrir la bouche.

— Grand-père dit que tu dois venir manger le gâteau.

— D'accord, ma chérie. J'arrive dans une minute. Vas-y, je te rejoins.

Elle s'est éloignée.

— John ? Vous êtes toujours là ?

Pas de réponse, uniquement un bruit de circulation. J'allais raccrocher quand il m'a enfin répondu, d'une voix désespérée.

— J'ai besoin que tu me parles.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Dis-moi... dis-moi quels sont tes plats préférés.

J'ai essuyé le voile de sueur qui couvrait mon front. J'étais en train de rater l'anniversaire de mon neveu parce qu'il avait envie de connaître mes goûts culinaires ?

— Pourquoi ne pas me dire ce qui ne va pas ? Je suis à une fête de famille et ils se demandent...

— Tu m'avais dit que tu n'avais parlé de moi à personne.

Sa voix était dure.

— C'est le cas ! C'est pour cette raison qu'ils vont se demander ce que je fais au téléphone. On va m'interroger et...

J'ai passé le reste de la fête dans un état de nerfs épouvantable. Je me posais toutes sortes de questions. Quel était ce brouhaha derrière lui ? Pourquoi m'avait-il parlé d'un bruit ? J'avais trop chaud, le visage cramoisi, les aisselles trempées, les jambes pleines de fourmis. J'aurais voulu rentrer à la maison, parler à Billy, à quiconque aurait pu éloigner ce cauchemar de moi. J'essayais de me concentrer sur les conversations de mes voisins de table, en vain. Les voix des enfants me hérissaient, leurs cris alimentaient ma colère contenue. Je n'arrêtais pas de regarder ma montre, le portable serré entre mes doigts crispés.

Ça n'a pas aidé que papa m'engueule devant Ally pour avoir répondu au téléphone, m'accusant d'être égoïste et mal élevée. Je me suis excusée, comme toujours, mais il a passé la journée à me lancer des regards noirs. Maman souriait timidement en nous scrutant tous les deux. Quant à Mélanie, nous nous évitions soigneusement. Lauren était bien la seule à ne pas avoir l'air en colère, mais elle avait l'esprit ailleurs. Chaque fois que je me tournais de son côté, elle observait Greg. Elle lui a lancé un regard mauvais en le voyant prendre une autre bière, sans résultat. Mes relations de couple n'étaient guère plus brillantes : Evan riait et plaisantait avec tout le monde, il a même passé un bras autour de mon épaule quand Brandon a ouvert son cadeau, mais il évitait de croiser mon regard. L'heure de rentrer a finalement sonné. Je ne me suis pas attardée en salutations, trop occupée à récupérer Ally. J'ai dû la tirer de force jusqu'au Cherokee en la menaçant sans qu'Evan bouge le petit doigt.

Nous étions sur la route quand mon portable a émis un petit bruit, m'annonçant l'arrivée d'un SMS.

Un message de Billy : « Comment s'est passé l'anniversaire ? Appelez-moi à votre retour. »

— Qui est-ce ?

— Les enquêteurs veulent discuter des appels de John.

J'ai composé le numéro de Billy, mais je suis tombée directement sur sa messagerie.

— Flûte, il doit se trouver hors de portée.

Evan conduisait en regardant droit devant lui.

Le trajet s'est poursuivi en silence. À la maison, Ally s'est jetée devant la télé pour regarder *Hannah Montana*. J'ai tenté de rappeler Billy, laissant cette fois un message. Dix minutes plus tard, après avoir lavé les assiettes du petit-déjeuner, je suis allée trouver Evan, occupé à ramasser une crotte de Moose dans le jardin.

— Je sais ce que tu penses, mais ce n'est pas ce que tu crois.

— Je pense surtout que tu devrais ramasser toi-même les crottes de ton chien.

Mon chien ? La réflexion m’a sérieusement énervée.

— Je fais de mon mieux, Evan, mais ce n’est pas facile de m’occuper de tout quand tu n’es pas là.

— Tu en avais pour cinq minutes.

— Je n’ai pas vraiment eu le temps, dernièrement.

— Même pas le temps de me signaler que tu déjeunais avec un autre type ?

— Mais enfin, ce n’était *rien* ! Mélanie s’applique à semer la zizanie entre nous.

Il a enfoncé la pelle dans la terre d’un geste brusque.

— Eh bien, je peux te dire qu’elle a réussi. Greg a passé l’après-midi à me regarder bizarrement.

— Que voulais-tu que je dise ? Tu sais bien qu’il m’est interdit d’en parler.

— Pourquoi m’avoir caché qu’il était venu ?

— Je n’ai pas pensé à t’en parler parce que ça n’avait *aucune* importance. Billy risque de repasser régulièrement et...

— Parce que tu l’appelles Billy, maintenant ?

— Je t’en prie, Evan. C’est comme ça que l’appelle Sandy. Ce type n’est même pas mon genre. Je n’aime pas sa façon de s’habiller, il porte des tatouages et...

— Je constate que tu as besoin de me rassurer.

Je lui aurais volontiers envoyé la pelle à la figure.

— Tu veux que je te dise ? Je me fiche de tes états d’âme. Si je dois parler à Billy tous les jours pour attraper ce cinglé, je n’hésiterai pas un instant. J’ai envie que cette histoire se termine, et ce serait mieux pour toi aussi. Tu devrais même être content que quelqu’un veille sur moi quand tu n’es pas là. Mais si tu n’as pas confiance en moi, peut-être ne devrions-nous pas nous marier.

J’ai tourné les talons et je suis rentrée en trombe dans la maison. Dans le salon, Ally dormait à moitié devant la télé, enveloppée dans une couverture, Moose sur ses genoux.

— Tu ne vas pas tarder à aller te coucher, ma chérie.

— Nooooon...

Je n’en pouvais plus de me battre, alors je n’ai pas insisté et je suis montée dans mon bureau pour tenter de me calmer en notant le détail des appels de John. Je comptais demander à Billy si la police disposait de technologies lui permettant d’identifier les sons en arrière-plan. Je me suis concentrée, les paupières fermées. De quoi pouvait-il s’agir ? J’ai brusquement rouvert les yeux : et s’il venait d’enlever une femme ? Si elle se débattait dans l’espoir de s’échapper, prisonnière à l’arrière de sa camionnette ?

Je venais de récupérer le sans-fil pour appeler Billy quand j'ai entendu la porte coulissante du rez-de-chaussée s'ouvrir. Des bruits de pas m'ont confirmé qu'Evan se trouvait dans la cuisine.

J'ai hésité un instant. J'aurais sans doute été mieux inspirée d'attendre le lendemain matin. D'un autre côté, c'était important.

Billy a décroché à la première sonnerie.

— Je me disais que les bruits bizarres derrière John étaient peut-être ceux d'une femme. Qui nous dit qu'il ne l'emmène pas quelque part et qu'il n'a pas l'intention...

— Oh là ! Du calme. Ce n'est pas sa technique habituelle et aucune disparition de femme n'a été signalée.

— Alors, à quoi correspondent ces bruits ?

— Nos techniciens essaient de les isoler, sans succès jusqu'à présent.

— Vous auriez besoin de renforts.

— Nous avons mobilisé toutes les équipes des Grandes affaires criminelles de Vancouver, et une partie des services de Nanaimo...

— Vous ne devriez pas demander de l'aide à Toronto ?

— Ça ne fonctionne pas de cette façon, Sara. La plupart de ces affaires sont vieilles, elles ont déjà fait l'objet de recherches poussées. Cette enquête est prioritaire, mais on ne peut rien tenter de plus tant que John ne se manifeste pas, ou qu'un témoin ne s'est pas présenté.

J'avais bien conscience de manifester ma mauvaise humeur en insistant.

— Savez-vous au moins d'où il appelait ?

— Il se trouvait à l'ouest de Prince George, près de Burns Lake. Il semble se diriger vers Prince Rupert. Nous avons prévenu les services de police locaux en leur demandant de diffuser le portrait-robot dans les relais routiers et les stations-service.

J'ai poursuivi d'une voix plus calme :

— À votre avis, pourquoi était-il aussi mal à l'aise ? Il se plaignait d'un bruit.

— Espérons que vous parviendrez à en apprendre davantage, la prochaine fois.

— Je n'ai pas envie qu'il y ait une prochaine fois. Je n'en peux plus.

— Je vous laisse libre de vos choix, Sara, mais je ne vous mentirai pas : nous avons besoin de votre aide. Vous êtes probablement notre seule chance de lui mettre la main dessus.

J'ai serré les paupières et laissé tomber ma tête sur le bureau.

— Il cherche manifestement à établir un lien avec vous, d'où ses appels répétés. Nul ne sait jusqu'où ça ira, mais comme le dit Sun Tzu : « L'ennemi fournit lui-même les conditions de sa défaite. » Il finira par se piéger lui-même.

Evan montait à l'étage.

— Je vais vous laisser.

— Très bien, mais nous restons en contact. Reposez-vous.

Mon fiancé est entré dans la pièce au moment où je reposais le sans-fil. Il s'est laissé tomber sur un siège, je me suis retournée.

— Tu étais au téléphone avec Bill ?

Mon homme a le don de lire en moi comme dans un livre.

— On a fait un débriefing. Arrête, Evan !

Il me regardait d'un air vide. J'avais envie de me défendre, de laisser éclater ma colère. *Reprends-toi. Ce n'est pas en pétant un plomb que tu régleras le problème.*

J'ai pris longuement ma respiration.

— Je suis désolée de m'être emportée. C'est lourd à porter, tu sais. J'ai besoin de toi à mes côtés.

— Je suis à tes côtés.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes. Comment peux-tu m'en vouloir ?

Il a soupiré, puis m'a attrapé le pied et l'a posé sur sa cuisse pour le masser.

— Je ne t'en veux pas. J'en veux à cette situation cauchemardesque.

— Tu ne crois pas que je le sais ? Si ça se trouve, il est en train d'assassiner une malheureuse à la minute où je te parle, et on n'y peut rien.

— S'il tue quelqu'un, ce ne sera pas ta faute. Je te rappelle que c'est un assassin.

— Ce sera ma faute parce que je ne l'aurai pas empêché d'agir.

Les paroles de Billy me sont revenues.

— Je suis à peu près la seule chance des flics de lui mettre la main dessus.

— Les flics t'utilisent comme appât ! Rien ne t'oblige à lui parler. Tu devrais te retirer de cette histoire.

— Je serais incapable de rester tranquillement ici en sachant qu'il s'est mis en chasse d'une nouvelle victime.

— Sara, tu es stressée en permanence et tu laisses tes émotions prendre le dessus. Je suis inquiet.

— Tu es inquiet à mon sujet ou au sujet de Billy ?

Il m'a lancé un regard méchant.

— Je suis désolé de m'être montré jaloux, d'accord ? Si tu me dis que je n'ai aucune raison de m'inquiéter, je te crois, mais l'idée qu'un autre type te protège me dérange. Tu es à moi.

Je me suis glissée sur ses genoux en lui prenant les épaules.

— Tu sais, mon chéri, tu n'as rien à lui envier. C'est même lui qui gère mes délires paranoïaques, alors que je te laisse le meilleur.

— Hmm... continue, tu m'intéresses.

J'ai laissé courir mes lèvres le long de sa clavicule et caressé son oreille de la langue.

— Où est Ally ?

— Elle dort sur le canapé avec Moose. Je pensais la monter dans son lit un peu plus tard, mais je peux aller la chercher si...

Je lui ai agrippé la nuque. Il a haussé les sourcils. J'ai posé ma bouche sur la sienne et je l'ai embrassé lentement, tout doucement, avant d'insister en introduisant ma langue entre ses dents. Il a voulu l'aspirer, mais je l'ai retirée précipitamment en lui souriant. Il a enroulé une mèche de mes cheveux autour de son poing, puis il m'a tirée à lui en m'embrassant furieusement. Je me suis levée en lui signalant de me suivre du doigt, puis j'ai quitté la pièce avec un déhanchement suggestif.

Il a ri et m'a suivie dans la chambre. Je me suis allongée sur le lit, j'ai jeté mes cheveux par-dessus mon épaule et je me suis tournée vers lui avec un air canaille.

— Tu sais, matelot, tu étais en mer depuis si longtemps, je ne suis pas certaine de savoir comment m'y prendre...

Evan a rejoint le lit en se déhanchant à son tour, puis il a retiré sa chemise d'une seule main, comme j'adore. Après l'avoir laissée pendre de ses doigts quelques instants, il l'a jetée par terre en haussant les sourcils. Sa mimique m'a fait sourire.

— J'ai comme l'impression que la mémoire est en train de me revenir.

Il a éclaté de rire et s'est allongé près de moi. Nous nous sommes embrassés longuement, notre colère évaporée, et il a frotté ses joues mal rasées contre les miennes en s'amusant de m'entendre râler.

Au moment où il immobilisait mes bras, j'ai repensé à John. Avait-il agi de la même façon avec Julia ? Comment maîtrisait-il ses victimes au moment de les violer ? J'ai tenté de repousser les images terribles qui me venaient à l'esprit alors que la silhouette d'Evan me dominait, mais en vain.

— Il y a un problème ? m'a-t-il demandé.

— Non, aucun.

Je l'ai attiré à moi en enfouissant ma tête dans son cou. L'espace d'un petit moment, j'y ai presque cru.

*

Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, nous sommes allés nous promener avec Ally et Moose du côté de Neck Point, pour voir les lions de mer. En rentrant, ma fille est allée jouer chez Meghan. J'essayais d'oublier John, et Evan m'y aidait. Il suffisait que je mentionne l'affaire pour qu'il m'embrasse ou me mordille le cou, que j'insiste pour qu'il m'empêche d'aller au bout de ma pensée en grignotant mon lobe d'oreille. Je tentais de me dégager, et mon soutien-gorge se détachait dans la bagarre.

Nous avons passé le reste de la journée au lit à réfléchir au menu du dîner de mariage. À présent que je relâchais la pression, un certain plaisir anticipé commençait à revenir. Il me fallait encore prévoir cette journée de shopping avec mes sœurs. Je grinçais des dents à la perspective de passer plusieurs heures en compagnie de Mélanie, mais je ne pouvais pas y échapper.

Je m'enthousiasmais à l'idée d'accrocher des petites lumières dans les sapins du camp en guise de décoration quand mon portable a sonné dans le bureau.

J'ai regardé Evan.

— Vas-y, a-t-il soupiré

Toute nue, enroulée dans une couverture, j'ai traversé le couloir en courant et récupéré mon téléphone sur le bureau. Le même numéro que la fois précédente.

J'avais à peine décroché qu'il lançait une première question.

— Ta journée se passe bien ?

Il s'exprimait avec une froideur inhabituelle.

— Ça va. Et vous ?

Tout en feignant l'amabilité, je lui en voulais de gâcher mon après-midi.

— Evan est-il là ?

Il avait vraiment une voix bizarre.

— Il est à la maison, mais pas dans cette pièce, si vous...

— Tu ne m'as pas menti, Sara ?

Mes intestins se sont noués.

— Bien sûr que non.

— Tu-ne-m'as-pas-menti ?

Je me suis écroulée sur mon fauteuil. Avait-il deviné que j'avais contacté la police ? Avait-il appris l'existence d'Ally ?

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— J'ai vu le site Internet.

Mon esprit carburait à toute allure. Un nouvel article ?

— Je ne...

— Tout est là.

Je ne comprenais pas de quoi il me parlait. Le mieux était de le laisser venir. Il a laissé s'écouler un blanc avant de poursuivre :

— Tu as déjà choisi une date pour ton mariage. Tu as cherché à me piéger.

Je me suis brusquement souvenue qu'Evan avait créé un site pour notre mariage, quelques semaines plus tôt. Comment me tirer de ce guêpier ?

— C'est vrai, nous avons fixé une date, mais nous envisageons d'en changer. Rien n'est décidé. Jamais je ne me permettrais de vous mentir.

Il a raccroché.

J'étais toujours prostrée sur mon siège quand Evan m'a rejointe, quelques minutes plus tard. Il s'est assis derrière moi.

— C'était lui ?

J'ai acquiescé. Il a fait pivoter le fauteuil pour que je me retrouve face à lui.

— Ça va ?

— Il est tombé sur le site de notre mariage. Je lui avais dit que nous n'avions pas fixé la date. Il avait l'air furieux.

— Il t'a menacée ?

— Non, mais sa voix était dure.

— Je vais immédiatement protéger le site à l'aide d'un mot de passe. Tu devrais appeler Bill.

— Je suis inquiète, Evan.

— Je le vois mal assassiner quelqu'un à cause d'une date de mariage.

Il s'installait déjà au clavier pour modifier le site.

*

Cette nuit-là, je n'arrêtais pas de me retourner dans mon lit tandis qu'Evan sommeillait à côté de moi. Je le bousculais pour la centième fois quand je l'ai entendu murmurer : « Dors, Sara. » Je me suis forcée à rester immobile, mais mes pensées partaient dans tous les sens, au milieu d'images terrifiantes de John arrachant les vêtements d'une victime qui hurlait pendant qu'il la pénétrait de force.

Mon fiancé était à peine reparti, le lendemain, que je retrouvais Billy et Sandy au commissariat. Énervée par le manque de sommeil, je leur parlais à toute vitesse en serrant un gobelet de café entre mes doigts. Je me suis finalement calmée quand Billy a approuvé ma manière de gérer l'appel de John, expliquant qu'il fallait savoir « à quel moment se battre et à quel moment céder ». Sandy a approuvé avec un sourire, mais j'ai cru sentir qu'elle était de mauvaise humeur. Je n'étais moi-même pas très en forme. J'espérais que le fait d'avoir utilisé le même téléphone que la fois précédente aurait aidé la police à mettre la main sur le tueur, mais ils m'ont expliqué qu'il se servait d'un portable payé en liquide et de cartes prépayées. Personne ne se souvenait de lui dans le magasin où il se l'était procuré. Il ne lui restait plus qu'à acheter des recharges à mesure de ses besoins.

L'appel provenait de la région de Vanderhoof, preuve qu'il repartait vers le sud en direction de Prince George. Il pouvait donc fort bien se trouver à Vancouver s'il avait roulé toute la nuit. Quand je leur ai demandé si je courais un danger, Billy m'a répondu qu'il ne le pensait pas, mais qu'ils allaient demander à l'un de leurs hommes de patrouiller régulièrement près de chez moi.

Malgré ces propos rassurants, il m'a fallu des heures pour ne plus sursauter au moindre bruit. Mardi soir, John n'avait toujours pas rappelé et je me suis prise à espérer qu'il ait disparu de ma vie, sans pouvoir me débarrasser de l'idée qu'il n'en était rien

*

Hier, après avoir déposé Ally à l'école, je suis rentrée chez moi et j'ai sorti Moose dans le jardin. Plus rassérénée que je ne l'avais été depuis longtemps, j'ai voulu décompresser dans mon atelier avant de venir à ce rendez-vous. Je me suis jetée dans le boulot en réalisant la finition d'une table en merisier, et les heures ont filé sans que je m'en aperçoive. Je me suis soudain souvenue que Moose était resté dans le jardin. Je m'attendais à ce qu'il piétine devant la porte coulissante et qu'il la souille de traces de truffe humide, mais il n'était pas là. J'ai ouvert la porte et sifflé. Rien.

— Moose ?

Comme il ne venait pas, je suis sortie dans le jardin, pensant que ce gros bêta était resté coincé derrière le tas de bois, mais ce n'était pas le cas.

Il devait jouer du côté du compost. J'ai remonté l'allée qui longe la maison : toujours pas de Moose. En m'approchant de la barrière, j'ai constaté qu'elle était ouverte.

Je me suis précipitée en criant son nom à tue-tête. Lorsqu'un aboiement m'est parvenu, j'ai tendu l'oreille en retenant ma respiration. Nouvel aboiement, trop grave pour être émis par Moose. J'ai couru jusqu'à l'entrée du terrain. *Seigneur, faites qu'il soit là.* Pas de chien.

Comme il n'était chez aucun des voisins, j'ai annulé notre rendez-vous. Après vous avoir appelée, j'ai passé l'après-midi au téléphone avec la fourrière, la SPA, le véto, tout le monde. Personne n'avait vu Moose. J'étais hystérique en appelant Evan, je l'ai accusé d'avoir laissé la barrière ouverte en nettoyant le jardin. Il n'arrêtait pas de répéter : « Sara, calme-toi une minute. Sara, arrête-toi ! » Quand je l'ai enfin laissé parler, il m'a assuré avoir refermé la barrière.

J'ai ensuite appelé Billy, certaine que John s'était vengé sur Moose. Il a tout de suite vérifié auprès de la voiture de patrouille chargée de surveiller la maison, et le flic concerné a confirmé qu'il n'avait rien remarqué d'anormal, ce matin-là. Mais il a tenu à venir personnellement s'assurer que tout était en ordre. Pourtant, il n'y avait rien à voir. La barrière est difficile à ouvrir du dehors, mais quelqu'un d'assez grand peut y parvenir.

Son inspection terminée, Billy m'a demandé de lui dresser la liste des personnes susceptibles d'avoir vu mon chien. Il voulait placarder des affichettes et passer des annonces sur Internet. J'aurais préféré

poursuivre les recherches dans le quartier, mais il m'a expliqué que ça ne servait à rien de « courir dans tous les sens comme une poule à laquelle on a coupé la tête ». J'ai donc accédé à sa demande.

Il m'a suggéré d'appeler John, histoire de voir s'il se trouvait sur l'île. Je l'ai fait, sans savoir s'il avait conservé son portable, et suis tombée sur un répondeur précisant que mon correspondant se trouvait « hors de la zone de couverture ». Billy pensait que mon père finirait par appeler si c'était lui qui avait enlevé Moose. En attendant, une voiture de police stationnerait dans la rue tant qu'on ne saurait pas s'il était ou non dans les parages. Une fois Billy rentré au commissariat, j'ai appelé Lauren qui est venue tout de suite m'aider à réaliser des affichettes que nous avons collées un peu partout. Pendant ce temps, mon téléphone restait muet.

L'heure d'aller chercher Ally à l'école est arrivée et je ne savais pas quoi lui raconter. Je ne souhaitais pas lui mentir, mais le jour où nous avons perdu Moose dans un parc régional, elle a mordu Evan quand il a voulu l'empêcher de traverser une route derrière lui. Si jamais ce chien ne rentrait pas... Je n'osais même pas y penser. Je ne sais pas si j'ai bien agi – je ne sais *jamais* si j'agis convenablement –, mais j'ai fini par expliquer à Ally que Moose se trouvait chez le vétérinaire à la suite d'un contrôle. Elle voulait aller lui rendre visite, mais j'ai réussi à l'en dissuader en la distrayant toute la soirée avec des films et des jeux.

Ma fille s'est endormie, et j'ai passé des heures à me demander où était notre chien, qui pouvait l'avoir enlevé, et pourquoi.

NEUVIÈME SÉANCE

Je suis complètement dépressive aujourd'hui, j'espère que cette séance pourra m'aider. À part Evan et Billy, vous êtes la seule personne à qui je puisse m'adresser. J'ai passé la matinée à attendre ce rendez-vous. Le temps est mon pire ennemi, en ce moment.

Je n'arrête pas de me rendre sur ce site consacré à John, où sont postées les photos de ses victimes et de leurs proches. Je pense à ces gens, je me demande à quoi ressemblait leur existence avant, ce qu'ils seraient devenus si le destin ne les avait pas rattrapés. Je me focalise sur des détails infimes, par exemple le collier de coquillages de l'une des filles, qui n'a jamais été retrouvé. John l'a-t-il gardé ? Le copain de la fille, que John a abattu d'une balle dans la nuque, venait de terminer sa scolarité et il avait reçu un VTT en cadeau. Très doué de ses mains, il adorait réparer les voitures anciennes. Son père ne s'est jamais séparé de celle qu'il restaurait au moment de son assassinat. Elle est restée dans son garage, les outils n'ont pas bougé de place. J'ai versé des torrents de larmes en voyant cette photo, une voiture sur cales symbolisant une famille à jamais détruite.

Je réfléchis au moment où ces gens ont appris la nouvelle, je me torture intérieurement en pensant à tout ce qui pourrait arriver d'horrible à Evan ou à Ally. Je suis certaine que j'en mourrais. Comment les parents des victimes parviennent-ils à se lever le matin ? À survivre ?

Je vois la mort partout, conséquence directe de tous ces bouquins consacrés aux tueurs en série que je lis. La question qui me taraude le plus est la vitesse à laquelle frappe le malheur. Je ne pense pas uniquement aux victimes de John, mais plus généralement à ces gens assassinés dont j'ai lu l'histoire. Ils vivaient tranquillement, ils dormaient, conduisaient leur voiture, faisaient du jogging, certains se sont simplement arrêtés pour aider un inconnu, et puis tout a basculé. Si vous saviez de quoi sont capables les tueurs en série... Je suis obsédée par les derniers instants de leurs victimes. L'horreur et la souffrance qu'elles ont endurées.

Avant, j'aimais bien regarder les émissions consacrées aux affaires criminelles. « Il règne une chaleur torride ce jour-là dans les Rocheuses lorsque la jeune journaliste blonde part courir... » J'aimais le frisson de peur qui me parcourait l'échine pendant les scènes

reconstituées, toute raide sur mon canapé, un coussin serré contre moi. Cette visite dans les recoins les plus sombres de la nature humaine me fascinait.

Evan voudrait que je me montre moins négative. Pour ça, il faudrait que je me calme, ce qui relève de l'exploit. Il suffit que la voiture émette un bruit bizarre pour que je sois persuadée que les freins ont lâché. Ally a pris froid ? Je suis sûre qu'elle a une pneumonie. Alors, la disparition de Moose, imaginez un peu...

*

En rentrant chez moi, après notre dernière séance, j'ai à nouveau appelé tous les services possibles et imaginables. La fourrière, la SPA, les vétérinaires. Rien. Billy est venu m'aider, il avait apporté un sachet bien gras, contenant un hamburger et des frites, sur lequel je me suis ruée. Il s'était dit que je n'avais pas dû manger de la journée, et c'était le cas. Nous avons tourné dans le quartier en voiture en punaisant des affichettes dans les stations-service et les supérettes. Je n'habite pas très loin de la base de Mount Benson, alors nous sommes allés jusque là-bas, en nous arrêtant régulièrement pour appeler Moose.

J'étais heureuse de ne pas me retrouver toute seule. Chaque fois que je délirais sur le sort de mon chien, Billy s'empressait de me poser une question ou de me confier une tâche quelconque afin de créer une diversion. À un moment, j'ai failli avoir une crise d'hyperventilation. Il m'a coupée net en m'expliquant : « Dès que vous sentez la panique vous envahir, respirez et concentrez-vous. Je vous garantis que ça fonctionne. » Sans attendre, il m'a demandé de lui lire la liste des endroits où j'avais prévu d'accrocher des affichettes, m'interrompant chaque fois que j'allais trop vite. L'exercice était frustrant, mais l'étau qui emprisonnait ma poitrine a fini par s'écarter.

Il a dû repartir au commissariat, mais j'ai poursuivi ma tournée pendant une heure. Je rentrais chez moi, quand j'ai failli écraser des corbeaux qui se battaient autour des entrailles d'un animal, en plein milieu de la route. J'ai tout de suite repéré le sillage de sang couleur rouille qui rejoignait le fossé où l'un d'eux s'acharnait sur une charogne. J'ai arrêté la voiture sur le bas-côté et je me suis approchée des volatiles, les larmes aux yeux.

Seigneur, je vous en prie. Faites que ce ne soit pas Moose.

Les oiseaux se sont envolés à mon approche et se sont posés dans un arbre en croassant. Hypnotisée par les traces de sang, je me suis avancée d'une démarche flageolante jusqu'à la carcasse sans vie qui gisait dans le fossé.

Il s'agissait d'un raton laveur.

Je suis remontée dans le Cherokee ; les corbeaux se sont précipités sur leur proie en me voyant redémarrer. J'ai frémi tandis qu'ils

frappaient du bec le cadavre du malheureux animal, soulagée qu'il ne s'agisse pas de Moose.

*

J'arrivais chez moi quand mon portable m'a signalé la réception d'un SMS. Billy me demandait de l'appeler. Il venait de recevoir les résultats de mon test ADN.

La maison me paraissait désespérément vide sans Moose. J'ai attendu de m'être préparé un café et d'avoir appelé Evan pour trouver la force de passer cet appel. Installée dans mon fauteuil préféré, enveloppée dans la couette d'Ally à l'effigie de Barbie, j'ai composé le numéro. Avec ma chance habituelle, c'est Sandy qui a répondu.

— Merci de rappeler, Sara. Billy est occupé sur une autre ligne, mais je peux vous donner tous les renseignements.

— Vous avez reçu les résultats ?

— Ils sont arrivés il y a une heure.

Je la sentais tout excitée derrière son ton faussement neutre.

— Votre ADN correspond bien à celui que nous avons dans le dossier.

Le Tueur des Campings était bien mon père. Je ne rêvais pas. Je m'attendais à être submergée par l'émotion, à fondre en larmes. Rien. C'était comme si Sandy venait de me communiquer mon propre numéro de téléphone. Dehors, le cerisier du jardin était en fleur.

L'agent continuait :

— Nous ne disposons pas d'échantillons provenant de toutes les scènes de crime, mais ceux qui ont été récupérés depuis la généralisation des tests ADN établissent un lien avec la plupart des victimes.

— Comment pouvez-vous être sûre qu'il est responsable des autres meurtres ?

— Le mode opératoire est le même.

— Qu'en est-il des femmes que l'on n'a jamais retrouvées ?

Sa voix trahissait son impatience contenue.

— Le Tueur des Campings ne passe à l'acte qu'en été et ne cherche jamais à dissimuler les corps, de sorte qu'il n'est pas considéré comme suspect dans les cas de disparition.

— Ce fonctionnement saisonnier n'est-il pas inhabituel ? Je sais bien que les tueurs en série traversent des périodes d'attente, mais...

— Beaucoup de ces types attendent longtemps entre deux passages à l'acte. Une fois leur pulsion assouvie, ils se retiennent pendant un certain temps, en revivant le crime dans leur tête.

— C'est ce qui les pousse à emporter des souvenirs.

— Certains d'entre eux, oui. John se sert des bijoux de ses victimes pour maintenir le contact avec elles, mais nous ne savons pas ce qui

déclenche chez lui l'envie de tuer, ni même pourquoi il obéit à un rituel aussi précis. Vos conversations avec lui sont essentielles, car elles peuvent nous éclairer sur ce point.

— Je fais de mon mieux, Sandy. Je ne savais pas qu'il découvrirait le site de mon mariage.

— C'est une erreur tout à fait compréhensible.

J'ai serré les dents.

— Il ne s'agit pas d'une *erreur*. Je n'ai aucune envie de lui fournir des détails sur ma vie privée.

— Nous ne vous obligerons jamais à agir d'une façon qui pourrait vous paraître dangereuse.

Je savais pertinemment que ce n'était pas vrai. Elle aurait donné n'importe quoi pour attraper John, et elle s'agaçait de devoir passer par moi pour y parvenir.

— Il vous faut gagner sa confiance, Sara.

— Vous me l'avez déjà dit plusieurs fois. Je vais devoir vous laisser, j'ai un chien à retrouver.

Et j'ai raccroché avant qu'elle ait pu répondre.

Sauf que je n'ai pas retrouvé Moose. Quand Ally est rentrée de l'école, j'ai bien été obligée de lui annoncer sa disparition.

— Tu m'as menti ! Tu m'as dit qu'il était chez le vétérinaire !

Elle m'a donné des coups de poing dans les jambes en hurlant « pourquoi, pourquoi, pourquoi ! » jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de voix. Comme elle tremblait de tous ses membres, je l'ai maintenue à distance en attendant qu'elle se calme. Elle a fini par s'écrouler par terre en pleurant.

— Et s'il ne revient jamais, maman ?

Je lui ai promis de tout entreprendre pour le retrouver, mais elle était inconsolable et sanglotait contre moi, qui essayais de contenir mes larmes. Elle s'est glissée dans mon lit cette nuit-là, et nous sommes serrées l'une contre l'autre. J'ai mis des heures à m'endormir, hypnotisée par les diodes lumineuses du réveil.

*

Le lendemain, nous avons partagé un petit-déjeuner lugubre. Quand ma fille m'a déclaré pour la centième fois « tu dois *absolument* retrouver Moose, maman ! », je le lui ai promis. Mais, à mesure que les jours s'écoulaient, je perdais espoir. J'ai essayé de rappeler John. Je m'étais entraînée mentalement : je lui demandais s'il avait enlevé mon chien, d'une voix menaçante ou suppliante, mais le téléphone sonnait dans le vide.

Après avoir conduit Ally à l'école, j'ai enchaîné les machines à laver et aspiré la maison de la cave au grenier. La vue du jouet en peluche de Moose, avec sa queue pleine de bave séchée, m'a fendu le cœur. Je

le lave d'habitude toutes les semaines, mais je n'arrivais pas à me résoudre à effacer cette trace de lui. Je l'ai finalement laissé dans son panier.

J'allais entrer dans la douche quand le sans-fil a sonné dans la cuisine. Je me suis précipitée, espérant que quelqu'un appelle au sujet du chien, mais j'ai déchanté en reconnaissant le numéro de Billy sur l'écran.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Sara.

— Vous avez retrouvé Moose !

J'attendais sa confirmation, suspendue à ses paroles.

— J'avais demandé à tous nos gars de garder l'œil ouvert quand ils partaient en patrouille. L'un d'eux, qui contrôlait des jeunes près de la patinoire, a remarqué un bulldog sur la banquette arrière. Il a vérifié le nom sur le collier, il s'agissait bien de votre chien.

— Dieu soit loué ! Comment se trouvait-il là ?

— Les ados ont prétendu l'avoir trouvé errant dans la rue. Ils ont affirmé vouloir le rendre à ses propriétaires, mais l'agent m'a raconté que la petite amie d'un des jeunes pleurait quand elle a rendu le chien. Je ne suis pas certain que vous l'auriez revu de sitôt.

— Ally va être tellement heureuse.

— Je l'ai avec moi au commissariat. Je vous l'apporte dès que j'ai un instant.

— Ce serait super. Merci infiniment, Billy.

— Quand je vous disais que la police trouvait toujours son homme... Ou plutôt son chien !

Nous avons éclaté de rire.

J'ai aussitôt appelé l'école d'Ally ; ils ont promis de lui transmettre la nouvelle. J'ai ensuite appelé Evan, qui était ravi. Je me suis mordu la langue pour ne pas lui glisser de remarque acerbe au sujet de la barrière, mais il a lu dans mes pensées, comme à l'accoutumée.

— Je suis toujours persuadé de l'avoir refermée, mais je peux me tromper.

J'étais si heureuse du retour de Moose que je n'ai pas insisté. Quand je lui ai annoncé que Billy rapportait le chien, il a répondu :

— C'est gentil de sa part.

— Oui, il m'a beaucoup aidée. Et pas uniquement à ce sujet. Il m'apprend à me calmer et à me concentrer quand je suis perdue.

Silence au bout du fil.

— Allô ?

— Que t'enseigne-t-il, exactement ?

— Diverses techniques. Par exemple, il me confie des tâches de façon à canaliser mon énergie.

— Moi aussi.

Son ton commençait à m'énerver sérieusement.

— Ce n'est pas pareil quand c'est un flic ou mon fiancé. Tu finis toujours par t'énervé.

— Je ne m'énervé pas, je pense simplement que tu t'excites parfois pour un rien.

— Du coup, tu me donnes l'impression d'être une cinglée complètement stressée.

Je savais que je devais arrêter, que le comparer à Billy serait pire que tout, mais les mots sont sortis tout seuls sous l'effet de la colère. J'ai ajouté :

— Billy ne me donne pas l'impression d'être une merde.

— Ça me déplaît que tu traînes avec lui.

— Je te rappelle que c'est le flic chargé de mon enquête !

— Dans ce cas, ce n'est pas à lui de chercher Moose.

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses te montrer...

La sonnette a retenti.

— Tu attends quelqu'un ?

— Je t'ai expliqué que Billy ramenait Moose.

— Dans ce cas, va lui ouvrir.

Il a raccroché.

Mon chien se débattait avec une telle frénésie que Billy a failli le laisser s'échapper. Il s'est jeté dans mes bras avec force jappements, et je l'ai câliné avant de proposer un café au policier.

— Volontiers, mais je ne reste pas longtemps, a-t-il répondu.

J'ai rempli deux mugs, et nous nous dirigeons vers le salon quand il s'est arrêté devant la porte du garage.

— C'est là que se trouve votre atelier ?

— Oui. Nous parlons depuis un moment d'en construire un au fond du jardin, mais j'aime autant rester à l'intérieur de la maison.

— Je peux visiter ?

— Bien sûr, mais c'est un vrai capharnaüm.

J'ai ouvert la porte et lui ai montré mon matériel. Je n'ai pu m'empêcher de rire quand il branché la ponceuse avant d'essayer tous les outils d'Evan. Un vrai mec. Il s'est approché de la table en merisier qu'il a caressée de la main.

— Vous travaillez dessus, en ce moment ?

— Oui, j'ai fini de la décaper hier.

Je me suis approchée à mon tour en posant un doigt sur le grain du bois.

— Il me reste des endroits à poncer.

J'ai relevé la tête en entendant un bruit de bottes dans la cuisine. La porte s'est ouverte à la volée. Billy m'a instinctivement repoussée derrière lui.

La grande silhouette de mon père s'est encadrée sur le seuil. Son regard s'est arrêté sur le policier, puis sur la main avec laquelle il me

protégeait.

— Papa ! Tu m’as fait une peur bleue !

Avec le bruit des outils, je n’avais pas entendu sa camionnette.

— J’ai frappé. La porte était ouverte.

Il s’est avancé dans l’atelier.

— Papa, je te présente Billy, un client.

Mon père lui a adressé un signe de tête sans un sourire, puis il l’a regardé de la tête aux pieds et s’est tourné vers moi.

— Lauren m’a dit que Moose avait disparu. Je passais voir si je pouvais t’aider.

— Merci, papa, mais il a été retrouvé ce matin.

Il a émis un petit grognement.

— Je vois ça.

Il a posé à nouveau son regard sur Billy.

— Vous faites partie de la police montée ?

— Depuis quinze ans, oui.

— Vous connaissez Ken Safford ?

— Je ne crois pas...

— Et Pete Jenkins ?

— Non plus. Je suis arrivé récemment, je n’ai pas encore eu l’occasion de rencontrer tout le monde.

J’étais impressionnée par la facilité avec laquelle il mentait.

— Je vais vous laisser. Merci pour le café, Sara. Envoyez-moi le nouveau devis par e-mail dès qu’il sera prêt.

— Pas de problème. Je vous raccompagne ?

— Ne vous inquiétez pas. Je vous laisse en compagnie de votre père.

Papa n’a pas fait un pas de côté, contraignant Billy à le contourner, et je me suis retrouvée seule avec mon père dans ce garage glacial.

— Tu as vu le meuble que je suis en train de restaurer ?

Il a approuvé en regardant brièvement la table.

— Tu veux un café ?

Papa ne prend jamais le temps d’en boire, aussi sa réaction m’a-t-elle surprise.

— Si tu l’as préparé ce matin.

Il regardait le jardin, debout devant la porte coulissante vitrée, quand je lui ai tendu une tasse. Il m’a remercié d’un mouvement de tête.

— Vous avez besoin de bois ?

— Je crois qu’il en reste assez. L’hiver est quasiment terminé.

— Pose la question à Evan, la prochaine fois qu’il te téléphone. Dis-lui de m’appeler s’il en veut.

Tout doit toujours passer par Evan, bien évidemment. Comme si une femme pouvait avoir un avis.

Il a porté la tasse à ses lèvres sans quitter le jardin des yeux.

— Evan est un gars bien.

— C'est bien pour ça que je l'épouse, papa.

Il a répondu par un grognement entre deux gorgées.

— Je te conseille de te remettre les idées à l'endroit, Sara, sinon, tu pourrais bien tout perdre.

J'ai senti les larmes me monter aux yeux.

— J'ai les idées tout à fait à l'endroit. Tu dis ça à cause de ce que Mélanie racontait l'autre jour au sujet de Billy. Je te l'ai dit, c'est un client, rien d'autre. Evan le connaît et...

— Je dois retourner travailler.

Il a posé sa tasse sur le plan de travail. Il franchissait la porte d'entrée quand il s'est retourné.

— Ça ne fait pas sérieux, Sara. De recevoir un homme chez toi en l'absence d'Evan.

— Pas *sérieux* ? Aux yeux de qui ?

Il s'est dirigé vers sa camionnette ; je l'ai suivi.

— Papa, tu ne peux pas venir me dire des trucs pareils et t'en aller comme si de rien n'était.

Il s'est hissé sur son siège.

— Tu diras à Evan que les gouttières ont besoin d'être nettoyées. Celle de gauche est bouchée.

Avant que j'aie pu répondre, il a refermé sa portière et remonté l'allée en marche arrière. Je suis restée planté là jusqu'à que le bruit de son moteur disparaisse dans le lointain.

Je retournais à la cuisine quand mon portable a sonné. J'ai regardé l'écran. C'était John. Restait à savoir s'il m'en voulait encore pour cette histoire de date de mariage. Comment réagirait-il s'il découvrait que je lui avais menti à d'autres occasions ? *Arrête d'y penser, calme-toi et réponds au téléphone, sinon, il sera vraiment furieux.* J'ai avalé ma salive et pris ma respiration.

— Allô ?

— Ne me mens plus jamais.

— Je ne...

Ne le contredis pas.

— Vous avez raison, je suis désolée.

Un court silence s'est installé, qu'il a rompu.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, tout va bien.

J'avais une envie folle de pleurer.

— On ne dirait pas, au son de ta voix.

Il semblait inquiet.

— Des soucis de boulot, ai-je menti.

— Sur quoi travailles-tu ?

— En ce moment, je restaure une petite table.

— Fabriquée dans quel type de bois ?
— Du merisier.
— Un bois magnifique, avec des couleurs chaudes.
Tant de sensibilité m’a étonnée.
— Je suis tout à fait d’accord.
— De quel genre d’outils te sers-tu ?
— Essentiellement des rabots, des ponceuses, du papier de verre.
Pour un travail aussi minutieux, je me contente souvent de brosses. Je vais devoir m’en racheter, d’ailleurs, elles commencent à s’user. J’ai également besoin d’un nouveau rabot.
— Evan devrait t’acheter ce dont tu as besoin.
— Je peux aussi m’en charger. C’est juste que j’ai oublié.
— J’ai consulté son site. Comme il est guide, il doit être souvent parti. Tu as besoin d’un mari disponible.
Super. J’ai un père qui pense que je ne mérite pas mon fiancé, et un autre qui pense que c’est lui qui ne me mérite pas.
— Il rentre souvent.
Sauf les semaines qui viennent où il va enchaîner les clients.
— Il est à la maison ?
J’ai regardé machinalement du côté de la porte d’entrée, me demandant si je l’avais bien verrouillée après le départ de papa.
— Il sera bientôt là.
Je me suis ruée vers l’alarme afin de m’assurer qu’elle était enclenchée.
— Et puis mon beau-frère passe souvent.
Jamais Greg ne le fait.
— Tu veux dire qu’Evan te laisse seule, sans protection ?
J’ai retenu mon souffle.
— Pourquoi ? J’ai besoin de protection ?
— Plus maintenant. Je dois y aller, je te rappelle très vite.

*

Evan a rappelé ce soir-là et s’est excusé de s’être énervé, affirmant qu’il était heureux que Billy m’apporte son aide. Il n’en croyait pas un mot et cherchait à recoller les morceaux, mais j’étais trop heureuse de jouer le jeu. J’ai évité de lui expliquer que je venais de raccrocher avec Billy, qui m’avait expliqué que John se trouvait quelque part entre Prince George et McKenzie. La police était arrivée trop tard, une fois de plus, mais j’étais rassurée de constater qu’il s’éloignait.

Plus tard, dans mon lit, j’ai repensé à ma conversation avec John, à l’inquiétude que j’avais entendue dans sa voix. Jamais mon père n’avait manifesté une telle inquiétude à mon sujet. Jamais. Si cet homme n’avait pas été le Tueur des Campings, je crois bien que j’aurais été heureuse d’avoir enfin un père, et ce paradoxe m’a fait

pleurer.

*

On m'a apporté un nouveau paquet, lundi. Même livreur, même expéditeur. Quand j'ai lu *Hansel & Gretel* sur le colis, je me suis empressée d'appeler Billy. Il se trouvait à Vancouver où il assistait à une réunion avec Sandy, et m'a bien recommandé de ne pas l'ouvrir. J'étais toujours assise sur le plan de travail de la cuisine quand John a appelé, dans l'après-midi.

— Tu as reçu mon cadeau ?

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de l'ouvrir.

Il était plus grand et plus lourd que le précédent, ce qui ne m'a pas empêchée de lui poser la question.

— Encore un bijou ?

— Ouvre-le.

Il était tout excité.

— Maintenant ?

— Je donnerais cher pour voir ton visage.

J'ai fait la grimace.

— Ne bougez pas, je l'ouvre.

Pendant qu'il patientait au bout du fil, j'ai pris une paire de gants de jardin dans mon atelier et découpé l'emballage avec un couteau, honteuse de n'avoir pas attendu Billy.

John s'impatientait.

— Alors, tu l'as ouvert ?

— Je suis en train de le déballer.

Il avait protégé son cadeau avec le plus grand soin. J'ai déroulé le papier à bulles. Un rabot tout neuf.

— Il est magnifique.

C'était vraiment le cas. Il possédait une poignée en bois couleur chocolat et des lames étincelantes. Ça me démangeait de le tester, mais je me suis contentée de le soupeser et de l'imaginer caressant le bois dans une pluie de copeaux, effaçant des années de...

Stop ! Vite, tout remettre dans le carton.

— Il te plaît vraiment ? Je peux t'en trouver un autre, si...

— Non, il est parfait. C'est très gentil d'avoir pensé à moi.

Je me suis souvenue de la façon dont papa souriait, le matin de Noël, en voyant Lauren et Mélanie ouvrir leurs cadeaux avant de partir à la cuisine se chercher un café quand c'était mon tour.

Nous sommes restés silencieux.

— John, vous avez l'air tellement gentil...

Sauf quand vous tuez des gens et que vous me menacez.

J'ai dû me reprendre avant d'achever ma phrase.

— Je ne comprends pas comment vous avez pu tuer tous ces gens.

Pas de réponse. J'ai tendu l'oreille afin d'entendre sa respiration. Je l'avais peut-être énervé. Mieux valait avancer avec prudence.

— Vous n'êtes pas obligé de me répondre aujourd'hui, mais j'aimerais que vous fassiez preuve de franchise avec moi.

— C'est le cas.

Il s'exprimait sur un ton froid.

— Oui, je sais. Ce que je veux dire, c'est que vous comprendre m'aiderait à me comprendre moi-même. Il m'arrive...

Surtout ne pas penser à Billy et Sandy, qui devaient écouter la conversation.

— Il m'arrive parfois d'avoir des pensées terribles.

— Lesquelles ?

— Je me mets souvent en colère. J'essaye de me maîtriser, mais c'est difficile.

Je lui ai laissé le temps de réagir, avant de poursuivre en constatant qu'il restait silencieux.

— C'est comme si je m'enfonçais dans le noir. Je dis des trucs terribles, ou alors je commets des horreurs. Ça s'est amélioré avec le temps, mais c'est une facette de ma personnalité que je n'aime pas. Quand j'étais plus jeune, je me suis laissée tenter par l'alcool et les drogues, dans le seul but de ne plus y penser. J'ai commis des actes que je regrette aujourd'hui encore, et je suis allée consulter un psychiatre.

— Tu en vois toujours un ?

Comment savoir s'il trouverait ça mal, ou si ça l'encouragerait à consulter lui-même ? Il a senti mon hésitation.

— Sara ?

— De temps en temps.

— Tu lui parles de moi ?

Le son de sa voix m'a soufflé la réponse.

— Jamais je ne lui parlerais de vous sans votre accord.

— Eh bien, je ne suis pas d'accord.

— Pas de problème.

Je devais veiller à garder une voix normale.

— Vous pourriez me parler de vos parents ? Ça fait partie du fardeau que portent les enfants adoptifs, on ne sait rien de sa propre histoire. Mes quatre grands-parents sont morts, mais je me souviens très bien du père de maman, qui était un Allemand bourru, de sa mère qui parlait à peine l'anglais, une petite bonne femme qui courait constamment dans sa cuisine comme si elle avait peur de s'arrêter. Les parents de papa étaient issus d'un milieu ouvrier : son père était menuisier et sa mère femme au foyer. Ils étaient gentils avec moi, presque trop. Ils faisaient tant d'efforts pour m'inclure dans le cercle familial que ça faisait ressortir ma différence. Ma grand-mère

paternelle m'observait tout le temps avec des yeux inquiets, elle m'embrassait plus que mes sœurs au moment de partir.

— Que voudrais-tu savoir ?

— Comment était votre père ?

— Il était écossais. Quand il parlait, tout le monde se taisait.

J'ai imaginé un grand type roux engueulant John avec un accent épais.

— J'ai appris à survivre, poursuivit-il.

— Survivre ?

Constatant qu'il ne répondait pas, je n'ai pas insisté.

— Comment gagnait-il sa vie ?

— Il a été bûcheron jusqu'à sa mort. Il était en train d'abattre un sapin de cinquante mètres de haut quand il a été foudroyé par une crise cardiaque.

Il a ponctué sa phrase d'un petit rire.

— C'était un sacré salopard.

Il masquait son malaise en riant.

— Et votre mère ? Comment était-elle ?

— C'était une brave femme. Elle n'a pas eu une vie facile.

— Ils sont morts tous les deux ?

— Oui. Quel genre de films tu aimes ?

Je n'ai pas répondu immédiatement, désarçonnée par la façon dont il avait fait bifurquer la conversation.

— Quels films ? Euh... ça dépend. Je préfère les films d'action. Sinon, je m'ennuie.

— Moi aussi.

Il n'a plus rien dit, puis il a conclu de façon abrupte :

— Passe une bonne journée, Sara. On se reparle bientôt.

*

J'ai téléphoné à Billy dans la foulée, mais il ne m'a rappelée que dix minutes plus tard, me laissant tourner en rond dans ma cuisine. John se trouvait près de Mackenzie, au nord-est de Prince George. Une région montagneuse de parcs naturels qui lui avait permis de disparaître une nouvelle fois. Billy m'a félicitée de la façon dont j'avais mené la conversation, satisfait de constater qu'un lien s'établissait entre le tueur et moi. Il ne m'en a pas voulu d'avoir ouvert le paquet, conscient que mon père ne m'avait pas laissé le choix, me précisant que des techniciens passeraient le prendre très vite. Le colis avait probablement été expédié de Prince George. Ça paraît logique, puisqu'il s'agit de la principale ville du Nord, celle où il avait le plus de chances de passer inaperçu en déposant son envoi. Billy m'a bien précisé de l'appeler immédiatement si jamais John m'expédiait un nouveau cadeau. Un peu plus tard, il m'a envoyé un e-mail sympa :

« Connais ton ennemi

Connais-toi toi-même

La victoire

Est assurée

Même s'il te faut mener cent batailles. »

Il a répondu immédiatement quand je lui envoyé à mon tour un e-mail lui demandant le sens de sa maxime.

« Ça signifie que vous avez effectué du bon boulot aujourd'hui, jeune fille. Maintenant, au lit ! »

J'ai ri et répondu aussi sec « Vous aussi ! » avant d'éteindre mon ordinateur. Je m'apprêtais à me coucher quand le téléphone de la maison a sonné. J'ai décroché en pensant qu'Evan voulait me souhaiter bonne nuit, mais c'était John.

— Bonsoir, John. Tout va bien ?

— J'avais envie d'entendre ta voix encore une fois avant d'aller dormir.

J'ai grimacé.

— C'est gentil.

— J'ai beaucoup aimé notre conversation de tout à l'heure.

— Moi aussi. J'étais contente que vous me parliez de vos parents.

— Pour quelle raison ?

— Eh bien...

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me réclame des détails.

— Les autres gamins à l'école, ou mes copines quand j'étais petite, tous connaissaient leurs origines, alors que mon passé était un grand trou noir. Je me sentais différente des gens normaux. Votre histoire familiale m'a permis de me sentir normale à mon tour.

— Je suis content de mieux te connaître.

Il a marqué un léger temps d'arrêt.

— Tout en dînant, j'ai repensé à ce que tu m'as dit, tout à l'heure.

— À quel sujet ?

— Ta capacité à te mettre en colère. Ça m'arrive aussi.

Nous y voilà.

— Quel genre de situation vous met en colère ?

— C'est difficile à expliquer. Tu risquerais de ne pas comprendre.

— J'aimerais essayer. Moi aussi, je voudrais mieux vous connaître.

C'était la vérité, et pas uniquement pour que les flics puissent l'arrêter. Je souhaitais vraiment savoir ce que nous avions en commun.

Il n'a pas répondu, aussi ai-je poursuivi :

— L'autre jour, quand vous m'avez téléphoné, vous aviez l'air de souffrir.

— Tout va bien. Je t'ai dit que nous avions un ranch, quand j'étais petit ?

J'ai mis ma frustration en sourdine.

— Non. J'imagine que ça devait être formidable. Vous aviez beaucoup de terres ?

Au cas où il aurait donné une indication de lieu.

— Nous avons quatre hectares au pied d'une montagne.

Ce souvenir l'excitait manifestement.

— Les voisins amenaient constamment leurs animaux malades à ma mère. Elle se servait exclusivement de remèdes naturels. Des feuilles de consoude pour soigner la toux, ce genre de préparations. Elle arrivait à ramener des poussins et des chatons à la vie en les réchauffant dans sa chemise.

Il a laissé échapper un rire joyeux.

— Nous avons plein de chiens de ferme quand j'étais petit, il y avait constamment de nouvelles portées de chiots. J'en avais un qui s'appelait Angel, une toute petite boule moitié loup, moitié husky. Je l'ai nourrie au biberon. Elle me suivait partout...

Son insouciance s'est envolée.

— Elle s'est enfuie. Ma mère m'a expliqué que c'était dans sa nature. Je l'ai cherchée partout, sans jamais la retrouver.

— Je suis... je suis désolée.

— Je suis heureux de t'avoir trouvée, Sara. Bonne nuit.

Ce soir-là, j'ai mis des heures à m'endormir.

*

Je pensais me sentir mieux après vous avoir parlé, mais je suis en train de m'apercevoir que ce n'est pas le cas. Je me dis aussi qu'ils n'attraperont jamais John. Son appel du soir provenait de Chetwynd, au nord de Mackenzie, au pied des Rocheuses. Ils ont cru tenir une piste lorsque le propriétaire d'un ranch leur a signalé la présence d'une camionnette arrêtée au bord de la route, mais il s'agissait du véhicule de deux chasseurs. J'ai reporté sur une carte tous les endroits depuis lesquels il m'appelle. À mesure qu'il s'éloigne géographiquement de moi, il envahit progressivement mon esprit, et fausse ma capacité de jugement en altérant ma perception de la réalité.

Ce genre de déséquilibre doit vous paraître normal, mais je crois que c'est plus profond chez moi. Un peu comme un tremblement de terre interne, ou comme ces volcans en sommeil depuis des siècles qui explosent, un beau jour. Je ne dis pas que je vais exploser, même si ça relève du possible. Je prétends uniquement qu'un élément essentiel a lâché chez moi. Peut-être parce que je me suis rassurée pendant des années en pensant que j'avais de vrais parents, quelque part sur cette terre, chaque fois que ça n'allait pas dans ma famille adoptive.

C'est un peu comme s'imaginer qu'il suffit de trouver la bonne voie

quand le destin s'est trompé en vous envoyant sur la mauvaise, et de s'apercevoir brusquement qu'il n'y en a pas de bonne. Ou alors que la bonne est mauvaise. Bref, vous comprenez ce que je veux dire. Je repense à mon caractère entier, à mes pulsions bagarreuses, aux crises d'Ally, à la façon dont nous passons les bornes, toutes les deux, quand nous perdons les pédales, et je me demande si je ne tiens pas de mon autre famille.

Quand j'ai retrouvé ma mère naturelle, je vous ai expliqué que c'était un peu comme de marcher sur un lac gelé et de tomber dans l'eau glacée. Vous tentez de remonter à la surface, les poumons en feu, concentrée sur la tache de lumière au-dessus de votre tête. Et puis vous vous apercevez que la glace s'est refermée sur vous.

DIXIÈME SÉANCE

Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Comment ai-je pu croire que je réussissais à manipuler John ? Quelle imbécile je suis ! Vous m'aviez pourtant avertie de ne pas me montrer trop sûre de moi. Comment ai-je pu penser que je le manipulais, simplement parce qu'il s'intéressait à mes outils et me parlait de sa chienne ? C'est lui qui me manipule, et vous savez pourquoi ? Parce que j'ai peur de lui et qu'il le sait.

*

J'ai reçu un autre paquet, le lendemain de notre dernier entretien. Je savais que j'aurais dû attendre l'arrivée de Billy ou Sandy pour l'ouvrir, mais j'avais envie de savoir s'il s'agissait d'un autre outil. Le colis était plus petit et léger que le précédent. Je l'ai secoué sans rien entendre de particulier. Armée de gants, j'ai délicatement ouvert le carton dans lequel j'ai découvert une petite boîte. Un autre bijou pris à l'une de ses victimes ? J'ai hésité une demi-seconde à appeler Billy, et puis j'ai soulevé le couvercle.

La boîte contenait une poupée d'une dizaine de centimètres posée sur un lit d'ouate. Le corps était en fer ou en acier, avec des bras et des jambes rigides comme ceux d'un soldat de plomb, de simples billes métalliques en guise de pieds et de mains. Elle portait une jupe en jean et un T-shirt jaune cousus délicatement. La tête de la poupée était également une bille métallique, sans bouche ni yeux. Elle était surmontée de longs cheveux bruns séparés par une raie au milieu. À condition de regarder attentivement, on distinguait de légères traces de colle à travers les mèches. Pourquoi John m'envoyait-il cette poupée ? J'ai regardé dans la boîte, à la recherche d'un message éventuel, mais il n'y en avait pas. J'ai reporté mon attention sur la poupée en m'émerveillant sur ses vêtements et ses cheveux.

Ses cheveux.

J'ai reposé la poupée dans la boîte et appelé Billy. Il est arrivé avec Sandy vingt minutes plus tard. Je les attendais devant la maison en faisant les cent pas, Moose dans les bras, quand ils sont descendus du 4 x 4.

— Elle est dans la cuisine.

— Vous êtes certaine que ça va ? m'a demandé Billy.

— Je suis paniquée, oui.

— Nous allons vous en débarrasser le plus vite possible.

Il m'a serré furtivement l'épaule en passant, avant de gratter la tête de Moose.

Sandy a pris moins de gants.

— Nous nous étions mis d'accord, vous deviez nous contacter dès que vous receviez un paquet.

— J'ai changé d'avis.

Je lui ai tourné le dos pour rentrer dans la maison.

— Sara, il s'agit d'une *enquête*.

Elle marchait juste derrière moi.

— Je sais.

J'ai hésité à lui claquer la porte au nez en franchissant le seuil.

— Vous auriez pu effacer des indices.

J'ai fait volte-face.

— J'ai enfilé des gants.

— Même, ça ne...

Billy s'est interposé.

— Je t'en prie, Sandy. Allons examiner le paquet.

Elle a foncé droit vers la cuisine. Son collègue a brandi un doigt dans son dos d'un air de reproche ; je me suis contentée de hausser les épaules. Il a souri et s'est penché vers la boîte.

Sandy a posé une serviette sur le plan de travail, a sorti deux paires de gants et en a tendu une à Billy. J'ai observé leur manège, debout derrière eux. Au bout d'une minute interminable, elle a saisi l'écrin dont elle a délicatement soulevé le couvercle. J'avais une envie folle de m'approcher d'elle et de crier « bouh ! ».

Je n'ai pas pu m'empêcher de poser la question :

— Il s'agit bien de cheveux humains ? Vous croyez que ce sont ceux de l'une des victimes ?

Sandy a levé la main sans se retourner.

— Chut !

Je l'aurais cordialement détestée pour ça, si ce n'avait pas déjà été le cas.

Elle a fini par murmurer une phrase inintelligible. Billy a hoché la tête, puis elle a glissé l'écrin dans un sachet en plastique tandis que son collègue agissait de même avec le colis, et s'est finalement tournée vers moi.

— Nous emportons le tout.

— Vous pensez donc qu'il s'agit des cheveux de l'une des victimes.

— Nous n'en aurons la confirmation qu'après le rapport du labo. Nous vous tiendrons au courant.

Elle s'est arrêtée devant la porte d'entrée, la main sur la poignée, en fronçant les sourcils en direction de Billy, resté dans la cuisine.

— Allez, on y va, lui a-t-elle lancé.

— J'arrive.

Elle l'a fusillé du regard avant de sortir. Je me suis tournée vers son collègue.

— Elle a un problème ?

— Elle est agacée car l'enquête est au point mort.

— Je ne sens pas la même frustration chez vous.

— Ça m'arrive, mais je me soigne. Une enquête se construit pierre par pierre. Quand l'une d'elles retombe, je passe à la suivante. Le tout est de dénicher la bonne. Si on les réunit sans veiller à ce que chacune trouve sa place, l'édifice s'écroule. Il ne suffit pas de coincer le tueur, encore faut-il obtenir sa condamnation, d'où la nécessité de se montrer patient.

Il m'a regardée d'un air grave.

— On ne peut pas risquer de perdre un indice ou de le contaminer avec des fibres provenant de vos vêtements. Au moindre faux pas, il peut échapper à la justice. Croyez-moi, ça arrive.

— Je comprends. Je n'aurais pas dû ouvrir ce paquet.

Il a acquiescé.

— Je sais que vous avez fait attention et que vous portiez des gants, mais il est indispensable de respecter la procédure à la lettre. Souvenez-vous, nous visons tous le même objectif : mettre ce type derrière les barreaux. Il suffirait d'un seul indice pour l'attraper.

— Vous avez cherché à savoir si quelqu'un avait pu identifier l'expéditeur des paquets ?

— Un employé de la poste de Prince George croit se souvenir de la personne qui a expédié le premier colis : un homme avec une barbe noire, des lunettes de soleil et une casquette de base-ball dissimulant ses traits. Il porte probablement un déguisement. Nous allons remonter la piste de ce nouvel envoi, mais à moins que le bureau de poste soit équipé d'une caméra, ou que quelqu'un ait vu son véhicule, nous ne serons pas plus avancés.

— Il n'y a pas moyen de savoir où a été acheté le rabot ?

— Nous avons contacté tous les magasins susceptibles d'en vendre dans la région, mais il y en a des centaines.

— Je comprends votre frustration, mais j'aimerais bien que Sandy se calme.

— Elle s'est liée avec les proches de plusieurs des victimes. Chaque fois qu'il nous glisse entre les doigts, elle a le sentiment de les trahir. Elle a tendance à dire tout haut ce qu'elle pense, mais ça n'a aucun rapport avec vous. Vous vous débrouillez très bien, l'appel téléphonique d'hier l'a prouvé.

— J'ai toujours l'impression de ne pas le pousser assez à parler.

— Souvenez-vous : pierre par pierre. Chaque nouvelle révélation

nous en apprend davantage sur son compte. « On ne poursuit pas un ennemi qui prend la fuite. » Il pourrait se méfier si vous le poussez au-delà du raisonnable.

— Je ne sais pas. Peut-être... J'ai parfois la sensation qu'il n'est pas tout à fait normal. Je ne parle pas de sa violence, mais de sa façon d'évoquer la réalité. Il n'a jamais l'air inquiet.

— Il transpire l'arrogance, ce qui ne le rend pas moins dangereux. Ne l'oubliez pas.

Billy a souri en entendant un coup de klaxon rageur.

— Je ferais mieux d'y aller avant qu'elle m'abandonne ici.

Je l'ai accompagné jusqu'à la porte.

— Je lisais un article, l'autre jour, dans lequel on expliquait que certains tueurs gardaient des trophées. Vous m'avez dit que c'était le cas des boucles d'oreilles. Que faut-il penser de cette poupée ?

— À nous de le découvrir. N'hésitez pas à m'envoyer par e-mail tous les articles qui vous parlent. Ceux qui vous interrogent, aussi. Nous avons la tête dans le guidon, vous pourriez mettre le doigt sur un détail qui nous aurait échappé.

— J'y veillerai. J'effectue pas mal de recherches. Je ne suis pas certaine que ça m'aide beaucoup ; ça m'effraie, surtout. Du coup, je mets des heures à m'endormir.

— Vous avez trouvé un exemplaire de *L'Art de la guerre* ?

— J'oublie constamment. Je vais essayer, cette semaine.

— Ça vous aidera. Je consulte généralement mes notes jusque tard, n'hésitez pas à me téléphoner si une idée vous traverse l'esprit.

Il m'a regardée droit dans les yeux.

— Nous finirons par le coincer, Sara. Je fais tout mon possible. D'accord ?

— Merci, Billy. C'est ce que je voulais entendre.

*

John m'a rappelée le soir même. Ally était déjà couchée, heureusement, mais je suis restée au rez-de-chaussée afin qu'elle ne m'entende pas.

— Tu as reçu mon cadeau ?

— Oui, c'est très joli. Merci. C'est vous qui l'avez fabriquée ?

Je venais de le remercier, et je me suis rendu compte que c'était une première.

— Oui, c'est moi.

— Tous ces détails d'une extrême minutie, c'est incroyable. Où avez-vous appris à vous servir de vos mains de cette façon ?

— Ma mère m'a appris à coudre. Le tissu comme le cuir.

— C'est super. Ça devait être une femme géniale. Vous ne m'avez jamais dit d'où elle était originaire.

— D'Haïda, dans l'archipel de la Reine-Charlotte.

— Vous voulez dire que j'ai des ancêtres amérindiens ?

Il a répondu avec une fierté palpable.

— La nation Haïda croit à la transmission de ses histoires de génération en génération, et voilà que je peux à mon tour te transmettre les miennes. J'ai pas mal d'histoires de chasse intéressantes. J'aurais de quoi écrire un livre.

Il a ponctué sa phrase d'un petit ricanement.

— Sais-tu que l'ours ressemble incroyablement à l'homme lorsqu'il est dépecé ? Les pieds et les mains, en particulier. À ceci près que ses pieds sont à l'envers, avec le gros orteil à l'extérieur.

— Non, je ne savais pas.

Je n'avais d'ailleurs aucune envie de le savoir.

— Vous chassez l'ours ?

Je feignais de m'intéresser à son récit tout en assimilant le fait que ma grand-mère appartenait aux Premières nations.

— Je chasse l'élan, le wapiti, l'ours.

Sandy m'avait bien recommandé de le questionner sur ses armes, si j'en avais l'occasion.

— Quel est votre fusil préféré ?

— J'en ai plusieurs, mais mon préféré est un Remington 223. J'avais quatre ans quand j'en ai eu un entre les mains pour la première fois.

Il paraissait très content de lui.

— J'ai tué mon premier cerf à l'âge de cinq ans.

— Avec votre père ?

— Je suis meilleur tireur qu'il ne l'était.

Son ton a retrouvé toute sa gravité.

— Et je serai un meilleur père.

Avant que j'aie pu lui demander de s'expliquer, il a enchaîné :

— Quelle était ta glace préférée, quand tu étais petite ?

La conversation s'est poursuivie sur ce registre : mon soda de prédilection, si je préférais les cookies normaux ou ceux au beurre de cacahuète. Il me bombardait de questions sans me laisser le temps de lui débiter des mensonges. J'en suis arrivée à la conclusion que c'était un grand amateur de malbouffe, mais la seule information que j'aie pu lui soutirer était son amour des McDonald's, essentiellement pour leurs Big Mac. J'imaginai déjà la réaction de Sandy, grinçant des dents à l'idée de devoir surveiller elle-même tous les McDo de la région.

Au bout de dix minutes, j'étais épuisée, vidée par ces questions et la nécessité constante d'évaluer sa réaction à chacune de mes réponses. Je devais m'efforcer ne pas le froisser, afin de ne pas perdre l'avantage.

— John, j'étais vraiment ravie de cette discussion, mais il faut

vraiment que j'aïlle me coucher.
Il a poussé un soupir.
— Repose-toi bien, et à bientôt.

*

Billy m'a rappelée quelques minutes plus tard en me signalant que John se trouvait sur l'autoroute Yellowhead en direction du sud, probablement du côté de McBride, entre les Rocheuses et la chaîne Cariboo. C'est une petite ville de moins de mille habitants, mais personne n'avait remarqué d'étranger. La police se demande s'il ne fréquente pas régulièrement tous ces endroits, ce qui expliquerait que personne ne lui prête attention, puisqu'il est déjà connu. Ils ont pris la précaution de transmettre son portrait-robot aux stations-service, épiceries et autres relais de routiers de la Yellowhead au cas où il poursuivrait sa route vers le sud.

À peine raccroché, je me suis couchée sans parvenir à trouver le sommeil. Les yeux fixés sur le plafond, je me demandais si John était toujours au volant, si chaque seconde qui s'écoulait le rapprochait de moi.

*

Lorsqu'un autre paquet m'a été livré, le lendemain, j'ai tout de suite contacté Sandy et Billy. Je pensais qu'ils se contenteraient de l'emporter, mais ils ont préféré l'ouvrir en ma présence de façon à ce que je puisse en connaître le contenu, quand John m'appellerait.

Cette fois, la poupée était blonde. J'ai failli pleurer en apercevant ses jolies boucles, son minuscule débardeur à pois et son short blanc. À qui avaient appartenu ces cheveux magnifiques ?

Tout laissait croire que le paquet avait été posté de Prince George, mais je savais John trop malin pour n'avoir pas utilisé de déguisement. Sandy et Billy repartis, je suis montée à l'étage afin de consulter le site du Tueur des Campings. Sa première victime avait les cheveux noirs. La suivante, Suzanne Atkinson, avait des cheveux raides de couleur brune, séparés par une raie. La troisième, celle qu'il avait tuée après l'agression commise sur Julia, s'appelait Heather Dawson. La photo postée sur le site représentait une jeune fille souriante avec un visage en cœur encadré de boucles blondes magnifiques. Elle portait un chemisier à pois le jour du meurtre.

J'ai aussitôt appelé Billy.

— Vous saviez qu'il emportait leurs vêtements et des boucles de cheveux.

Il n'a pas répondu immédiatement.

— Nous le savions, sans être en mesure de déterminer ce qu'il en

faisait.

— Que m'avez-vous caché d'autre ?

— Nous essayons de vous en dire le plus possible sans mettre l'enquête en danger.

— Vous n'hésitez pourtant pas à me mettre en danger, moi ! Je ne...

— Il s'agit de vous *protéger*, Sara. Ce type lit dans vos pensées comme dans un livre. Moins vous en savez, mieux ça vaut pour vous. Si jamais vous lâchiez par inadvertance un détail que la police est la seule à connaître, nous pourrions le perdre. Ou pire.

J'ai pris lentement ma respiration. Qu'il me plaise ou non, son raisonnement tenait la route.

— Je déteste être tenue à l'écart. Je *déteste* ça.

Ma réaction l'a fait rire.

— Ce n'est pas moi qui pourrais vous donner tort. Je m'engage à vous révéler tout ce que vous devez savoir. D'accord ?

— Pour quelle raison ne dessine-t-il pas leur visage ?

— À mon sens, par souci de les dépersonnaliser. De même qu'il couvre la tête de ses victimes avec leur chemise. Il est incapable de les regarder en face.

— C'est ce que je pensais. Vous pensez qu'il a honte ?

— Si vous lui posez la question, il répondra par l'affirmative. Comme tous les psychopathes, il est capable de reproduire des émotions, mais je le crois incapable d'en éprouver.

*

Quand John m'a rappelée, ce soir-là, j'ai trouvé la force de le remercier de l'envoi de la poupée. J'en ai profité pour m'enhardir.

— Vous pouvez me parler de cette fille ?

— Pourquoi ?

Il reconnaissait donc que la poupée représentait l'une de ses victimes.

— Je ne sais pas, je m'interrogeais à son sujet. À quoi elle ressemblait...

— Elle avait un très joli sourire.

J'ai revu son visage en pensées. J'imaginai John en train de la toucher, la jolie bouche de la fille l'implorant d'arrêter. J'ai serré les poings.

— C'est pour cette raison que vous l'avez tuée ?

J'ai retenu mon souffle en attendant une réponse qui ne venait pas.

— Je l'ai tuée parce que je n'avais pas le choix. Je te l'ai déjà dit, Sara, je ne suis pas quelqu'un de méchant.

— Je sais bien. C'est même pour cette raison que j'ai du mal à comprendre pourquoi vous n'aviez pas le choix.

Son ton cachait mal son agacement.

— Il est trop tôt pour en parler.
— Dites-moi au moins pourquoi vous avez fabriqué une poupée avec ses vêtements. Votre...

Je devais bien choisir le terme.

— Votre procédé m'intéresse.

— C'est une façon de la garder plus longtemps avec moi.

— C'est si important, de la garder plus longtemps avec vous ?

— Ça m'aide.

— À quoi ?

— Ça m'aide, je te dis. Nous en reparlerons une autre fois. Sais-tu que les dendroctones du pin font bleuir l'écorce des arbres auxquels ils s'attaquent ?

Curieusement, il ne donnait pas le sentiment d'avoir voulu esquiver ma question. Ça traduisait juste un enchaînement de pensées décousues, un fonctionnement dans lequel je me reconnaissais avec épouvante.

— J'en ai entendu parler.

— Ce n'est pas la bestiole qui tue l'arbre, tu sais. C'est le champignon dont elle est porteuse.

Il devait s'attendre à une réaction de ma part, mais je n'ai rien répondu et il a poursuivi :

— J'ai beaucoup lu sur le bois et les outils du bois, ces derniers jours, de façon à pouvoir en discuter avec toi. J'ai envie de tout savoir de toi.

J'ai frissonné.

— Moi aussi. Et vous ? Que fabriquez-vous d'autre, à part des poupées ?

— Tous les matériaux m'intéressent.

— Vous êtes manifestement doué pour travailler le métal. Vous êtes soudeur ?

— Je suis capable de faire plein de trucs.

Il n'avait pas répondu à la question. J'allais insister quand il m'a coupée.

— Avant d'y aller, j'ai une dernière question pour toi.

— Bien sûr. Laquelle ?

— Que fait la ménagère quand elle met un civet de lièvre sur la table ?

— Euh... je ne sais pas.

— Elle pose un lapin.

*

Cette fois, il appelait de Kamloops, l'une des principales villes de l'intérieur, à cinq heures de route de sa position précédente. Le fait qu'il se perde dans la foule ne jouait pas en notre faveur, d'autant que

la ville accueillait un rodéo pendant trois jours. Billy m'a expliqué que la police comptait contrôler le public, mais son ton sec et ses phrases lapidaires dissimulaient mal sa frustration.

John m'a rappelée à trois reprises, le lendemain matin. Il voulait d'abord savoir où se trouvaient les poupées et ce que j'en avais fait. Je le sentais tendu.

— J'ai fabriqué une étagère exprès pour elles, dans mon atelier. C'est là que je passe le plus clair de mes journées.

— Ah, c'est bien.

Il s'est ravisé.

— Tu es sûre qu'elles sont en sécurité ? Elles ne risquent pas d'être couvertes de sciure ? Ou de produits chimiques ? Tu te sers de produits chimiques ?

Je me suis raccrochée à la première idée qui me venait.

— C'est une vitrine qui ferme à clé, en fait.

John n'a rien répondu. J'ai entendu un bruit de circulation derrière lui.

— Vous voulez que je vous les rende ? Je comprendrais très bien que...

— Non. Il faut que j'y aille.

Il a rappelé vingt minutes plus tard en me demandant à nouveau si ses poupées me plaisaient, avant de recommencer au bout de dix minutes. Je le sentais de plus en plus anxieux. Il a conclu en m'avouant qu'il ne se sentait pas bien.

Je ne valais guère mieux. Je ne dormais quasiment plus depuis le début de ses envois, et quand je finissais par sombrer dans le sommeil, mes cauchemars étaient peuplés de femmes terrorisées, poursuivies par des figurines en métal. J'avais espéré dormir tard ce matin-là, puisqu'on était samedi et qu'Ally n'allait pas à l'école, mais les appels de John m'en ont ôté toute envie. Billy m'a téléphoné dans la foulée en m'annonçant que les appels provenaient des environs de Kamloops et que tous les policiers en service surveillaient les routes de la région. J'ai passé la matinée à m'accrocher avec Ally ; je la soupçonne de sentir que ma patience est à bout, et d'en profiter à chaque fois. Plus je la houspillais et plus elle s'énervait, jusqu'à m'arracher le portable des mains avant de le lancer à l'autre bout du salon. Heureusement, il a atterri sur le canapé. Et j'ai failli oublier qu'elle avait un anniversaire cet après-midi-là. Aussi avons-nous dû nous arrêter en catastrophe en chemin pour acheter un cadeau.

Ally voulait un talkie-walkie Spiderman pour son petit copain, mais il n'y en avait plus dans le magasin de jouets et il était trop tard pour courir ailleurs. Je lui ai promis que Jake adorerait tout autant un jeu éducatif, mais sa déception m'a clairement donné l'impression d'être la plus mauvaise mère au monde. Je l'ai déposée à l'anniversaire, et je

venais de rentrer à la maison avec l'intention de travailler à l'atelier quand le téléphone a sonné. Le numéro qui s'affichait sur l'écran du sans-fil ne me disait rien, mais j'ai reconnu l'indicatif de Victoria et pensé qu'il s'agissait d'un client.

C'était Julia. Elle s'est montrée très directe.

— Il vous a rappelée ?

— Euh...

La police m'avait recommandé de ne rien dire à personne, mais nous nous trouvons dans la même galère, toutes les deux, et j'ai jugé qu'elle avait le droit de savoir.

— Oui.

— Il vous a envoyé mes boucles d'oreilles. J'ai dû les identifier.

Je ne savais pas comment réagir, mais je ne crois pas qu'elle attendait de réponse.

— Vous a-t-il parlé de moi ?

Je me suis remémoré les mots de John : « C'était injuste de me cacher que j'avais un enfant. »

— Non.

— Je voulais déménager, mais Katharine pense qu'on ferait mieux de rester. Je n'arrive plus à dormir.

Elle s'exprimait d'une voix amère, pleine de reproches.

— Ils finiront par l'appréhender, ai-je tenté de la rassurer.

— C'est ce que prétend Sandy, mais on me l'a déjà promis tant de fois...

— Vous avez rencontré Sandy ?

— La police me tient informée.

Ravie de l'apprendre.

— Je vais vous quitter, a-t-elle conclu.

— Souhaitez-vous que je vous appelle si...

Si quoi ? De toute façon, elle avait déjà raccroché. Je me demandais bien quelle mouche l'avait piquée. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même.

J'ai composé le numéro de portable de Sandy.

— Je viens d'avoir Julia au téléphone.

— Vous l'avez encore appelée ?

De quel droit pensait-elle cela ? Le sang m'est monté à la tête.

— C'est *elle* qui m'a appelée.

— J'espère que vous ne lui avez pas parlé de l'enquête.

— Elle voulait savoir si John m'avait recontactée, et j'ai dit oui.

C'est tout.

— Sara, vous devez vous montrer prudente avec...

— Elle était au courant du premier appel et de l'envoi des boucles d'oreilles. Elle se serait montrée méfiante si j'avais tout nié en bloc. Elle m'a précisé que vous la teniez informée, de toute façon.

Comme Sandy ne répondait pas, j'en ai profité pour l'interroger.
— Qu'avez-vous découvert au sujet des poupées ? Il s'agit bien des cheveux des victimes, je suppose ?
— Nous attendons les résultats des analyses ADN.
— Vous avez prévenu les familles ?
— Il est encore trop tôt. Nous devons agir avec précaution. Les proches des victimes ne savent pas que le Tueur des Campings a pris contact avec vous.

— Dites-moi au moins que vous avez une piste, après tous les appels de ce matin.

Elle a répondu d'une voix sèche.

— Pas encore. Il se trouvait près de Cache Creek, à l'ouest de Kamloops. Ce ne sont pas les parcs naturels qui manquent dans le coin, il emprunte probablement des routes secondaires.

— Et s'il remontait vers le nord ?

— Évitez les spéculations, Sara.

Son ton de maîtresse d'école commençait à m'énervner sérieusement.

— Je croyais pourtant que c'était votre façon de fonctionner.

Je n'ai pas eu le temps d'être fière de ma petite repartie.

— Pas du tout. Nous analysons soigneusement les faits avant de tirer des conclusions, à partir d'indices incontestables.

— Très bien. Dans ce cas, quels *indices incontestables* nous permettraient de savoir ce qu'il fait dans la vie ? On sait qu'il se déplace beaucoup, je me disais qu'il était peut-être chauffeur de poids lourds, ou bien livreur ou...

— Ce sont des possibilités, en effet. Je vais entrer en réunion, mais souhaitez-vous que Billy vous rappelle pour en discuter ?

— Non, ça ira.

J'ai raccroché en fronçant les sourcils. Pourquoi cette femme m'en voulait-elle autant ?

*

J'ai travaillé dans mon atelier jusqu'à l'heure d'aller chercher Ally. Je m'acharnais sur ma petite table, mais le cœur n'y était pas. Les commentaires de John sur les couleurs chaudes du merisier ricochaient constamment à l'intérieur de ma tête. Pas étonnant qu'il aime un bois couleur rouge sang. Cette pensée macabre m'a fait frissonner. J'avais appris à accepter les longues absences d'Evan, l'été en particulier, même si ce n'était jamais facile. Il me manquait terriblement, et j'aurais aimé pouvoir lui téléphoner, mais il passait la journée en bateau.

Nous nous sommes appelés, ce soir-là, et j'en ai profité pour lui apprendre que ma grand-mère appartenait aux Premières nations. Il a trouvé ça formidable, mais c'était bizarre de savoir que Sandy, Billy

ou un autre écoutait notre conversation. Ça me dérange encore plus chaque fois que Lauren appelle et me fait des confidences, ignorant que nous sommes enregistrées. Je m'efforce de ne parler que des enfants ou du mariage, mais ça me tue de ne rien pouvoir lui avouer.

Nous avons finalement décidé d'aller acheter les robes des demoiselles d'honneur dimanche. Nous devons nous retrouver chez moi et prendre le Cherokee pour nous rendre à Victoria. Lauren avait prévu de préparer un gâteau et je savais qu'elle apporterait une thermos de café. Quant à Mélanie, je pouvais compter sur elle pour ne pas oublier son fichu caractère. Il ne me restait plus qu'à espérer que John me fiche la paix ce jour-là.

La fin d'après-midi s'est déroulée normalement, et je suis allée chercher Ally, si fatiguée qu'elle est tombée après son bain. Au moment de la border dans son lit, elle m'a annoncé que Jake avait déjà le même jeu en deux exemplaires. J'avais tellement mauvaise conscience que je lui ai promis de l'emmener bientôt voir un spectacle avec ses amis, ce à quoi elle a répondu : « Tu dis ça, mais tu vas encore oublier, maman. » J'ai juré le contraire, le cœur serré qu'elle puisse douter de moi. Quand je l'ai embrassée et qu'elle ne m'a pas rendu mon baiser, je me suis rassurée en me disant qu'elle était trop fatiguée. Evan a appelé un peu plus tard, et nous avons longuement discuté jusqu'à ce que la sonnerie de mon portable vienne interrompre la conversation.

— Une seconde, mon chéri.

J'ai regardé l'écran.

— C'est John.

— Rappelle-moi après.

J'ai appuyé sur la touche de prise d'appel du portable.

— Allô ?

— Sara...

— Comment allez-vous ?

— Tu aimes mes poupées ?

Il s'exprimait d'une voix pâteuse, je me suis demandé s'il n'avait pas bu. J'entendais des bruits de voitures derrière lui.

— Vous êtes sur la route ?

— Je t'ai posé une question.

L'une des phrases préférées de mon père adoptif quand j'étais jeune, qui me donnait tout sauf l'envie de lui répondre.

— Oui, je les aime. Je vous l'ai déjà dit.

— Je... je n'étais pas certain qu'elles te plairaient.

Toujours la même voix pâteuse. Le mieux était de le laisser continuer.

— C'est comme ça que ça devrait toujours se passer. Une conversation entre un père et sa fille.

— Bien sûr.

J'entendais sa respiration au bout du fil.

— Ça m'a beaucoup touché que vous me donniez ces poupées. Je sais à quel point vous y tenez.

Je lui ai laissé le temps de répondre, mais il gardait le silence.

— J'aime bien discuter avec vous. Je vous trouve très intéressant.

Lui laisser croire que j'éprouvais de l'attraction pour lui me tuait littéralement.

— Ah bon ?

— Vraiment. Vous avez toujours des histoires géniales.

— Rappelle-moi de te raconter la fois où j'ai tué un ours d'une seule balle de .22 long rifle. Ce crétin me poursuivait... Tu savais que les grizzlys chassent les autres ours et qu'ils les tuent ?

Je n'ai pas eu le temps de répondre, car un coup de klaxon venait d'éclater derrière lui.

— À bientôt.

Et il a raccroché.

J'ai rappelé Evan en lui racontant la conversation que je venais d'avoir.

— C'est bizarre.

— Je dois aller à Victoria avec mes sœurs demain, je ne sais pas comment réagir s'il m'appelle.

— Traite-le comme n'importe quelle personne normale : dis-lui simplement que tu es occupée.

— Sauf que ce n'est *pas* une personne normale.

— Il n'y a pas que John dans la vie. Comment s'est passée la fête anniversaire d'Ally ?

— J'ai failli l'oublier, parce que John m'a appelée trois fois, ce matin. Nous avons dû trouver un cadeau pour Jake à la dernière minute, et Ally était très perturbée.

— Pauvre petite. Elle sent que tu la négliges.

— Je te demande pardon ? J'ai bien entendu ? Tu viens de dire que je *négligeais* ma fille ?

— Pas dans le sens littéral. Évitions de nous aventurer sur un terrain aussi glissant.

— C'est toi qui m'y as entraînée, Evan. Je me sens déjà assez coupable sans que tu aies besoin d'en rajouter.

— Je m'excuse. Je sais à quel point c'est difficile pour toi.

Nous avons gardé le silence un long moment. J'imaginai Sandy dans une pièce quelconque, un casque sur les oreilles, m'écoutant régler mes problèmes de couple avec son petit sourire condescendant.

— Je te suis très reconnaissante de tout ce que tu fais pour moi...

— Je suis sincère.

— Je sais, mais je suis assez grande pour me débrouiller toute seule.

Il a éclaté de rire.

— Et je te signale que c'est ce que j'ai fait pendant des années, Evan.

— Il faut bien avouer que tu étais dans un état épouvantable avant de tomber amoureuse de moi.

Cette fois, c'est moi qui ai éclaté de rire. Je me fichais éperdument que Sandy nous écoute.

*

Les filles ont débarqué le lendemain matin vers 9 h 30, juste quand je rentrais, après avoir déposé Ally chez Meghan. Nous sommes montées toutes les trois dans mon Cherokee. Lauren avait apporté des scones tout frais et une thermos de café. Le trajet s'est déroulé dans la bonne humeur, tout le monde parlait en même temps, Lauren mettant de l'ambiance en multipliant les blagues autour du mariage. Même Mélanie était en forme, ce qui ne l'a pas empêchée de me mettre dans l'embarras lorsqu'elle a voulu se servir de mon portable, parce qu'elle avait oublié le sien. Elle m'a regardée bizarrement en remarquant mon hésitation, alors j'ai sorti le téléphone de mon sac et le lui ai donné. J'étais terrorisée à l'idée que John puisse appeler au même moment, mais elle s'est contentée de téléphoner brièvement à Kyle.

La matinée est passée comme le vent, à courir les boutiques du centre-ville. Nous avons dégoté la robe idéale pour les demoiselles d'honneur, un modèle de mousseline d'un vert sauge lumineux qui allait parfaitement aux deux filles. Nous avons ensuite déjeuné dans un pub irlandais dominant le bassin du port. Ça me faisait le plus grand bien de passer une journée normale à rire et discuter de tout et de rien. J'en avais oublié que ma vie n'avait rien de normal.

Nous sommes rentrées, les filles ont récupéré leurs voitures respectives et je suis allée chercher Ally. À peine revenue, j'ai sorti le portable de mon sac pour le mettre à charger. Vingt appels en absence.

Le journal d'appel m'a appris qu'ils émanaient tous de John et de Billy. En vérifiant ma messagerie, j'ai trouvé un message du policier me demandant de le rappeler d'urgence. Quelqu'un d'autre avait raccroché cinq fois sans laisser de message. Je ne comprenais absolument pas pourquoi je n'avais pas entendu la sonnerie.

J'ai attrapé le sans-fil, composé mon propre numéro, et le portable s'est mis à vibrer dans ma main. Un bouton sur le côté permet de passer de la sonnerie au vibreur, mais je n'avais pas touché à mon téléphone de la journée. Le bouton du vibreur avait dû s'enclencher dans mon sac au moment où je rangeais mon porte-cartes.

J'ai immédiatement appelé John, mais son portable était éteint. J'ai composé le numéro de Billy et suis tombée sur sa messagerie. Je lui ai

laissé un message.

J'ai tourné en rond pendant une heure, les yeux rivés sur le téléphone dans l'espoir qu'il sonne, inquiète que Billy ne m'ait pas rappelée. Je m'efforçais de rester calme pour qu'Ally ne perçoive pas mon trouble. John a fini par m'appeler quand je venais de la coucher. J'ai pris les devants.

— Je suis désolée d'avoir manqué vos appels. Mon portable était sur vibreur et je ne savais pas...

— Tu l'as fait *exprès*.

— Mais non, c'est ce que j'essaye de vous expliquer. Je ne l'ai pas du tout fait exprès, le téléphone se trouvait au fond mon sac et je ne savais pas qu'il était sur vibreur. Vous n' imaginez pas le bazar que j'ai là-dedans ! Et je me trouvais dans un endroit bruyant.

J'ai attendu sa réaction en retenant mon souffle.

— Je ne te crois pas, Sara. Tu mens.

— Pas du tout ! Je vous jure. Jamais je ne...

Il avait déjà raccroché.

*

Et voilà où j'en suis. J'ai aussitôt appelé Billy, que je n'avais jamais senti aussi proche de la fureur.

— Que s'est-il passé, Sara ?

Au bout de quelques minutes, le ton de sa voix avait changé et il me disait de ne pas m'en vouloir, qu'il s'agissait d'un concours de circonstances. Je doute que Sandy ait été d'accord. J'avais à peine raccroché avec son collègue qu'elle me téléphonait à son tour. Je lui ai confirmé que je n'avais vraiment pas fait exprès de me mettre sur vibreur, et je pense qu'elle a fini par me croire, mais je sentais bien qu'elle était en colère. Elle m'a expliqué que les appels de John émanaient tous des environs de Kamloops, mais qu'il avait constamment veillé à rester dans des zones très fréquentées. La police avait contrôlé de nombreux véhicules, en vain.

Sandy avait même posté une voiture de patrouille en face de chez moi au cas où mon père aurait décidé de prendre le ferry et de venir me trouver en personne. Quand je lui ai demandé si elle le croyait capable de représailles, elle a réagi avec sa brusquerie habituelle.

— Nous ne tarderons pas à le savoir, mais s'il est assez bête pour tenter quoi que ce soit, nous le coïncerons.

Je n'ai plus reçu d'appel de John depuis. J'aimerais pouvoir vous dire que ça me fait plaisir.

ONZIÈME SÉANCE

Je suis *incapable* de rester assise plus d'une seconde. Il faut que je bouge, que je marche. J'ai mal aux jambes tellement je suis énervée. Je me doute que ça doit vous rendre dingue de me voir tourner dans tous les sens, mais vous ne m'avez pas vue chez moi ! Je vais d'une fenêtre à l'autre, je tire les stores, je les remonte, je ramasse la poussière avant d'abandonner la pelle à moitié pleine dans un coin, je range la moitié des assiettes dans le lave-vaisselle, je m'occupe du linge, je me gave de crackers au beurre de cacahuète, je me précipite à l'étage consulter Google et je saute d'un site à un autre jusqu'à ce que je n'aie plus les yeux en face des trous.

Ensuite, j'appelle Evan, qui me conseille de faire du yoga, de la gym, d'aller promener Moose, au lieu de quoi je m'engueule avec lui pour n'importe quel prétexte.

Je prends des notes, je dresse des tableaux, je multiplie les graphiques, mon bureau est couvert de Post-it sur lesquels je gribouille tout ce qui me passe par la tête, et ça ne sert à rien. Je ne regarde même pas mes e-mails professionnels, ou alors j'y réponds n'importe comment. J'essaye pourtant de me concentrer, mais je finis par perdre les pédales.

*

À peine rentrée chez moi en sortant de chez vous, la dernière fois, j'ai vu débarquer Sandy et Billy. Mon estomac a fait un triple salto en voyant leurs têtes, quand je leur ai ouvert la porte.

— Qu'y a-t-il ?

— Nous serons mieux à l'intérieur pour en discuter.

J'ai regardé Billy dans les yeux.

— Dites-moi d'abord ce qui se passe. Ally ?

— Elle va bien.

— Evan ?

— Vos proches se portent tous bien. Allons à l'intérieur. Vous avez du café ?

Je nous en ai servi avant de m'appuyer contre le plan de travail, dont le rebord me rentrait dans les reins, les mains serrées autour de mon mug tiède. Billy a avalé une gorgée, mais Sandy ne touchait pas à sa tasse. Son chemisier blanc était tout taché et elle était coiffée

comme l'as de pique, sans parler des valises qu'elle avait sous les yeux.

— Il a tué quelqu'un ? ai-je demandé.

Elle a posé sur moi un regard dur.

— Une campeuse a disparu ce matin, près de Kamloops, dans le parc naturel de Greenstone Mountain. Son petit ami a été retrouvé mort près de leur tente.

J'en ai lâché mon mug qui a explosé par terre en arrosant copieusement le jean de la policière. Elle n'a même pas baissé les yeux, et personne n'a esquissé un geste pour nettoyer.

J'ai mis mes mains sur mon visage.

— Mon Dieu... Vous êtes sûre ? Peut-être que...

— C'est le suspect numéro un. Les douilles retrouvées sur place concordent.

— C'est ma faute.

Billy a voulu me rassurer.

— Non, Sara. C'était son choix.

Sandy n'a rien ajouté.

— Qu'allons-nous faire ? Et la fille ?

— Pour l'heure, nous fouillons les environs à la recherche du corps.

— Vous pensez qu'elle est morte ?

Ils n'ont pas répondu.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Billy a hésité.

— Son identité n'a pas encore été transmise aux médias.

— Je ne suis pas les médias. Dites-moi comment elle s'appelle.

Billy a regardé Sandy, qui a répondu à ma question.

— Danielle Sylvan. Et son copain, Alec Pantone.

J'ai vu en pensées une jeune femme fuyant au milieu des fourrés, poursuivie par John, un fusil entre les mains, et je me suis demandé quand je recevrais sa poupée, en contemplant les débris du mug et la mare de café.

— De quelle couleur sont ses cheveux ?

Comme ils ne réagissaient pas, j'ai relevé la tête. La panique m'a envahie.

— De quelle *couleur* sont ses *cheveux* ?

Billy s'est éclairci la gorge, mais Sandy a été plus rapide.

— Elle a des cheveux longs châains ondulés.

La pièce s'est mise à tourner autour de moi et je me suis agrippée au plan de travail. Billy s'est levé précipitamment et m'a prise par les épaules.

— Ça ne va pas, Sara ?

J'ai répondu non de la tête.

— Vous voulez prendre l'air ?

— Non.

J'ai pris plusieurs fois ma respiration.

— Je... ça va aller.

Billy s'est adossé au plan de travail à côté de moi. Les bras croisés, il se massait machinalement les biceps à travers son blouson coupe-vent noir. De l'autre côté de la table, Sandy irradiait la colère.

Je me suis tournée vers elle.

— Vous pensez que c'est ma faute.

— Ce n'est la faute de personne. C'est un tueur, nul ne sait ce qui déclenche ses crises.

— Mais il n'a jamais tué aussi tôt dans l'année. Jamais au mois de mai.

Les pupilles dilatées, elle me fixait de ses yeux injectés de sang dont le bleu froid avait viré au noir. Son visage était comme parcheminé.

— Vous êtes persuadée qu'il est allé tuer quelqu'un parce que je n'ai pas répondu à ses appels.

— Nous ne savons pas ce que...

— Dites-le, Sandy. Avouez que vous me jugez responsable.

Elle refusait de baisser les yeux.

— Oui, je pense que ces appels manqués ont déclenché chez lui le besoin de trouver une victime. Et non, je ne vous juge pas responsable.

L'horreur de la situation m'a frappée de plein fouet. Je me suis tournée vers Billy.

— Quel âge avaient-ils ?

— Alex avait vingt-quatre ans et Danielle vingt et un.

J'ai pensé à leurs parents lorsqu'on leur annoncerait la nouvelle, m'enfonçant les poings dans les orbites.

Ne plus rien voir. Ne plus rien penser.

— Que proposez-vous ?

— Son téléphone n'émet pas de signal actuellement, mais nous aimerions que vous tentiez de le rappeler. Au cas où.

Billy a saisi mon portable sur son chargeur et me l'a tendu. Mais il me fallait des précisions.

— Comment suis-je censée me comporter ?

Billy a hoché la tête.

— Bonne question. Vous allez devoir mettre au point un plan avant de...

Sandy l'a interrompu.

— Commencez par lui dire combien vous êtes désolée, affichez tout le remords dont vous êtes capable et observez sa réaction. Attendez de voir s'il vous annonce quoi que ce soit de lui-même, mais ne lui dites pas que vous êtes au courant. Les télévisions n'en parleront pas avant ce soir.

Billy a approuvé d'un mouvement de tête, mais j'ai remarqué que

son cou était tout rouge. L'autoritarisme de sa collègue l'agaçait. Celle-ci a serré le poing sur la table en me regardant composer le numéro. Elle s'était rongé les ongles jusqu'au sang.

John avait apparemment débranché son téléphone. J'ai fait non de la tête.

Sandy s'est levée.

— Nous nous envolons pour Kamloops cet après-midi. Continuez d'essayer de le joindre. Nous vous appellerons si nous avons du nouveau.

Je les ai raccompagnés jusqu'à la porte.

— Y a-t-il encore une chance qu'elle soit vivante ?

Les traits de Billy étaient tendus.

— Bien sûr. Nous ferons de notre mieux pour la retrouver.

Mais, je l'ai lu dans leurs yeux, ils savaient qu'un cadavre les attendait à Kamloops.

*

Je n'ai pas arrêté de me retourner dans mon lit toute la nuit en repensant aux paroles de Sandy. Et ma culpabilité s'est transformée en colère quand j'ai réfléchi à l'inefficacité de la police. Pourquoi les enquêteurs n'avaient-ils pas posté des patrouilles dans les parcs naturels ? Ils savaient bien que John se trouvait à Kamloops. Je suis sortie de mon lit et j'ai rejoint mon bureau où j'ai appris, en effectuant une recherche sur Google, que le parc où s'était déroulé le drame était immense. Comment la retrouver ? Et comment *le* retrouver ?

J'ai tenté de le joindre à plusieurs reprises, mais son téléphone était toujours éteint. Je répétais mentalement les phrases que je prononcerais s'il décrochait. *Pourquoi avoir fait ça ? Est-elle morte rapidement ?* Cette seconde interrogation me hantait. Je *sentais* la peur de Danielle. Elle me rongait la peau, vrillait chacun de mes muscles, hurlait dans ma tête. *C'est à cause de toi !*

Evan m'a téléphoné ce soir-là, alors qu'Ally était déjà couchée, et j'ai pleuré tout du long de notre conversation. Je m'efforçais de ne pas prononcer de phrase accusatrice, mais ma pensée a fini par sourdre.

— Tu me reproches constamment de rester scotchée à mon téléphone ! J'essayais juste de ne penser à rien et de m'amuser, comme tu me l'avais recommandé, et...

— Je ne savais pas qu'il...

— Je te l'ai *dit*, mais tu me répétais que je m'inquiétais pour rien, et voilà que deux autres personnes sont mortes.

— Sara, j'essayais de t'aider. C'est toi ma priorité, pas lui. Je sais bien qu'il a commis un acte horrible, mais ce n'est pas ta faute. Tu le sais, non ?

— Si j'avais répondu au téléphone, ils seraient toujours vivants.

— Et si tu prenais la machine à remonter le temps et que tu assassinais Hitler, des millions de...

— Ce n'est pas pareil. Je n'ai aucun moyen de contrôler ce qui se passait à cette époque-là, alors que j'aurais pu empêcher ce drame.

— Tu n'y peux strictement rien, mais je sais que tu vas t'en vouloir, quoi qu'il advienne.

— J'aimerais tant que tu comprennes pourquoi je me trouve dans un tel état.

— Je comprends. Ce qui est arrivé est horrible, mais à chaque fois que tu te mets dans ces états, ça me stresse. Tu dois essayer de prendre du recul.

— Ce n'est pas aussi simple, Evan. Je n'arrive pas à enfouir ma tête dans le sable, comme tu le fais en permanence.

Je m'étais exprimée d'une voix tranchante dont j'ai été la première surprise. Mon fiancé a laissé passer un long silence.

— Je te signale que ce n'est pas moi, le coupable.

— Je suis désolée. Toute cette histoire est atroce et tu me manques terriblement.

— Tu me manques aussi. Je rentre à la maison ce week-end, d'accord ?

— Je croyais que tu avais un groupe important ?

— Je vais demander à Jason de prendre le relais. Tu as besoin de moi.

— Bon sang, Evan, j'aimerais pouvoir te dire de ne pas rentrer, mais j'ai vraiment besoin de toi.

Je me suis mouchée sur ma manche.

— Je n'arrête pas de voir le visage de la fille. Je l'imagine avec son petit copain, et puis John qui les surprend avec un fusil, elle voit son petit ami abattu sous ses yeux, elle s'enfuit et...

Je sanglotais.

— Ma chérie...

Evan semblait complètement démuni.

— Arrête de penser à tout ça, je t'en supplie.

— Je n'y arrive pas. Je me dis que ça pourrait être toi, et alors...

— Maman ?

La voix d'Ally, depuis le palier du premier étage. Je me suis raclé la gorge en m'efforçant de prendre mon ton le plus agréable.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon trésor ?

— J'arrive pas à dormir.

— Je te rejoins dans une minute.

Evan et moi nous sommes dit au revoir, puis je me suis passé le visage à l'eau froide en espérant qu'Ally ne remarque pas mes yeux gonflés. Serrée contre elle dans son lit, Moose à nos pieds, je caressais ses cheveux en lui chatouillant doucement le dos. J'ai pensé à la mère

qui venait d'apprendre la disparition de sa fille. Comment la câlinait-elle dans son lit, quand elle était petite ? Que penserait-elle si elle savait que sa fille était morte parce que mon portable se trouvait en position vibreur ?

Ally assoupie, je suis sortie tout doucement de son lit. Moose a relevé la tête, mais je lui ai fait signe de ne pas bouger et il est resté allongé sur la couette Barbie. Dans mon bureau, j'ai tapé le nom de Danielle Sylvan sur Google. J'espérais ne rien trouver, mais j'ai découvert un article de journal vantant ses talents de bénévole au sein d'une association d'alphabétisation. J'ai failli me trouver mal en voyant le sourire qu'elle arborait face à un groupe d'enfants, une pile de livres dans les bras. Sa chevelure d'un châtain tirant sur le roux faisait ressortir sa peau blanche. J'ai transféré l'article à Billy, sachant qu'il ne quittait jamais son BlackBerry, avec un message : « Vous l'avez retrouvée ? » Dix longues minutes se sont écoulées avant qu'il me réponde : « Pas encore. »

J'ai éteint l'ordinateur et me suis couchée en laissant mon portable sur la table de nuit. Je me suis tournée et retournée pendant des heures.

C'est ta faute. Tout est ta faute. Ta faute.

*

Ally était de méchante humeur le lendemain matin. « Je veux pas mettre mon imperméable. » « Je veux les chaussettes bleues. Non ! Les jaunes ! » « Evan rentre quand ? » « J'en ai marre des céréales. » J'ai finalement réussi à la préparer et nous sommes parties. À un peu plus d'un kilomètre de son école, mon portable a sonné au fond de mon sac. Ma fille, qui chantonnait sur son siège en dodelinant de la tête au rythme des essuie-glaces, s'est alors mise à chanter à tue-tête. J'ai paniqué en reconnaissant le numéro de John.

— Ally Baba, c'est un client important, alors je te demande d'être sage. D'accord ?

Elle a continué à chanter. Le téléphone sonnait toujours, et j'ai dû hausser le ton.

— Ally, ça suffit.

Elle m'a regardée.

— C'est interdit de téléphoner en conduisant, maman. C'est dangereux.

— Tu as raison. D'ailleurs, maman s'arrête.

J'ai rangé le Cherokee sur le bas-côté.

— Ce monsieur a vraiment besoin de moi, alors je te demande d'être super sage. D'accord ?

La pluie tombait à verse. Elle s'est donc amusée à dessiner des formes sur la buée de sa vitre. Elle m'en voulait, mais se tenait

tranquille. J'ai décroché précipitamment.

— Allô ?

— Sara.

Il parlait d'une voix rauque et éraillée, comme s'il avait trop crié.

— Je suis sincèrement désolée de ce qui s'est passé. Le vibreur s'est enclenché par erreur, mais ça ne se reproduira plus, je vous le promets.

J'ai retenu mon souffle, prête à affronter un tir de barrage, mais il n'a rien répondu. Je me suis tournée vers ma vitre en m'exprimant doucement, de façon à ce que ma fille ne puisse pas m'entendre.

— John, ils ont parlé à la télé hier soir d'une femme qui avait disparu.

Il restait silencieux. J'entendais des voitures en bruit de fond, ainsi qu'un battement sourd et régulier. J'ai tendu l'oreille. Ally s'est alors mise à donner des coups de pied dans mon siège. Tout en attendant que John réagisse, j'ai ouvert la boîte à gants à la recherche d'un carnet et d'un stylo que j'ai tendus à ma fille en lui faisant signe de dessiner. Elle a croisé les bras d'un air buté. Lorsque je lui ai lancé un regard d'avertissement, elle a regardé le paysage.

— Vous êtes toujours là ?

Le battement avait augmenté d'intensité.

— Tu n'aurais pas dû ignorer mes appels. J'avais besoin de toi.

— Je suis vraiment désolée, mais je suis là, à présent. Pourquoi ne pas me dire où elle se trouve ?

Il a répondu d'une voix morne.

— Elle est avec moi.

Une lueur d'espoir s'est allumée dans ma tête, puis je me suis aperçue qu'il n'avait pas précisé si elle était vivante.

— Comment va-t-elle ?

Ally a recommencé à m'envoyer des coups de pied. J'ai emprisonné sa jambe en lui lançant un nouveau regard courroucé. Elle s'est dégagee et s'est mise à sauter, debout à l'arrière. J'ai posé ma main sur le micro du téléphone.

— Tu arrêtes immédiatement, ou bien tu ne dors pas chez Meghan dimanche.

Elle a sursauté puis s'est rassise.

La voix de John a repris à l'autre bout du fil.

— Je suis perdu.

Je devais répondre, et vite. *Réfléchis, Sara, réfléchis bien. Il a besoin de les dépersonnaliser. Essaye de la rendre réelle à ses yeux.*

— Ils ont précisé à la télé qu'elle s'appelait Danielle. Elle a des proches qui tiennent à elle, John. Ses parents ont envie qu'elle rentre à la maison et...

— J'avais besoin de toi. Le bruit devenait insupportable, je ne

pouvais plus attendre.

Un regard dans le rétroviseur m'a indiqué qu'Ally avait repris ses dessins sur la vitre.

— Peut-être, mais vous pouvez me parler, à présent. Laissez-la rentrer chez elle, d'accord ?

La même voix morne.

— Ce n'est pas aussi simple.

J'ai grimacé en me souvenant avoir dit la même phrase à Evan.

— Mais si. Je sais que vous pouvez y arriver. Le tout est de prendre un peu de recul et d'y réfléchir.

Le martèlement s'est arrêté derrière lui. Pouvait-il s'agir de Danielle ? Et si elle s'était évanouie ?

La pluie commençait à faiblir. J'ai couvert le micro du portable en me tournant vers Ally qui continuait ses dessins sur la vitre.

— Je descends une minute de la voiture, ma chérie.

Elle a ouvert de grands yeux.

— Maman ! Non, ne me laisse...

— Je suis juste là !

J'ai ouvert ma portière et suis restée à côté du Cherokee en lui adressant un sourire.

— Écoutez-moi, John. Vous pourriez lui bander les yeux, la conduire n'importe où et la déposer.

— Ça ne marchera pas.

La pluie retombait de plus belle et je me suis retrouvée trempée, aspergée par les véhicules qui passaient.

— Bien sûr que si. Vous aurez disparu depuis belle lurette quand on la retrouvera. Jamais ils ne vous attraperont.

— Ce n'était pas ce qui était prévu.

J'ai entendu un claquement sec, comme s'il avait donné un coup de poing dans le mur.

— Ça va, John ?

Seule sa respiration lourde me répondait. J'ai tenté une tactique différente.

— Je sais bien que vous n'avez pas envie de tuer Danielle. Ils ont montré sa photo à la télé, elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. C'est la fille de quelqu'un, elle aussi. Vous devez la laisser partir.

Silence.

— John ?

Il avait raccroché.

*

Je suis remontée dans le Cherokee et j'ai poussé le chauffage à fond en regardant machinalement s'agiter les essuie-glaces. Le portable

était brûlant dans le creux de ma main. Ally m'a parlé, mais je ne l'entendais pas. Je n'avais peut-être pas dit ce qu'il fallait, j'aurais dû...

— Maman, je vais être en retard à l'école.

Le téléphone sonnait à nouveau.

— Je sais, ma chérie, je suis désolée, mais maman doit répondre. Ensuite, on y va, c'est promis.

Elle a poussé un grognement mécontent. Je lui ai adressé un sourire timide, mon cœur battant à cent à l'heure. Il s'est calmé lorsque j'ai reconnu le numéro de Billy. Ally multipliait les coups de pied en chantant de plus belle, mais je n'ai même pas essayé de l'arrêter.

— Billy, Dieu soit loué.

— Nous avons pu localiser l'appel. Il se trouve à Kamloops, nous passons la ville au peigne fin. Toutes nos équipes sont mobilisées, mais je ne voudrais pas vous donner de faux espoirs.

— Elle est en vie... Je le sais !

J'ai entendu des voix derrière, et Sandy a pris le relais.

— Si jamais il vous rappelle, essayez de le garder en ligne le plus longtemps possible. Laissez-le parler. Autant ne pas prendre de risques si jamais il ne l'a pas encore tuée.

— Que dois-je lui dire ? J'ai peur de ne pas réagir convenablement.

— Avancez prudemment.

— Ça veut dire quoi ? Je dois lui parler d'elle, oui ou non ?

Sandy a poussé un soupir.

— Gardez votre calme à tout moment. Il a besoin de croire que vous vous intéressez à lui, que vous regrettez. Il s'est senti rejeté lorsque vous avez ignoré ses appels.

— Je n'ai rien ignoré du tout !

— Sara, vous croyez que c'est le moment de se battre sur des mots ? La vie d'une jeune femme dépend peut-être de cette conversation. Que faites-vous maintenant ?

J'ai serré les dents pour ne pas l'envoyer promener.

— Je dois conduire Ally à l'école.

— Elle se trouve avec vous ?

— Je l'emmenais à l'école quand il a appelé, mais il ne l'a pas entendue.

— Si jamais il apprend que vous avez un enfant dont vous ne lui avez jamais parlé...

— Ce n'est pas mon intention, Sandy. Ally passe avant tout. Et elle est en retard, à la minute où je vous parle.

— Déposez-la et appelez-nous.

J'ai serré les dents.

— Parfait.

Je venais de démarrer quand ma chérie m'a posé une question.

— La dame va bien, maman ?
Préoccupée par la conversation que je venais d'avoir, j'ai répondu distraitemment.
— Quelle dame, ma chérie ?
— Celle dont tu parlais avec ton client. Tu disais qu'elle avait disparu.
Et merde.
— Oui, elle s'est perdue en rentrant chez elle, mais la police va bientôt la retrouver.
— J'aime pas quand tu es tout le temps au téléphone.
— Je sais, mon amour. Et je te remercie très fort d'avoir été aussi sage.
Elle s'est tournée vers sa fenêtre.

*

Je suis descendue de voiture devant l'école et me suis sentie obligée de faire un gros câlin à Ally en voyant son air pincé et ses épaules voûtées. Je l'ai regardée dans les yeux.

— Ally Baba, je sais que je n'ai pas été la meilleure maman du monde, ces temps derniers, mais je te promets de me rattraper. Evan rentre ce week-end à la maison, nous irons nous promener tous ensemble.

— Avec Moose ?

— Bien sûr !

J'ai poussé un gros soupir intérieur en la voyant sourire. Elle a couru jusqu'à la porte de l'école et s'est retournée.

— J'espère que la police retrouvera la dame perdue, maman.

Et moi, donc.

À peine rentrée chez moi, je téléphonais à Billy.

— Que dois-je faire ?

— S'il vous rappelle, suivez les conseils de Sandy. N'oubliez jamais qu'il a besoin de vous. Il est extrêmement fragile psychologiquement et vous êtes la seule personne sur laquelle il pense pouvoir compter. Je ne serais pas surpris qu'il vous contacte très vite.

Mais il n'a pas rappelé. J'ai fini par rallier mon atelier, sans arriver à me concentrer. J'avalais café sur café, avec l'effet que vous pouvez imaginer, en effectuant des recherches sur Internet à propos des tueurs en série et des techniques de négociation en cas de prise d'otages, tout en me demandant quel sort attendait Danielle. Je bombardais Billy de liens par e-mail, et chacune de ses réponses, même lapidaire, me calmait : « Bravo, continuez. » J'ai repensé à ce que m'avait déclaré John sur les pulsions qui le poussaient à agir. Je comprenais très bien ce qu'il ressentait, et ce n'était pas pour me rassurer.

Nous étions en train de dîner quand mon portable a sonné. C'était John.

Ally a fait la moue en me voyant quitter la table.

— J'en ai pour une minute, ma chérie. Si tu finis tout ton dîner, nous regarderons un film ensemble. Mais tu dois me promettre d'être sage comme une image.

Elle a acquiescé en soupirant avant de plonger sa cuillère dans la purée. Je me suis précipitée dans le salon.

— John, je suis si contente que vous rappeliez. Je m'inquiétais.

Il n'a rien répondu.

— Comment va Danielle ?

— Elle n'arrête pas de pleurer.

La frustration qui émanait de sa voix était terrifiante.

— Il est encore temps de la relâcher. Pour moi, je vous en prie. Elle n'a rien fait de mal. Tout est ma faute.

J'ai retenu mon souffle, mais il n'a rien répondu.

— Laissez-moi lui parler.

— Ce ne serait pas bon pour toi.

Un père qui refuse le deuxième gâteau que sa gamine lui réclame.

— Que comptez-vous faire ?

— Je ne sais pas.

Même frustration rentrée.

— Souhaitez-vous que nous parlions un peu ? Vous m'avez demandé quel était mon plat préféré, l'autre jour. Je me posais la même question à votre sujet. Vous êtes allergique à certains aliments, par exemple ?

— Non, mais je n'aime pas beaucoup les olives.

— Moi non plus. Et je déteste le foie.

Il a émis un bruit dégoûté.

— Le foie est le filtre du corps.

— Exactement.

J'ai éclaté d'un rire qui sonnait faux.

— John, vous m'avez dit ce matin que le bruit devenait insupportable. Que vouliez-vous dire ? Vous l'entendez, en ce moment ?

À condition de comprendre, je tenais peut-être la clé de la libération de Danielle.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Comme vous voulez. Je me demandais simplement si vous vouliez que je vous aide.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je me disais que ça pourrait

vous aider d'en parler avec moi.

— On tourne en rond. Je te rappellerai plus tard.

— Attendez ! Dites-moi si Danielle...

Trop tard.

J'ai jeté le portable sur le canapé, et je me tenais la tête entre les mains quand il a sonné à nouveau. Billy.

— Bien joué, Sara. Il n'a pas bougé de Kamloops et nous avons pu affiner la localisation. Nous allons installer des barrages sur les artères principales.

— Il ne risque pas d'établir un lien avec moi ?

— Nos hommes feront semblant de procéder à des contrôles d'alcoolémie. Nous approchons du but, Sara. Je ne crois pas qu'il veuille la tuer, vous parviendrez peut-être à le convaincre de la relâcher.

— Vous le croyez sincèrement, Billy ? Les tueurs relâchent-ils jamais leurs proies ?

— Tout dépend du risque qu'elle lui fait prendre. « La victoire appartient à celui qui sait exploiter le caractère de l'autre. »

— En clair, s'il vous plaît.

— Vous devez le flatter, le convaincre que vous le prenez pour un type bien. Il a envie d'être votre père. Traitez-le comme tel.

J'ai senti mes intestins se nouer.

— J'essayerai. Je vous laisse.

J'ai tout juste eu le temps de gagner les toilettes.

*

Evan est rentré le lendemain matin. Je l'ai serré à l'étouffer, il a eu toutes les peines du monde à se libérer. Je le suivais comme un petit chien tandis qu'il rangeait ses affaires, en lui expliquant les derniers développements. J'étais dans un état de nervosité extrême, sursautant au moindre bruit et n'arrêtant pas de parler. Le savoir là, prêt à s'occuper d'Ally au cas où John appellerait, était un vrai soulagement.

Ma fille n'avait pas oublié ma promesse d'une sortie à trois et elle s'est empressée d'en parler à Evan pendant qu'il préparait des croque-monsieur et de la soupe à la tomate. Après le déjeuner, nous sommes allés nous promener sur la digue avant de rejoindre le parc Maffeo Sutton, dont Ally adore l'aire de jeux, sans parler du marchand de glaces. Je m'efforçais de profiter de chaque instant sans pouvoir m'empêcher de sortir le portable de ma poche à tout bout de champ, afin de vérifier qu'il n'était pas en position vibreur.

Evan et moi avons commandé deux chocolats chauds, en plus de la coupe de glace d'Ally, qui a insisté pour qu'on en achète une aussi pour Moose.

Nous nous sommes installés à l'extérieur, sur une table donnant sur

la marina. Nous regardions les promeneurs déambuler sur la jetée avec chiens et poussettes quand mon portable a sonné. Evan s'est statufié et mon estomac a fait un bond dans mon ventre jusqu'à ce que je constate qu'il s'agissait de Billy. J'ai murmuré son nom à mon fiancé qui a hoché la tête et s'est éloigné en direction des toilettes.

Billy m'a expliqué qu'ils fouillaient les campings et les motels en visionnant les enregistrements des caméras de surveillance. J'ai raccroché à l'instant précis où Ally renversait son chocolat chaud sur son manteau. Je partais chercher des serviettes en papier quand mon portable a sonné sur la table. Au moment où je me retournais, j'ai vu ma fille prendre le téléphone.

Non ! Ne réponds pas !

J'ai couru jusqu'à la table, et j'y étais presque quand elle a déclaré d'une voix chantante : « Maman ne peut pas répondre, elle est occupée avec moi ! » Et elle a raccroché. Puis elle m'a tendu le portable et s'est penchée sur sa coupe de glace. Je l'ai attrapée par les épaules, lui faisant lâcher sa cuillère.

— Ally, je t'ai *interdit* de toucher à mon portable !

Ses yeux se sont remplis de larmes.

— Mais tu arrêtes pas de téléphoner.

La femme assise à la table voisine m'a lancé un regard assassin avant de s'entretenir à voix basse avec son compagnon. J'ai lâché ma fille et ouvert le téléphone.

Evan est alors sorti de la boutique en courant.

— J'ai entendu des cris. Que se passe-t-il ?

J'ai ouvert le journal d'appel. *Pourvu que ce soit Billy...* Mais j'ai reconnu le numéro de John.

Je me suis transformée en statue de sel devant les yeux de mon fiancé.

— Sara, explique-moi ce qui s'est passé.

J'étais dans l'incapacité totale de lui répondre. Ally s'est mise à pleurnicher.

— J'ai dit au monsieur que maman était occupée.

Il est devenu tout pâle ; j'ai hoché la tête, une main sur les lèvres. J'ai repoussé le bras qu'il voulait passer autour de mes épaules.

— Laisse-moi réfléchir.

Ne penser à rien. Respirer.

Je me suis éloignée de quelques mètres et j'ai composé le numéro. J'ai dû m'y reprendre à deux fois. John a décroché à la première sonnerie.

— Je regrette infiniment..., ai-je commencé.

— Tu m'as menti.

Et il a raccroché.

Je me suis retournée. Evan s'était assis à côté d'Ally qu'il serrait

contre lui. Nos regards se sont croisés. Voyant mon désarroi, il s'est levé, a débarrassé la table et s'est approché avec la petite de la balustrade métallique à laquelle je m'agrippais. Ma fille refusait de me regarder.

— Retournons à la voiture, Ally. Je crois que ta maman a froid.

J'ai feint de frissonner en me frottant les bras, mais elle ne voulait toujours pas me regarder. Evan a pris ma main en chemin et nous nous sommes regardés en silence pendant qu'Ally avançait devant nous en tenant la laisse de Moose. Toutes mes pensées étaient tournées vers Danielle, que j'avais probablement condamnée à mort.

— Billy et Sandy vont probablement...

Le portable a sonné.

— C'est Billy.

Evan a réagi au quart de tour.

— Je m'occupe d'Ally.

Il lui a pris la main. Je les ai laissés prendre de l'avance avant de décrocher.

— Comment peut-on rattraper ça, Billy ?

C'était Sandy.

— Billy est sur l'autre ligne. Que s'est-il passé, Sara ? Comment Ally a-t-elle pu s'emparer de votre portable ?

— Je l'avais posé sur la table. Le temps de me retourner...

— Pourtant, nous en avons parlé. Vous saviez pertinemment qu'il risquait de tuer Danielle s'il découvrait que vous lui mentiez.

— Jamais je n'ai pensé qu'Ally répondrait. Elle sait que c'est interdit, mais elle...

— Vous n'auriez jamais dû lâcher ce téléphone une seule seconde.

J'ai haussé le ton.

— Si vous continuez à me parler sur ce ton, Sandy, je raccroche.

Quand elle a retrouvé la parole, quelques instants plus tard, elle avait recouvré son calme.

— L'appel provenait de Clearwater, au nord de Kamloops. À partir de demain, une voiture de patrouille surveillera votre domicile en permanence et vous suivra à chacun de vos déplacements.

— Vous croyez qu'il a décidé de venir ici ?

— Nous ne savons rien de ses intentions.

Mon cœur s'est emballé dans ma poitrine.

— Et Ally ? Elle doit se rendre à l'école...

— Contactez les enseignants, dites-leur que vous avez un problème de garde parentale en leur interdisant de la confier à quiconque. Vous l'emmenez jusqu'à sa classe et vous demandez bien à l'institutrice de la garder avec elle jusqu'à ce que vous passiez la prendre. Ne la quittez jamais des yeux.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il pourrait... s'en prendre à

ma fille ?

— Nous savons simplement qu'il est furieux et qu'une jeune femme vient d'en payer le prix.

— J'en ai assez de vos reproches, Sandy. Si vous faisiez votre boulot convenablement, je n'aurais pas besoin de lui parler au téléphone. Comment se fait-il que vous n'ayez pas davantage d'effectifs ?

— Vous devez comprendre...

— Je comprends surtout que votre enquête n'avance pas.

Cette fois, c'est moi qui ai raccroché la première. Toute à ma colère, je me suis dirigée vers la voiture à grandes enjambées. Et puis le visage de Danielle m'est revenu. Je la voyais en pleine forêt, suppliant qu'on lui laisse la vie sauve en griffant la terre de ses doigts. La vérité me trouait les intestins. Elle allait mourir à cause de moi.

Personne n'a décroché un mot sur le chemin du retour. Evan me tenait la main, le visage fermé. Reconnaissante pour son geste, je regardais droit devant moi en ravalant mes larmes.

— Sara, tu ne crois pas que tu devrais en parler à ta famille ?

J'ai secoué la tête.

— Sandy ferait un infarctus. Et je ne veux pas les impliquer.

— Ils vont finir par se demander pourquoi tu te montres aussi distante.

— Ils ont l'habitude de mes sautes d'humeur. Je leur expliquerai que c'est à cause du mariage ou de mon boulot, ce qui est vrai.

J'ai été prise d'angoisse en pensant à tous les e-mails de clients auxquels j'avais négligé de répondre.

— Tu devrais peut-être te mettre en congé.

— J'ai mis des années à construire cette boîte, je ne peux pas tout laisser tomber.

— Tu recommenceras.

— J'ai pris un peu de retard, rien de grave.

C'était un euphémisme.

— Alors, ta fille et toi devriez peut-être venir passer quelques semaines au camp, avec moi.

— Ally a déjà du mal, je ne peux pas la retirer de l'école en ce moment. Et puis le camp est loin de tout. Si jamais il arrive quoi que ce soit ici...

Avant, j'adorais me rendre là-bas et traîner à Tofino, avec son mélange de mode de vie hippie et d'hôtels cinq étoiles, de restaurants bio servant des muffins aux graines de chanvre, de galeries d'art brut et de magasins de kayaks. Désormais, je ne voyais plus que le minuscule commissariat local et les heures de route en pleine montagne, sans couverture pour le portable.

— Dans ce cas, c'est moi qui vais me mettre en congé.

J'ai froncé les sourcils.

— Tu me disais toi-même hier que le camp était plein jusqu'à la fin de l'été.

— Je ne supporte pas d'être loin de toi. C'est mon job de veiller sur vous.

Ally avait les écouteurs de l'iPod d'Evan sur les oreilles, mais j'ai préféré baisser la voix.

— Nous sommes en sécurité. La police va établir une surveillance autour de la maison et nous avons un système d'alarme. Et puis tu es encore là pour quelques jours. D'ailleurs, je le vois mal venir sur l'île. Chaque fois qu'il m'en veut, il se contente de m'ignorer.

— Promets-moi de te montrer extrêmement prudente.

Le silence est retombé. C'est moi qui l'ai rompu la première.

— Si ça se trouve, il l'avait déjà relâchée. Avant de tomber sur Ally.

— Peut-être.

Evan a serré ma main dans la sienne sans me regarder.

*

Vous comprenez maintenant pourquoi je ne pouvais pas attendre mercredi pour vous voir. Je passe ma vie à attendre. Evan et moi avons regardé les infos religieusement tout le week-end. Mon portable n'a pas sonné, sauf lorsque Billy m'a rappelée pour me donner les mêmes instructions que Sandy. Quand je lui ai dit que je me sentais complètement perdue, il m'a répété de me procurer son livre de chevet.

— C'est le seul remède efficace quand je suis frustré par une enquête. Je relis mes dossiers en me préparant à tous les scénarios possibles. « Le guerrier averti ne compte pas sur le recul de l'adversaire, mais sur sa propre préparation. »

— Waouh. Et quand dormez-vous ?

Il a ri à la question.

— Je ne dors pas.

Ça m'a fait du bien de savoir que je n'étais pas la seule à souffrir d'insomnies.

Evan est resté le plus longtemps possible. Il a même dormi à la maison dimanche soir, au lieu de repartir en fin de journée comme à son habitude. Le malheureux s'est levé à 4 heures ce matin-là pour rallier le camp. Nous sommes restés serrés longtemps l'un contre l'autre dans l'entrée. Après son départ, j'ai rejoint Ally dans son lit et je me suis collée contre elle, jusqu'à l'heure de la conduire à l'école.

J'ai vu les parents de Danielle à la télé à plusieurs reprises. Evan m'avait interdit de regarder les infos, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Sa mère paraît encore jeune. Peut-être a-t-elle eu Danielle très tôt, comme moi avec Ally. Je me suis demandé si elle lui avait recommandé la prudence avant de la laisser partir camper, ou bien si

elle lui avait conseillé d'en profiter.

DOUZIÈME SÉANCE

Merci d'avoir accepté de me voir entre deux rendez-vous. Vous l'apprendrez aux infos ce soir, mais je souhaitais vous l'annoncer moi-même. Si j'en suis capable. En venant ici, je me suis entraînée à voix haute, mais... c'est tellement dur. Je n'ai pas encore prévenu Evan. Il est sorti en bateau. Il faut bien que je puisse en parler à quelqu'un. Je me sens comme lady Macbeth, lorsqu'elle essaye de se débarrasser du sang qu'elle a sur les mains.

*

Quand Billy a sonné à ma porte ce matin, il tenait son BlackBerry serré dans la main, et son regard a suffi à me soulever le cœur.

— Elle est morte, c'est ça ?

— Il faut que je vous parle.

Je l'ai conduit dans le salon. Le soleil brillait dehors, mais j'étais frigorifiée. Lorsqu'il s'est assis dans le fauteuil près du canapé, Moose lui a sauté dans les bras. Billy s'est contenté d'une caresse avant de le reposer. Il a tourné vers moi un visage grave.

— On a retrouvé son corps ce matin.

J'essayais d'accepter ce que je venais d'entendre, mais mon cerveau refusait de l'assimiler.

— Où ?

— Dans la forêt de Wells Gray. Nous avions concentré les recherches là-bas, puisque c'est à côté de Clearwater, mais c'est un parc immense. Nous n'aurions pas localisé son corps aussi vite si un groupe de marcheurs ne s'était pas aventuré en dehors d'un sentier balisé. Il semble que Danielle ait été tuée quelques heures seulement après le dernier appel de John.

L'entendre prononcer le nom de cette pauvre fille a fait surgir la réalité de sa mort dans toute sa brutalité. Pourquoi donc ne suis-je pas capable de dépersonnaliser mes victimes, comme John ?

— A-t-elle été...

— Elle n'a pas été violée, mais étranglée.

Il s'exprimait d'une voix posée, mais triturait inlassablement son BlackBerry. J'ai froncé les sourcils.

— Ce n'est pas sa méthode habituelle.

— Nous ne savons pas ce qui l'a poussé à changer d'approche. Ses

rapports avec vous ont très bien pu l'empêcher d'aller jusqu'au bout de son rituel, mais nous sommes certains qu'il s'agit bien de lui. L'examen de la scène de crime se poursuit. Il semble l'avoir déposée sur le bord de la route avant de se lancer à sa poursuite dans les bois.

J'ai brusquement été prise de nausées.

— Mon Dieu, c'est moi qui lui ai demandé de la laisser en bordure de route.

— C'était peut-être son intention initiale. La voir s'enfuir a pu déclencher chez lui un phénomène d'excitation.

— Sauf qu'il ne l'a pas violée.

— Cela peut fort bien être lié au processus d'humanisation que vous avez initié. Ou alors, cela tient à votre ressemblance.

— Les cheveux, vous voulez dire ?

— Je le soupçonne de l'avoir choisie parce qu'elle vous ressemblait, d'où l'absence de motivation sexuelle. C'était une façon d'établir un lien avec vous.

— Elle en est morte.

Mes larmes se sont mises à couler. Billy s'est penché vers moi et m'a saisi l'épaule.

— Arrêtez. Vous n'y êtes pour rien.

— Bien sûr que si. Demandez à Sandy.

Il m'a lâchée.

— Sandy sait très bien que vous n'êtes pas responsable.

— Où est-elle ?

— Elle s'est rendue auprès de la famille.

Un sentiment d'angoisse me tenaillait.

— Vous allez leur expliquer ce qui s'est réellement passé ?

— Ils sauront que nous soupçonnons le Tueur des Campings et que nous mettons tout en œuvre pour l'arrêter.

J'ai voulu étouffer un sanglot en posant une main sur ma bouche. Billy a laissé son téléphone sur la table et s'est approché.

— Ça va aller ?

J'ai répondu non de la tête.

— C'est horrible. Je voulais uniquement retrouver ma mère naturelle, et deux personnes sont mortes à cause de moi.

— Elles sont mortes à cause de *lui*. En nous aidant à lui mettre la main au collet, vous sauvez la vie de je ne sais combien de femmes, Sara.

— Je vois mal comment nous arriverons à l'attraper, maintenant. Jamais il ne me rappellera.

— Je suis persuadé du contraire. Le tueur connaît un certain apaisement à la suite d'un meurtre ; certains spécialistes parlent même d'euphorie. Faute de pouvoir en parler à quiconque, il ne serait pas surprenant qu'il vous téléphone.

— Il ne me fait plus confiance.

— Il vous en veut de lui avoir caché un élément essentiel de votre vie, mais nous pensons que sa curiosité naturelle et son envie de famille finiront par l'emporter. Il voudra en savoir davantage sur sa petite-fille.

— Que dois-je dire s'il appelle ?

— Présentez-lui vos excuses. Il doit être persuadé de votre candeur. Efforcez-vous d'obtenir son pardon, ce qui lui donnera à nouveau le sentiment de vous dominer.

— C'est *déjà* le cas.

— Vous pouvez décider d'arrêter à tout moment, Sara. Personne ne vous en tiendrait rigueur. Nous le coincerons de toute façon, il finira par commettre une erreur.

Échapper à ce cauchemar, reprendre le cours normal de mon existence... Je me revoyais quelques mois plus tôt, détachée de tout souci. Tout mon être aspirait à renouer avec cet état de détachement, à se débarrasser du terrible fardeau qui m'étouffait. Il suffisait que je réponde oui, un seul mot et tous mes problèmes s'envolaient. *Mes problèmes.*

— Sara ?

Il était de toute façon trop tard, j'étais allée trop loin.

— Non. Il faut l'arrêter. Je ne veux plus qu'il fasse de mal à quiconque.

Il a hoché la tête et récupéré son téléphone en allant se rasseoir.

— Nous allons y veiller.

Je lui ai adressé un pauvre sourire.

— Vous êtes certain de vouloir une loque comme moi au sein de votre équipe ?

— Il y a pire.

Il s'est levé.

— Je dois retourner au commissariat.

Je l'ai raccompagné jusqu'à la porte.

— A-t-il été repéré par un témoin quelconque ?

— Personne pour l'instant, mais nous poursuivons nos recherches auprès des marchands de rabots. Nous voudrions également en apprendre davantage au sujet des poupées.

— Les tests ADN ?

— Les cheveux sont ceux des deux victimes, oui.

J'ai pris ma respiration avant de poser la question suivante.

— Croyez-vous que je sois en danger ?

— Nous avons pris des mesures de protection. Une voiture surveille en permanence votre domicile, mais il ne vous a jamais menacée. Il sait qu'il romprait définitivement le dialogue en s'en prenant à vous ou aux vôtres.

— Je n'arrive pas à admettre qu'elle soit morte. C'est tellement atroce.

J'ai refoulé mes larmes.

— Je suis désolé, Sara. Je sais à quel point vous teniez à ce que Danielle s'en sorte. Moi aussi, je vous l'assure.

Il cachait mal sa frustration. Debout sur les marches de la maison, il m'a prise par les épaules en me regardant dans les yeux.

— Je vous demande de ne plus y penser et de réfléchir à la suite. C'est encore le plus bel hommage que nous puissions rendre à Danielle.

Il avait toujours une main posée sur mon épaule quand la voiture de ma sœur a remonté l'allée à toute allure, la radio à fond. Il a reculé précipitamment.

Mélanie s'est garée devant l'entrée, un sourire moqueur aux lèvres, tandis que Billy regagnait son 4 x 4. Elle l'a apostrophé au passage.

— Bonjour, inspecteur. Vous êtes bien pressé !

Il lui a adressé un large sourire, accompagné d'un clin d'œil.

— J'ai quelques mécréants à attraper. La routine, quoi.

Au moment de monter dans son véhicule, il s'est retourné.

— Je vous appelle demain au sujet de ces meubles, Sara.

— Quand vous voulez.

Il a marqué son départ d'un coup de klaxon pendant que ma sœur grimait allègrement les marches, affichant un air interrogateur. J'ai levé les yeux au ciel, puis choisi de prendre cette fois les devants.

— Écoute, Mélanie. N'essaye pas de croire qu'il se passe quoi que ce soit avec Billy. C'est un client et un ami, rien de plus. Je te rappelle que je suis amoureuse d'Evan et que je vais même l'épouser.

Elle m'a suivie jusqu'à la cuisine.

— Je sais, mais je ne suis pas certaine que ton *ami* Billy partage tes sentiments. Tu lui plais.

Je me suis versé un café sans lui en proposer, dans l'espoir qu'elle ne s'éternise pas.

— Tu ne sais vraiment pas de quoi tu parles. Les deux seules fois où tu l'as croisé, c'est avec toi qu'il flirtait.

Elle a haussé les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je peux te dire qu'il te trouve à son goût.

Elle s'est assise à la table de la cuisine.

— Non, il ne me trouve pas « à son goût », comme tu dis. Qu'est-ce qui t'amène ?

Je me suis adossée au plan de travail.

— Tu as parlé à Evan de la possibilité que Kyle joue à votre mariage ?

Je me suis frappé le front.

— Merde. Je n'ai pas pu lui en parler, ce week-end, et...
— Je m'en doutais. C'est pour ça que je t'ai apporté un de ses CD.
Elle l'a sorti de son sac et l'a posé sur la table.
— Je vais essayer de l'écouter, ai-je répondu.
— Essayer ? Pourquoi ne dis-tu pas simplement que tu seras ravie d'y jeter une oreille ?

— Pourquoi faut-il toujours que tu me cherches ?
— Parce que tu me prends de haut en permanence.
J'ai ouvert la bouche, prête à lui dire qu'il était temps qu'elle cesse de se croire le nombril du monde. Je me suis retenue en pensant à Danielle, qui était morte et dont j'avais entendu la sœur à la télé, la veille, suppliant son ravisseur de la relâcher.

— Je te *promets* d'écouter ton CD, mais j'ai pas mal de boulot et...
— Ne t'inquiète pas, je m'en vais.

Je n'ai rien fait pour la retenir en la voyant se diriger vers l'entrée, me contentant de la regarder depuis la porte en attendant la réplique qui tue. Elle s'est retournée en arrivant à sa voiture.

— Tu devrais passer voir maman. Mais tu l'as peut-être oubliée, elle aussi ?

— J'étais très occupée.
— Tu n'y es pas allée depuis longtemps.
La culpabilité a rapidement cédé la place à la colère. Ma sœur n'avait aucune idée de ce que j'étais en train de vivre. Ma vie ne l'a d'ailleurs jamais intéressée.

— Tu ferais mieux de t'occuper de tes propres affaires.
Elle a claqué sa portière et démarré en faisant voler le gravier de l'allée.

Je suis rentrée en claquant la porte à mon tour. Un coup d'œil à mon portable m'a confirmé que je n'avais aucun message. Je ne sais pas comment j'aurais réagi si John avait appelé.

J'étais prête à téléphoner à Lauren, histoire de me plaindre de Mélanie, mais j'ai préféré attendre que Greg soit reparti sur son chantier. Ce n'est pas pareil quand il est là. Lauren était très jeune quand elle s'est mise avec lui, et il m'arrive de me demander si elle ne le regrette pas. Comme elle a l'air heureuse et qu'elle ne se plaint jamais, je suppose que l'âge auquel elle l'a rencontré lui importe peu.

Je lui ai posé la question, un jour ; elle m'a expliqué que ça ne servait à rien d'avoir des regrets, dans la vie. Si seulement j'étais comme elle ! J'arriverais peut-être à me pardonner d'avoir causé la mort d'une innocente. Au stade où j'en suis, j'aimerais pouvoir oublier, mais ma culpabilité me ronge, à la façon d'un cancer.

TREIZIÈME SÉANCE

J'aimerais pouvoir vous dire que ça va mieux. D'abord parce que j'adore vous voir sourire quand je vous explique que la situation s'améliore grâce à vous. Nos discussions m'aident vraiment, mais les événements se succèdent à un rythme tel que je n'ai pas le temps d'assimiler le premier qu'un autre survient déjà.

Je tape le nom de Danielle sur Google tous les jours, à la recherche de nouveaux articles. Sa famille a dédié un site Internet à sa mémoire et je passe des heures à contempler ses photos, à lire les mille et une banalités qui constituaient son quotidien. Elle devait être demoiselle d'honneur au mariage de sa meilleure amie l'été prochain, elle venait d'acheter sa robe. J'ai fondu en larmes en pensant à ce vêtement, pendu dans un placard. Vous m'avez demandé si je ne m'intéressais pas aux victimes de façon obsessionnelle pour mieux gérer la crainte de perdre ma propre fille, mais je ne crois pas que ce soit le cas. Je ne sais pas ce qui me pousse à me mettre dans la peau de Danielle en faisant surgir dans ma tête des images toutes plus épouvantables les unes que les autres.

Il y a des années, vous m'avez expliqué qu'on ne choisissait pas ses sentiments, mais qu'on pouvait en revanche choisir la façon de les maîtriser. En ce qui me concerne, les options qui se présentent à moi sont si épouvantables qu'il n'est même plus question de choix.

*

Dimanche matin, je faisais des courses au supermarché avec Ally quand mon portable a enfin sonné. Le numéro ne me disait rien, mais il était précédé du préfixe de la Colombie-Britannique. J'ai répondu par un « allô » timide.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais une fille.

Je me suis figée entre les rayons, pétrifiée par la peur. Juste devant moi, Ally poussait un mini-chariot, son sac rouge accroché à l'épaule. Elle s'est arrêtée devant un paquet de pâtes en faisant la moue.

— Non, c'est vrai, ai-je avoué.

— Pourquoi ?

J'ai repensé à Danielle. Si je ne répondais pas ce qu'il attendait, je risquais de finir comme elle. J'avais les joues en feu, je voyais trouble, mais je devais rester calme, c'était le seul moyen de l'apaiser.

— Par prudence. Je sais que vous êtes capable de faire du mal et...

— C'est ma petite-fille !

Ally a exécuté un demi-tour avec son chariot ; j'ai aussitôt collé le portable contre ma poitrine.

— Ma chérie, tu pourrais te choisir un paquet de céréales ?

Elle adore comparer les prix. Elle prend une boîte, la repose, en prend une autre. En général, ça m'agace au plus haut point.

— Elle est avec toi en ce moment ?

Merde. John m'avait entendu lui parler.

— Nous sommes au supermarché.

— Comment s'appelle-t-elle ?

J'aurais voulu lui mentir de toutes les fibres de mon être, mais il connaissait peut-être déjà la réponse.

— Ally.

Elle a relevé la tête. Je lui ai souri et elle a repris son manège près des céréales.

— Quel âge a-t-elle ?

— Six ans.

— Tu aurais dû me parler d'elle.

J'avais envie de lui dire qu'il n'avait aucun droit sur ma vie privée, mais ce n'était pas le moment de l'énervé.

— Vous avez raison, je suis désolée. Je cherchais uniquement à la protéger, comme n'importe quelle mère.

Il a gardé le silence. Tandis qu'une autre cliente s'avavançait dans l'allée, je me suis collée au linéaire en me demandant ce qu'elle penserait si elle savait à qui je téléphonais.

— Tu ne me fais pas confiance.

— *J'ai peur* de vous. Je ne comprends pas pourquoi vous avez tué Danielle.

— Moi non plus.

Alors qu'il s'exprimait de façon presque brutale au début de notre conversation, il eut brusquement l'air perdu. Les battements de mon cœur se sont légèrement apaisés.

— Je ne veux plus que vous fassiez de mal aux autres.

Ce n'était pas un ordre, mais une supplique. Je m'attendais à ce qu'il s'emporte, mais il a paru sur la défensive.

— Alors, ne me mens plus jamais. Et je dois continuer à pouvoir te parler chaque fois que j'en éprouve le besoin.

— Je vous promets de ne plus mentir. Et j'essayerai de répondre à vos appels, mais il m'arrive de ne pas être seule. Si jamais je ne réponds pas, laissez-moi un message et je vous...

— Pas question.

Se doutait-il que les flics tentaient de le localiser quand il me téléphonait ?

— Si vous m'appellez plusieurs fois de suite, mes amis et ma famille vont se poser des questions.

— Tu n'as qu'à leur dire la vérité.

— Ça ne leur plairait pas que je vous parle.

— Tu veux dire que les flics n'ont pas envie qu'ils le sachent.

Il avait parlé avec désinvolture, mais je n'avais pas été dupe une seconde. Il voulait me tester.

— Ce n'est pas ce que je vous ai dit. Ma famille ne comprendrait pas et pourrait en parler à la police.

— Tu en as déjà parlé à la police.

— Pas du tout ! Je vous l'ai déjà dit. Au début, je ne vous croyais pas quand vous m'avez annoncé qui vous étiez, et j'ai eu peur ensuite pour ma famille. Evan se ferait du souci...

— Tu n'as qu'à le quitter. Tu n'as pas besoin de lui.

Je me suis raidie en entendant la colère sourdre dans sa voix. Restait à espérer que je n'aie pas mis mon fiancé en danger. À l'autre bout du rayon, Ally avait choisi ses céréales et jouait à la trottinette avec son chariot.

À moins de l'arrêter à temps, elle risquait de provoquer une catastrophe. Je lui ai fait signe de me suivre jusqu'aux légumes frais tout en cherchant le moyen d'apaiser la colère de mon correspondant.

— Je m'efforcerai de vous parler chaque fois que vous le voudrez, mais j'aime Evan et nous sommes fiancés. Vous devez le comprendre si vous souhaitez occuper une place dans ma vie.

Je n'en revenais pas de mon audace. Comment allait-il réagir ?

— D'accord, mais qu'il ne s'avise pas de s'interpo...

— Il y veillera.

Épuisée, je me suis retenue au caddie. Ma fille essayait d'attirer mon attention. Je lui ai tendu un sachet en plastique en lui signifiant de choisir des pommes.

— Je veux parler à Ally.

Je me suis redressée, comme électrisée.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, John.

— C'est ma petite-fille.

— C'est vrai, mais elle pourrait en parler à quelqu'un, ce qui risquerait de...

— Alors, si je ne peux pas lui parler, je veux te rencontrer.

Sa voix trahissait sa frustration. Le sang fouettait mes tempes. Je n'avais jamais imaginé qu'il puisse prendre un tel risque. Je devais l'affoler, et vite.

— Et si la police m'a placée sous surveillance ?

— Tu prétends ne rien leur avoir dit et je te crois. Je le saurais si tu mentais.

L'espace d'un instant, je me suis demandé qui mentait à l'autre,

avant de chasser cette pensée de mon esprit. Comment pouvait-il savoir que je collaborais avec la police ?

— Sauf que les journaux et la télé ont parlé de vous comme de mon père. Les journalistes seraient capables de me suivre.

— Tu as remarqué une présence anormale, récemment ?

— Non, mais ça ne signifie pas...

— Je te téléphonerai demain.

*

Billy m'a aussitôt rappelée, mais Ally me cognait les mollets avec son chariot. Sa patience s'épuisait ; elle n'était pas la seule.

— Laissez-moi respirer, Billy. Je vous téléphone dès que je suis à la maison.

J'ai terminé mes courses à toute vitesse, je suis rentrée à la maison où j'ai collé ma fille devant un DVD, après lui avoir improvisé un déjeuner, puis j'ai appelé Billy, qui m'a rapidement briefée.

— Il vous a téléphoné de la cabine d'un camping près de Bridge Lake, à l'ouest de Clearwater. Le temps que nos hommes arrivent sur place, il avait disparu. Il devait être garé tout près, il se sera enfui en coupant à travers bois. Les chiens ont perdu sa trace.

— Que proposez-vous ? Je refuse qu'il parle à ma fille, et je refuse aussi de le rencontrer.

— Loin de nous l'idée de vous pousser au risque, mais...

— Il est *hors de question* que je le rencontre.

— Je peux difficilement vous en vouloir.

— Alors ?

— Il se montrera de plus en plus exigeant, vous devez vous y attendre.

Il s'était exprimé sur un ton très dégagé, mais la phrase sonnait faux. Les enquêteurs voulaient donc que je le rencontre, sans pouvoir me le demander. Sandy a pris le relais au bout du fil.

— Sara, pourquoi ne pas passer en discuter au commissariat, cet après-midi ?

— D'accord.

*

Je m'y suis rendue après avoir déposé Ally chez Meghan, une fois de plus. C'est une chance que la mère de sa petite copine l'adore.

Billy s'est assis à côté de moi, et j'ai discrètement étudié son profil. Mélanie avait-elle raison de penser que je lui plaisais ? Il m'a décroché un petit sourire amical, sans plus. De toute façon, j'avais des problèmes plus urgents à régler.

Comme Sandy faisait les cent pas devant le canapé sans rien dire,

j'ai pris le taureau par les cornes.

— Vous souhaitez que j'accepte. C'est ça ?

— Nous n'avons pas le droit de vous demander de vous mettre en danger.

— Et si j'avais envie de le rencontrer ?

Je n'ai pas eu besoin de lui proposer deux fois.

— C'est vous qui devez choisir le lieu de la rencontre, sans attirer ses soupçons. L'endroit est crucial, nous devons veiller à la sécurité du public.

— Et la mienne, alors ? Vous n'êtes pas censée y veiller ?

Elle s'est rattrapée.

— Bien sûr que si, c'est même notre souci majeur. Si vous décidez de participer à l'opération, nous serions présents en permanence.

— Génial ! Histoire qu'il vous repère et me tue.

— Il ne pourra pas nous repérer. Nous choisirons un lieu relativement calme et vous serez placée sous la protection d'agents en civil.

Billy a enchaîné :

— Vous serez équipée d'un micro, mais l'idée est de l'appréhender *avant* qu'il ait pu vous approcher.

— Je constate que votre plan est déjà prêt, mais vous m'avez entendue accepter ?

Ils m'ont regardée avec des yeux ahuris. Billy a retrouvé sa langue le premier.

— Nous n'avons établi aucun plan, mais nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous protéger. Comme le dit Sandy, votre sécurité est notre souci premier.

Je me suis tournée vers sa collègue.

— Ça reste à prouver.

Elle a pris une chaise, s'est assise en face de moi, puis a récupéré sur une table basse un dossier dont elle a tiré une photo qu'elle m'a brandie sous le nez.

— Regardez bien, Sara.

Un cliché du cadavre de Danielle, le visage livide, le cou marbré de traces de doigts. Elle avait les yeux exorbités et une langue toute noire sortait de sa bouche. J'ai bondi en arrière sur mon siège en fermant les yeux. Billy lui a arraché la photo des mains.

— Tu es cinglée, Sandy ?

— Je vais me chercher un café.

Et elle a quitté la pièce en claquant la porte. La main sur le cœur, j'avais du mal à parler.

— Ses yeux, cette langue...

Billy est venu s'asseoir à côté de moi.

— Je suis sincèrement désolé, Sara.

— Elle a donc tous les droits ? Il me semble qu'un sergent devrait avoir le sens des responsabilités !

— Je vais lui parler. Elle n'est pas dans son assiette. Elle a très mal vécu le meurtre de Danielle. Elle voulait attraper John avant qu'il ne récidive. Comme nous tous.

— J'en ai bien conscience, mais je dois penser à ma fille. Si jamais il m'arrivait malheur...

Ma voix s'est brisée. Billy a lâché un long soupir.

— Raison de plus pour l'attraper le plus vite possible. Si ça peut vous rassurer, vous êtes la seule personne au monde à ne rien craindre de John. Vous avez déjà abattu un boulot formidable en gagnant sa confiance.

— Êtes-vous bien certain qu'il me fasse confiance ? Il ne reste jamais longtemps au téléphone. Pourquoi prendre le risque de me rencontrer ?

— Il est possible que ce rendez-vous lui serve à vérifier que vous ne collaborez pas avec nous. C'est un chasseur : soit il poursuit sa proie, soit il l'oblige à sortir du bois. Mais il est suffisamment arrogant pour s'imaginer que vous ne le trahirez jamais.

L'image était juste. Aux yeux de John, j'étais une proie. J'avais surtout l'impression d'être une cible géante. J'en avais mal au ventre.

— Peut-être, mais je lui mens. Quand il s'en apercevra...

— Il aura les menottes aux poignets. Cela dit, peut-être cette rencontre n'est-elle pas une bonne idée, si cette perspective vous effraie autant.

— Bien sûr que j'ai peur, mais ce n'est pas ça. C'est juste que... j'ai besoin d'y réfléchir.

— Je dirais même que vous *devez* y réfléchir.

— Je dois aussi en discuter avec Evan.

— C'est bien normal. S'il a des questions, je suis tout disposé à y répondre.

Tu parles d'une bonne idée ! Je n'ai pas voulu détruire ses illusions.

— Je vous tiendrai au courant.

*

Billy m'a raccompagnée jusqu'à ma voiture. Sandy avait disparu. J'espère que ses supérieurs lui ont passé un savon. Arrivé au Cherokee, il s'est tourné vers moi.

— Je ne vous raconterai pas d'histoires, Sara. Cette rencontre avec John est risquée. Quelle qu'elle soit, je sais que vous prendrez la bonne décision.

Sur ces mots, il a refermé ma portière.

Je suis passée chercher Ally et nous avons repris le chemin de la maison. Tout en conduisant, j'essayais de réfléchir. Quelle mouche

m'avait piquée ? Comment pouvais-je envisager sérieusement de rencontrer John ? Nous avons passé le reste de l'après-midi au parc avec Moose, mais mon esprit vagabondait ailleurs. À l'inverse de ma tête, envahie par des pensées contradictoires, mon portable avait la bonne idée de garder le silence. Était-ce criminel de refuser ? Et si la prochaine victime, c'était moi ?

J'imaginai Ally et Evan en pleurs à mes obsèques, Lauren décidant d'élever ma fille, que mon fiancé se contenterait d'emmener manger des glaces lors de ses passages, le week-end. Je me voyais également seule dans un parc, signalant à l'aide d'un micro caché que je venais de repérer John. Un commando se ruait sur lui et l'immobilisait au sol, les familles des victimes me téléphonaient en pleurant pour me remercier, heureuses d'avoir enfin retrouvé la paix.

Dans le brouillard de mes pensées surnageait invariablement le visage de Danielle. J'en voulais à Sandy de m'avoir manipulée de la sorte, tout en reconnaissant que son stratagème avait fonctionné.

*

J'ai appelé Evan pendant qu'Ally prenait son bain. Quand je lui ai annoncé la nouvelle, il n'a pas mâché ses mots.

— C'est hors de question, Sara. Tu refuses.

— C'est peut-être notre seule chance de le coincer.

— Tu n'as pas le droit de risquer ta vie ainsi. Tu as pensé à Ally ?

— J'ai usé du même argument auprès des flics, mais ils ne croient pas que je sois en danger.

— Bien sûr que tu l'es ! Ce type est un tueur en série, il vient même d'assassiner une femme en changeant de « mode opératoire », comme disent les flics dans leur jargon.

— Ils me garantissent leur protection, ils comptent l'arrêter avant même qu'il m'ait parlé !

— Ce n'est pas de ta responsabilité.

— Réfléchis, Evan. Nous serons débarrassés de lui une bonne fois pour toutes. Aider à sa capture me donnerait le sentiment d'avoir bien agi, pour une fois. Tu sais quel effet cette histoire a sur moi. Sur nous. S'ils l'arrêtent, tout redeviendra comme avant, et nous pourrions reprendre tranquillement les préparatifs du mariage.

— J'ai besoin de toi *vivante*. Je ne veux pas qu'il te tue.

— Et si les flics utilisaient une autre fille pour le piéger ?

— Il t'a vue en photo. Si jamais il s'aperçoit de la manœuvre, il est capable de péter les plombs et de provoquer un carnage, y compris en s'en prenant à toi et Ally. Combien de fois dois-je t'expliquer que la police se sert de toi comme appât ? Je refuse qu'on t'utilise de cette façon.

— Tu refuses ?

— Absolument. C'est non, Sara.

La partie de moi-même qui déteste toute forme de contrainte avait envie de ruer dans les brancards, mais j'étais soulagée qu'il prenne la décision à ma place.

— Je pensais leur donner ma réponse demain, mais comme ils nous écoutent...

Evan a crié dans le téléphone.

— Elle refuse !

*

Je pensais recevoir un appel de Billy ou Sandy, mais mon téléphone m'a laissée en paix jusqu'au lendemain, quand John a appelé.

— Tu as réfléchi à cette rencontre ?

— Oui, et je ne pense pas que ce soit une bonne idée. C'est trop risqué.

— Tu dis que les flics ne sont pas au courant.

— Je vous l'ai déjà dit, ils peuvent très bien m'avoir placée sous surveillance à mon insu.

— Comment voudrais-tu qu'ils se doutent qu'on se téléphone ?

Il avait réponse à tout. Faute d'argument, je ne pouvais qu'en revenir à la police.

— S'ils me surveillent quand même et que...

— Tu ne veux pas me rencontrer ?

— Bien sûr que si, mais si jamais je suis suivie, ça pourrait tourner à la fusillade.

— Je m'engage à te protéger.

J'ai failli éclater d'un rire amer. La police voulait me protéger de John qui voulait me protéger de la police.

— Je sais, mais je dois penser à ma fille. Je ne peux pas risquer ma vie comme ça.

— Que fait Ally, en ce moment ?

— Elle dort.

— Tu lui lis des histoires, le soir ?

— Tout le temps.

— Quelle est sa préférée ?

J'ai hésité. La police m'avait bien recommandé de ne pas lui mentir, mais je ne supportais pas de lui ouvrir la porte de ma vie privée.

— Elle adore *Max et les Maximonstres*.

Le livre qu'elle déteste le plus.

— Sa couleur préférée ?

— Le rose.

Ally adore le rouge vif.

— Je dois y aller. Je vais réfléchir à notre rencontre.

— Non, John. Je ne veux pas vous ren...

Inutile de poursuivre, je parlais dans le vide.

*

Il descendait progressivement vers le sud. Il venait donc à ma rencontre. Un camionneur avait cru apercevoir quelqu'un près de la cabine depuis laquelle il m'avait appelée, sans être en mesure de le décrire. Je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit, persuadée d'entendre le crissement de ses pneus sur les petites routes désertes qu'il empruntait dans l'obscurité.

Le lendemain, c'est-à-dire lundi, on m'a livré un nouveau colis. Mes deux agents préférés étaient devant chez moi moins d'une demi-heure plus tard. Je n'avais pas parlé à Sandy depuis la scène du commissariat. Elle s'est rendue directement dans la cuisine, son attaché-case à la main.

J'ai retenu mon souffle en la voyant découper le couvercle de ses mains gantées et sortir de la boîte un écrin blanc sur le couvercle duquel était scotchée une petite enveloppe jaune. Elle l'a décachetée à l'aide d'un canif, en veillant à ne pas toucher le rabat, au cas où le tueur y aurait laissé des traces de salive. S'aidant d'une pince à épiler, elle a tiré de l'enveloppe une carte sur laquelle était écrit au feutre bleu épais : « Pour Ally, de ton Grand-Père qui t'aime. »

J'ai reculé instinctivement, horrifiée.

— Ça va, Sara ? s'est inquiété Billy.

— C'est répugnant !

Comment osait-il écrire à mon enfant ? J'aurais voulu lui arracher les bras et les jambes, déchirer la carte en mille morceaux.

Le policier m'a adressé un sourire encourageant en tendant un sachet à sa collègue, dans lequel elle a glissé l'enveloppe et la carte, puis il a soulevé le couvercle de l'écrin. Tous deux, penchés au-dessus, m'empêchaient d'en distinguer le contenu.

Sandy a secoué la tête.

— Quel pauvre malade !

— Laissez-moi regarder, ai-je demandé.

Ils se sont poussés et j'ai pu m'approcher. Une poupée vêtue d'un pull-over rose et d'un jean reposait sur un lit d'ouate. J'ai repensé à la sœur de Danielle, en pleurs à la télévision, décrivant sa tenue à la veille de sa disparition. La vue des cheveux châains collés sur ce visage sans traits était bouleversante. Hypnotisée par cette boule métallique lisse, je n'ai pu m'empêcher d'imaginer les traits grimaçants de la jeune femme à l'heure de sa mort, et j'ai dû détourner les yeux.

— Regardez bien, au cas où il vous poserait des questions.

— Accordez-moi une minute, Sandy.

Je me suis assise en reprenant mon souffle.

- Avez-vous bien réfléchi à la possibilité de cette rencontre ?
Elle me faisait face, l'écrin entre les mains.
- Evan ne veut pas. Il a trop peur.
Billy a acquiescé.
- Il pense à votre sécurité.
- C'est très risqué.
Je ne quittais pas l'écrin des yeux.
- Si j'acceptais...
Il a pris le relais.
- Nous l'arrêtons et tout est fini. Ses cadeaux, ses appels téléphoniques...
- Les femmes assassinées.
- Vous savez, Sandy, la culpabilité ne m'aide pas. Me montrer la photo comme vous l'avez fait, c'était horrible.
- En serrant les mâchoires, elle a lancé un regard à Billy qui s'est éclairci la gorge. Et elle a dit :
- Vous avez raison, Sara. Je suis allée trop loin.
- Sa réaction m'a étonnée. J'ai croisé son regard, elle a tourné la tête, et j'ai su qu'elle ne regrettait rien.
- Je suis d'accord avec vous, Billy, mais je sais qu'Evan sera furieux si je le fais.
- Vous voulez que je lui parle ?
- Non, ce sera pire s'il a le sentiment que vous me mettez la pression. Il est persuadé que je ne devrais pas vous aider, que c'est trop dangereux. Et c'est vrai. Je ne veux pas prendre de risques pour Ally, à présent qu'il connaît son existence.
- Nous ne pensons pas que votre famille soit en danger, mais...
- Vous l'avez dit vous-même, ses exigences vont en augmentant. Que demandera-t-il ensuite ? À rencontrer sa petite-fille ?
- C'est l'une des questions que nous nous posons. À moins d'agir très vite, il en voudra toujours plus.
- La rencontre pourrait mal se passer.
- C'est possible, a-t-il approuvé. C'est bien pour cette raison que nous n'insistons pas. Même si c'est la seule façon de l'arrêter.
- Et s'il parvient à s'échapper ? Il saura que je vous ai avertis.
- Vous lui avez déjà fourni une explication plausible en le prévenant que vous étiez peut-être sous surveillance.
- Il peut très bien ne pas me croire et disparaître dans la nature. Ou alors, décider de me punir.
- Le silence s'est installé. C'est moi qui l'ai rompu.
- Quelles sont vos chances de le prendre, en dehors de cette rencontre ?
- Nous faisons de notre mieux, mais...
- Il peut très bien s'arrêter, il n'est plus tout jeune.

J'étais déjà consciente de la faiblesse de l'argument quand le policier m'a répondu :

— Les tueurs en série ne renoncent jamais. Ils se font prendre, souvent pour d'autres délits, ou alors ils meurent.

Sandy a brandi l'écrin.

— J'espère que vous aimez les poupées, parce que vous allez en recevoir beaucoup d'autres.

Je l'ai fusillée du regard.

— Merci beaucoup.

— C'est la réalité.

Son collègue a interrompu notre échange d'une voix ferme.

— Calme-toi, Sandy.

Je m'attendais à ce qu'elle se rebiffe, mais elle s'est plongée dans l'examen de son portable.

— Vous sentez-vous prête à examiner cette poupée ? a poursuivi Billy.

J'ai respiré longuement avant de hocher la tête. Sandy m'a tendu une paire de gants que j'ai enfilés avant de saisir l'écrin.

— Prenez-le par les coins sans rien toucher d'autre, m'a-t-elle conseillé.

J'ai longuement scruté la poupée en évitant de penser à Danielle, à son joli visage, à ses cheveux de la même couleur que les miens, à son calvaire, étranglée par mon père.

*

John m'a appelée plus tard le même jour, depuis son portable, au moment où je me préparais un café.

— Elle l'a reçue ?

— La poupée est bien arrivée. Merci.

J'ai cru m'étrangler en prononçant le dernier mot.

— Tu l'as donnée à Ally ?

— Non, c'est encore une petite fille, John. Elle ne comprendrait pas...

— Tu refuses de me laisser lui parler, et maintenant tu refuses que je lui envoie des cadeaux ? Je l'ai fabriquée pour *elle* !

— Je la lui donnerai quand elle sera plus grande. Elle est trop petite, j'ai peur qu'elle la perde.

Il respirait bruyamment au bout du fil.

— Ça ne va pas ?

Il m'a répondu en serrant les dents.

— Non... C'est à cause de ce bruit. C'est difficilement supportable.

Je me suis figée, la main sur la cafetière. Quel bruit ? J'ai tendu l'oreille. Avait-il enlevé une autre fille ? J'ai cru entendre un rire, suivi de ce qui ressemblait à un bruit de hache fendant du bois.

— John, où êtes-vous ? ai-je demandé d'une voix la plus calme possible.

Le bruit s'est arrêté.

— Je vous en prie, dites-moi où vous êtes.

— Dans un camping.

Mon cœur s'est emballé.

— Que faites-vous là-bas ?

Il a répondu d'une voix sifflante.

— Je te l'ai dit... le *bruit*.

— D'accord, d'accord, mais parlez-moi. Pourquoi êtes-vous dans ce camping ?

— Ils rient.

— Prenez le volant et partez. Je vous en supplie, partez tout de suite.

J'ai reconnu le grincement d'une portière de camionnette.

— Je veux qu'ils arrêtent...

— Attendez ! J'accepte de vous rencontrer. D'accord ? J'accepte de vous rencontrer.

Dieu me protège.

*

Vous comprenez à présent pourquoi je vous ai demandé d'avancer d'un jour mon rendez-vous. Il m'a ensuite fallu de longues minutes pour convaincre John de remonter dans sa camionnette et de quitter le camping. Je lui expliquais à quel point je serais heureuse de le rencontrer, dans le seul but de lui changer les idées. Ça n'a pas été facile au début, il n'arrêtait pas de me parler du bruit, des rires des campeurs. Alors, je prononçais une phrase du genre : « Je n'en reviens pas de pouvoir enfin rencontrer mon père. » Il a fini par se calmer et m'a promis de m'appeler très vite pour fixer le rendez-vous. Je suis censée passer voir Billy et Sandy en sortant de chez vous, ils souhaitent qu'on vérifie tous les détails, au cas où John serait pressé. Il se trouvait au nord de Merritt quand il m'a téléphoné, une petite ville à quatre heures de route de Vancouver.

Quand j'ai eu Evan au téléphone, il s'est montré très direct.

— Ils te manipulent, Sara.

— Qui ça, « ils » ?

— Tous autant qu'ils sont. Les flics comme John.

— Tu me crois trop bête pour deviner quand on me manipule ?

— Cette rencontre avec un tueur est inconsidérée de la part d'une mère. Tu as réfléchi à Ally, au moins ? Tu n'avais pas le droit de te lancer dans une aventure aussi folle sans m'en parler.

— Tu plaisantes, j'espère ? Ma fille passe avant tout le reste, tu le sais parfaitement. Et depuis quand est-ce toi qui me dictes ma

conduite ?

— Arrête de crier, Sara, ou bien je...

— Commence par arrêter de te comporter comme un sale con.

Le ton est monté.

— J'arrête la discussion si tu continues à crier.

— Alors, évite de dire des conneries.

Il n'a rien répondu.

— Tu ne parles plus, c'est ça ? ai-je insisté. Et c'est moi qui suis immature, bien sûr.

— Je refuse de poursuivre la discussion tant que tu n'auras pas recouvré ton calme.

J'ai serré les dents en contrôlant ma respiration afin de m'exprimer posément.

— Evan, tu n'as pas idée de l'épreuve que j'ai traversée. Il était sur le point de jeter son dévolu sur sa prochaine victime. Si je ne prononçais pas les mots qu'il attendait, quelqu'un *mourait*. Tu mesures un peu l'horreur de la situation ? Billy affirme que plus tôt nous l'attraperons, plus tôt il disparaîtra de notre vie, et il a raison. Quand bien même je me laisserais manipuler par les flics, ça ne change rien à l'affaire.

Il est resté silencieux un long moment.

— Si tu savais à quel point cette histoire me préoccupe, Sara.

— Et moi, donc ! Tu crois que j'ai le choix ?

— Tu *avais* le choix, mais tu as laissé passer ta chance. Je comprends ce qui t'a poussée à accepter, mais je ne vais pas prétendre que ça me fait plaisir. Quitte à ce que tu te lances dans cette aventure, j'aime autant être présent. Je fermerai le camp si nécessaire, mais j'insiste pour accompagner les flics le jour de l'opération.

— Je suis certaine qu'ils seront d'accord.

Nous avons continué à discuter un petit moment. Il s'est excusé, je me suis excusée, et nous nous sommes souhaité bonne nuit. Je doute que nous ayons bien dormi, l'un et l'autre. J'ai fixé le plafond pendant des heures en pensant aux campeurs que John observait. Ils ne sauront jamais quel sort les attendait. Reste à savoir quel sort m'attend, moi.

QUATORZIÈME SÉANCE

Je suis dans un état épouvantable. Plus Evan s'applique à me calmer, plus je suis énervée. Alors je m'en veux, ce qui est pire que tout, et mon fiancé tente de me calmer encore plus en jouant les mecs capables de tout contrôler. Et là, je deviens complètement hystérique.

Il faut qu'il s'énervé à son tour, le visage tout rouge, qu'il élève la voix ou s'en aille pour que je finisse par me calmer. Prise de honte en repensant à tout ce que j'ai pu dire, j'essaye de me sortir tant bien que mal du guêpier dans lequel je me suis fourrée. J'ai de la chance qu'il ne soit pas rancunier. Quand il est contrarié, Evan passe à la suite, à l'inverse de moi.

Ce n'est pas la première fois que nous évoquons ma façon de surréagir. C'est curieux que je sois capable de prononcer ce mot devant vous. Il suffit que n'importe qui me soupçonne de surréagir pour que je voie rouge. Vous m'avez suffisamment expliqué que l'obstacle n'était pas l'autre, mais la raison de la dispute avec l'autre. On pourrait penser que j'ai fini par retenir la leçon, mais, en temps de crise, j'oublie tout. Au moins, je ne peux plus prétendre que je ne sais pas de qui je tiens ce charmant trait de caractère.

*

John était tout excité à l'idée de cette rencontre. J'ai cru qu'il allait vouloir presser le mouvement, mais il m'a uniquement demandé de parler à Ally quand je suis rentrée chez moi, à la suite de notre dernière séance. J'ai voulu changer de sujet de conversation en revenant sur notre rendez-vous, mais il s'est contenté de me répondre qu'il y réfléchirait avant d'évoquer à nouveau sa petite-fille. Je déteste aborder son quotidien avec lui, je n'ose pas penser à la façon dont il utilise les informations que je lui fournis.

Sandy et Billy ne comprennent pas davantage ses hésitations. Ils sont d'accord avec moi, je dois le laisser venir. Mais, à présent que ma décision est prise, j'ai hâte d'en finir.

J'ai été étonnée d'apprendre qu'il m'avait appelée de Cranbook. On aurait pu croire qu'il se dirigeait vers le sud, mais il s'était déplacé vers l'est, près de l'État d'Alberta, lorsqu'il a passé l'appel suivant. Durant des heures, je suis restée penchée sur une carte à m'interroger sur ses intentions.

À chaque appel, il a cherché à en savoir plus sur Ally et j'ai dû avancer sur la corde raide, entre vérité et mensonges. Ignorant s'il sait se servir d'Internet, j'ai veillé à lui dire la vérité lorsqu'il s'agissait d'informations vérifiables, comme sa date de naissance ou ses résultats scolaires, et me suis rattrapée en lui mentant comme une arracheuse de dents dès qu'il s'intéressait à ses goûts. Dans le portrait que je lui ai dressé, Ally déteste le fromage et la viande, elle a très bon caractère, se montre timide avec ceux qu'elle ne connaît pas et hait le sport. J'ai dû prendre des notes pour ne pas oublier tout ça d'une fois sur l'autre.

Evan est heureux que John ne soit pas pressé de trouver une date, mais toutes ces questions sur Ally le dérangent. Il m'a proposé de la prendre au camp avec lui ; je lui ai répété qu'elle avait trop de retard en classe. Je connais ma fille, il suffit d'un rien pour la déstabiliser. Son institutrice ne me lâche plus depuis cette histoire de bagarre. Je ne sais pas dans quelle mesure elle est au courant des rumeurs qui circulent, mais je la sens inquiète chaque fois qu'elle me parle de ma fille. Inutile d'en rajouter.

*

John m'a finalement appelée jeudi soir.

— Que dirais-tu de lundi ?

Mon cœur s'est emballé.

— D'accord.

Les conseils de Sandy me sont revenus. *Choisissez le lieu vous-même. L'endroit est essentiel.*

— Je connais un coin idéal. Un parc où j'emmène tout le temps Ally.

— Lequel ?

— Pipers Lagoon.

Dis oui, je t'en prie, dis oui.

La police avait initialement proposé Bowen, mais ce parc accueille un festival d'artisanat, cette semaine. Pipers Lagoon est suffisamment éloigné pour qu'il n'y ait pas foule. En semaine, on y trouve essentiellement des promeneurs. Une digue gravillonnée posée sur l'eau permet d'y accéder depuis un immense parking. Elle est parsemée de bancs publics, ce qui permettra à la police de me surveiller aisément de plusieurs endroits. Mieux encore, le parc est desservi par une seule route, de sorte qu'il sera facile d'empêcher John de repartir.

Ma suggestion ne lui posait apparemment pas de problème.

— Comme tu veux.

— Parfait !

Malgré mon enthousiasme de façade, j'avais le cœur au bord des lèvres à l'idée de servir d'appât à un tueur en série trois jours plus

tard.

Billy m'a téléphoné dans la foulée en me signalant que John se trouvait toujours près de l'État d'Alberta. Il ne s'est pas montré très chaud à l'idée que mon fiancé soit présent, mais je lui ai bien précisé que c'était une condition sine qua non. Sandy a donné son accord pour qu'il prenne place dans le véhicule de surveillance, à condition qu'il reste tranquille. Quand j'ai prévenu Evan, il m'a annoncé qu'il rentrait dimanche soir.

John m'a rappelée le lendemain matin, samedi. Il paraissait d'excellente humeur et souhaitait savoir comment je comptais occuper mon week-end. Je lui ai répondu que j'irais me promener avec Ally.

— C'est bien que tu passes autant de temps avec elle.

— Les aléas de l'existence m'en empêchent parfois, mais j'essaye.

Comme il ne répondait pas, j'en ai profité.

— Vous passiez beaucoup de temps avec vos parents ?

— Mon père travaillait beaucoup, mais ma mère s'occupait de moi.

Jusqu'à ce qu'elle nous quitte.

— Pour aller où ?

— Sais pas. J'avais neuf ans quand elle est partie. Sa famille lui manquait, elle est probablement retournée dans sa réserve.

L'abandon de sa mère avait-il pu jouer un rôle dans sa déviance ?

— J'imagine que ce fut dur. Elle a dû beaucoup vous manquer.

Avez-vous cherché à la retrouver ?

— Plusieurs fois, sans succès.

— C'est triste.

— C'était dur, oui. Elle a attendu de savoir que j'étais assez grand, et puis elle a disparu.

— Pourquoi ne pas vous avoir emmené avec elle ?

— Elle devait se douter que mon père la retrouverait.

— Seigneur ! Je ne me vois pas abandonner Ally.

— Mon père n'était pas commode.

— Vous a-t-elle laissé un mot, ou un cadeau ?

— Elle m'a laissé une poupée indienne en guise de protection.

C'est donc ça !

— Comme les poupées que vous m'avez données ?

— Le même genre. Elles protègent leur propriétaire.

Ce cinglé fabriquait des poupées à partir d'éléments pris sur les femmes qu'il assassinait dans le but de se *protéger* ? Dommage que ses victimes n'aient pas eu de poupées.

— De quoi vous protègent-elles ?

— Des démons.

De quoi parlait-il ?

— Vous voulez parler des démons propres aux croyances des Premières nations ?

Il a répondu d'une voix dans laquelle perçait un certain ennui.

— Nous en discuterons une autre fois.

— Et votre père ? J'ai cru comprendre qu'il était sévère.

— C'était une brute alcoolique. Un jour, il m'a cassé les dents de devant d'un coup de poing pour avoir raconté une blague.

— Il n'avait pas le sens de l'humour, à ce que je vois.

La remarque l'a fait rire.

— C'est un bon résumé de la situation. Cela dit, c'est lui qui m'a enseigné le maniement des armes à feu. Il ne suffit pourtant pas d'être armé pour survivre dans les bois. Il ne l'a jamais compris, contrairement à ma mère. Sans ce qu'elle m'a appris, je serais mort le premier été après son départ.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand j'ai eu neuf ans, il a commencé à m'abandonner régulièrement dans les bois.

— Le temps d'un après-midi, vous voulez dire ?

— Jusqu'à ce que je retrouve mon chemin tout seul.

Il a ponctué sa phrase d'un nouveau rire.

— C'est *horrible* ! Vous deviez être terrifié !

— C'était toujours mieux que de me retrouver seul avec lui à la maison.

Un troisième petit rire a trahi son malaise.

— Parfois, je ne rentrais pas pendant des semaines entières, exprès. Il m'arrivait de vivre tout près du ranch sans qu'il le sache. Je prenais sa tête en ligne de mire avec mon fusil et *pan* ! Il me battait pour avoir mis autant de temps à retrouver mon chemin.

— Pourquoi n'avoir pas tiré ?

— Comment va Ally aujourd'hui ?

Il m'avait habituée à sauter du coq à l'âne.

— Très bien.

— Toutes les petites filles aiment les poupées Barbie, alors j'ai pensé...

— La mienne n'aime pas les Barbie.

Je n'avais aucune envie de recevoir une nouvelle poupée.

— Elle s'intéresse aux insectes, à tout ce qui touche à la science en général.

Ally achèterait toutes les Barbie de la planète si elle le pouvait, et je crois bien qu'elle mettrait le feu à la maison en quelques secondes si je lui offrais un jeu de petit chimiste.

— Il faut que j'y aille. Je dois préparer mes bagages.

Il a marqué un temps d'arrêt avant de reprendre :

— J'attends ce moment avec impatience.

— Ça va être génial.

— Je te rappelle bientôt.

J'allais raccrocher quand il a ajouté :

— Attends, j'ai une histoire drôle à te raconter. Elle va te plaire.

— Bien sûr.

— Tu sais pourquoi les taureaux ne sourient jamais ?

— Non.

— Pour avoir l'air vache.

Et il a éclaté de rire. Je me suis forcée à l'imiter.

— Tu n'auras qu'à la raconter à Ally. Elle va adorer.

Tu n'as aucune idée de ce que ma fille adore, abruti.

— Elle va bien rire, en effet.

*

J'avais à peine raccroché que Sandy m'appelait, contenant mal son excitation. John se dirigeait apparemment vers Vancouver en longeant la frontière. La conversation s'était prolongée davantage que les fois précédentes, mais ils avaient perdu sa trace lorsque le signal avait été brusquement relayé par une antenne installée dans l'État de Washington. La policière m'a donné rendez-vous à Pipers Lagoon, le temps d'une reconnaissance. J'ai pris le chemin du parc en déposant Ally chez une copine au passage.

En jean et échevelée, comme à son habitude, Sandy se trouvait dans son élément. Avec sa casquette de base-ball, son blouson coupe-vent, son jean foncé et ses rangers, Billy avait une allure de baroudeur qui attirait l'œil des rares promeneuses. Les deux agents se sont mis en quête des meilleurs postes d'observation et nous avons choisi ensemble le banc sur lequel je m'installerais.

Billy a réagi lorsque Sandy lui a suggéré de se poster sur le parking.

— J'ai mis au point un plan d'attaque, hier soir. Je crois que nous devrions l'arrêter *avant* qu'il débouche sur le parking. « En terrain clos, le premier arrivé contrôle les accès et attend l'ennemi. » Il nous suffit de poster un véhicule au pied de la colline et un autre...

Sandy l'a coupé.

— Épargne-nous tes citations. On l'arrête sur le parking. Pas question de le laisser se perdre dans l'une des allées latérales.

— Compris, mais je crois...

— Pas question.

Elle s'est éloignée, le portable collé à l'oreille.

Je l'aurais personnellement envoyée promener, mais son collègue s'est contenté de la suivre des yeux. Si je n'avais pas remarqué son cou cramoisi, je n'aurais jamais deviné qu'il bouillait intérieurement. J'ai enfoncé le clou :

— Décidément, elle est insupportable.

Il a souri.

— Allons reconnaître une dernière fois les lieux.

Je n'ai pas entendu parler de John du week-end, et le fait de ne pas savoir où il se trouvait me terrifiait. S'il avait continué sur sa lancée après son dernier appel, il pouvait fort bien avoir atteint l'île. Il y a deux ferries au départ de Vancouver, mais il pouvait également effectuer la traversée depuis l'État de Washington, débarquer à Victoria et remonter jusque Nanaimo. Je me rongerais les sangs à imaginer tous les scénarios possibles.

Evan est rentré dimanche, Dieu merci. J'avais nettoyé la maison de fond en comble le matin même, et préparé des cordons bleus au poulet pour m'occuper l'esprit et ne pas devenir folle, mais nous avons tous deux mangé du bout des dents. Il a appelé Billy après le dîner pour l'interroger sur le déroulement de l'opération. La conversation a conservé un ton poli, mais j'ai compris à son expression qu'il n'était pas très content.

Nous nous sommes collés l'un contre l'autre sur le canapé. Il m'a patiemment écoutée lui expliquer que j'avais acheté de la nourriture bio pour Moose et que je soupçonnais l'un de nos voisins de faire pousser du cannabis, puis lui parler des vacances d'Ally. Tout et n'importe quoi, plutôt que penser à ce qui m'attendait le lendemain. Lorsque j'ai finalement fait une pause, il en a profité pour me serrer contre lui.

— Sara, ma chérie.

— Quoi ?

— Tu sais à quel point je t'aime.

Je l'ai regardé.

— Tu as peur qu'il m'arrive malheur demain !

Il a détourné les yeux.

— Je n'ai jamais dit ça.

— N'empêche, c'est ce que tu penses.

Il a tourné vers moi un visage grave.

— Tu es certaine de vouloir aller jusqu'au bout ?

— Oui. John sera arrêté et il disparaîtra de notre vie une bonne fois pour toutes.

J'ai voulu me montrer convaincante en affichant un grand sourire.

— Ce n'est pas drôle, Sara.

Mon sourire s'est effacé.

— Je sais.

Cette nuit-là, nous avons revu ensemble les détails de la rencontre avant de nous endormir. J'ai rêvé qu'on me mettait en prison ; Ally pleurait de l'autre côté de la vitre et Evan me rendait visite en compagnie de Mélanie, sa nouvelle femme. Je me suis réveillée en sursaut : le réveil indiquait 5 h 15. Alors que mon homme dormait à

côté de moi, je me suis demandé pour la centième fois si j'avais fait le bon choix.

*

Evan a préparé des pancakes pour le petit-déjeuner, pendant qu'Ally et moi rigolions sous le regard de Moose, qui dévorait sa ration entre deux grognements. Mon fiancé et moi échangeions à intervalles réguliers des regards inquiets, et je consultais l'écran de mon portable à tout bout de champ. John se trouvait-il déjà sur l'île ? Où, précisément ? Et s'il décidait de venir directement à la maison ?

Après avoir déposé Ally à l'école, devant laquelle une voiture de police stationnerait toute la journée, nous nous sommes rendus au commissariat où l'on m'a équipée d'un micro caché. J'étais censée me rendre au parc en voiture, m'installer sur mon banc et attendre. De son côté, Evan gagnerait l'endroit à bord du véhicule de surveillance de la police, de façon à ce que John ne puisse pas nous voir ensemble. Si jamais il arrivait, on m'avait bien recommandé de ne surtout pas m'approcher de sa voiture et de veiller à laisser le plus de distance possible entre lui et moi. Chacune de ces instructions était ponctuée du même avertissement : « Si vous décidez d'aller jusqu'au bout. » Le message était clair : si jamais l'opération merdait et que j'y laissais des plumes, il était bien clair pour tout le monde que j'avais agi de mon plein gré.

Dès mon arrivée à Pipers Lagoon, Sandy devait garer sa voiture de surveillance à l'entrée de la route, accompagnée d'Evan. Billy et plusieurs collègues déguisés en ouvriers travailleraient à l'installation de nouvelles pancartes sur le parking, tandis que d'autres flics en civil, disséminés à travers le parc, promèneraient leurs chiens et observeraient les oiseaux. Une femme flic pousserait un landau vide et une autre, postée sur une hauteur, feindrait de peindre une aquarelle. La présence d'autant de flics était un réel soulagement. Contrairement à moi, ils avaient décidé de ne pas prendre de risque.

*

J'ai quitté le commissariat une trentaine de minutes avant l'heure du rendez-vous. Lorsque le soleil a percé les nuages, je me suis retrouvée éblouie par son reflet sur les voitures. Saisie d'un mal de tête, je me suis aperçue que j'avais oublié de prendre mon traitement, ce matin-là. J'ai fouillé mon sac à la recherche d'un ibuprofène, mais la boîte était vide. Super.

Plus j'approchais de Pipers Lagon et plus ma poitrine se comprimait. Je voyais défiler dans ma tête le film de tous les scénarios catastrophes. John prenant un otage. John m'emmenant de force.

Evan se ruant à mon secours et se faisant abattre. J'avoue avoir fortement hésité à tout annuler.

J'ai examiné les autres véhicules en me garant. Pas de camionnette. Il pouvait très bien avoir loué une voiture, mais je n'ai pas repéré de plaque d'immatriculation signalant un loueur. J'ai essuyé mes mains moites sur mes cuisses. *Bon. Tu n'as plus qu'à descendre de voiture et te diriger vers le banc.*

J'ai pris une grande inspiration, ouvert la portière du Cherokee et remonté le sentier gravillonné en serrant contre moi les pans de mon manteau, que le vent de la mer s'évertuait à soulever. J'ai été brièvement prise de panique en voyant un jeune couple s'approcher du banc sur lequel j'étais censée m'asseoir, mais ils ont eu la bonne idée de s'éloigner.

À mesure que les minutes s'écoulaient, mon mal de tête empirait et mes yeux s'humidifiaient. J'ai regardé ma montre, puis le parking.

12 h 15, aucun signe de John. J'observais le ballet des véhicules qui arrivaient. Une rafale de vent m'a décoiffée, j'ai repoussé la mèche qui gênait ma vision. Un type est descendu d'une petite voiture. Il a regardé autour de lui, puis il a retiré sa casquette de base-ball. J'ai alors constaté qu'il était châtain roux. *Seigneur, c'est lui.* Il a refermé sa portière et remonté le petit sentier. Que faisait la police ? Ils auraient déjà dû l'attraper.

Il s'approchait, s'approchait toujours.

Constatant qu'il était bien trop jeune, j'ai laissé échapper un grand soupir. Il m'a regardée bizarrement en passant à ma hauteur. J'ai alors reporté mon attention sur le parking. Aucun véhicule ne s'était arrêté. J'ai à nouveau regardé ma montre. 12 h 20. Où pouvait-il bien être ?

Mon cœur battait à tout rompre. Frigorifiée par le vent, malgré le soleil, j'ai remué les jambes et glissé mes mains sous mes bras pour me réchauffer.

Cinq minutes se sont écoulées. Toujours rien. J'ai sorti mon portable de ma poche et composé le numéro de John. Pas de réponse. Je me posais mille questions, me demandant s'il se trouvait même sur l'île.

Je me suis levée en jetant un regard circulaire. La femme flic sur son rocher, au-dessus de moi, continuait de peindre en regardant la mer. J'ai repris place sur le banc, la tête tourbillonnante, sentant la migraine raidir ma nuque. Nouveau coup d'œil à ma montre : il avait plus d'une demi-heure de retard. Je m'interrogeais sur la suite lorsque mon portable a sonné. Un numéro inconnu.

— Allô ?

— Tu es là ?

— John ! Je commençais à m'inquiéter. Tout va bien ?

— Je ne sais pas, Sara. À toi de me le dire.

J'ai senti une vague de peur m'envahir.

— Que se passe-t-il ? Je vous attends, comme prévu.

— J'ai comme l'impression que tu as du mal avec la vérité.

J'ai regardé fébrilement autour de moi en me demandant si j'étais observée. Un frisson m'a parcouru l'échine.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, John.

— Tu m'as menti, au sujet d'Ally.

J'ai réfléchi à toute vitesse aux informations que j'avais pu lui donner. Qu'avait-il bien pu découvrir ?

— J'ai pourtant été sincère.

Il s'est mis à m'imiter.

— Ally *aime* les Barbie. Ally *adore* le sport. Ally *déteste* les sciences.

Puis, de sa voix naturelle :

— Tu m'as menti.

J'étais effrayée, mais aussi furieuse.

— C'est ma fille, John. C'est mon boulot de la protéger. Vous n'aviez aucun droit de me poser toutes ces questions.

— Je suis libre de poser les questions qui me plaisent.

Ressaisis-toi, Sara. Tu sais pourtant à qui tu t'adresses.

— Reprenons tous les deux, calmement, d'accord ?

— C'est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard entre membres d'une même famille.

Alors qu'il gardait le silence, j'ai tenté d'apaiser les battements de mon cœur en posant une main sur ma poitrine.

— J'ai laissé un objet pour toi dans le dernier box des toilettes, a-t-il finalement repris.

— Quand ça ?

— Je te rappellerai.

Clic.

Je me suis levée et précipitée en direction des toilettes situées à l'autre extrémité du parking, tout en fouillant des yeux les dunes, la plage, et les terrasses des maisons dominant la baie. J'ai regardé par-dessus mon épaule la femme flic postée en hauteur : elle rangeait son matériel de peinture tout en parlant au téléphone. J'ai traversé le parking où s'affairaient Billy et ses collègues. Le portable collé à l'oreille, celui-ci m'a adressé en passant un signe de tête que je n'ai pas compris.

La femme flic à la poussette se dirigeait également vers les toilettes, et elle serait arrivée avant moi si une vieille dame qui sortait du bâtiment ne lui avait pas posé une question. Apparemment, elle lui demandait son chemin. Je ne pouvais attendre plus longtemps sans que mon manège paraisse suspect : je suis entrée.

Les toilettes étaient vides. Je me suis avancée jusqu'au dernier box dont j'ai poussé la porte sans rien remarquer d'anormal. Peut-être était-ce dans le réservoir de la chasse. J'ai soulevé le couvercle d'une

main tremblante. Une Barbie flottait sur le ventre, à la surface de l'eau. Je n'aurais pas dû y toucher ; pourtant, je l'ai retournée avec l'ongle de mon petit doigt.

Le visage de la poupée avait fondu.

Je me suis ruée hors du bâtiment jusqu'au Cherokee dont j'ai déverrouillé la portière d'une main flageolante. Je me trouvais sur la route d'accès quand mon portable a sonné. J'ai sursauté avant de voir qu'il s'agissait de Billy.

— Ça va, Sara ?

— Ally se trouve à l'école et...

— L'une de nos équipes surveille l'entrée.

— Je veux parler à Evan.

— Nous avons besoin de discuter de certains points de détail avec vous.

— Je veux parler à Evan *tout de suite* !

J'avais à peine raccroché qu'il me rappelait.

— Ça va ?

— Non.

Je lui ai raconté comment j'avais retrouvé la Barbie.

— Mon Dieu. Billy m'a expliqué que John n'était pas venu, sans me préciser...

— Je ne me sens pas bien.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai la migraine et mon cœur bat trop vite. J'ai du mal à respirer, ma poitrine me fait mal.

— C'est probablement lié à l'anxiété...

J'ai haussé le ton.

— Ce n'est pas une crise de panique, Evan ! J'ai oublié mes cachets.

Il m'a répondu d'une voix calme.

— Arrête-toi sur le bas-côté, Sara.

J'entendais des voix derrière lui.

— Je ne peux pas, au cas où il me suivrait, ai-je rétorqué.

Evan ne répondant pas, j'ai insisté.

— Billy t'a-t-il précisé d'où il appelait ?

Il s'est raclé la gorge.

— John se trouvait à Nanaimo.

La peur m'a laissée muette.

— Il traversait apparemment les quartiers nord quand il t'a téléphoné, mais il a coupé son portable.

— Si ça se trouve, il me surveillait.

— Tu devrais te rendre au commissariat. On se retrouve là-bas...

— Je passe voir Ally.

— La police a déjà...

— Je passe voir Ally et je rentre à la maison !

Il a pris le temps de digérer l'information.

— Très bien. Je préviens les autres.

*

Ma fille revenait de récréation quand j'ai débarqué à l'école. Ravie de me voir, elle a voulu me présenter à tous ses petits camarades. Je lui ai expliqué que je venais juste pour un câlin, en joignant le geste à la parole. Par-dessus son épaule, j'ai repéré le Tahoe de Sandy, garé un peu plus loin. Ally retournée en classe, je suis allée voir les agents postés dans une voiture de patrouille en face de l'école, qui m'ont assurée que John ne pouvait pas pénétrer dans le bâtiment sans passer près d'eux. Un quart d'heure plus tard, j'arrivais dans ma rue. Le Tahoe était garé devant la maison. Evan m'a ouvert la porte et m'a prise dans ses bras.

— Une voiture surveillait la maison depuis ce matin. Sandy a effectué une ronde à l'intérieur, tout est normal.

— Dieu merci. Je dois prendre mes cachets.

J'ai retiré mes chaussures précipitamment avant de monter à l'étage. Mon fiancé était en train de baisser les stores de la chambre quand je suis sortie de la salle de bains. Un gant de toilette humide m'attendait sur la table de chevet, dans un bol à glaçons. J'ai éteint la lumière et je me suis allongée sur le lit, la main sur le cœur.

Concentre-toi. Respire. Tout va bien. Tu es en sécurité.

— Tu as envie que je reste avec toi, ma chérie ?

Même le murmure d'Evan me vrillait les tempes. J'ai fait non de la tête avant d'enfouir mon visage dans l'oreiller.

— Je passerai te voir de temps en temps.

Il est sorti en refermant la porte tout doucement derrière lui.

Quelques instants plus tard, sa voix et celle de Sandy me sont parvenues depuis le rez-de-chaussée. Un véhicule s'est arrêté devant la maison, une autre voix masculine s'est mêlée à la conversation. Recroquevillée sur moi-même en position fœtale, j'ai laissé agir les comprimés en me concentrant sur ma respiration.

*

Je me suis réveillée en plein milieu de la nuit. Evan était allongé à côté de moi.

— Tu veux de l'eau, ma chérie ?

J'ai répondu oui dans un murmure, et il m'a conseillé de protéger mes yeux avant d'allumer la lampe de chevet. Il a rempli un verre au lavabo de la salle de bains et me l'a tendu dans la pénombre. Je me suis assise dans le lit.

— Merci.

À voix basse, il m'a expliqué que Billy était resté pour me surveiller, pendant que Sandy et lui allaient chercher Ally à l'école. Il lui a présenté les deux policiers comme des amis du camp de pêche, venus passer quelques jours à la maison. Ma fille ne s'en est pas formalisée, et s'est même entichée de Sandy. Ne me demandez pas pourquoi. Billy dormait sur le canapé du salon, laissant à sa collègue la chambre voisine de celle d'Ally.

— J'imagine que Sandy est furieuse des événements de la journée.

— Ça va. Elle me fait penser à toi quand tu as une idée en tête.

— Merci bien.

Il a ri silencieusement.

— Que me conseilles-tu, Evan ?

— Nous allons nous montrer extrêmement prudents pendant quelques jours, en attendant de voir s'il rappelle. Cela dit, c'était ce que je craignais.

— Que veux-tu dire ?

— Que l'affaire tournerait en eau de boudin et qu'il serait encore plus dangereux qu'avant.

— Les flics l'auraient attrapé s'il n'avait pas découvert que je lui mentais au sujet d'Ally.

— J'ai toujours pensé que tu n'aurais jamais dû lui parler d'elle.

— Je devais bien répondre à ses questions, d'une façon ou d'une autre. Et je me passerais volontiers de réflexions du style : « Je te l'avais bien dit. »

— Je m'excuse.

Il a poussé un grand soupir.

— Je ne veux jamais revivre une journée comme celle d'aujourd'hui, Sara.

— Moi non plus. Mais comment a-t-il pu savoir que je lui mentais ?

Nous avons gardé le silence pendant un moment.

— Tu crois qu'il a pu parler à une de nos connaissances ?

— Aucun de nos amis n'est suffisamment bête pour parler de ta fille à un inconnu, Sara.

— Il peut s'agir d'une personne de l'école. Un enseignant ou un parent, voire un gamin. Ou alors...

— Continue.

— Mélanie est serveuse. Il a très bien pu se rendre dans son bar et prétendre avoir une fille de six ans, histoire de lui tirer les vers du nez.

— Tu cherches midi à quatorze heures. La seule chose dont elle puisse parler à un inconnu, c'est le groupe de Kyle.

— Flûte ! Je lui ai promis d'écouter son CD, pour le mariage.

— On s'en occupera.

— Il vaudrait mieux si nous ne voulons pas subir ses foudres.

— Mélanie est le cadet de nos soucis, à l'heure qu'il est.

Le silence est retombé.

— Tu sais, Sara, j'ai l'intuition qu'il se trouvait sur l'île et qu'il te surveillait.

Son bras s'est crispé autour de ma taille.

— Ouvre l'œil. Regarde autour de toi quand tu sors, surveille les voitures qui te suivent.

— Je le fais toujours.

— Non, Sara. Tu te laisses facilement distraire. Promets-moi d'être plus vigilante.

Je lui ai répondu en insistant sur chaque syllabe.

— Je-te-promets-d'être-plus-vigilante-quand-je-sors.

Il m'a embrassée sur la tempe et m'a serrée dans ses bras. Envahie par sa chaleur, bercée par les battements de son cœur contre mon oreille, j'ai commencé à m'assoupir. Et puis il a murmuré dans l'obscurité :

— Je ne veux plus que tu lui parles, Sara.

— Ne t'inquiète pas. J'ai assez donné.

*

John ne s'est pas manifesté depuis. Evan est resté ces jours derniers à la maison, Billy et Sandy aussi, ce qui explique le lapin que je vous ai posé hier. Leur présence n'est pas trop difficile à supporter, en fait. En général, l'un des deux passe la journée au commissariat. Ce qui me manque le plus, c'est d'être seule avec mon fiancé. Et d'être seule avec moi-même.

C'est le plus souvent Billy qui reste à la maison pendant la journée, et ça n'a pas facilité mes relations avec Evan. Il a déboulé à plusieurs reprises pendant que je discutais de l'enquête avec le policier, et je l'ai vu afficher une tête de six pieds de long. Un soir où il était allé se coucher, Billy m'a longuement parlé des enquêtes sur lesquelles il avait travaillé. Quand je me suis enfin mise au lit, Evan m'a tourné le dos. J'ai dû lui poser la question à deux reprises avant qu'il m'avoue ce qui lui déplaisait.

— Je trouve que tu fais preuve de beaucoup de familiarité avec ce policier.

— Mais enfin, il habite ici ! Tu voudrais que je le snobe ?

— Il n'est pas censé passer son temps à bavarder avec ma fiancée.

— Tu rigoles ? Nous parlions de ses anciennes enquêtes.

— Je n'aime pas ce type.

— Et ça se voit. Tu t'es montré très désagréable avec lui, pendant le dîner.

— Tant mieux. Il comprendra peut-être qu'il ferait mieux d'attendre dans sa bagnole de service.

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses te montrer aussi con. C'est

comme un *frère* pour moi, Evan.

— Dors, Sara.

Cette fois, c'est moi qui lui ai tourné le dos.

*

Je comprends la position d'Evan. Je ne crois pas que je serais ravie si je le voyais traîner en permanence avec Sandy, mais je n'en étais pas moins sincère en affirmant que Billy est l'équivalent pour moi d'un grand frère protecteur. Un jour où j'avais rendez-vous avec lui au commissariat, je l'ai vu raccompagner jusqu'à sa voiture une femme au visage tuméfié. Quand je lui ai demandé ce qui lui était arrivé, il a secoué la tête.

— Un mari qui devient violent quand il boit.

— Elle venait porter plainte ?

Il a ricané.

— Oui, mais ça ne sert à rien. La moitié des gens violents s'en prennent en priorité aux femmes, et ils s'en sortent presque toujours.

Il a regardé la femme démarrer.

— La prochaine fois, elle finira à l'hôpital. Son mari mériterait qu'on use des mêmes méthodes avec lui.

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander :

— Vous est-il déjà arrivé de régler un problème de ce genre de manière directe ?

Il a tourné vers moi un visage grave.

— Vous voulez savoir s'il m'est arrivé de transgresser la loi ?

J'ai tenté d'atténuer ma question en jouant la carte de l'humour.

— Je vous imagine assez bien en justicier masqué.

Il a regardé la voiture disparaître au loin.

— « En respectant la loi, le stratège averti maîtrise la victoire comme la défaite. »

Il s'est tourné vers moi en ajoutant :

— Allons boire un café.

Il a eu beau s'en tirer par une pirouette, je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'il a joué les redresseurs de torts par le passé. Ça ne me dérange pas. Je crois même que ça me plaît. C'est le genre de type qu'il vaut mieux avoir dans son camp. Il m'a expliqué un jour qu'il était resté proche de victimes de certaines affaires dont il s'est occupé ; qu'une enquête n'est jamais terminée « tant que le coupable n'est pas derrière les barreaux, ou mort ». Je serais ravie qu'il ajoute John à son tableau de chasse. Derrière les barreaux, ou mort.

*

J'ai reçu un appel sur mon portable, ce matin, mais il n'a sonné que

deux fois. De toute manière, je n'avais pas l'intention de répondre. J'ai bien prévenu Sandy que je ne répondrai plus aux appels de John. Je pensais qu'elle le prendrait mal, mais Billy et elle ont gardé leur opinion pour eux. S'ils s'imaginent que je vais changer d'avis, ils se fourrent le doigt dans l'œil. L'appel émanait d'une cabine publique près de Williams Lake, il semble donc qu'il ait quitté l'île. Si ça se trouve, il est tellement furax contre moi que je n'en entendrai plus jamais parler.

Je me demande à quoi ressemblera mon quotidien, si c'est le cas. Si je vais passer le reste de ma vie à regarder par-dessus mon épaule, à attendre que le téléphone sonne. Une menace telle que celle-là disparaît-elle jamais ?

QUINZIÈME SÉANCE

En rentrant chez moi après notre dernier rendez-vous, Evan m'a annoncé qu'il restait pour le week-end. Mais impossible de savoir s'il s'inquiétait davantage de Billy que de John, mais j'étais contente de l'avoir avec moi, pour une fois. Ça ne m'a pas beaucoup aidée à rattraper tout le boulot que j'ai en retard ! Il faut dire que je passe mes journées devant l'ordinateur.

J'en suis arrivée au stade où je tape sur Google des phrases du type « comment savoir si on est suivi », ou alors « quelques gestes d'autodéfense qui peuvent vous sauver la vie ». J'ai découvert un article qui vous explique comment réagir face à un violeur ou un tueur en série, et comment différencier le premier du second. Il semble que le seul moyen d'avoir une certitude est d'attendre que le tueur vous assassine.

J'imprime tout ce que je trouve, au cas où, et je l'ajoute à l'énorme dossier que j'ai consacré à John. Je note le détail de ses appels depuis le tout premier : l'heure, son humeur, le ton de sa voix, sa façon de parler, *tout*.

Quand je ne suis pas sur Google, j'envoie des e-mails à Billy en lui demandant s'il a du neuf. Il y répond systématiquement, parfois d'un simple : « Tout va bien. » Ou alors : « Tenez bon, je vous appelle plus tard. » Evan péterait un plomb s'il était au courant. Je n'aime pas lui faire des cachoteries, mais j'ai besoin d'être rassurée. Mon fiancé est génial quand il s'agit de me sortir d'une phase dépressive, ou d'atténuer les mouvements pendulaires de mes émotions, mais ça ne marche plus au-delà du niveau cinq. Au niveau dix, non seulement il est inutile de me conseiller de « ne plus y penser », mais ça m'énerve copieusement. Dans ce genre de situation, j'ai besoin d'une force tranquille à la Billy.

La nuit de vendredi a été brutale. Evan était là, je n'avais plus entendu parler de John depuis notre rencontre avortée, mais j'étais toujours aussi stressée. Mon portable restait muet, mais ce n'était pas le cas des voix dans ma tête. Tous les spécialistes s'accordent à dire que les tueurs en série sont très impulsifs. John est tout à fait capable de m'appeler s'il éprouve le besoin de me parler, même s'il m'en veut, ne serait-ce que pour me le dire. Il peut aussi très bien débarquer à l'improviste. Cela dit, les gens comme lui – et comme moi, aussi – sont

aussi obsessionnels qu'impulsifs, et j'ai passé une nuit sans dormir à me demander ce qui l'empêchait de dormir.

Les appels ont repris samedi matin.

*

Mon portable a sonné pendant que nous préparions le petit-déjeuner. Pendant qu'Evan préparait le petit-déjeuner, devrais-je dire, puisque je me contentais de lui parler et de le ralentir. Un numéro de téléphone inconnu, mais avec un préfixe de Colombie-Britannique.

Mon homme s'est montré catégorique.

— Tu ne réponds pas.

— Ce n'est pas le même numéro.

Il a repris sa place devant les fourneaux.

— Si c'est quelqu'un d'autre, il laissera un message.

Mais personne n'a laissé de message, et le quelqu'un en question a rappelé à trois reprises, raccrochant systématiquement après la quatrième sonnerie. Une fourchette figée dans la main alors que je mettais la table, j'attendais que le portable recommence à sonner.

— Coupe-le, m'a conseillé Evan.

Quelques minutes plus tôt, je me réjouissais de l'avoir enfin à moi toute seule, à présent que Sandy et Billy étaient repartis, et voilà que leur présence m'aurait brusquement rassurée. Je sentais ma résolution concernant John fondre comme neige au soleil.

— Et s'il avait enlevé une nouvelle victime ? ai-je soudain demandé.

Evan a fait volte-face, une spatule à la main.

— Éteins ce téléphone, Sara.

Je l'ai regardé droit dans les yeux alors que la sonnerie retentissait de plus belle.

Derrière lui, les œufs grésillaient dans la poêle.

— Je croyais que tu ne voulais plus lui parler ? a-t-il poursuivi.

— Mais s'il se trouve dans un camping...

— Il ne pourra plus te manipuler si tu refuses de lui parler.

Ally nous a rejoints dans la cuisine.

— C'est quoi qui sent mauvais ?

Evan s'est rué sur la gazinière.

— Mes œufs !

Il a posé la poêle sur une autre plaque et s'est retourné.

— Libre à toi, Sara, mais tu connais d'avance la fin de l'histoire.

J'ai éteint le téléphone. Il m'a pris la main.

— C'est la seule façon de retrouver ta vie d'avant.

Je me suis assise en forçant Ally à se hisser sur mes genoux et j'ai enfoui ma tête dans ses cheveux, pétrie de peur et de culpabilité à l'idée d'avoir envoyé une nouvelle victime à la mort.

Nous sommes rentrés à la maison après avoir déposé ma fille chez Meghan. Evan voulait bricoler et j'ai enfin réussi à terminer la tête de lit qui me résistait depuis des semaines, avec l'impression d'avoir gravi un sommet, deux boulets attachés aux chevilles. Billy m'avait téléphoné pour me dire que John avait appelé d'une cabine près de Lilloet, à trois heures de voiture au sud de son appel précédent, et à trois heures de Vancouver. Tout en ponçant mon meuble, je me demandais quel sinistre projet ce tueur pouvait bien concocter.

Une patrouille de police passe devant l'école de ma fille à chaque interclasse. L'institutrice est persuadée que son père et moi nous battons pour sa garde. Heureusement que je ne lui ai jamais dit qu'il était mort ! Evan et moi avons hésité à garder ma fille à la maison, avant de décider qu'il était préférable pour elle de continuer à mener l'existence la plus normale possible. Je flirte avec l'hystérie depuis des années, passant du point mort à la cinquième sans débrayer, mais je dois dire que l'adjectif « normal » a définitivement perdu toute signification pour moi.

Pendant la pause-déjeuner, j'ai fait semblant de m'intéresser à ce qu'Evan m'expliquait au sujet du rangement de l'abri de jardin, mais il a bien remarqué que je touchais à peine à mon sandwich.

— Pourquoi n'irais-tu pas voir Lauren ?

J'ai haussé les épaules.

— Je ne sais pas. Nous ne parlons pas beaucoup ces temps derniers, je supporte mal d'être obligée de lui mentir. Je n'ai prévenu personne que tu étais resté à la maison, ils vont se demander ce que tu fais ici.

— Dis-leur que j'ai eu une annulation et que j'en ai profité pour t'aider à régler tous les détails du mariage.

J'ai levé les bras au ciel.

— Mon Dieu, le mariage ! Il faut absolument commander le gâteau, les fleurs, te louer un smoking, récupérer le vin... Quand je pense qu'on n'a même pas envoyé les faire-part !

— Ne t'inquiète donc pas, Sara.

— Nous nous marions dans trois mois, Evan ! Et tu trouves que je ne devrais pas m'inquiéter ?

Il a haussé un sourcil.

— Hé, la fiancée de Frankenstein ! C'est comme ça qu'on parle au futur marié ?

J'ai soupiré.

— Excuse-moi.

— Quelle est la plus grosse corvée ?

— Je ne sais pas... Les faire-part, je suppose.

Il a réfléchi un instant.

— Pendant que tu vas chez Lauren, je m'occupe de trouver un modèle et de mettre à jour le site. Nous réglerons les détails ensemble à ton retour, et il ne nous restera plus qu'à dresser la liste des adresses e-mail.

— Mais...

— Mais quoi ?

— Une fois que les invitations seront parties dans la nature... je ne sais pas, si jamais ça tourne mal avec John, et que...

— Rien ne tournera mal. Il est sorti de notre vie, et je compte sur toi pour y veiller.

J'ai acquiescé.

— À moins que tu aies des craintes à l'idée de m'épouser ? a-t-il poursuivi.

Je me suis tapoté le menton.

— Euh... laisse-moi réfléchir.

Il m'a attrapée par les cheveux et m'a attirée à lui en m'embrassant.

— Je n'ai pas l'intention de te laisser te défiler. Surtout avec un flic qui n'attend que ça pour prendre ma place.

Je lui ai donné un petit coup de poing sur l'épaule.

— Billy ne s'intéresse pas à moi de cette façon-là. À l'heure qu'il est, il m'en veut d'avoir bousillé son enquête.

Evan a poussé un grognement.

— Parfait. Allez, va chez ta sœur.

*

Quand je suis rentrée chez moi, requinquée après avoir vidé le contenu d'une cafetière et englouti une demi-douzaine de cookies au beurre de cacahuète préparés par Lauren, Evan m'a annoncé qu'il avait reçu plusieurs appels de son camp de pêche. Comme je m'inquiétais de le voir perdre des clients, il a rétorqué qu'il s'inquiétait davantage de me perdre.

Quand John a compris que je ne prendrais pas ses appels sur le portable, il a tenté sa chance avec le téléphone de la maison. Ally était rentrée dans l'intervalle et ne comprenait pas pourquoi nous ne décrochions pas. Il a fallu lui expliquer qu'il s'agissait d'appels de télémarketing et qu'elle ne devait répondre sous aucun prétexte. Nous avons coupé la sonnerie pendant la nuit après avoir donné à la police le numéro de portable d'Evan, puisque le mien était également débranché. John a récidivé plusieurs fois, le dimanche. J'ai promis à mon fiancé de contacter notre opérateur téléphonique lundi pour changer de numéro.

Et puis, dimanche soir, j'ai reçu un e-mail.

Evan voulait me montrer le site du mariage qu'il avait passé le week-end à mettre à jour, et j'en ai profité pour relever mes e-mails. Dans ma boîte m'attendait un message émanant de hanseletgretel@gmail.com, entièrement rédigé en lettres capitales.

« SARA,

LA PRESSION EST TERRIBLE. J'AI BESOIN DE TOI.

JOHN. »

Les murs de mon bureau se sont brusquement refermés sur moi. Evan me parlait, mais je ne comprenais pas un mot de ce qu'il me disait. Une onde de chaleur m'a envahie, la peur paralysait mes jambes.

— Que se passe-t-il, Sara ?

— Il m'a envoyé un e-mail.

Evan a fait pivoter son fauteuil en me posant une question qui m'a échappé. J'ai ouvert la fenêtre, en quête d'air frais, mais je suffoquais littéralement. *Billy, prendre contact avec Billy.* Je lui ai transmis le message, et il m'a appelée aussitôt en me signalant que la police montée allait tenter d'en déterminer la provenance. Mais je savais d'avance qu'il avait été envoyé depuis un lieu public.

Je l'ai fait voir à Evan qui l'a à peine lu. Pendant qu'il me montrait le site du mariage, les paroles de John dansaient dans ma tête.

— Tu le crois capable de tuer, chéri ?

— La police a mis en garde les usagers des campings. C'est *toi* qu'il finira par tuer si tu restes en contact avec lui, Sara.

Il a cliqué sur une autre page du site.

— Regarde, j'ai ajouté nos horoscopes, un lien avec un plan pour accéder au camp, et même un petit jeu en forme de questionnaire. Les invités peuvent confirmer leur présence directement sur le site.

— C'est super. Merci d'essayer de me changer les idées, mais je sais que John passera à l'acte si je refuse tout contact avec lui.

— Laisse-le s'énerver tout seul. Je suis là, la maison est sous alarme et la police patrouille régulièrement dans le quartier. Tu n'as qu'à lui répondre que les flics sont au courant et qu'il se fera arrêter s'il met un doigt de pied sur l'île.

— Avec le risque qu'il pète les plombs.

Il s'est tourné vers moi.

— Que veux-tu *vraiment*, Sara ?

— Que toute cette histoire s'arrête.

— Alors, laisse agir la police.

— Leur enquête est au point mort et l'idée de ne pas savoir ce qu'il mijote m'est insupportable.

— Si jamais tu lui parles, Sara, je me fâche.

— C'est toi qui me menaces à présent ? C'est injuste !
— C'est injuste de me laisser m'inquiéter à ton sujet. Tu avais promis d'arrêter.

— Sauf que lui n'arrête pas. On peut changer nos numéros de téléphone un million de fois, il trouvera toujours le moyen d'entrer en contact avec moi.

— Que proposes-tu ?

— Je crois que... que je devrais lui donner un autre rendez-vous. Si...

— Non, Sara.

— Je t'en prie, Evan. Si tu crois que j'en ai envie... Je suis terrifiée, mais il faut bien l'attraper si nous voulons que ce cauchemar s'arrête un jour. Comment veux-tu qu'on se marie avec une telle épée de Damoclès au-dessus de la tête ?

— Je refuse catégoriquement de te suivre.

— Explique-toi.

— Il est hors de question que je reste assis dans une voiture de police à me ronger les sangs. N'oublie pas que tu mets également en péril la vie d'Ally.

— Ça, c'est un argument dégueulasse. Je protège ma fille de mon mieux. Jamais elle ne sera en sécurité tant qu'il se baladera dans la nature.

— Si tu décides de te lancer dans cette aventure, je la prends avec moi au camp.

— Ally reste ici.

— En laissant toute latitude à ton père de l'enlever à la sortie de l'école ?

— Elle est plus en sécurité ici, sous la protection de la police, que dans ton camp en pleine cambrousse, avec trois flics en tout et pour tout dans le patelin voisin. Il sait où se trouve ton camp, Evan.

— Je serai mieux à même de la protéger là-bas.

— Billy est capable de la protéger de façon plus sûre...

Je me suis mordu la langue.

— Tu penses donc que Billy s'occupe mieux d'Ally que moi.

— C'est son métier, Evan.

— Je me fous qu'il soit flic. Si tu te lances dans cette aventure, j'emmène Ally avec moi, ou alors je préviens tes parents pour qu'ils la prennent chez eux.

— Tu n'emmènes ma fille *nulle part*.

— Ta fille ? Je n'ai donc pas voix au chapitre ?

— Tu sais très bien que je n'ai pas voulu dire ça !

Il a éteint son ordinateur et s'est levé.

— De toute façon, tu n'en fais toujours qu'à ta tête.

Cette nuit-là, Evan a dormi sur le canapé. Incapable de fermer l'œil, je continuais à m'engueuler avec lui intérieurement, mais, à minuit, le soufflé était retombé. Je ne supportais pas qu'il puisse m'en vouloir. Pourquoi refusait-il de comprendre que rencontrer John était notre meilleure chance – sinon la seule, comme le disait Billy – de nous débarrasser de lui ?

Je repensais à ma discussion avec lui. *Ma fille* ? Il s'en occupait comme un père, mais je me rendais compte que son avis passait systématiquement au second plan dès qu'il s'agissait d'elle.

Il avait peut-être raison : il était sans doute temps de rompre définitivement les ponts avec John. J'avais collaboré avec la police, supporté tous ces appels qui m'angoissaient au plus haut point, accepté de le rencontrer, tout ça pour rien. Il m'avait promis de ne tuer personne tant que je lui parlerais, ce qui ne l'avait pas empêché d'assassiner Danielle. Qui me disait qu'il ne l'aurait pas enlevée même si je lui avais répondu, le jour de ma virée à Victoria ? Le moindre faux pas lui servait de prétexte à assouvir ses pulsions.

Si seulement Evan ne s'était pas montré si dominateur... Brusquement, j'ai compris : mon fiancé avait peur. Comment aurais-je réagi à sa place ? C'est vrai, je ne voudrais jamais d'un couple comme celui de mes parents : maman à la cuisine et papa qui décide, mais mon homme n'est pas comme ça. Il a peur, c'est tout.

Je suis descendue au rez-de-chaussée sur la pointe des pieds. Il dormait sur le dos, un bras au-dessus de la tête. Je me suis agenouillée près de lui et je l'ai regardé au clair de lune. J'adore ses pommettes saillantes, sa lèvre supérieure légèrement plus charnue sur le côté. Ses cheveux ébouriffés lui donnaient un air de gamin. J'ai approché mon visage du sien.

Il a poussé un petit grognement dans l'obscurité, m'a attrapée par les épaules et m'a allongée sur lui jusqu'à ce que ma tête repose sur sa poitrine.

— Tu n'as pas été très gentille avec moi.

— Je sais, je te demande pardon. J'ai du mal avec ton côté garçon.

— Je *suis* un garçon. Tu vas devoir t'y habituer.

Le ton était souriant.

Il a gémi dans mon cou, je l'ai imité. Ça faisait très longtemps. Sa main gauche s'est refermée sur mes fesses.

— Tu veux que je t'explique comment te faire pardonner, Sara ?

J'ai pouffé contre son épaule.

— Je ne le rencontrerai pas. D'accord ?

— Tant mieux, parce que je dois repartir au camp demain matin et que je n'ai pas envie de m'inquiéter à ton sujet.

— Je ferai changer tous les numéros de téléphone à la première heure.

Il m'a embrassée, nos muscles se sont relâchés et il a lentement sombré dans le sommeil, un bras autour de ma taille, ma tête contre son épaule.

*

Il était à peine parti le lendemain que je faisais effectivement changer tous mes numéros, avant de m'empresseur de communiquer les nouveaux à la police. Ma famille allait se demander quelle mouche m'avait piquée, mais je comptais leur dire que j'en avais assez de recevoir des coups de fil de journalistes et de cinglés. Quand j'ai eu Mélanie au téléphone, elle m'a demandé si Evan était rentré de son camp.

— Il vient de repartir.

— Qu'a-t-il pensé du CD ?

— Euh...

Elle ne m'a pas laissé le temps d'inventer une excuse.

— Tu parles d'une sœur !

Et elle m'a raccroché au nez.

J'ai voulu la rappeler pour m'excuser, mais son téléphone sonnait dans le vide, ce qui m'a énervée. Je n'avais pas besoin de ça, j'étais suffisamment occupée avec un tueur en série qui me harcelait. Certes, elle ne pouvait pas le deviner, mais elle devrait se montrer patiente, pour une fois dans sa vie.

*

John n'appelle plus depuis que j'ai changé de numéro. Les premiers jours ont été les plus difficiles. Je passais mon temps à vérifier l'alarme, mais j'ai fini par me calmer. Evan avait raison, j'aurais dû prendre cette décision depuis longtemps. Je ne regarde plus mon portable toutes les dix secondes, je ne m'intéresse plus aux infos et je ne suis plus scotchée sur Google. J'ai même rattrapé une partie de mon retard professionnel. J'ai envoyé une tonne de devis par e-mail, hier. La peur est une drogue. Maintenant que je suis sevrée, je me rends compte à quel point elle me bouffait la vie. Cette fois, c'est bon. Je suis délivrée.

SEIZIÈME SÉANCE

Vous savez ce qui m'embête le plus ? De l'extérieur, tout le monde est persuadé qu'Evan est un garçon posé et que je suis hystérique. Et je suis la première à m'y laisser prendre. Je me dis : « Mon Dieu, jamais je n'aurais dû flipper comme ça. » Ensuite, en essayant de comprendre le mécanisme de ma réaction, je m'aperçois que mon fiancé a en fait jeté une allumette enflammée à mes pieds, alors que je baignais dans une flaque d'essence.

Comme ce matin. Je prépare Ally avant d'aller à l'école, elle passe sa garde-robe en revue sans savoir ce qu'elle veut mettre. Elle finit par choisir une chemise rouge, mais comme ça ne colle pas avec le bandeau qu'elle a dans les cheveux, elle recommence à zéro. Au même moment, Moose, qui a eu l'heureuse idée de se choper une infection bactérienne nécessitant la prise d'antibiotiques trois fois par jour, refuse d'avaler quoi que ce soit contenant une pilule, même bien cachée. Je me lance à sa poursuite dans la cuisine pour l'obliger à prendre son médicament pendant qu'Ally hurle dans mes oreilles que je fais mal à son chien. Il y a de la pâtée pour chien partout : sur moi, sur Moose, sur ma fille, sur le carrelage. C'est l'instant précis que choisit Evan, mon charmant fiancé si équilibré et rationnel, pour rentrer. Il regarde le champ de bataille et vous savez ce qu'il me balance ? « J'espère que tu as l'intention de nettoyer. »

Alors, je m'énervé, bien sûr.

— Fiche-moi la paix, tu veux bien ? Si ça te dérange, tu n'as qu'à nettoyer toi-même.

Il quitte la pièce, furieux que je lui aie crié dessus. Il ne m'adresse pas la parole pendant une heure, ce qui ne lui ressemble pas. Je déteste qu'on me batte froid, alors je finis par m'excuser, et puis je me dis : pourquoi ne serait-ce pas à lui de s'excuser d'avoir choisi un aussi mauvais moment pour être désagréable ?

Nous en avons discuté juste avant que je vienne vous voir ; il m'a dit regretter sa remarque, mais je sais bien qu'il m'en veut toujours. En chemin, je me suis souvenue de ce que vous m'aviez dit la dernière fois, qu'Evan m'en voulait peut-être du temps que je consacrais à John. Je me disais que c'était faux parce que ça allait bien entre nous, mais tout a changé depuis une semaine. Plus personne ne rigole. Sauf John, probablement.

Le lendemain de notre dernier rendez-vous, j'ai reçu un coup de fil de Sandy.

— Julia souhaiterait vous parler. Elle a tenté de vous joindre, mais sur votre ancien numéro.

— Que me veut-elle ?

— Je ne sais pas, Sara.

Elle avait l'air agacée.

— Elle m'a simplement demandé de vous transmettre son numéro privé.

J'ai souri en m'imaginant la joie de Sandy à l'idée de jouer les messagers.

— Merci. Je l'appelle tout de suite.

Ce que je n'ai pas fait. J'ai commencé par me préparer un café avant de m'installer dans la cuisine, le portable devant moi. Ma mère naturelle a le don de me coller les boules. J'ai pensé ne pas lui téléphoner, histoire de lui rendre la monnaie de sa pièce. Mais ma résolution n'a pas tenu deux minutes.

Elle a décroché à la première sonnerie.

— Sandy m'a dit que vous souhaitiez me parler.

— Je voudrais discuter avec vous. En tête à tête.

— Ah... D'accord. Je... je ne suis pas libre aujourd'hui, je ne vais pas tarder à partir chercher Ally, mais...

— Alors demain. À quelle heure ?

— Vers 11 heures ?

— Parfait.

Elle a raccroché, sans une explication. J'ai failli la rappeler pour lui dire que j'avais changé d'avis, mais j'en étais incapable, ce qui m'énervait sérieusement. Elle devait s'en douter, et ça m'énervait encore plus.

Evan n'était pas très chaud à l'idée que j'aille en voiture jusqu'à Victoria sans savoir si John ne traînait pas dans le coin, mais il a bien compris que j'avais besoin de découvrir ce qui travaillait Julia. Je lui ai promis d'être prudente.

— Pourquoi crois-tu qu'elle veuille me...

— Aucune idée. Tu le sauras demain. Va te coucher.

J'ai mis des heures à m'endormir en me demandant comment m'habiller, quoi lui dire. Cette fois, les rôles étaient inversés. C'était *elle* qui souhaitait me voir.

Je me suis rendue directement à mon rendez-vous après avoir conduit Ally à l'école. Comme j'étais en avance, je me suis acheté un

café avec l'intention de le boire sur la plage qui se trouve près de chez Julia. En passant devant sa maison, j'ai vu sortir une femme par la petite porte latérale.

Impossible.

Je me suis garée précipitamment dans l'allée des voisins, et j'ai très bien vu, dans le rétroviseur, Sandy traverser la rue et monter dans une voiture banalisée. Que fichait-elle là ? Je l'avais eue au téléphone la veille et elle ne m'en avait pas parlé. Il est vrai que je ne l'avais pas rappelée pour lui signaler que j'allais voir Julia. Sandy partie, j'ai poursuivi mon chemin jusqu'à la plage où j'ai contemplé l'océan pendant une bonne vingtaine de minutes en réfléchissant, entre deux gorgées de café. Peut-être Sandy avait-elle besoin de discuter de l'enquête avec Julia, mais la coïncidence était troublante.

Ma mère m'a gratifiée d'un sourire forcé en ouvrant la porte. Nous sommes à la mi-juin, mais elle était vêtue d'une jupe longue et d'une tunique sans manche, toutes deux noires. Ses traits étaient tirés, sa frange dessinait une ligne sombre sur un front très pâle. Je lui ai rendu son sourire en tentant de croiser son regard. *Vous voyez bien que je ne mords pas et que je suis une fille adorable.* Elle a détourné les yeux en me faisant signe d'entrer, d'un mouvement rapide du poignet.

— Une tasse de thé ?

— Non merci.

Elle n'a pas insisté et m'a invitée à la suivre dans le salon. En passant devant son immense cuisine, avec son plan de travail de marbre noir et ses placards de merisier, j'ai aperçu deux mugs. L'un d'eux avait-il servi à Sandy ?

Son salon est un peu trop guindé à mon goût. J'imaginais mal Ally courant entre le canapé blanc et la causeuse tout aussi immaculée. Son chat himalayen, allongé sur une ottomane en cuir, m'observait d'un œil soupçonneux en agitant la queue. Je me suis posée sur la causeuse, Julia s'est installée en face de moi sur le canapé en lissant sa jupe sur ses genoux. Elle a longuement scruté l'océan avant de prendre la parole.

— On m'a dit que vous refusiez de lui parler.

Où voulait-elle en venir ?

— C'est exact.

— Vous êtes la seule à pouvoir l'arrêter.

Je me suis raidie.

— Vous accepteriez de lui parler, *vous* ?

— Ce n'est pas pareil.

Je m'en suis voulue.

— Evan, mon fiancé, et moi avons jugé que c'était trop risqué.

Elle a posé sur moi un regard dur.

— Rencontrez-le, Sara. Je vous le demande.

J'ai bien cru m'étrangler.

— Pardon ?

Elle s'est penchée vers moi.

— Vous êtes leur seule chance de l'appréhender. Si vous refusez de lui parler, il recommencera à tuer. Il violera et tuera une nouvelle femme, cet été.

Nous nous affrontions du regard. Je voyais battre une veine sur son cou. Le chat a sauté de l'ottomane et s'est éclipsé.

— C'est pour cette raison que Sandy est venue vous voir ?

Elle a écarquillé les yeux et s'est reculée sur le canapé.

— Je l'ai vue sortir de chez vous, Julia. C'est elle qui vous a demandé de m'entreprendre ?

— Elle ne m'a rien demandé du tout.

Je savais qu'elle mentait, mais elle n'a pas cillé.

— Et ma vie ? Et ma fille ?

Ses mains se sont mises à trembler sur ses genoux.

— Si vous refusez, vous êtes une *meurtrière*.

Je me suis levée.

— Je m'en vais.

Elle m'a suivie jusqu'à la porte d'entrée.

— Ça m'a dégoûtée de vous porter dans mon ventre pendant neuf mois. Ça me révoltait de savoir qu'un être issu de lui était *en vie*, quelque part.

Ses mots m'ont paralysée. Je l'ai regardée, m'attendant à ce que la douleur me submerge, comme quelqu'un qui se coupe et voit jaillir le sang sans vraiment comprendre qu'il est blessé.

— Si jamais vous l'arrêtez, je n'aurai pas vécu ce calvaire pour rien.

J'aurais voulu pouvoir lui dire à quel point c'était injuste et cruel, mais j'étais incapable d'articuler la moindre parole, trop occupée à refouler mes larmes. J'ai brusquement vu sa colère s'évanouir, elle s'est tassée sur elle-même en posant sur moi un regard désespéré, défait.

— Je ne dors plus. Je n'arriverai plus à dormir tant qu'il sera dans la nature.

Je me suis précipitée dehors en claquant la porte derrière moi, j'ai couru en pleurant jusqu'au Cherokee et enclenché la marche arrière. J'ai voulu téléphoner à Evan, mais son portable ne répondait pas. Au bout de quelques kilomètres, la douleur et la colère avaient fait place à un sentiment de culpabilité. Et si elle avait raison ?

*

En temps normal, je roule doucement en remontant de Victoria. La Malhalat Highway serpente entre un précipice et une paroi rocheuse, la moindre erreur peut se révéler fatale, mais je conduisais comme une

folle en coupant à travers les virages, les mains agrippées au volant. Arrivée au sommet, au moment d'entamer la descente, j'ai appelé Sandy.

— Même venant de vous, c'était un coup bas.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous le savez très bien.

Je me suis obligée à ralentir après avoir frôlé une voiture dans un virage.

— Votre rencontre avec Julia s'est mal passée ?

— Arrêtez votre cirque, Sandy. Je vous ai vue sortir de chez elle.

Elle n'a rien répondu.

— Nous n'avons plus rien à nous dire.

J'ai raccroché, puis j'ai à nouveau tenté ma chance avec Evan, sans succès. Il fallait *absolument* que je parle à quelqu'un. Billy a répondu tout de suite.

— Je veux qu'on retire l'enquête à Sandy. Je refuse dorénavant de coopérer avec elle.

— Allons bon. Que s'est-il passé ?

— Je reviens de Victoria où j'ai vu ma mère naturelle. J'avais cru bêtement qu'elle avait envie de me voir. En fait, elle souhaitait uniquement me pousser à organiser une nouvelle rencontre avec John. Je suis arrivée en avance et j'ai vu Sandy sortir de chez elle. C'est elle qui a tout manigancé ! Vous étiez au courant ?

— Je savais qu'elle voyait Julia, mais ça n'a rien d'anormal puisqu'il s'agit d'un témoin important. Je refuse de croire qu'elle ait pu...

— Vous ne trouvez pas la coïncidence pour le moins troublante ?

Il a pris le temps de réfléchir.

— Voulez-vous que je lui parle ?

— À quoi bon ? Putain, quelle idiote je fais d'avoir pu croire que Julia avait vraiment envie de me voir, alors qu'elle souhaitait uniquement...

Je n'ai pas achevé ma phrase, au bord des larmes.

— Où êtes-vous, Sara ?

— Je rentre de Victoria.

— J'achète du café et des sandwichs et je vous retrouve chez vous. Nous discuterons tranquillement de toute cette histoire.

— Vraiment ? Ça ne vous embête pas ?

— Pas du tout. Appelez-moi quand vous arrivez à Nanaimo.

J'ai passé le reste du trajet à ressasser dans ma tête tout ce que j'aurais voulu dire à Sandy, mais la voix de Julia m'interrompait à tout bout de champ. « Si jamais vous l'arrêtez, je n'aurai pas vécu ce calvaire pour rien. »

Billy est descendu de son 4 x 4, un sourire aux lèvres, en me voyant tourner dans l'allée. Il tenait à la main un plateau en carton chargé de deux gobelets de café Tim Hortons et un sachet en papier.

Il a brandi le sachet en citant le slogan de l'enseigne.

— « Toujours frais, toujours vrai. »

J'ai souri.

— J'ai un peu de mal avec la vérité, en ce moment.

— On va arranger ça.

J'ai sorti Moose dans le jardin et nous nous sommes installés dans le patio avec nos sandwiches. J'ai longuement dévisagé mon interlocuteur.

— Croyez-vous que refuser de rencontrer John fait de moi une meurtrière ?

— Qui vous a mis cette idée en tête ?

— C'est ce que m'a dit Julia.

— Aïe.

Il a posé sur moi un regard compréhensif.

— Evan prétend au contraire que ce n'est pas ma faute s'il tue à nouveau.

— Bien évidemment. En tant qu'officier de police, je me sens toujours responsable quand un suspect échappe à la justice, mais je m'efforce d'en tirer les leçons et d'obtenir de meilleurs résultats la fois suivante.

J'ai ruminé ses paroles en mâchant mon sandwich.

— Personne ne vous oblige à agir contre votre volonté, Sara. Vous avez parfaitement le droit de ne pas le rencontrer, sans pour autant vous sentir coupable jusqu'à la fin de vos jours.

— S'il ne tenait qu'à moi, j'accepterais tout de suite d'organiser une nouvelle rencontre. Je comptais vous en parler, mais Evan refuse catégoriquement.

— Il cherche à vous protéger.

— Je le sais bien, mais il ne passe pas son temps à se torturer comme moi. Ça peut vous paraître dingue, mais je ressens en permanence la douleur des victimes et de leurs familles. Vous arrive-t-il aussi d'avoir le sentiment de vous perdre vous-même au cours d'une enquête ?

— On finit par apprendre à cloisonner.

J'ai poussé un soupir.

— C'est bien mon problème. Je suis obsessionnelle, depuis toute petite. Papa détestait me voir m'enfermer dans le même problème des jours durant, avant de passer au suivant une semaine plus tard.

J'ai ri et j'ai ajouté :

— Quel genre de gamin étiez-vous ?

— Je courais au-devant des ennuis. Je me battais, je buvais, je

volais. Mon père m'a fichu dehors à dix-sept ans, j'ai dû me réfugier chez un copain.

— Waouh ! C'est dur.

— La situation a fini par s'arranger.

Il a haussé les épaules.

— Je me suis inscrit dans un gymnase, près de chez moi, et un vieux flic qui enseignait le kick-boxing m'a pris sous son aile. Je serais probablement en taule à l'heure qu'il est si je n'étais pas entré dans la police.

— Je suis heureuse que vous ayez choisi le camp des gentils.

— Moi aussi.

Il a ponctué sa réponse d'un sourire.

— Vous voyez régulièrement votre père, aujourd'hui ?

— Il est pasteur. Il ne s'intéresse qu'à son église et à Dieu, dans cet ordre.

— Vraiment ? Quel effet ça fait, d'être fils de pasteur ?

— Vous vous moquez de moi avec mes citations, mais je fais pâle figure à côté de mon père. Il connaît la Bible par cœur.

Un éclair dur a traversé son regard et il s'est plongé dans son gobelet de café vide.

— Il était sévère ? Il croyait aux châtiments corporels ?

Il a hoché la tête.

— Sans être violent, il croit à la notion de pénitence.

Il a laissé échapper un petit rire.

— Un jour, quand j'étais gamin, je me suis battu, au catéchisme, en voulant empêcher un grand de taper sur un petit. Papa m'a obligé à présenter mes excuses à toute la congrégation et à m'agenouiller sur les marches de l'église en implorant le pardon divin.

— Vous ne lui avez pas expliqué que vous défendiez quelqu'un ?

— On n'explique jamais rien à mon père, mais je savais que j'avais raison et je ne regrette pas.

— J'ai du mal à vous imaginer avec un père pareil. Vous qui êtes un modèle de calme et de logique.

— Maintenant, peut-être, mais ça ne s'est pas fait en un jour.

— C'est vrai ?

— J'avais très mauvais caractère quand j'avais vingt ans. À mes débuts dans la police montée, je voulais me colleter avec tous les criminels du pays.

— Vous, mauvais caractère ?

Il a affiché un sourire roué.

— Il m'est arrivé de prendre quelques libertés avec le règlement.

— Je m'en doutais !

Il a retrouvé sa gravité.

— J'ai failli être renvoyé de la police pour n'avoir pas respecté la

procédure et ainsi permis à un coupable d'être relaxé. Depuis, j'ai appris à accepter le système.

— Ça n'est pas frustrant, par moments ? Je crois que je deviendrais folle si John s'en tirait sur un point de procédure. Je serais tentée de prendre la situation en mains.

Billy affichait une expression troublée. Je l'ai laissé continuer.

— L'affaire dont je vous parlais, il y a un instant : il s'agissait d'un violeur en série. Au terme de plusieurs mois d'enquête, un indic nous a refilé son adresse. En arrivant sur place, j'ai vu sortir un type correspondant à la description du suspect. Le violeur emportait toujours les vêtements de ses victimes, alors je suis entré chez lui par la fenêtre dans l'espoir de découvrir des preuves. J'ouvre un placard, et je tombe sur un sac plein de vêtements de femme. J'allais repartir quand le type rentre. Il s'est enfui en me voyant, je l'ai poursuivi... Bref, ça s'est mal terminé.

— Que s'est-il passé ?

Il a relevé la tête.

— Disons que j'ai laissé parler mes émotions au lieu de me servir de ma tête.

Cet aspect de Billy m'intriguait d'autant plus qu'il correspondait à certains traits de ma propre personnalité.

— *L'Art de la guerre* a bouleversé ma vie. Le kick-boxing aussi. Sur un ring, vous comprenez très vite que le calme est la clé du succès.

— Intéressant. Vos tatouages reproduisent-ils des citations du livre ?

Il m'a montré son bras gauche.

— Celui-ci dit : « Se préparer contre un attaquant est source de faiblesse. »

Il a avancé le bras droit.

— Et celui-ci : « Contraindre l'ennemi à se préparer contre un attaquant est source de force. » J'ai fait réaliser ces tatouages quand je suis entré aux Grandes affaires criminelles.

— Ils sont super.

— Merci.

Nous terminions à peine nos sandwichs que son BlackBerry a sonné. Il l'a décroché de sa ceinture.

— Vous avez reçu un nouvel e-mail de John.

J'avais presque oublié que la police filtrait mes messages. Le visage de Billy s'est durci en lisant le contenu de celui-ci.

— Que dit-il ?

Il m'a tendu le téléphone.

« SI TU REFUSES DE ME PARLER, JE TROUVERAI QUELQU'UN D'AUTRE. »

J'ai senti un vent de panique m'envahir. Il allait mettre sa menace à exécution. Il allait tuer quelqu'un.

— Vous vous sentez mal, Sara ?
— Que... que va-t-il se passer ?
— Je ne sais pas. Nous allons commencer par retrouver l'origine de l'e-mail et nous assurer que tous nos hommes renforcent leurs patrouilles dans les campings.
— Et moi ?
— Comment comptez-vous réagir ?
— Je ne sais pas. Si je recommence à lui parler, Evan m'en voudra terriblement. Mais si John...
— Vous êtes la seule à pouvoir prendre une telle décision, Sara. Je vais devoir vous quitter, je vous tiens au courant des développements éventuels.

*

Billy reparti, je suis montée à l'étage où m'attendait le fameux e-mail. Mon cœur battait à tout rompre, les pensées se bouscullaient dans ma tête. Et puis est arrivée l'heure d'aller chercher Ally qui, Dieu soit loué, n'a pas arrêté de parler pendant tout le trajet. J'aurais été incapable d'avoir une conversation avec elle. Quelques heures plus tard, je n'étais guère plus avancée. Pour me changer les idées, j'ai tapé le nom de Billy sur Google et j'ai trouvé un article concernant l'enquête dont il m'avait parlé. Il s'était bien battu avec le violeur après l'avoir rattrapé. Le type avait réussi à s'emparer de l'arme du policier, celui-ci s'était défendu, le coup était parti et une vieille dame qui promenait son chien avait été blessée. Le juge, refusant de tenir compte des preuves fournies par la police au prétexte que l'enquêteur s'était introduit par effraction chez le suspect, avait relaxé celui-ci. Pas étonnant que Billy se montre aussi à cheval sur le règlement, à présent. Je sais bien qu'il n'avait pas respecté la loi, mais un tel investissement dans son boulot m'impressionnait. Ally était déjà au lit quand Evan m'a enfin rappelée. Je lui ai parlé de l'e-mail de John et de l'attitude de Julia.

— C'est un tissu de conneries. Je n'arrive pas à croire qu'elle t'ait dit un truc pareil. Oublie cette femme, Sara. Tu ne mérites pas ça.

— Il faut aussi la comprendre. Je sais ce que c'est que de vivre dans la peur. Si je pouvais m'adresser à une personne susceptible de me délivrer d'un tel poids...

— C'est à ça que sert la police ! Laisse-les agir.

— Billy se donne beaucoup de mal.

— C'est possible, mais je trouve étrange qu'il t'ait apporté à manger, ce midi.

— Il voulait me remonter le moral. Heureusement qu'il était là quand cet e-mail est arrivé !

— Ce type passe visiblement son temps à te remonter le moral.

— Il se contente de remplir sa mission de flic. Jamais il ne me colle la pression, comme Sandy.

— Oublie tes illusions. Il joue son rôle, rien de plus. Celui du bon flic.

— C'est un bon flic.

Evan a laissé s'écouler une longue plage de silence avant de demander sèchement :

— Tu as envie de reparler à John ?

— Je n'ai pas *envie* de lui parler, j'ai envie qu'on l'arrête.

Comme il ne disait rien, j'ai continué.

— Je ne sais pas si tu imagines l'effet qu'ont provoqué chez moi les paroles de Julia, quand elle m'a avoué que j'étais la seule personne capable de lui rendre sa tranquillité. Moi qui ai tout déclenché en me lançant à sa recherche...

— C'est lui qui a tout déclenché. En violant ta mère.

— Je sais, mais j'ai le pouvoir de tout arrêter.

— Que cherches-tu à me dire ?

— Je crois que... que je devrais accepter de le rencontrer.

— Je te l'ai déjà dit, c'est hors de question.

— Je peux me contenter de lui parler, dans un premier temps. Le pousser à se livrer davantage, tout du moins détourner son attention des campings.

— Pourquoi ne pas tout laisser tomber ?

J'ai fondu en sanglots.

— Parce que j'en suis incapable. J'en suis incapable.

La voix d'Evan s'est adoucie.

— Ma chérie, tu as bien compris que jamais Julia ne t'aimera, quoi que tu fasses, non ?

— Je ne cherche pas son amour. En revanche, si toi, tu m'aimes, tu devrais comprendre mes motivations.

— Je suis persuadé qu'au fond de toi tu es contente d'être la seule personne à pouvoir l'arrêter.

— C'est horrible de m'accuser d'un truc pareil ! Tu crois vraiment que ça me plaît d'être la fille d'un tueur en série qui a déjà assassiné deux personnes à cause de moi ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais tu n'es pas capable...

— De m'enfouir la tête dans le sable et de vivre comme si de rien n'était, comme toi ?

— Maintenant, c'est toi qui me dis des trucs horribles.

Nous nous sommes enfermés dans le silence, puis il a laissé échapper un soupir.

— On tourne en rond. Si tu lui reparles, il faut t'attendre à ce qu'il te propose un nouveau rendez-vous.

— Je n'ai pas encore pris de décision, Evan. J'ai uniquement besoin

de savoir que tu me soutiens.

— Je ne vais pas prétendre que ça me fait plaisir que tu lui parles, mais je comprends tes motivations. En tout cas, Sara, je ne veux pas que tu essayes une nouvelle fois de le rencontrer.

— Je te promets de ne prendre aucune décision sans t'en parler.

— Tu as intérêt.

— Sinon quoi ?

J'avais posé la question sur un ton moqueur, mais Evan était sérieux lorsqu'il m'a répondu.

— Je ne plaisante pas, Sara.

*

J'ai passé mon week-end à réfléchir et j'en ai reparlé à Billy. À l'entendre, Sandy n'avait jamais poussé Julia à me parler, celle-ci avait pris sa décision toute seule. C'est peut-être vrai, mais j'ai des doutes. Cette femme est tellement impliquée qu'elle ferait n'importe quoi pour coincer John. Comme je n'arrivais pas à faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre, j'ai eu la tentation de croire que je pourrais m'en tirer sans rien décider. Sur ce, voilà que Julia me rappelle.

— On m'a dit qu'il vous avait envoyé un nouvel e-mail, Sara. Vous comptez lui reparler ?

— Je ne sais pas encore.

Je m'attendais à ce qu'elle s'énerve.

— En attendant votre bon vouloir, réfléchissez un peu à ceci : la police pense qu'il voudra me contacter s'il n'arrive pas à vous parler.

Sa voix tremblait, mais elle n'avait pas terminé.

— Cette fois-ci, j'espère qu'il me tuera.

Et elle a raccroché.

Il m'a fallu cinq bonnes minutes pour calmer les battements de mon cœur. Evan ne répondait pas sur son portable. Je devais lui parler avant de prendre une décision.

Une heure plus tard, son téléphone sonnait toujours dans le vide. Une étrange impression de calme m'a alors envahie. D'un seul coup, tout me paraissait clair.

Je suis montée dans mon bureau où j'ai écrit un e-mail à John. Une seule phrase : « Comment puis-je vous aider, John ? » J'ai ajouté le numéro de la maison et, avant d'avoir pu réfléchir, j'ai cliqué sur Envoyer.

*

Je n'ai plus entendu parler de lui, depuis. Ça me tue de ne pas savoir si Sandy a prévenu Julia. M'aimera-t-elle, à présent que je risque ma vie et celle des miens ? À présent qu'Evan est furieux contre

moi ? Je me rassure en me répétant que je me fiche de son opinion. À force de me mentir à moi-même, je vais finir par y croire.

Je sais pourtant que je n'agis pas uniquement pour elle. J'ai envie d'en finir, et le seul moyen d'y parvenir est de le rencontrer. Vous avez reconnu vous-même que c'était vrai. Je suis cinglée de croire que je peux réussir là où la police a échoué, mais j'en suis persuadée. En fait, Evan a raison, je crois bien que ça me plaît.

Je repense à John, je le revois en train de violer ces femmes ou de mettre une victime en joue, et je me demande s'il éprouve les mêmes sensations.

DIX-SEPTIÈME SÉANCE

Vous est-il déjà arrivé d'imaginer que vous teniez votre bonheur entre vos mains, et que vous le laissiez tomber, ou alors l'étouffiez en le serrant trop fort ? En venant jusqu'ici, je cherchais l'image qui résumerait le mieux ce qui m'arrive. Cette quête de perfection résume parfaitement ma vie.

Vous connaissez mon histoire avec les hommes, jusqu'ici. Soit je faisais une obsession sur eux, soit ils faisaient une obsession sur moi. Toutes les notes que vous avez pu prendre lors de nos entretiens vous confirmeront que ça finissait toujours mal.

Vous n'arrêtiez pas de me répéter que le jour où je rencontrerais la bonne personne, je le saurais. J'avais envie de vous étrangler à chaque fois, mais vous réussissiez toujours à m'amadouer avec le petit sourire de celle qui sait, en me disant : « Croyez-moi, Sara. L'amour, c'est différent. » Chaque fois que je m'enlissais dans une relation qui fonçait droit dans le mur, et quand bien même je le *savais*, au fond de moi, je soutenais mordicus que c'était l'homme de ma vie !

J'ai enfin compris que vous aviez raison quand j'ai rencontré Evan. À l'image des mauvais matchs de hockey, les relations que j'avais pu connaître jusque-là étaient susceptibles de mal tourner à la première alerte, et on ne savait jamais qui était le vainqueur. Evan et moi avons toujours fait équipe. Pas de coup tordu à redouter : il patinait à côté de moi et nous avions le même but. D'un seul coup, je me retrouve en face d'un adversaire, nous jouons tous les deux en défense et l'un de nous deux va y laisser des plumes.

Ce qui nous arrive depuis quelque temps ne me dit rien de bon. Ça m'effraye autant que l'histoire de John, et je crois même que c'est ma réaction qui m'inquiète le plus. Je me sais capable de rendre coup pour coup, avec les intérêts.

*

John m'a appelée le lendemain de mon dernier rendez-vous avec vous.

— Nos conversations me manquaient.

Je n'ai pas répondu immédiatement, car j'étais à deux doigts de le traiter de tous les noms.

— Je suis content que tu m'aies envoyé cet e-mail. Je commençais à

m'inquiéter, a-t-il poursuivi.

Lui, inquiet ? Intéressant. Billy m'a confirmé ce qu'affirment les études : les tueurs en série sont incapables d'éprouver du remords. Ils sont en revanche capables de le susciter chez les autres, ce qui prouve qu'ils en comprennent le fonctionnement. J'ai voulu tester ma petite théorie.

— Ce que vous avez fait était horrible, John.

— Quoi donc ?

— Me laisser cette poupée Barbie au visage brûlé avant de m'expédier des e-mails, en sachant qu'ils me perturberaient. J'étais extrêmement mal.

— Tu m'avais menti.

— Vous n'aviez pas le droit de me poser ces questions. Vous êtes peut-être le grand-père biologique d'Ally, mais je ne sais pas ce que vous attendez vraiment de nous. Ou d'elle. Il faudrait que je sois folle pour vous fournir des détails sur ma fille.

— Je souhaitais te connaître mieux, c'est tout.

Il parlait d'une voix faible, comme si mon assurance le désarçonnait.

— Vous n'êtes pas certain de pouvoir m'accorder votre confiance, c'est bien ça ? Eh bien, moi non plus. Si vous avez *vraiment* envie de me connaître, vous n'avez pas le droit de réagir de façon aussi brutale. Vous n'avez pas le droit de me menacer quand vous êtes en colère. Dites-moi ce qui ne vous convient pas et nous essayerons de trouver une solution.

Je lui ai laissé le temps de mûrir sa réponse.

— Je ne suis pas capable d'arrêter.

— D'arrêter quoi ?

— De me mettre en colère.

Je ne savais pas quoi dire. Comment aurais-je pu prodiguer des conseils à quelqu'un qui souffre du même syndrome que moi ? D'ailleurs, pour quelle raison aurais-je voulu l'aider ? Il aurait fallu que je croie à l'existence d'un être humain au fond de ce monstre. Pour prouver quoi ? Que je n'étais pas un monstre moi-même ? Mieux valait ne pas y penser.

— Je suis comme vous, John, mais...

— Tu n'es *pas* comme moi !

— Parce que vous tuez des gens ?

Ma propre audace me donnait des sueurs froides. Devant son absence de réponse, j'ai décidé d'aller plus loin.

— Moi aussi, je suis capable de faire du mal aux autres quand je suis en colère. J'ai fait des trucs complètement fous.

— Je ne suis pas *fou* !

— Je sais. Je disais simplement que je peux comprendre ce que vous ressentez dans ces moments-là. Votre besoin de dominer la rage qui

s'empare de vous.

J'ai repensé à ce jour, en haut de l'escalier, avec Derek. Son air supérieur, le bruit mat de sa chute. Je comprenais beaucoup mieux que je ne l'aurais souhaité.

John ne disait rien, mais sa respiration s'était accélérée. J'aurais dû laisser tomber, mais j'éprouvais le besoin d'insister, d'accentuer son malaise.

— Vous m'avez raconté que votre père était violent. A-t-il jamais pratiqué des attouchements sur vous ?

— Non.

Sa voix trahissait son dégoût, mais j'étais lancée.

— Et votre mère ?

Il s'est mis à parler fort.

— Pourquoi me poses-tu toutes ces questions, Sara ?

— J'ai ressenti vos questions sur Ally de la même façon.

— Eh bien, ça ne me plaît pas.

Je le sentais mal à l'aise, inquiet.

— Moi non plus, ça ne me plaît pas, ai-je rétorqué.

J'étais prête à me lancer dans une nouvelle attaque, mais j'ai décidé d'attendre. Je respirais fort, moi aussi, j'étais toute rouge. Emportée par mon élan, j'en oubliais à qui je m'adressais. Je voulais lui faire mal.

D'un seul coup, j'ai compris : John réagissait exactement de la même façon.

Je suis restée interdite à l'idée des dégâts que j'avais pu provoquer. J'imaginai Billy et Sandy complètement flippés en nous écoutant. J'étais censée recueillir des informations, et non le provoquer. Cela dit, il n'avait pas raccroché. J'avais encore la possibilité de me rattraper. J'ai donc baissé la voix, me forçant à reprendre mon calme.

— Écoutez, cette situation n'est facile ni pour vous, ni pour moi. Je vous propose d'essayer un petit jeu.

— Un petit jeu ?

Son ton trahissait sa méfiance.

— Je vous pose une question et vous devez y répondre le plus honnêtement possible. Ensuite, c'est à votre tour de me poser une question. Je vous autorise même à m'interroger au sujet d'Ally.

J'ai fermé les yeux.

— Tu as prouvé que tu étais capable de mentir.

— Vous aussi, John.

— Je me montre *toujours* honnête avec toi.

— Non, je ne crois pas. Vous avez envie de tout savoir à mon sujet, mais vous refusez de me parler de l'univers dans lequel vous vivez. Je vous ressemble davantage que vous ne le pensez.

— Que veux-tu dire ?

La question méritait d'être posée. Quelques minutes plus tôt, au comble de l'excitation, je tanguais dangereusement entre raison et émotion, tous les sens aiguisés, prête à entamer la joute.

— Je vous l'ai expliqué, il m'est arrivé de blesser mes proches quand j'étais en colère. J'ai poussé quelqu'un du haut d'un escalier, par exemple.

En exagérant la scène, je pouvais peut-être l'inciter à se confier un peu plus.

— Il s'est cassé la jambe dans sa chute, et il y avait du sang partout. Je n'aime pas perdre le contrôle de moi-même à ce point, et j'ai le sentiment que vous êtes pareil.

Il ne disait rien. J'ai poursuivi.

— Je veux bien commencer...

Il a hésité avant de répondre.

— On peut essayer.

— D'accord. Demandez-moi ce que vous voulez.

Je retenais mon souffle. La question a été longue à venir.

— Est-ce que tu as peur de moi ?

— Oui.

Il a paru surpris.

— Pourquoi ? Je suis gentil avec toi.

Comment répondre à une question pareille ?

— À mon tour. Pourquoi fabriquez-vous des poupées avec les cheveux et les vêtements des filles ?

— Pour les garder avec moi. Étais-tu heureuse dans ta famille d'adoption ?

Je me suis trouvée déstabilisée. Personne ne m'avait jamais posé la question. J'ai connu des moments de bonheur, atténués par la crainte qu'on me les vole. Je me suis souvenue d'un jour où j'avais préparé une tourte avec maman, quand j'avais treize ans. La chaleur de la cuisine, une odeur délicieuse de viande, d'ail et d'oignon. La douceur de sa main sur la mienne pendant que nous étalions la pâte. Nous venions tout juste d'enfourner la tourte quand elle s'est précipitée dans la salle de bains. Elle en est ressortie peu après, livide et chancelante, et m'a demandé de surveiller le plat pendant qu'elle allait s'allonger. J'ai attendu qu'il soit bien doré pour le sortir, tout excitée à l'idée de la montrer à papa.

Quand il est rentré, une heure plus tard, il a regardé le four, puis sa main s'est abattue sur mon épaule.

— Depuis combien de temps le four est-il allumé ?

Il était tout rouge, les nerfs du cou tendus comme des cordes à violon.

Terrorisée, je n'ai pas su quoi répondre. Du coin de l'œil, j'ai vu Lauren prendre Mélanie par la main et sortir de la pièce.

— Où est ta mère ? a-t-il repris.

Il m'a secouée en constatant que je restais muette.

— Elle... elle dort. J'ai oublié d'éteindre le four, mais...

— Tu aurais pu mettre le feu à la maison.

Il m'a lâchée, et je me suis mise à masser mon épaule endolorie. Il a pointé le couloir du doigt.

— Va !

Sa voix était dure et méchante.

Je me suis abstenue de raconter la scène à John.

— Il m'arrivait d'être heureuse. À mon tour : pourquoi vouloir garder ces filles avec vous ?

— Je me sens seul. Tu te posais des questions sur moi quand tu étais petite ?

Il s'est raclé la gorge, presque gêné, avant de poursuivre:

— Est-ce que je corresponds à l'idée que tu te faisais d'un père ?

Le pire, c'était qu'il était sérieux.

— J'avais envie de savoir qui était mon vrai père et comment il était, oui.

Comment répondre positivement à la seconde partie de sa question ?

— Vous... vous possédez beaucoup des qualités que j'attendais d'un père.

En prononçant ces mots, je m'apercevais qu'ils reflétaient partiellement la réalité. Il m'avait en effet donné ce que j'avais attendu de mon père adoptif tout au long de mon enfance, et dont j'avais toujours besoin, quoi que je puisse prétendre : de l'attention.

Change de sujet, Sara.

— Pourquoi tuez-vous systématiquement l'été ?

Il a longuement hésité avant de répondre, d'une voix prudente :

— La première fois, j'étais en train de chasser. Je suis tombé sur un couple dans les bois, ils faisaient... Enfin, tu vois ce que je veux dire. Le type m'a vu.

La suite est sortie très vite.

— Il s'est approché de moi et m'a envoyé un coup de poing. Je me suis défendu, nous avons roulé à terre, il frappait fort en me faisant *vraiment* mal. J'ai sorti mon couteau et la lame s'est enfoncée juste en dessous des côtes.

— Vous l'avez tué ?

— Il a fallu un second coup de couteau. La fille poussait des hurlements. Quand je l'ai regardée, elle s'est enfuie. Je lui ai uniquement couru après parce qu'elle courait. Je me suis lancé à sa poursuite, je comptais lui expliquer que ce n'était pas ma faute, que j'étais en état de légitime défense. Et puis, quand je l'ai rattrapée...

Il a marqué une longue pause.

— Un père ne devrait probablement pas évoquer ça devant sa fille.
Je n'avais aucune envie d'entendre la suite, mais je l'ai encouragé d'une voix que je voulais neutre.

— Il n'y a pas de problème, John. Ça fait du bien d'en parler. Que s'est-il passé ?

— Je ne voulais pas, mais je l'ai clouée au sol et elle criait toujours. Je ne me sentais pas bien ce jour-là, il faisait très chaud. C'est seulement quand elle a été morte que je me suis senti mieux.

Il attendait que je réagisse, mais je suis restée muette.

— J'ai passé un moment avec elle. Le bruit est revenu au moment où je m'en allais, alors je l'ai visitée à nouveau et le bruit est parti. Quand on l'a retrouvée...

Je voyais devant moi John hypnotisé par un corps décomposé, en pleine forêt. J'ai serré les paupières.

— Alors, vous avez commencé à fabriquer ces poupées ?

— Ouais.

Il était manifestement soulagé, heureux que je puisse comprendre.

— Avec ta mère, je n'ai pas pu terminer.

Son ton s'est fait coupant.

— J'ai été obligé de recommencer avec une autre pour que le bruit s'en aille. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment su.

Il a laissé s'écouler quelques secondes avant de conclure :

— Je suis content de n'avoir pas terminé. Sinon, je ne t'aurais pas.

Cette fois, c'est moi qui ai changé de sujet.

— Parlez-moi de ce bruit, John. Vous entendez des voix ?

— Je ne suis pas fou, je te l'ai déjà dit.

À sa voix, on aurait pu croire que c'était moi la cinglée.

— J'ai mal à la tête et mes oreilles se mettent à bourdonner.

J'ai brusquement fait le lien.

— Vous souffrez de *migraines* ?

— Constamment.

— C'est encore plus douloureux quand il fait chaud, c'est bien ça ?

— Exactement.

Comment n'avais-je pas deviné plus tôt ? Tous les signes étaient réunis. Ses grognements, sa voix pâteuse, sa hantise du bruit. Des crises de migraine déclenchées par la chaleur.

— J'en ai aussi, John.

— C'est vrai ?

— Oui, c'est horrible. Et moi aussi, c'est bien pire l'été.

— Tel père, telle fille !

Sa maxime m'a rappelée à la réalité. Je n'étais pas là pour tisser des liens avec le père que je retrouvais enfin.

— J'ai eu mes premières migraines au moment de l'adolescence. Et vous ?

— Quand j'étais gamin.

— Vous suivez un traitement ?

La police parviendrait peut-être à le retrouver grâce à ses ordonnances.

— Non, ma mère me préparait des potions quand j'avais mal à la tête. Elle prétendait qu'il s'agissait de mauvais esprits.

— Vous pensez que les mauvais esprits vous laisseront tranquilles si vous tuez ?

— Je le *sais*. Je vais devoir y aller, je n'ai plus beaucoup de minutes sur ma carte. Je te rappelle très vite.

J'ai failli éclater de rire. C'était donc pour cette raison que ses appels étaient toujours aussi rapides. À cause de ses cartes prépayées !

— OK. Prenez soin de vous.

C'est seulement après avoir raccroché que j'ai pris conscience de mes paroles. *Prenez soin de vous*. Il s'agit d'un automatisme, une formule rituelle avec des amis ou des proches, mais John ne relevait d'aucune de ces deux catégories. À force de lui parler, mon subconscient ne faisait plus la différence.

*

Quand Billy m'a téléphoné pour me signaler que John se trouvait quelque part au nord de Prince George, je l'ai trouvé tout excité par les confidences que j'avais réussi à lui soutirer. J'étais dans le même état d'esprit. Les pièces du puzzle se mettaient en place. Les spécialistes affirment que les tueurs en série sont souvent euphoriques après avoir assassiné une victime, un état qui devait pousser John à imaginer que tuer chassait ses maux de tête.

Billy m'a expliqué que mon père devait tout juste sortir de l'adolescence la première fois qu'il avait tué. Il s'agissait probablement de sa première expérience sexuelle, ce qui avait exacerbé le processus. Avant de l'abandonner très jeune, sa mère lui avait encombré l'esprit avec toutes sortes de mythes qui contribuaient à expliquer la ritualisation de ses crimes. Les tueurs en série s'inventent un monde fantasmé afin d'échapper à la solitude. J'aime autant ne pas penser aux rêves d'un gamin solitaire vivant en pleine montagne, obligé de chasser pour survivre.

*

J'ai voulu partager mes découvertes avec Evan lorsqu'il m'a appelée ce soir-là, mais il se contentait de réponses lapidaires et la conversation a rapidement bifurqué vers des sujets plus terre à terre : mon boulot, Ally, les invitations pour le mariage. C'était d'autant plus curieux que ce garçon se préoccupe rarement de l'intendance.

— Je n'ai pas eu le temps de trier les adresses e-mail, mais je m'en occupe demain.

— Tu n'as pas trouvé le temps, ou bien tu n'en avais pas envie ?

— Je n'ai pas eu le temps, Evan. Je te signale que ma journée a été chargée, au cas où tu l'aurais oublié.

Je me suis empressée d'arrondir les angles, consciente d'avoir été désagréable.

— Je te promets de gérer les faire-part ce soir.

Comme il se murait dans le silence, j'ai poursuivi :

— Je comprends à présent pourquoi il ne connaît pas ses limites. Il n'a probablement jamais eu de vie sociale. En s'intéressant aux conditions météo au moment des attaques de John, je suis persuadée qu'on s'apercevra qu'il faisait très chaud, ou alors que la pression barométrique avait augmenté.

Evan a soupiré.

— Sara, on ne pourrait pas changer de sujet de conversation, pour une fois ?

— Ça ne t'intéresse pas de savoir qu'il souffre de migraines, comme moi ?

— Il reste un assassin.

— Je sais bien, mais ça me permet de comprendre *pourquoi* il tue.

— Quelle importance ? Il tue parce qu'il y prend plaisir.

— C'est très important, au contraire. C'est en comprenant ses motivations qu'on a toutes les chances de...

— *On* ? Je te signale que tu n'es pas encore flic. À moins que tu te sois engagée depuis mon départ.

Il plaisantait, bien sûr, mais la tension était latente et je bouillais intérieurement.

Stop. Réfléchis. Respire. Sa réaction est liée à sa crainte d'être délaissé. Ne dis rien. Aborde le fond du problème.

— Je t'aime plus que tout, Evan. J'espère que tu le sais. Cette histoire avec John prend énormément de mon temps, mais ça ne signifie pas que j'oublie de penser à toi.

— Quand ce n'est pas ceci, c'est cela. Une obsession en chasse une autre.

— Je ne t'ai jamais caché que j'étais obsessionnelle !

— Je préférerais l'époque où j'étais l'objet de ton obsession.

Il a ri et je l'ai imité, heureuse d'avoir évité la crise.

— Plus vite nous serons débarrassés de ce type, plus vite je pourrai m'intéresser à toi de façon obsessionnelle. D'accord ?

— C'est un bon plan. John a-t-il évoqué un nouveau rendez-vous ?

— Pas encore, mais ça ne me surprendrait pas qu'il me le propose. La prochaine fois, je pense qu'il viendra.

— La prochaine fois ? Il n'y aura pas de prochaine fois.

La trêve avait été brève.

— Bon sang, Evan. Tu me donnes des ordres ?

— Je suis presque ton mari. Je trouve normal d'avoir mon mot à dire.

— Eh bien, tu as tort. Je le répète, la seule chance de nous en débarrasser est de le coincer lors d'un rendez-vous.

Il a haussé la voix.

— Et si ça foire à nouveau ?

— Ce ne sera pas le cas. Il commence à m'accorder sa confiance. Je le sens. Il s'est dévoilé davantage lors de notre dernière conversation que toutes les fois précédentes et...

— Tu t'imagines avoir percé ses pensées et n'avoir rien à craindre au prétexte qu'il t'a parlé de ses migraines ? Tu n'es ni flic, ni psy. C'est Nadine qui te pousse ?

— Elle m'aide uniquement à déterminer ce que je veux.

— Et moi, alors ?

— Explique-toi, Evan.

— Si tu lui donnes un nouveau rendez-vous, je me verrai contraint de réfléchir à notre relation, à l'importance que tu lui accordes.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Tu mets ta vie en danger, Sara.

— Toi, tu mets ta vie en danger chaque fois que tu effectues une sortie en bateau.

— Ça n'a rien à voir, et tu le sais pertinemment.

— Je n'arrive pas à croire que tu m'aies menacée.

— Je ne t'ai pas du tout menacée, je me suis contenté de...

— Je ferais peut-être bien de réfléchir à notre relation, moi aussi.

Et j'ai raccroché. J'ai attendu un bon moment près du téléphone, certaine qu'il allait me rappeler. Il ne l'a pas fait. Alors, j'ai composé le numéro de Billy.

*

Il est arrivé dans la demi-heure, avec du café et des sucreries.

— Un flic qui apporte des *doughnuts*, vous ne trouvez pas que ça fait un peu cliché ?

Il a tapoté sa taille cintrée.

— D'autant que je surveille ma ligne.

J'ai répondu par un petit rire en lui prenant des mains la boîte de gâteaux, dont j'ai examiné le contenu sans me servir.

— Vous avez envie de discuter, Sara ?

— Je déteste ce qui m'arrive. Être obligée de choisir.

— C'est difficile.

— J'ai bien conscience d'être égoïste en demandant à Evan un soutien inconditionnel, mais il m'a quasiment menacée de mettre un

terme à notre relation.

Billy a haussé les sourcils.

— Bigre.

— J'aimerais qu'on me dise si c'est moi qui ai tort.

— Vous êtes la seule capable de répondre à une telle question, Sara. Tout dépend de votre seuil de tolérance, vis-à-vis des autres comme de vous-même.

— Vous avez mis le doigt dessus. Je ne supporterai pas que John assassine quelqu'un d'autre. Je ne vois pas comment je pourrais survivre à cet été en me demandant week-end après week-end s'il a encore frappé. Et comment poursuivre les préparatifs de mon mariage si je suis obligée de regarder par-dessus mon épaule toutes les dix secondes ?

Il a acquiescé.

— Je suis d'accord. Je suis passé par là avec mon ex. Elle avait envie d'un type ordinaire, mais j'étais incapable de rester contre elle sur le canapé à regarder la télé pendant qu'un assassin courait les rues. J'avais besoin d'aller jusqu'au bout de mes enquêtes.

— J'ai la même réaction. C'est moi qui ai déclenché cette histoire, à moi de la régler.

Pourquoi Evan était-il infichu de comprendre ça ?

— Je vous ai apporté un exemplaire de *L'Art de la guerre*. Je l'ai laissé dans ma voiture. Mais peut-être souhaitez-vous tout oublier pendant quelque temps ?

— Si seulement...

— Je vous proposerais volontiers de faire un petit tour en voiture, histoire de changer d'air en discutant.

— Je ne sais pas, Ally est à l'école et j'ai du pain sur la planche...

— Vous pensez sincèrement que vous allez travailler efficacement en restant ici ?

— Probablement pas.

J'ai poussé un soupir.

— Très bien, allons-y.

Nous nous sommes baladés pendant près d'une heure en buvant du café, tout en parlant de tout et de rien. Il n'a pas été question de mon empoignade avec Evan. Billy avait beau savoir que mon fiancé s'efforçait de m'empêcher de les aider, il a pris sa défense en m'expliquant qu'il comprenait sa position. Sur le chemin du retour, j'ai feuilleté *L'Art de la guerre* et constaté que certaines maximes étaient soulignées, et d'autres entourées.

— Ces conseils de stratégie sont utiles en toutes circonstances, a précisé mon chauffeur. En politique, pour la résolution des conflits, ce que vous voulez. Ils sont aussi applicables lors d'une enquête. L'affaire de John est exemplaire, de ce point de vue. Ce traité nous donne la

solution pour l'arrêter.

— Ce n'est qu'une suite de citations.

— Oui, mais chacune d'elles est géniale. Tenez, prenez celle-ci : « Il ne sert à rien de planifier ; il faut savoir réagir vite et efficacement face à des conditions changeantes. » N'importe quel flic devrait s'en souvenir.

Il a posé sur moi un regard brillant.

— Si davantage de membres de la police montée lisaient ce traité, nous aurions de bien meilleurs résultats.

— Vous devriez écrire votre propre livre.

— Je travaille depuis quelques années à une adaptation de *L'Art de la guerre* au travail de police. « La victoire appartient à celui qui maîtrise les stratagèmes des tordus et des justes. »

— C'est génial !

— Vous trouvez, vraiment ?

— Absolument.

Tant qu'il mettait ses stratégies guerrières au service de l'arrestation de John, ça me convenait très bien. L'enquête avait besoin d'un gars comme lui. J'ai repensé à Sandy en me demandant jusqu'où elle était prête à aller pour attraper John.

*

Billy m'a parlé de son livre tout au long du chemin du retour. Ma colère s'était évaporée quand il m'a déposée devant chez moi et je m'en voulais terriblement de ma réaction vis-à-vis d'Evan. Je n'étais pas non plus très fière d'avoir accepté l'invitation de Billy. J'avais beau savoir que ce n'était rien, je n'étais pas certaine que mon fiancé verrait la situation du même œil.

Paniquée, je me suis imaginé qu'il me quittait, que je devais vendre la maison, annuler le mariage. Je voyais Ally en train de sangloter entre deux visites chez lui le week-end, les nuits interminables à penser que ce garçon était la chance de ma vie et que je l'avais perdu. À peine rentrée, j'ai envoyé toutes les invitations par e-mail. J'ai voulu téléphoner à Evan, mais son portable était débranché ; je n'ai pas laissé de message, ne sachant quoi lui dire. Je travaillais dans mon atelier quand il m'a rappelée en fin de soirée. Mon estomac s'est contracté et j'ai pris une profonde inspiration avant de répondre. *Courage.*

— Ma chérie ! Je suis désolé pour tout à l'heure, je me suis comporté comme le dernier des connards. Mais ce type me fout la trouille et je ne crois pas que tu prennes la mesure du danger qu'il représente.

J'ai lâché un soupir. Nous étions sauvés.

— Je t'assure que si, Evan. J'espère vraiment que tu n'étais pas

sérieux en parlant de nous, parce que je te préviens, j'ai envoyé les faire-part.

J'ai ponctué ma boutade d'un petit rire. Ma poitrine s'est serrée en constatant qu'il ne réagissait pas.

— Tu me fais peur, quand tu ne dis rien.

— C'est toi qui me fais peur, Sara. Je veux t'épouser et passer ma vie avec toi, je t'aime, mais tu te mets en danger. Quand je cherche à te protéger, tu ne m'écoutes même pas.

— Depuis quand suis-je censée t'obéir au doigt et à l'œil ? Je ne suis pas ton chien.

Contrairement à moi, il n'a pas ri.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, tu le sais très bien. Je ne veux plus que tu le voies. Je ne sais pas comment me montrer plus clair. Dès le départ, j'étais contre l'idée que tu lui parles.

— Je sais, Evan. Tu dois pourtant comprendre que je ne peux pas continuer à vivre dans une telle incertitude. Je vais finir par en mourir.

— Très bien, Sara. Rencontre John si tu veux. Je m'en fiche. En attendant, je vais me coucher, une longue journée m'attend demain.

— Attends, j'ai besoin d'en parler avec...

— C'est faux. Ta décision est déjà prise, tu cherches uniquement ma bénédiction. Quelle que soit la façon dont tu présenteras la situation, je ne te l'accorderai pas. Je perds mon énergie à discuter avec toi.

— J'ai besoin de savoir si notre relation survivra à ma décision.

— Je ne sais pas, Sara.

Je me suis mise à pleurer.

— Avec Ally, vous êtes les deux êtres les plus importants pour moi, Evan. Je ne veux pas te perdre, mais c'est moi que je suis en train de perdre. Je ne mange plus, je ne dors plus. Tu ne vois pas dans quel état je suis ?

— Je te laisse le soin de décider.

Il paraissait résigné.

Il m'a souhaité bonne nuit et j'ai balbutié bonsoir entre deux sanglots, puis j'ai enfilé un de ses T-shirts et je me suis couchée. Je ne m'imaginai pas vivre sans lui. Je ne *voulais* pas vivre sans lui. À moins de régler très vite cette histoire avec John, j'allais y laisser mon couple. Je me trouvais dans une impasse.

Evan avait raison, ma décision était déjà prise. C'était le seul moyen de renouer avec une existence normale. En espérant que ce garçon accepte d'en faire partie.

*

John m'a appelée sur mon portable le lendemain matin, alors que je conduisais Ally à l'école. J'ai décidé de changer de tactique.

— Salut, John. Je suis en voiture avec Ally, je vous rappelle dès que possible.

— J'ai besoin de te parler.

— Moi aussi. J'ai très envie de poursuivre notre discussion de l'autre jour.

— Je ne peux pas laisser le portable branché et j'ai besoin...

— Très bien, alors, rappelez-moi dans une demi-heure sur mon numéro fixe.

J'ai raccroché en retenant mon souffle, m'attendant à ce qu'il me rappelle immédiatement. Rien. En revanche, Billy me prévenait quelques instants plus tard que John se trouvait à nouveau dans la région de Williams Lake et que toutes les patrouilles disponibles étaient mobilisées. Une demi-heure plus tard, à la minute près, le téléphone de la maison sonnait. Tout en l'écoutant raconter qu'il avait pisté un ours noir dans un marais le matin même, j'hésitais à lui proposer un autre rendez-vous. Il m'expliquait qu'il avait éviscéré le plantigrade avant de tirer des buissons sa carcasse de plus de cent kilos, sans le moindre effort, quand je l'ai interrompu.

— J' imagine que ça doit être difficile d'abattre un ours. Personnellement, j'aurais trop peur de le rater et de provoquer sa colère.

— Je ne rate jamais ma cible. Tous les ans, je tombe sur des ours blessés par des chasseurs de carnaval, a-t-il poursuivi, visiblement en colère. À moins d'être certain de lui coller une balle en pleine tête, je ne tire pas. La plupart des chasseurs sont à cran, ils bougent à la dernière seconde et...

— Waouh ! Je regrette de ne pas vous avoir vu, l'autre jour. J'aurais aimé vous entendre raconter toutes vos histoires en personne.

— Les grands esprits se rencontrent ! J'allais justement te proposer un autre rendez-vous. Tu n'auras qu'à venir avec Ally.

— Je ne sais pas... je préfère venir seule, la première fois. Elle serait capable d'en parler à Evan. En revanche, je peux apporter des photos d'elle.

— D'accord, viens avec des photos.

L'idée qu'il puisse toucher ne serait-ce qu'une photo de ma fille me faisait froid dans le dos.

— Alors, quand veux-tu qu'on se donne rendez-vous ?

— Je ne sais pas, que proposez-vous ?

J'avais la bouche sèche.

— Je dois m'en aller, il fait chaud.

Sa voix trahissait à nouveau sa colère.

— Les gens recommencent à camper, ils laissent leurs détritus partout et mettent leurs radios si fort qu'on ne s'entend plus penser.

— On pourrait se voir bientôt.

C'est pour cette raison que j'ai demandé à vous voir d'urgence. Merci d'avoir accepté de me recevoir en soirée. Je sais que vous ne prenez jamais de rendez-vous aussi tard, et je serais venue plus tôt si je n'avais pas passé l'après-midi au commissariat. Billy s'est proposé de garder Ally. Figurez-vous qu'il l'a emmenée chez Boston Pizza. Il n'a jamais voulu que je lui donne de l'argent. Je ne sais pas comment expliquer ça à Evan quand il appellera, ce soir. Je ferais peut-être mieux de me taire. Si vous saviez comme j'en ai marre... Je sais qu'il me pardonnera quand John aura été arrêté. Qui a dit qu'il était plus facile de demander pardon que de demander la permission ?

Vous êtes la seule personne à qui je peux en parler, mais quand je discutais avec Billy et Sandy, tout à l'heure – je retrouve John au parc Bowen, cette fois-ci, et il fallait mettre au point une nouvelle stratégie –, j'ai été prise d'une impression étrange. Billy était en train de m'expliquer que les maux de tête de John n'étaient qu'un alibi. J'ai failli prendre la défense de mon père ! Prendre *ma* défense ! Les autres m'ont toujours regardée de travers quand j'avais une migraine, comme si je faisais semblant. Je peux vous dire d'expérience que ça fait mal à rendre dingue.

Quand j'étais jeune, j'avais une copine d'école qui se battait tout le temps avec sa mère. Quand cette dernière lui disait qu'elle était exactement pareille au même âge, ma copine s'en défendait. Je ne comprenais pas pourquoi elle refusait d'être comme sa mère. D'abord parce que c'était le cas, ensuite parce que c'est bien pire de ne pas se reconnaître dans ses parents, comme moi.

C'est l'une des raisons de ma déception quand j'ai rencontré Julia. Je ne me suis pas reconnue en elle. Je suis terrifiée à l'idée de ressembler autant à John : son impulsivité, son caractère changeant et colérique. Jusqu'à ses migraines. J'en arrive à devenir comme lui. Chaque fois qu'il me décrit un trait de caractère qui me ramène à moi, je rêve de le tuer. D'emporter un couteau avec moi à notre rendez-vous et de le poignarder. Je me délecte à l'idée de le voir baigner dans son sang et pousser un dernier râle.

DIX-HUITIÈME SÉANCE

Étant donné ce qui m'arrive, je pourrais me sentir infiniment plus mal. C'est en partie à vous que je le dois, parce que vous m'obligez à regarder la situation en face, à en analyser les causes. Evan accepte mes bizarreries, mais il ne les comprend pas. Ou alors il ne veut pas les comprendre.

J'ai passé ma vie à tout remettre en cause, ce qui rendait dingue mon père. Et presque tout le monde. Vous êtes la première à m'avoir dit qu'il était normal de se poser des questions. À m'avoir dit que j'étais normale. Même Lauren me dit parfois d'arrêter de faire ma Sara. Pas vous.

Vous voyez mes obsessions sous l'angle de la passion, ma détermination est une qualité à vos yeux. Vous considérez que mes faiblesses sont mes meilleurs atouts. Si John est le reflet de mes pires défauts, vous êtes le reflet de mes qualités. Je me demande parfois ce que je ferais sans vous.

*

En rentrant chez moi, l'autre soir, j'ai trouvé un message d'Evan. Il m'annonçait qu'il était crevé et qu'il allait se coucher. Je m'en voulais de n'avoir pu le mettre au courant de mon rendez-vous avec John, tout en me sentant soulagée. Je lui ai laissé un message en lui souhaitant bonne nuit, et puis j'ai raccroché avant de tout lui avouer.

Billy est rentré avec Ally, il a attendu que je l'ai mise au lit pour revoir avec moi le plan du lendemain. La police avait établi des barrages sur la route qui va de Williams Lake à Vancouver, mais John était apparemment passé à travers les mailles du filet et nous allions devoir procéder comme prévu.

Cette fois, Billy se ferait passer pour un jardinier travaillant près du banc qui m'avait été assigné. Sa stature suffirait à rassurer quiconque ! J'ai plaisanté à ce sujet à plusieurs reprises et il a souri en me ramenant gentiment au plan du parc étalé devant nous. Il était persuadé que l'opération réussirait, je n'avais qu'à rester tranquillement sur mon banc en attendant que les flics mettent un terme à ce cauchemar.

Il est reparti vers 22 heures et je me suis écroulée dans mon lit, sombrant dans un sommeil sans rêve. Je me suis réveillée le

lendemain à la place d'Evan, et ma confiance s'est étiolée en respirant son odeur sur son oreiller. J'avais peur qu'il m'arrive malheur, que ma dernière conversation avec lui soit *vraiment* la dernière. Je devais absolument lui dire à quel point je l'aimais, mais son portable ne répondait pas. J'ai été tentée un instant d'appeler Billy pour tout annuler, avant de me raviser. Je savais trop bien ce que signifiait un renoncement.

*

Ally a voulu me préparer des pancakes au petit-déjeuner, comme Evan. Je n'ai rien dit en la voyant transformer la cuisine en chantier, elle était trop mignonne avec son petit tablier et sa toque de chef. Je me suis mise à table avec elle au lieu de me précipiter pour tout nettoyer. Tout en l'écoutant me raconter ce que Moose avait fait à sa peluche, je priais que ce moment ne soit pas le dernier souvenir qu'elle aurait de moi. J'avais beau me dire que jamais John ne m'avait menacée, comment oublier qu'il s'agissait d'un assassin ? Au moment de dire au revoir à ma fille, à l'entrée de sa classe, je me suis agenouillée devant elle.

— Ma chérie, tu sais que maman t'aime beaucoup ?

— Moui.

— Alors, dis-moi combien je t'aime.

— Encore plus que Moose aime son lapin !

Elle a gloussé de rire, et je l'ai serrée si fort qu'elle a fini par se dégager en geignant : « Mamaaaaaan ! » Elle a rejoint ses copines en m'adressant un petit signe de la main et elles ont disparu dans la classe.

J'ai voulu appeler Lauren en rejoignant le commissariat où m'attendaient Sandy et Billy pour un ultime briefing, mais elle ne répondait pas. J'ai failli appeler Mélanie, tant j'avais besoin de parler à quelqu'un, et puis je me suis souvenue que je n'avais toujours pas écouté le CD de Kyle. En composant le numéro d'Evan, je suis une nouvelle fois tombée sur son répondeur. J'ai appelé la ligne directe du camp : la standardiste, qui manque sérieusement d'humour à mon goût, m'a répondu qu'il réparait l'un de ses bateaux.

En rentrant chez moi, après le briefing, je suis passée devant un magasin de fleurs. J'ai acheté le plus gros bouquet que je puisse trouver et je me suis rendue chez mes parents. Lorsque maman m'a ouvert la porte, son visage s'est éclairé.

— Sara, quelle bonne surprise ! Tu as déjeuné ?

Tout en grignotant un *bun* à la cannelle entre deux gorgées de café, je me demandais si je serais encore vivante ce soir-là. Maman n'arrêtait pas de me prendre la main.

— Je suis si heureuse de ta visite, ma chérie. Nous n'avons pas eu

l'occasion de venir chez toi depuis si longtemps.

— Je suis désolée, maman. Entre le mariage et le boulot, c'était la folie.

— Sache que tu peux compter sur moi, en cas de besoin.

Elle a souri, et j'ai remarqué que le rose qu'elle avait sur les joues dissimulait mal sa pâleur. J'aurais voulu l'embrasser. Elle a toujours été disponible, malgré sa maladie, mais elle ne pouvait rien pour moi dans le cas présent. Elle n'avait jamais rien pu pour moi quand j'étais petite. Il faut dire que je ne lui ai jamais rien demandé. J'ai toujours aimé ma mère pour sa douceur, mais c'est également ce qui m'empêchait systématiquement de partager quoi que ce soit avec elle. J'aurais tout donné pour ne pas la voir souffrir.

— Je sais, maman. Tu es géniale.

Son sourire m'a confirmé qu'elle n'était pas difficile à satisfaire. Seul le bonheur de ses enfants lui importait. J'avais envie de pleurer en pensant à tous les mensonges de ces derniers mois.

— Papa n'a jamais voulu m'adopter, c'est bien ça ?

Je n'en revenais pas de ma question. À en juger par ses joues rouges, maman n'en revenait pas non plus.

Elle a regardé autour d'elle, comme si elle avait peur de le voir débarquer.

— Bien sûr que...

— C'est bon, ne t'inquiète pas.

Je tenais ma réponse. Son visage trahissait sa culpabilité. J'avais toujours su les raisons de la froideur de papa, mais en avoir la confirmation était plus douloureux que je ne l'avais cru.

Nous avons ensuite parlé d'Ally jusqu'à ce qu'il soit temps de me rendre à mon rendez-vous avec John.

J'ai embrassé maman en la serrant fort à la porte, perdue dans son parfum poudré à la cannelle, et j'ai pris congé en promettant de revenir très vite avec Ally. Juste avant d'arriver au parc, j'ai tenté de joindre une dernière fois Evan, en vain. J'ai laissé un message, me contentant de lui dire que je l'aimais avant d'ajouter : « Je suis désolée d'être aussi emmerdante. »

Dès mon arrivée au parc Bowen, je me suis installée sur le banc où je devais retrouver John, près des tennis. Je me suis intéressée au ballet des voitures qui pénétraient dans le parking tout en surveillant le reste du parc, au cas où il arriverait d'un autre côté. Je retenais ma respiration chaque fois que je découvrais une nouvelle silhouette avant de souffler en m'apercevant qu'il s'agissait d'une fausse alerte. Billy, occupé à désherber une plate-bande sur ma droite, a croisé mon regard à plusieurs reprises en m'adressant un sourire d'encouragement.

Dix minutes se sont écoulées, puis dix autres. Toujours aucun signe

de John. Les litres de café ingurgités depuis le matin pesaient lourdement sur ma vessie. J'avais bien pensé à prendre mes médicaments cette fois, heureusement. J'allais m'enhardir à glisser un murmure dans le micro caché que je portais sur moi quand mon portable a sonné.

— John ! Où êtes-vous ?

— Désolé, Sara, mais je ne vais pas pouvoir venir.

— Vous plaisantez ? Je vous attends depuis près d'une demi-heure ! Je me suis calmée, de peur de le braquer. J'ai repris :

— Je suis un peu perplexe. Hier encore, vous étiez très enthousiaste à l'idée de me rencontrer ! Alors, pourquoi...

— J'ai changé d'avis.

Il paraissait mécontent.

Et moi, connard ? Tu ne crois pas que j'aurais aimé changer d'avis ?

— Je suis très déçue. Où êtes-vous ?

— À Vancouver.

— C'est tout près. Pourquoi n'essayez-vous pas de prendre le prochain ferry ?

— Non, nous nous verrons dans quelques jours.

— Je ne vais pas pouvoir. Evan rentre demain.

Moi aussi, je pouvais jouer au chat et à la souris.

— Et alors ?

— Alors, je n'aurai pas le temps.

Il a haussé le ton.

— Il est hors de question de se rencontrer aujourd'hui. Je ne le sentais pas en me levant.

Et pour cause, espèce de salopard assassin, puisque les flics allaient t'arrêter. Cette histoire n'en finirait donc jamais ? Autant insister.

— Je peux très bien attendre, si vous pensez...

Il a raccroché. Je me demandais s'il était en colère, si je devais rester. Je me suis tournée vers Billy qui affichait une expression neutre. Le téléphone a sonné une minute plus tard.

— Je ne le sens pas. On reporte à demain.

— Je vous l'ai dit, je ne peux pas.

— À cause d'Evan ?

J'ai compris mon erreur en entendant la façon dont il avait prononcé le prénom de mon fiancé.

— Je suis très prise entre mon boulot, Ally, les courses...

Je devais mettre un terme à la conversation le plus vite possible.

— On trouvera une autre date. Prenez soin de vous, John, et soyez prudent au volant.

J'ai raccroché avant qu'il ait pu réagir. En passant à côté de Billy, j'ai secoué légèrement la tête, au cas où mon père nous aurait observés. Le policier m'a envoyé un SMS au moment où je montais

dans mon Cherokee : « RDV au commissariat. »

Super. Comme si j'avais besoin de nouvelles palabres arrosées de café. Au moins, j'allais pouvoir aller aux toilettes.

Evan m'a appelée en chemin.

— Salut, tu cherchais à me rejoindre ?

— Mon chéri, tu vas me tuer.

Il a poussé un soupir à fendre l'âme.

— Qu'as-tu fabriqué, encore ?

— Je ne voulais pas te le dire sur ta messagerie, alors je t'ai appelé à plusieurs reprises, mais ton imbécile de standardiste...

— Hé, calme-toi un peu. Qu'as-tu fait ?

— J'ai accepté un nouveau rendez-vous.

— Putain, Sara ! Quand ?

— Aujourd'hui, mais...

— Aujourd'hui ? Sans m'en parler ?

— Je voulais t'en parler, mais tu ne répondais jamais.

— À quelle heure ? a-t-il demandé sur un ton paniqué. Je prends ma voiture et...

— Inutile, c'est terminé.

— Quoi ?

— Il n'est pas venu. Tu avais raison, c'est un manipulateur.

Je lui ai fourni tous les détails avant de conclure :

— En tout cas, c'est fini. J'en ai assez.

— Tu dis ça à chaque fois, Sara.

— Non, je t'assure. Nous pouvons déménager, ou bien je peux m'installer au camp, comme tu le proposais. Je pourrais très bien éduquer Ally à la maison. On devrait peut-être vendre la maison. Je vais demander à la police d'arrêter leurs écoutes. J'arrête aussi de regarder la télé et de lire les journaux...

— Doucement, doucement. J'ai un groupe important ici, ce soir, mais je repars demain à la première heure et nous en discuterons.

— Tu es sûr ?

— Nous allons trouver une solution, d'accord ? Tu ne bouges pas et tu ne décides rien en attendant mon retour. S'il te plaît.

— D'accord, d'accord.

— Je suis sérieux. Je n'ai pas envie de trouver une pancarte « À vendre » sur ma pelouse en rentrant.

— D'accord ! Je dois te laisser, j'ai rendez-vous avec Sandy et Billy au commissariat.

— Ne te laisse pas manipuler par eux non plus.

— Tout le monde me manipule, de toute façon.

— Sara, tu es injuste.

— Désolée. J'en ai marre. Je n'ai aucune envie de les voir, je voudrais rentrer chez moi.

— Dis-leur d'aller se faire foutre.
— Il faut bien que je leur parle de ma décision, et ça ne va pas leur plaire.

*

Evan avait raison. Sandy avait à peine refermé la porte de la salle d'interrogatoire qu'elle affichait la couleur.

— La prochaine fois, je crois qu'on devrait...

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

Elle ne m'a même pas entendue.

— Nous devons trouver un meilleur moyen de l'attirer sur l'île. Vous devriez lui annoncer qu'il pourra rencontrer Ally...

— Je n'ai pas l'intention de me servir de ma fille comme appât, Sandy.

— Elle ne sera pas là, le tout est qu'il le croie.

— Non, c'est terminé. J'arrête. Je change de numéro de téléphone aujourd'hui même et je vous retire l'autorisation de me placer sur écoute.

— Nous comprenons très bien que vous ayez besoin d'un break...

Je n'ai pas laissé Billy achever sa phrase.

— Je n'ai pas besoin d'un *break*, je veux en finir. J'ai risqué ma peau, la vie de ma fille et l'avenir de mon couple, pour rien. Evan avait raison, John me manipule, et je vous laisse désormais le soin de l'arrêter par vos propres moyens.

— Et s'il s'en prend à une nouvelle victime ?

J'ai fusillé Sandy du regard.

— C'est que vous ne l'aurez pas arrêté à temps.

— À moins de vous mettre sur écoute, nous ne sommes pas en mesure d'assurer votre protection. Comment comptez-vous réagir s'il s'en prend à vous ou à vos proches ?

— Vous m'avez suffisamment répété que John n'était pas une menace pour moi.

— Je vous ai également précisé qu'il était imprévisible.

— C'est curieux : quand vous avez envie que je le rencontre, vous prétendez que je ne crains rien, et voilà que je me transforme brusquement en cible quand je refuse de jouer le jeu.

Billy s'est interposé.

— Sandy souligne simplement le fait qu'il est difficile d'imaginer sa réaction s'il sent que vous le rejetez. La dernière fois, il vous a expédié un e-mail.

— Je bloquerai ses e-mails.

J'ai tenté de me calmer en voyant leurs regards accusateurs.

— Écoutez, j'avais accepté de le rencontrer en pensant que ce serait fini, et ce n'est pas le cas. Ma vie est complètement perturbée, je

n'arrive quasiment plus à travailler, je m'engueule avec Evan en permanence et je ne m'occupe pas de ma fille comme je devrais. Plus je vous aide, pire c'est. J'ai donc décidé de rentrer chez moi et de reprendre le cours de mon existence en oubliant John. Une décision que j'aurais dû prendre depuis longtemps.

— Vous semblez sûre de votre fait, et c'est vous qui êtes juge, mais je crois tout de même...

J'ai coupé Billy en me levant.

— Merci de votre compréhension.

Sandy a secoué la tête d'un air pas du tout compréhensif.

— J'espère que vous arriverez à dormir quand il tuera à nouveau.

— Moi aussi, je vous souhaite d'arriver à dormir. Vous n'avez jamais réussi à le coincer depuis toutes ces années. Grâce à moi, vous avez obtenu plus de pistes que vous n'en aviez jamais découvertes par vous-même.

Elle a jailli de son siège, les poings serrés, rouge de colère.

— Vous...

J'ai reculé d'un pas. Billy l'a aussitôt calmée d'un « Sandy » énergique. Elle a tourné les talons et elle est sortie de la pièce en claquant la porte.

*

Billy m'a raccompagnée jusqu'au Cherokee. L'adrénaline de cette journée mouvementée n'étant pas encore redescendue, je lui ai sorti tout ce que j'avais sur le cœur au sujet de sa collègue. Il a attendu que je me calme.

— Vous êtes sûre que ça ira ? Je peux passer chez un chinois et vous apporter un repas tout à l'heure, si vous voulez.

— C'est très gentil, Billy, mais vous avez raison : j'ai vraiment besoin d'un break.

Je savais également comment Evan avait réagi la dernière fois que ce type m'avait apporté à manger.

— Pas de souci, a-t-il répondu. Vous avez mon numéro en cas de besoin.

— Police secours ?

Il a ri, mais j'ai bien vu que ma repartie l'avait blessé et je m'en suis voulue.

— Faites attention à vous, jeune fille.

Je l'ai regardé rentrer dans le commissariat, où Sandy jouait probablement aux fléchettes avec ma photo.

*

Cette fois, c'est terminé. J'en profite pour vous laisser, j'ai assez

parlé pour aujourd'hui. Je sais, ce n'est pas dans mes habitudes de me taire. Quand je repense à l'époque où je me contentais de m'inquiéter de mon fichu caractère, je me dis que c'était le bon temps. J'étais loin de me douter, à l'époque, que mon père était un tueur en série d'humeur aussi changeante que la mienne.

Vous m'avez expliqué que je devais me poser la question de ce que je voulais, sans me soucier du bien et du mal, ou de ce que pensent les autres. Je ne peux pas y parvenir sans analyser objectivement ce que je ressens et les conséquences de mes décisions. Par exemple, je veux que John disparaisse de ma vie, mais j'ai peur qu'il tue quelqu'un. Je veux qu'il soit arrêté, mais j'ai très peur qu'il s'en prenne à ma famille. Vous dites que je dois prendre une décision et m'y tenir. C'est le seul moyen de ne pas devenir folle, c'est vrai, mais je me demande s'il n'est pas trop tard.

DIX-NEUVIÈME SÉANCE

Je ne sais plus à quel avis je dois me fier. Je suis dans un tel état que je me jetterais sous les roues d'une voiture si je pensais que c'était la solution. Ça simplifierait le problème, d'ailleurs. Ce cauchemar ne s'arrêtera donc jamais ? Moi qui voulais un père présent, je suis servie. Il l'est tellement qu'il finira par avoir ma peau, s'il n'a pas tué tous ceux que j'aime auparavant.

*

John a tenté de me joindre, hier soir. Je ne sais pas ce qu'il voulait, et je ne le saurai jamais car j'avais éteint mon portable. Il a essayé sur la ligne de la maison à plusieurs reprises, mais je n'ai pas non plus répondu. Billy a sciemment oublié de me dire d'où mon père téléphonait, persuadé sans doute que ma curiosité prendrait le dessus, mais je m'en fichais. Si Evan ne m'avait pas demandé d'attendre son retour avant d'entreprendre quoi que ce soit, j'aurais changé de numéro tout de suite, d'autant que j'étais probablement toujours sur écoute. Mon fiancé m'a appelée brièvement, il avait quantité de problèmes à régler avant de repartir le lendemain matin. Nous nous sommes contentés de nous dire bonsoir et de remettre au jour suivant les décisions importantes. Je n'aurais qu'à snober John un jour de plus.

Ce matin, j'ai déposé Ally à l'école avant de rentrer nettoyer la maison. Curieusement, Evan ne m'a pas téléphoné avant de partir ; j'ai pensé qu'il était trop occupé. Vers 10 heures, après avoir passé l'aspirateur, je chargeais la machine à laver quand j'ai entendu un crissement de pneus dans l'allée. Moose a filé vers l'entrée en aboyant. Evan ?

Je me suis précipitée pour constater qu'il s'agissait de Billy et Sandy. J'ai senti ma poitrine se serrer en voyant l'expression grave qu'ils masquaient derrière des lunettes noires.

— Nous pouvons entrer ? a demandé Billy.

— Bien sûr. Evan sera là dans un instant.

Lorsqu'ils se sont trouvés installés sur le canapé du salon, je leur ai tendu la perche.

— Une fille a disparu, c'est ça ?

— Sara...

Billy a retiré ses lunettes.

— Quelqu'un a tiré sur Evan à son camp de pêche, ce matin, et...

— Quoi ?

Mon cœur a bondi dans ma poitrine et j'ai jailli de mon fauteuil.

— Dans quel état est-il ?

— Il va s'en sortir. Il a été conduit à l'hôpital de Port Alberni en hélicoptère.

— Que s'est-il passé ?

— Il se trouvait sur le quai, tôt ce matin, quand il a été blessé par balle. Il est parvenu à se traîner jusqu'au bateau le plus proche où il a stoppé l'hémorragie en utilisant le kit de premier secours. C'est l'un des guides qui l'a découvert.

— Bon. Je... il faut...

J'ai arraché mon sac sur le banc de l'entrée, pris mes clés et mon portable. Restait à trouver une solution pour Ally. Je pouvais demander à Lauren de la récupérer, ou alors la prendre en passant.

La voix de Sandy a résonné derrière moi.

— Nous allons vous conduire à l'hôpital.

Il me restait à demander au voisin de sortir Moose. Quoi d'autre ? Mon client devait passer prendre sa tête de lit. J'ai saisi mon téléphone, mais Sandy m'a arrêtée d'un geste. Je me suis dégaïée en protestant.

— Je dois m'organiser pour Ally.

— Bien sûr, mais nous devons tout d'abord évoquer certains détails avec vous.

— C'était forcément John.

Billy a pris le relais.

— C'est bien pour cette...

— Je dois avertir ma famille.

Comment leur expliquer ? Sandy a répondu à cette question sans que j'aie besoin de la formuler à haute voix.

— Nous avons pensé à ce que vous pourriez leur dire.

Je me suis tournée vers Billy.

— Le fait qu'il ne l'ait pas tué. C'était un avertissement ?

— Probablement pas. L'un des cuistots est sorti fumer une cigarette au moment du coup de feu. Il a entendu bouger dans les fourrés. Nous pensons que sa présence aura empêché John d'aller jusqu'au bout.

Mon père voulait tuer mon fiancé ! À cause de moi ! J'ai senti les larmes me monter aux yeux.

— Je dois récupérer Ally *tout de suite*.

Sandy a cherché à me rassurer.

— Nous avons des hommes postés devant la chambre d'Evan à l'hôpital, et une voiture de patrouille se trouve en surveillance devant l'école. Billy va vous conduire à Port Alberni et j'enverrai quelqu'un

s'occuper de votre fille. Vous allez devoir prévenir l'école qu'un ami de la famille passera la prendre. Inutile d'affoler la directrice en lui annonçant qu'un tueur en série se balade dans les environs.

C'était pourtant le cas. Un tueur furieux contre moi, et bien décidé à me transmettre le message.

— Ally sait qu'elle n'a pas le droit de quitter l'école avec un étranger. Je ferais mieux d'appeler mes sœurs, mais je vais devoir leur expliquer...

— Autant l'éviter. La petite me connaît, j'irai la chercher et je m'occuperai d'elle en attendant votre retour de l'hôpital.

J'ai secoué la tête.

— J'ai expliqué à John que je ne pouvais pas le voir aujourd'hui à cause d'Evan. Il aura décidé...

Les mots sont restés bloqués dans ma gorge. Billy m'a lancé un regard navré.

— Vous ne pouviez pas deviner, Sara.

Je me suis tournée vers Sandy.

— Vous m'aviez pourtant avertie.

Mon inimitié pour elle m'avait rendue aveugle.

— On ne revient pas sur le passé, Sara. Vous devez vous montrer forte pour Evan. Nous nous chargeons du reste.

Brusquement, son discours ne me hérissait plus.

*

Sur le chemin de l'hôpital, j'ai appelé mes parents. J'ai craqué en entendant la voix de ma mère, trouvant tout juste la force de lui servir la fable que nous avions mise au point : Evan avait été blessé par un employé mécontent, une version qui ne tenait guère la route. Avant que j'aie pu l'en dissuader, elle m'a passé papa.

— Qu'y a-t-il ?

— Evan est à l'hôpital. Quelqu'un lui a tiré dessus au camp. Il va s'en tirer, mais il a été conduit en hélicoptère à Port Alberni...

Une nouvelle crise de larmes m'a empêchée d'aller plus loin.

— On te retrouve là-bas avec ta mère.

J'imaginai déjà la tête des enquêteurs, mais j'étais rassurée de les savoir à mes côtés.

— Merci, papa. Tu pourrais appeler ses parents de ma part ?

Les parents d'Evan vivent aux États-Unis. Leur fils ne les voit pas souvent, d'où son report d'affection sur ma famille.

— Je me charge de les prévenir. Où est Ally ?

— Une amie s'en occupe.

Voilà que je qualifiais Sandy d'amie. Une première.

— Comment te rends-tu là-bas ?

— Billy, ce client qui est dans la police, a proposé de me conduire.

Papa a marqué une pause avant de réagir :

— Nous partons tout de suite.

Il a raccroché sans me laisser le temps de m'expliquer. Billy m'a promis de gérer mon père adoptif. Il ne savait pas à qui il s'attaquait, mais c'était le cadet de mes soucis. Seul comptait Evan. Si seulement je lui avais dit ça la veille...

*

Le trajet jusqu'à Port Alberni n'est pas facile, en temps ordinaire : plus d'une heure sur une route étroite serpentant entre des montagnes escarpées, dans le flot des camions chargés de grumes. Heureusement que Billy avait pris le volant. Si j'avais conduit au rythme des battements de mon cœur, j'aurais eu un accident. Je n'ai gardé aucun souvenir de notre conversation dans la voiture, je sais juste qu'il se voulait rassurant : « Nous finirons par le capturer. Evan s'en tirera. »

À l'hôpital, un médecin m'a expliqué que la balle avait atteint l'épaule gauche. Il fallait attendre que son état se stabilise avant de le conduire en ambulance à Nanaimo pour y être opéré. La blessure était profonde, les muscles avaient été touchés, mais rien d'irréparable. C'était déjà bien qu'il soit en vie, car on m'avait expliqué que la balle aurait touché le cœur si le meurtrier avait tiré vingt centimètres plus à gauche. Mon propre cœur a bien failli s'arrêter quand j'ai entendu ça.

Evan était sous sédatif, mais on m'a autorisée à le voir. Son épaule était enveloppée dans un énorme bandage et il avait une perfusion au bras. Je l'ai embrassé sur la joue en lui caressant les cheveux, et les larmes se sont mises à couler. C'était horrible de le voir aussi pâle, avec tous ces tuyaux, mais je me trouvais plus horrible encore de l'avoir mis en danger.

Pendant que je le chouchoutais, les infirmières s'activaient autour de nous. L'une d'elles m'a demandé de la prévenir si j'avais besoin de quoi que ce soit. *Soyez gentille d'arrêter un certain tueur en série de ma connaissance.* Une autre infirmière, plus âgée, m'a priée de sortir le temps qu'on lui change son pansement. J'allais demander à rester quand j'ai entendu la voix de mon père résonner dans le couloir.

En allant à la rencontre de mes parents, j'ai vu que Billy discutait avec deux flics dans une petite salle d'attente. Il s'est redressé en voyant mon père et s'est dirigé vers lui, mais papa l'a ignoré et s'est approché de moi.

— Comment se porte Evan ?

— Il dort. Il s'en tirera, mais on va devoir l'opérer. Ils attendent que son état se soit stabilisé avant de le conduire à Nanaimo.

Je me suis arrêtée net en apercevant ma sœur Lauren au bout du couloir. Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre.

— Je n'arrive pas à croire qu'on ait pu tirer sur Evan, s'est-elle

étonnée. Tu dois être terrifiée.

Je sentais son corps trembler, alimentant ma peur.

— Oui, j'avoue que ça ne va pas très bien. Merci d'être venue.

— C'est normal. Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

— Je voulais le faire, et puis tout est allé si vite...

Billy nous a rejoints.

— Je me présente : Bill. Nous nous sommes déjà vus chez Sara.

Il a tendu la main à papa, qui l'a serrée d'une poigne ferme avant de demander :

— C'est vous qui êtes chargé de l'enquête ?

— J'aiderai Sara de mon mieux, mais il s'agit d'une enquête locale.

Papa a regardé autour de nous.

— Je trouve qu'il y a beaucoup de policiers.

Il m'a fixée droit dans les yeux.

— Que se passe-t-il, Sara ?

Je me suis sentie rougir.

— Euh... qu'est-ce que tu veux dire ? Evan s'est fait tirer dessus et...

— C'est le Tueur des Campings, c'est ça ?

Maman a sursauté, et Lauren a porté la main à sa bouche. Papa me regardait fixement.

— J'exige de savoir la vérité, Sara.

J'ai lancé un regard désespéré en direction de Billy qui s'est précipité à mon secours.

— Allons discuter dans un endroit plus tranquille.

Il nous a entraînés dans une chambre inoccupée avant de tout déballer. Maman pâissait à vue d'œil et Lauren n'arrêtait pas de frissonner. L'exposé du policier terminé, papa s'est tourné vers moi en secouant la tête.

— Quand je pense que tu nous mens depuis tout ce temps.

— Écoute, je...

Billy s'est interposé.

— C'est nous qui avons interdit à Sara d'en parler à quiconque, sous peine de gêner l'enquête et de mettre sa famille en danger, c'est-à-dire vous. Elle nous a apporté une aide considérable.

Papa refusait de s'avouer vaincu.

— Tout ça ne nous dit pas pourquoi Evan a été blessé.

— Le Tueur des Campings voulait absolument me rencontrer aujourd'hui, mais je lui ai expliqué que je ne pouvais pas, car Evan rentrait à la maison.

Le visage de papa s'est assombri.

— Où se trouve ce sac à merde ? Où est Ally ?

— Sous la protection de l'une de mes collègues.

L'explication de Billy ne suffisait pas à papa.

— Comment comptez-vous attraper ce type ?

— Votre fille constituait l'un de nos atouts les plus précieux, monsieur. Il nous faudra poursuivre l'enquête sans elle.

— Pour quelle raison ?

— Je refuse de continuer, ai-je répondu. Evan ne voulait pas que je rencontre John, je l'ai fait uniquement de peur qu'il tue une autre fille, mais maintenant qu'il s'en est pris à Evan...

— Evan ne voulait pas que tu le rencontres, ce qui ne t'a pas empêchée de lui désobéir.

Nous nous sommes affrontés du regard, et maman a pris ma défense.

— Elle croyait bien agir, Patrick.

Papa s'est approché de la fenêtre surplombant le parking, les bras croisés, son dos comme un mur impénétrable. Nous observions son manège dans un silence gêné. Billy a réagi le premier.

— Je dois m'entretenir avec mes collègues. Si vous avez d'autres questions, je serai dans le couloir.

Nous l'avons laissé sortir de la chambre sans un mot. Papa s'est alors retourné.

— Evan avait raison. Tu n'aurais pas dû t'en mêler.

— Mais enfin, papa ! Je voulais aider l'enquête !

Il m'a lancé un regard dur.

— À compter d'aujourd'hui, laisse la police s'en occuper.

Il s'est dirigé vers la porte.

— Je vais voir le médecin.

Maman m'a adressé un petit sourire compatissant en me frôlant la main.

— Il est perturbé, c'est tout.

— Et moi, maman ? Tu ne crois pas que je suis perturbée ? Il n'a aucune idée de ce que je viens de vivre. Les flics, Julia, tout le monde me collait la pression. Ce n'est pas comme si l'idée émanait de moi.

— Julia ?

— Ma mère.

Maman a reculé sous le choc. *Merde, merde et merde.*

— Ma mère naturelle, je veux dire. Elle voulait que je le rencontre et...

— Tu l'as revue ?

— Je suis allée chez elle, mais je ne pouvais pas te le dire puisque j'avais interdiction de vous parler de l'enquête. Elle vit dans la terreur depuis des années, alors j'ai décidé d'accepter parce que...

— Parce que c'est ta mère.

— Pas du tout, maman. Parce qu'elle me faisait pitié.

— Bien sûr, ma chérie. Tu as toujours eu bon cœur.

— Regarde à quoi ça m'a servi.

— N'importe qui d'autre aurait refusé, Sara. Tu es tellement entière

dès qu'il s'agit de ceux que tu aimes...

Son sourire m'a serré le cœur.

— Je vais m'assurer que ton père ne brutalise pas trop les infirmières.

Elle a quitté la pièce, me laissant seule avec Lauren.

— Super. Maintenant, c'est maman qui est perturbée, ai-je lâché, dépitée.

— Ne t'inquiète pas de ça pour le moment. Contente-toi de t'occuper d'Evan.

J'ai poussé un soupir.

— Tu veux dire : l'autre personne à laquelle j'ai fait du mal ?

— Ce n'est pas ta faute, Sara.

— Si, papa a raison. J'ai déconné en disant à John que je ne pouvais pas le voir à cause de mon fiancé. J'aurais dû me douter que ça le rendrait fou.

— Tu ne pouvais pas savoir qu'il allait s'en prendre à lui.

— Evan m'a demandé de tout arrêter depuis longtemps. J'aurais été mieux inspirée de l'écouter.

Elle m'a prise dans ses bras. J'ai fondu en larmes sur son épaule.

*

Nous avons patienté plusieurs heures devant la chambre. Billy tenait compagnie aux flics, avec lesquels il discutait à voix basse, et papa restait les bras croisés, assis sur une chaise, quand il ne faisait pas les cent pas dans le couloir. Maman le surveillait du coin de l'œil en feuilletant un magazine. Lauren est allée nous chercher à manger à la cafétéria, mais c'est tout juste si j'ai pu avaler une gorgée de café. Elle s'est assise à côté de moi et m'a parlé de ses garçons, de son jardin, de sa maison. C'était gentil de sa part, mais j'avais du mal à me concentrer sur ce qu'elle me racontait, les nerfs à fleur de peau chaque fois qu'un médecin ou une infirmière s'arrêtait devant la porte de la chambre.

Papa a regardé l'écran de son portable, s'est levé et s'est éloigné avant de revenir, quelques minutes plus tard.

— Je dois retourner à Nanaimo. La chaîne de l'une des machines a lâché.

Maman s'est levée.

— Tu es sûre qu'on peut te laisser, Sara ?

— Ne t'inquiète pas, maman. Le pire qui puisse m'arriver est de passer des heures sur une chaise.

Lauren a proposé de rester.

— Non, tu dois t'occuper de tes garçons. Ça va aller.

— Nous pouvons revenir plus tard.

— Merci, maman, mais ils vont probablement transporter Evan à

Nanaimo demain. Autant que vous alliez lui rendre visite à l'hôpital là-bas.

— Tiens-nous informés, ma chérie.

— Ne t'inquiète pas.

J'ai passé l'heure qui a suivi à tourner en rond à mon tour, jusqu'à ce qu'une infirmière vienne me prévenir qu'Evan avait brièvement repris connaissance et qu'on lui avait à nouveau administré des antalgiques. Il allait passer la journée à dormir, ce qui me laissait le temps de rentrer chez moi prendre quelques affaires.

Billy téléphonait quand je l'ai rejoint.

— Rien de neuf ?

— Non, je prenais des nouvelles auprès de Sandy.

— Comment va Ally ?

— Elles s'entendent très bien, toutes les deux.

J'ai laissé échapper un soupir de soulagement.

*

Nous nous trouvions à dix minutes de Nanaimo quand mon portable a sonné.

— C'est John !

— Ne répondez pas à moins d'être certaine de rester calme.

— On devrait pouvoir le localiser et le coincer, s'il se trouve toujours sur l'île.

— C'est vrai, mais réfléchissez bien à ce que vous lui direz avant de...

J'ai décroché.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Sara ! Je suis sur l'île. À quelle heure peut-on se retrouver ?

— Parce que vous croyez que je vais accepter de vous rencontrer maintenant que vous avez tiré sur Evan ?

Silence.

— Vous avez sérieusement merdé, John. Je vous interdis de me rappeler. C'est terminé.

Je tremblais de tous mes membres en raccrochant. Billy m'a prise par l'épaule.

— Ça va ?

J'ai hoché la tête, dopée par l'adrénaline. Je claquais des dents.

— Oui. Ou plutôt non. Je suis désolée de ne pas lui avoir parlé plus longtemps, j'ai perdu les pédales. Je crois... que je fais une crise d'angoisse. J'ai... je n'arrive plus à respirer.

Je suffoquais.

— Respirez lentement, Sara. Vous devez...

Il a été interrompu par la sonnerie de son téléphone.

— Reynolds à l'appareil... D'accord, je la prévient.

— Que se passe-t-il ?
— John se trouve à Nanaimo.
Je me suis mise à trembler de plus belle.
— Mon Dieu, il doit être furieux que je lui aie raccroché au nez.
— Il est certain que ça n'a pas dû lui plaire.
Les mains de Billy étaient agrippées au volant, les muscles de ses avant-bras tendus à craquer.
— Vous croyez qu'il a toujours envie de me voir ? Je lui ai pourtant dit que c'était terminé et...
— Ce type-là ne supporte pas qu'on lui résiste.
C'était tout juste si j'arrivais encore à respirer.
— Vous pensez que je devrais accepter ? Il pourrait s'en prendre à nouveau à Evan si je refuse.
— Ce n'est sans doute pas le meilleur moment. D'un autre côté, ça peut le pousser à commettre des erreurs.
J'ai senti mon cœur s'emballer.
— J'ai une nouvelle crise d'angoisse.
Billy a posé sur moi un regard anxieux.
— Je ferais peut-être mieux de vous conduire à l'hôpital.
— Non.
J'ai réussi à respirer lentement.
— Non, je dois absolument voir ma psychiatre.
— Tout de suite ?
J'ai acquiescé.
— Sinon, je vais péter un plomb, Billy. J'ai besoin de lui parler pour me calmer et...
— Appelez-la.

*

Je ne pensais pas que vous accepteriez de me recevoir tout de suite. J'imaginai que nous discuterions un peu au téléphone, mais vous avez dû comprendre que j'étais au bord de l'hystérie. J'ai envie d'être aux côtés d'Evan, mais, en même temps, tout m'appelle auprès d'Ally. Je sais bien que vous avez raison, je dois commencer par me calmer.

Pauvre Billy, qui m'attend dans son Tahoe ! Je lui ai conseillé d'aller boire un café, mais il a refusé, au cas où j'aurais besoin de lui. Avant de venir ici, j'ai appelé Sandy. Ma fille s'amuse comme une folle. Cette femme m'a juré qu'elle donnerait sa vie pour la petite, et je la crois. Je ne l'aime pas, c'est vrai, mais je suis persuadée qu'elle abattrait John sans hésitation s'il pointait le bout du nez.

J'aimerais savoir dans quel état se trouve mon père naturel en ce moment. S'il est au bord du gouffre comme moi. Sûrement, sinon pourquoi aurait-il tiré sur Evan ? Quand je pense que je lui ai raccroché au nez alors qu'il est en pleine crise... Et je sais de quoi je

parle. À ceci près que je ne suis pas armée. Allez savoir comment je réagirais, avec un fusil entre les mains. En fait, c'est faux. Je sais très bien comment je réagirais.

VINGTIÈME SÉANCE

Je suis sincèrement désolée de ce qui vous est arrivé. Je n'arrive pas à croire que vous acceptiez encore de me voir après ce qui s'est produit. Vous avez beau me répéter que je n'ai aucune raison de m'en vouloir, j'aurais dû sentir le coup venir. Je ne vois pas de quel droit je vous embête avec tout ça, n'hésitez pas à m'arrêter si c'est trop pour vous. J'ai naturellement du mal à le faire. Encore un trait de caractère hérité de mon père.

*

En sortant de notre dernier rendez-vous, Billy m'a reconduite chez moi, où nous attendait sa collègue. Ally était triste à cause d'Evan, mais j'ai minimisé autant que possible ce qui lui était arrivé. Sandy lui avait expliqué qu'il s'était blessé à bord de son bateau, conformément à ce que nous avions décidé ensemble. Elles s'étaient bien amusées toutes les deux : elles avaient construit un fort et s'étaient déguisées, avant d'organiser un concours de chant. Je ne m'attendais pas à ce que Sandy aime autant les enfants. Personnellement, je suis sur les genoux après une journée avec Ally, mais cette femme avait les yeux brillants et un teint de rose. Ou alors, c'était de savoir que John m'avait contactée. Billy a fait réchauffer des pizzas surgelées pendant que je répondais à tous les amis et autres employés du camp qui prenaient des nouvelles. J'ai appelé maman et Lauren, à qui je n'ai pas parlé de l'appel de John et de sa présence en ville. J'ai aussi téléphoné plusieurs fois à l'hôpital : l'état d'Evan était stationnaire, il dormait. J'ai également reçu plusieurs appels provenant de numéros inconnus. Je me suis contentée de vérifier mon répondeur, le cœur battant. Rien. Après enquête, la police a pu établir que les appels provenaient de cabines situées à Nanaimo.

Les deux policiers ont débarrassé la table pendant que je donnais son bain à Ally. Je l'ai couchée dans mon lit devant la télé et suis retournée discuter en bas.

— Vous avez une petite fille formidable.

— Merci, Sandy. Oui, elle est vraiment super.

Elle a bu une gorgée de thé glacé avant de poser la question :

— Vous avez réfléchi à la possibilité d'organiser un nouveau rendez-vous avec John ?

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit aussi directe.

— Je ne sais pas comment réagir. Evan, mon père, ma psychiatre, tout le monde pense que c'est une mauvaise idée.

Elle a reposé son verre et s'est redressée sur sa chaise.

— Vous n'avez pas envie qu'on l'arrête, même après ce qui est arrivé à votre fiancé ?

— Bien sûr que si, mais ma psychiatre pense que John est en train de perdre les pédales, et qu'il pourrait très bien me tuer si...

— C'est bien pour cette raison qu'il devient urgent de l'arrêter.

J'ai regardé Billy, m'attendant à ce qu'il intervienne, mais il restait silencieux.

— Sandy, qui me dit que l'opération ne va pas capoter et qu'il ne vous échappera pas ?

— Qui vous dit qu'il ne va pas s'en prendre à vous ? Ou à votre fille ? Je ne cherche pas à vous effrayer inutilement, mais vous savez comme moi qu'il lui suffit de se sentir rejeté...

— Je *sais*. Je n'arrête pas d'y penser depuis qu'il m'a appelée, mais vous comprendrez mon hésitation : je risque d'y perdre mon fiancé, ma famille, et la vie, par-dessus le marché.

Billy nous a interrompues.

— Tu sais, Sandy, je crois que Sara a besoin d'un break, ce soir.

— Je vais *très* bien, mais si quelqu'un ose encore me dicter ma conduite, je ne réponds de rien.

— Je comprends les épreuves que vous traversez, a repris Sandy à voix basse. Je sais aussi que vous n'avez aucune envie de laisser derrière vous un tueur en série, quand votre préoccupation essentielle est le bien-être d'Ally.

— J'en ai assez que vous cherchiez constamment à me culpabiliser. Vous êtes furieuse parce que vous n'arrivez pas à lui mettre la main dessus.

Elle allait répondre, quand une petite voix s'est élevée derrière nous :

— Maman, c'est l'heure de mon histoire.

— Tout de suite, ma chérie.

En sortant de la pièce, j'ai bien senti sur ma nuque le regard brûlant de Sandy. En redescendant, quelques minutes plus tard, j'ai trouvé Billy seul à table, occupé à tenter une réussite.

— Où est votre collègue ?

— Elle avait des dossiers en retard au commissariat.

— Elle me déteste.

Je me suis laissée tomber sur ma chaise en soupirant.

— Elle ne vous déteste pas, Sara.

— Mais je mentirais en disant que je suis présidente de son fan club.

Il a souri. J'ai changé de sujet.

— Nadine, ma psychiatre, ne m'a pas exactement dit que John me tuerait.

— Expliquez-vous.

— Elle estime qu'il est en crise, ce qui le rend plus dangereux. D'un autre côté, je repense à ce que vous me disiez tout à l'heure, sur la possibilité qu'il commette une erreur. S'il n'avait pas tiré sur Evan...

— La nuit porte conseil, mais souvenez-vous de ceci : « Le faucon brise la colonne vertébrale de la proie sur laquelle il fond ; c'est la preuve qu'il sait choisir son heure. » Il n'est pas loin, Sara.

— Je sais. J'ai promis à Nadine de ne rien décider ce soir et de l'appeler demain matin, avant d'aller voir Evan.

— Vous avez de la chance d'avoir quelqu'un comme elle dans votre vie.

— C'est également l'avis d'Evan.

J'ai ri.

— À vrai dire, ça lui évite bien des soucis de la laisser déblayer le terrain.

Mon angoisse est remontée en flèche en pensant à mon fiancé, seul sur son lit de douleur. Aussi ai-je décidé de rappeler l'hôpital. L'infirmière m'a annoncé qu'il dormait et m'a conseillé de revenir le lendemain matin.

— J'ai honte de ne pas être à son chevet, Billy.

— Je vous comprends, mais la route est encore plus dangereuse de nuit.

— Mais si jamais son état empirait ? Si John décidait...

— Primo, Evan est solidement gardé. Secundo, les médecins le surveillent de près. Ils vous appelleront en cas de pépin. Si vous étiez ma fiancée et que je me trouvais à sa place, je préférerais vous savoir en sécurité à la maison.

J'ai acquiescé à contrecœur.

— Sachant que John est en ville, vous avez besoin de protection. Il suffit que j'appelle Sandy, ou bien...

J'ai levé la main.

— Pas Sandy. Je vous prépare la chambre d'amis.

— Je préfère dormir sur le canapé, plus près de la porte d'entrée.

— Pas de problème.

Il était encore tôt, mais j'ai descendu des couvertures et il m'a aidée à préparer le lit. À un moment, nos bras se sont frôlés et j'ai senti son odeur. Je me suis écartée vivement. Il s'est redressé.

— Ça va ?

J'étais rouge comme une tomate.

— J'ai la nuque un peu raide, c'est tout. Je vais prendre un bain chaud et me mettre au lit.

Je me suis dirigée vers l'escalier, ajoutant :

— La journée a été longue et j'ai promis à Nadine de l'appeler tôt, demain. Elle comptait effectuer des recherches ce soir sur les tueurs en série. Je ne suis pas certaine de dormir.

Ta gueule, Sara.

— Pourquoi ne prenez-vous rien ? Je croyais que votre psy vous avait prescrit des anxiolytiques ?

— De l'Ativan. Vous croyez que c'est prudent alors que John se balade dans la nature ?

Il a écarté les bras en souriant.

— Encore faudrait-il que je le laisse passer.

Je lui ai adressé un sourire forcé.

— Merci de rester, en tout cas.

Il a pris une pose à la John Wayne en roulant des mécaniques.

— Je me contente de faire mon boulot, ma petite dame.

J'ai éclaté de rire. Je montais l'escalier quand il m'a arrêtée.

— Attendez ! Donnez-moi le code de l'alarme, je vais la brancher.

Je me suis exécutée. Arrivée sur le palier, je lui ai souhaité bonne nuit sans attendre sa réponse et j'ai refermé la porte de ma chambre. Il devait se demander ce qui ne tournait pas rond chez moi, et je me posais moi-même la question. Ally dormait à poings fermés dans mon lit avec Moose, j'en ai profité pour réfléchir à ce qui venait de se produire.

Pourquoi remarquais-je brusquement que Billy sentait bon ? Depuis que j'étais avec Evan, jamais je n'avais été attirée par un autre homme. Pas une seule fois. Je n'avais jamais culpabilisé de passer autant de temps avec ce policier parce qu'il n'y avait aucune ambiguïté. Ni de son côté, ni du mien. J'en étais persuadée, tout du moins.

Tout ça était idiot, il ne se passait toujours rien. Ce n'était pas comme si je m'étais jetée sur lui. Il devait y avoir plus d'une femme au camp de pêche qu'Evan trouvait jolie, sans que ça prète à conséquence. Un transfert quelconque, très certainement. Billy était synonyme de sécurité à mes yeux, il m'aidait à oublier ma seule vraie crainte : perdre Evan.

Je me suis fait couler un bain moussant parfumé à la lavande, sans cesser de penser à mon fiancé. Je le voyais tomber sous l'impact, se hisser à bord du bateau. Je repensais à toutes les fois où je m'étais montrée dure avec lui, ces temps derniers, prise par mes problèmes.

J'ai finalement renoncé à entrer dans l'eau, avalé un comprimé d'Ativan, enfilé un T-shirt d'Evan, et je me suis couchée avec Ally et Moose. Ma fille s'était endormie de mon côté ; je lui ai murmuré « bonne nuit » dans le creux de l'oreille après l'avoir embrassée sur la joue, en dégageant d'un doigt les mèches qui cachaient son visage. Le livre offert par Billy n'avait pas quitté ma table de chevet depuis le

soir de notre balade en voiture. Je l'ai feuilleté dans l'espoir de me changer les idées. Une maxime m'a sauté aux yeux : « La guerre est l'art de l'esquive. » J'avais essayé de tromper John, mais il m'avait battue à plate couture. À force de lire, je comprenais l'intérêt de Billy pour ce traité.

Une phrase m'a également beaucoup marquée : « Au sein d'une armée, nul n'est plus proche du chef que ses espions, nul ne fait l'objet de plus d'attention. » Je me demandais dans quelle mesure Billy avait appliqué cette règle avec moi.

Super, Sara. Comme tu t'en veux d'avoir trouvé du charme à ce type, tu éprouves le besoin de le transformer en salaud. J'ai reposé le livre et enfoui ma tête dans l'oreiller d'Evan en respirant son odeur. Tout finira par s'arranger. Tout finira par s'arranger. Tout finira par s'arranger.

*

Le lendemain, Billy s'est amusé avec Ally pendant que je préparais le petit-déjeuner. Ma fille essayait de reprendre à Moose l'une de ses peluches. J'étais contente de constater que le courant passait entre eux, car il allait devoir la garder pendant que je me rendrais à l'hôpital. Il avait proposé de m'accompagner en demandant à Sandy de rester à la maison, mais j'ai pensé qu'un peu de distance entre nous serait la bienvenue, après ma réaction de la veille. Je ne l'ai pas avoué à Billy, évidemment. Je lui ai expliqué que conduire m'éclaircirait les idées, à la condition d'être suivie par une voiture de patrouille.

— Bien sûr, Sara. Il est hors de question que vous restiez sans surveillance.

Je l'ai remercié en affichant un sourire forcé. J'avais tenté de vous joindre à deux ou trois reprises ce matin-là, sans succès. Quand j'en ai parlé à Billy, il a rétorqué que vous aviez dû avoir une urgence et je me souviens avoir pensé : *Qu'y aurait-il de plus important qu'un tueur en série ?*

Tout en conduisant, je m'interrogeais sur la conduite à suivre. La tentative de tuer Evan était bien la preuve qu'il ne me laisserait jamais en paix. J'avais beau retourner le problème dans tous les sens, accepter de rencontrer John était le seul moyen de m'extirper de ce bourbier.

*

Je suis restée quelques minutes derrière le volant, sur le parking de l'hôpital, dans l'espoir de recouvrer mon calme. Il était inutile de perturber Evan avec mes angoisses. J'ai été récompensée par son sourire de gamin quand il m'a vue pénétrer dans la chambre.

— Salut, ma chérie. J'ai l'impression que ton père ne m'apprécie pas

beaucoup.

J'ai fondu en larmes.

— Sara, je t'en prie, ne pleure pas. Je voulais te dérider.

Je me suis assise sur une chaise à côté de son lit.

— Si tu savais comme je m'en veux, Evan.

— Espèce de bécasse, ce n'est tout de même pas toi qui m'as tiré dessus. Hé, mais c'est une idée, après tout. Et si c'était toi ?

— Evan !

— Alors, embrasse-moi.

Nous avons échangé un long baiser, puis un autre, et je lui ai tout raconté. Le médecin venait de nous expliquer qu'on le transporterait l'après-midi même à Nanaimo quand l'un des flics de garde nous a rejoints.

— Excusez-moi. L'inspecteur Reynolds demande que vous l'appeliez.

Evan a hoché la tête en signe d'approbation ; je suis sortie avec mon portable.

— Quoi de neuf ?

— Sara, il est arrivé un malheur.

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine.

— Ally...

— Non, elle va très bien. Il s'agit de votre psychiatre. Elle a été attaquée par un inconnu, hier soir, en quittant son cabinet.

— Mon Dieu ! Comment va-t-elle ?

— Son agresseur l'a frappée et sa tête a heurté le trottoir. Rien de très grave, mais elle est en observation à l'hôpital de Nanaimo.

Je me suis effondrée sur une chaise du couloir. *Son agresseur l'a frappée...* Je voyais votre tête qui s'écrasait sur le trottoir, vos cheveux blancs rouges de sang. Et si vous tombiez dans le coma ? Et si vous mouriez ? Je me suis obligée à respirer lentement. *Inutile de paniquer, Nadine va s'en tirer.* Une question s'est imposée à moi.

— Vous croyez que c'est John ?

— C'est une possibilité. Il peut également s'agir d'un patient avec lequel elle aurait eu des difficultés. Son assaillant se trouvait derrière elle, de sorte qu'elle ne l'a pas vu. Il s'est enfui lorsque plusieurs personnes sont sorties de l'immeuble voisin. Je sais ce qu'elle représente pour vous, Sara.

— Je n'arrive pas à y croire.

J'ai senti monter mes larmes.

— Je vais tâcher d'en savoir plus. En attendant, Sandy s'occupera d'Ally jusqu'à votre retour.

— Merci, Billy.

J'ai immédiatement raconté à Evan ce qui s'était passé.

— Je suis désolé. Ça va aller, ma chérie ?

— Tu te rends compte qu'il s'est attaqué à Nadine après t'avoir tiré

dessus ?

— Personne ne sait si c'est lui.

— C'est *forcément* lui. J'avais une séance avec elle, hier soir, il lui a suffi de me suivre. Cela dit, ça ne lui ressemble pas. Il est en train de basculer complètement.

— Il t'a donné des nouvelles ?

— Pas depuis hier. Il m'a appelée quand je rentrais à Nanaimo avec Billy. Il voulait me voir. Je lui ai raccroché au nez, mais...

— Tu dois refuser.

— Il vient de s'en prendre à Nadine. À qui le tour ? J'en ai ras-le-bol de son cinéma. Je dois lui expliquer qu'il n'est pas question...

— Sara, tu ne peux pas...

En voulant me prendre la main, il a fait un faux mouvement. Son bras est retombé et il a poussé un gémissement en grimaçant.

— Je vais appeler une infirmière.

— Si tu décides de lui fixer un rendez-vous, je sors d'ici tout de suite.

— C'est bon, c'est bon. Je ne le verrai pas.

— Promets-le-moi.

J'ai posé la main sur mon cœur.

— Je te le *promets*.

Il était au bord de l'épuisement.

— Tu vas passer voir Nadine ?

— Je reste avec toi jusqu'à ce qu'on te conduise à Nanaimo.

— Je vais bien. Je préfère que tu ailles lui rendre visite, sinon, je te connais, tu ne penseras à rien d'autre.

— Je doute qu'on l'autorise à recevoir des visites.

Il a grimacé à nouveau en voulant hausser les épaules.

— Tu n'as qu'à dire que tu es sa fille.

— Je suppose que ça fonctionnerait. Elle a effectivement une fille de mon âge, mais je ne crois pas qu'elle vive dans la région. Elle ne m'en parle jamais, mais j'ai vu une photo d'elle dans son cabinet. Je crois que Nadine est veuve. Si ça se trouve, elle est délaissée.

— Ils m'emmènent à Nanaimo cet après-midi, de toute façon. Tu passeras me voir après lui avoir rendu visite.

— Je veux rester avec toi jusqu'au moment du transfert.

— Stressée comme tu es au sujet de ta psy ? Vas-y, je te dis, je te retrouve tout à l'heure. Je voudrais dormir un peu, et je te vois mal rester ici sans bouger.

— J'en serais capable, tu sais.

Il m'a lancé un regard dubitatif. J'ai cédé en soupirant.

— C'est bon. Je viendrai te voir avec Ally, si la police juge que ce n'est pas trop imprudent.

— Mon Ally Baba me manque. En attendant, nous n'avons qu'à

jouer au docteur. Je te laisse le soin de prendre ma température.

Lorsqu'il a haussé un sourcil d'un air chargé de sous-entendus, je l'ai menacé d'arracher sa perfusion.

*

Je suis repartie après l'avoir embrassé longuement. En passant devant le bureau des infirmières, l'une d'elles, le téléphone à la main, m'a hélée.

— Une communication pour vous.

J'ai ouvert des yeux ronds. Qui pouvait bien m'appeler sur le standard de l'hôpital ?

Finalement, Nadine, je ne suis jamais passée vous voir, ce jour-là.

VINGT ET UNIÈME SÉANCE

Ma vie est un enfer depuis le jour où John vous a attaquée. J'ai l'impression de devenir folle, si je ne l'étais pas déjà avant. Je passe mes journées et mes nuits sous une chape d'angoisse. J'ai mal partout, je vais jusqu'à évacuer la tension en me massant les mollets. Comme ça ne marche pas, je prends des anxiolytiques et des bains brûlants avant de me traîner, à moitié groggy, jusqu'à mon lit où je m'allonge en position fœtale, en essayant de me persuader que mon cauchemar est terminé.

*

Quand l'infirmière m'a tendu le téléphone, j'ai tout d'abord cru qu'il s'agissait de papa ou de Lauren. À peine avais-je dit « allô ? » que la voix de John résonnait au bout du fil.

- Il faut qu'on se voie, aujourd'hui.
- Comment saviez-vous que j'étais ici ?
- Il faut *absolument* qu'on se voie.

J'ai regardé par-dessus mon épaule en me demandant si les infirmières pouvaient m'entendre. La première s'était éclipsée et sa collègue remplissait un dossier à l'autre bout du couloir.

— Je ne peux pas tout laisser tomber comme ça. J'ai besoin de réfléchir...

- Pas le temps pour ça.
- Vous avez bien trouvé le temps d'attaquer ma psy !

Ma voix tremblait de rage.

— Vous croyez vraiment que ça peut faciliter nos relations de vous en prendre aux gens que j'aime ?

Silence de mort.

J'ai rapidement observé le couloir. Le flic posté devant la chambre d'Evan feuilletait une revue sans se douter que je discutais avec l'homme dont il était censé me protéger. Comme ce dernier ne disait toujours rien, j'ai insisté.

- Je vous demande d'arrêter.
- J'ai besoin de toi. Tu es la seule à pouvoir m'aider, Sara.

Il avait l'air désespéré, mais pas autant que moi. Et s'il me tendait un piège ? J'ai fermé les yeux ; ma décision était prise.

- J'accepte de vous rencontrer et d'en parler, mais pas tout de

suite.

— Je veux qu'Ally soit là aussi.

J'ai sursauté sous le choc, agrippée à mon portable.

— Je vous ai déjà dit non.

— Il le *faut*. Je veux qu'Ally et toi veniez vivre avec moi.

— Vivre avec... mais nous ne pouvons pas vivre avec vous, John.

Vous savez bien que c'est impossible.

— Il le *faut* !

Il était comme fou.

— Si vous acceptez, je ne ferai plus jamais de mal à personne. Je m'arrêterai définitivement. Sinon, je tue ton psy et j'achève Evan. Je suis désolé, mais il y a *urgence*.

— John, je vous en prie, ne vous acharnez pas à...

— Je ne mettrai pas mes menaces à exécution si vous venez avec moi toutes les deux.

Je réfléchissais à toute vitesse.

— Commençons par en discuter.

— Non, ce n'est pas suffisant. Tu viens avec Ally, ou alors j'achève les autres.

— D'accord, mais laissez-moi le temps de me retourner. L'hôpital et ma maison sont sous surveillance policière à cause de ce qui est arrivé à Evan, c'est trop dangereux de se voir tout de suite. Je vais devoir trouver un moyen de leur échapper.

— Si tu leur rapportes cette conversation, si tu leur parles de notre rendez-vous ou bien si tu arrives avec la police, je tue ton fiancé. Si...

— Arrêtez de me menacer ! J'ai besoin de réfléchir.

— Cet après-midi. Au parc.

— Ally est à l'école. Si je passe la prendre pendant la journée, on va se poser des questions. En plus, l'école est surveillée.

Il a pris le temps de digérer mes paroles.

— À 18 heures, au parc. Assure-toi de n'être pas suivie. Si tu parles de ceci à quiconque, je tue Evan.

Il a raccroché.

*

Je suis retournée dans la chambre de mon homme, les jambes flageolantes, et je l'ai regardé dormir, sans bien comprendre ce qui m'arrivait. Inutile de le réveiller et de lui demander son avis, je le connaissais déjà, j'ai donc quitté la pièce. Le flic chargé de le surveiller prenait un café au distributeur, au bout du couloir. J'ai hésité à lui parler de l'appel de John.

Sara, concentre-toi. Aller seule à la rencontre de John ou bien tout raconter à la police, au risque que ce tueur mette sa menace à exécution ?

Non, je ne pouvais pas garder pour moi un secret aussi important. *Réfléchis, Sara.* John n'avait aucun moyen de connaître mes faits et gestes, il bluffait. J'ai composé le numéro de Billy, sans succès. J'ai pensé qu'il se trouvait à votre chevet, Nadine. Je devais absolument en parler à quelqu'un. Sandy a décroché tout de suite, je l'ai mise au courant.

— Parlez plus lentement, Sara. Je ne comprends rien.

— Je refuse d'emmener Ally avec moi à ce rendez-vous, Sandy. Je lui ai expliqué qu'elle était en classe.

— Hier, vous refusiez catégoriquement de le voir. Où en êtes-vous, aujourd'hui ?

J'ai été brièvement prise de panique. Papa et Evan allaient être furieux. Et puis le calme est revenu dans ma tête. Je me fichais de ce que pensaient les autres, la fin justifiait les moyens.

— Je suis prête, mais je ne prends pas Ally avec moi. Si je vais à ce rendez-vous, vous pensez pouvoir l'arrêter avant qu'il constate son absence ?

— Il est capable de mettre ses menaces à exécution, s'il vous surveille de loin et qu'elle n'est pas là.

— Il doit bien y avoir un moyen de l'obliger à sortir du bois sans mettre Ally en danger.

Elle n'a pas répondu immédiatement.

— Je vous propose d'en discuter à votre retour. Conduisez lentement et évitez tout geste anormal, au cas où votre père vous suivrait. Je me charge de prévenir les agents de garde à l'hôpital. Ne vous servez pas de votre téléphone en roulant, il pourrait penser que vous cherchez à nous joindre. Ce type-là est une vraie bombe, Sara. Il est capable d'exploser n'importe quand.

— Et s'il m'appelle ?

— Ne lui parlez pas tant que nous n'avons pas mis au point un plan.

— Promettez-moi de renforcer la sécurité auprès d'Evan et de Nadine.

— Ils sont déjà sous protection. Si jamais il s'aperçoit qu'on renforce les effectifs, il comprendra que vous nous avez alertés.

— Et Billy ? Vous voulez que je l'appelle et...

— Je m'occupe de Billy. On rediscute de tout ça à votre retour.

*

L'heure qui a suivi restera la plus pénible de toute mon existence. Il faisait chaud et je transpirais de peur, les mains moites sur le volant. La couverture téléphonique est très mauvaise sur cette route, de sorte que John avait très bien pu chercher à me joindre sans que je le sache. Je surveillais constamment mon rétroviseur en me demandant s'il me suivait, ou bien s'il se trouvait à Nanaimo. Je priais pour qu'il n'aille

pas à l'école d'Ally : il aurait tout de suite constaté qu'elle n'y était pas.

Préoccupée par la situation, je suis passée à l'orange à un feu, près de chez moi, et la voiture de patrouille qui me suivait a dû s'arrêter au rouge. Le temps qu'elle branche son gyrophare, un semi-remorque lui bloquait la route au carrefour. En me garant devant chez moi, j'ai remarqué que le véhicule de police qui surveillait ma rue avait disparu. Je suis descendue précipitamment du 4 x 4 et j'ai couru jusqu'à la maison, ma clé à la main. La porte n'était pas verrouillée. Jamais Sandy n'aurait commis une telle erreur. J'ai crié :

— C'est moi ! Sara ! Je suis là.

Pas un bruit. Pas de Moose pour m'accueillir en aboyant. J'ai senti monter l'adrénaline en poussant la porte. La maison était silencieuse.

— Sandy ? Ally ? Il y a quelqu'un ?

J'ai grimpé les marches quatre à quatre jusqu'à la chambre de ma fille. Personne. L'une des chaussures qu'elle portait ce matin-là traînait au milieu de la pièce.

J'ai couru jusqu'à ma chambre. Vide. Le jardin, peut-être ? J'ai dévalé l'escalier et ouvert la porte coulissante : Sandy gisait à mes pieds, ligotée.

Il m'a fallu quelques instants pour comprendre. Je me suis jetée à genoux près d'elle. J'aurais voulu la secouer, lui demander où se trouvait ma fille, mais un filet rouge s'échappait de son nez. Elle avait la nuque en sang. J'ai brusquement remarqué une lettre posée près de son épaule, mon nom écrit en gros caractères sur l'enveloppe. En l'ouvrant, j'ai découvert un portable et un message rédigé d'une écriture maladroite : « Si tu veux revoir Ally, ne dis rien à personne. » Avant que j'aie pu déchiffrer la suite, une boucle brune s'est échappée de l'enveloppe. Les cheveux d'Ally. Un cri rauque est sorti de ma gorge.

Une voix s'est alors élevée de l'intérieur de la maison.

— Tout va bien ? La porte était grande ouverte !

Le flic de la voiture de patrouille.

J'allais lui annoncer la disparition d'Ally, mais je me suis retenue. *Réfléchis, Sara*. Si je prévenais la police de son enlèvement, jamais les enquêteurs ne m'autoriseraient à quitter ma maison. Et John pouvait très bien la tuer.

— Sandy est blessée !

Il s'est précipité d'un pas lourd en hurlant « Officier de police blessé ! Officier de police blessé ! » dans sa radio. J'ai glissé le portable et la lettre dans ma poche en me relevant.

— Elle respire encore, mais elle saigne et...

Il m'a écartée d'un geste et lui a pris le pouls. Debout derrière lui sur des jambes tremblantes, j'hésitais encore à lui parler du message.

« Si tu veux revoir Ally... »

Je me suis isolée dans le salon pour lire la fin de la lettre. Les mots dansaient devant mes yeux.

« Dirige-toi vers le nord. Seule. Je te donnerai mes instructions par téléphone. Si jamais tu es suivie, je la tue. »

Des sirènes ont résonné dans le lointain. Une petite voix dans ma tête m'enjoignait de m'enfuir le plus vite possible et de récupérer ma fille avant qu'il soit trop tard. J'ai couru jusqu'à l'entrée, attrapé mes clés qui étaient restées sur la porte, sauté dans le Cherokee, démarré et enclenché la marche arrière, manquant de peu la voiture de patrouille dans la manœuvre. À peine sur la route, j'ai écrasé la pédale d'accélérateur.

Tout en roulant, j'essayais de fourbir un plan sans parvenir à détacher mes pensées d'Ally. Je devais la retrouver, et vite. Les flics s'occupaient pour l'instant de Sandy, mais ils ne tarderaient pas à remarquer ma disparition. Je devais me débarrasser au plus vite du Cherokee. Chez Lauren ? Trop loin. Gerry, mon voisin ! Un vieux monsieur qui ne se sert jamais de son pick-up. Je me suis garée dans une clairière invisible depuis chez lui et j'ai couru jusque chez lui.

J'allais repartir après avoir tambouriné à la porte sans succès quand le battant s'est écarté, dévoilant la silhouette d'un Gerry en robe de chambre, cheveux blancs en bataille au sommet de son crâne.

— Sara ? Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— Gerry, j'ai besoin de votre pick-up. Je promenais Moose quand il est passé sous une voiture. Je n'ai pas le temps de retourner chez moi.

— Quelle horreur ! Bien sûr.

Il s'est dirigé vers la cuisine d'un pas traînant et s'est approché d'un panier, posé sur le plan de travail, dans lequel il a fouillé pendant une éternité. J'ai bien cru que j'allais le bousculer pour chercher à sa place.

À peine avait-il trouvé les clés que je les lui arrachais des mains en criant « merci » par-dessus mon épaule. Quelques instants plus tard, je me hissais à bord de son vieux Chevy rouge.

John m'enjoignait de sortir de Nanaïmo par le nord, sans autre précision. J'ai donc décidé d'emprunter la route qui contourne la ville, au milieu des bois. La couverture téléphonique est loin d'être parfaite dans ce coin, aussi avais-je peur de manquer l'appel de mon père.

Allez, espèce de sale con ! Dis-moi où se trouve ma fille !

Je commettais peut-être une erreur irréparable en n'avertissant pas les autorités. J'étais écartelée entre ce désir d'appeler la police et la crainte que mon père ne tue ma fille, s'il l'apprenait.

*

Après une demi-heure de conduite fébrile, je tremblais

d'énervement et je ne voyais plus rien. J'ai même brûlé un feu rouge en laissant dans mon sillage le crissement de pneus de l'automobiliste qui m'avait évitée de justesse. J'ai compris que je pleurais en sentant une larme s'écraser sur mon bras. La voix de Billy m'a rappelée à l'ordre : *dès que vous sentez la panique vous envahir, respirez et concentrez-vous.*

J'ai donc inspiré à fond par le nez avant d'exhaler par la bouche, répétant la manœuvre jusqu'à ce que mes pensées se réorganisent lentement. Mais je n'en pouvais plus d'attendre l'appel de John. J'allais devoir écouter ses instructions, les respecter à la lettre, lui dire ce qu'il avait envie d'entendre jusqu'à ce que l'occasion me soit donnée de...

Le portable a sonné.

— Où est-elle ?

— Tu conduis ?

— Comment va Ally ?

— Es-tu suivie ?

— Si jamais vous lui faites du mal, je...

— Jamais je ne lui ferai de mal.

— Vous avez pourtant blessé cette femme flic...

— Elle allait me tirer dessus. Tu m'as menti, une fois de plus ! Ally n'était pas à l'école.

— Parce que j'avais trop peur que vous fassiez une idiotie quelconque, et je ne me trompais pas. Vous n'avez pas le droit d'enlever ma fille en menaçant...

— C'était le seul moyen de te voir. Je sais que tu es en contact avec la police. Je t'expliquerai tout ça plus tard.

— Je vous en prie, ne faites pas de mal à Ally. Je ferai tout ce que vous voudrez, mais ne lui faites pas de mal. Je vous en supplie.

— Pourquoi veux-tu que je lui fasse du mal ? C'est ma petite-fille. Je ne suis pas un monstre. Mais si tu préviens les flics, tu ne nous reverras jamais.

C'était bien un monstre. L'un des pires que la Terre ait jamais porté.

— Je...

— Tais-toi et écoute. Tu vas tourner à gauche sur Horne Lake Road et tu te gareras le long des glissières en béton, dans la première clairière que tu verras. Tu trouveras, dans le caniveau, une boîte contenant un bandeau. Attache-le sur tes yeux et attends-moi sur le siège passager de ton 4 x 4.

Il savait que j'avais un Cherokee, preuve qu'il m'avait suivie.

— J'ai emprunté le pick-up de mon voisin.

— Tu es une petite maligne, comme ton père. Allez, à tout à l'heure. Je l'ai entendu rire, puis il a ajouté :

— Toc toc ?

J'ai serré les dents. Ce salaud trouvait le moyen de jouer aux devinettes dans un moment pareil.

— Qui est là ?

— Sara-gole pas beaucoup, ma fille !

Ma voix s'est brisée.

— J'ai trop peur pour Ally.

— Elle est en sécurité. Je l'ai même attachée pour qu'elle ne puisse pas s'enfuir.

— Comment ça, vous l'avez...

— Ça va, je te dis. Tu verras, on va bien s'amuser, tous les trois.

Lorsqu'il a raccroché, j'ai poussé un hurlement à fendre le pare-brise.

*

Le portable me brûlait les doigts, je suffoquais. *Vite, prévenir la police. Ils ont l'habitude de ce genre de situation.* Mais il suffisait que John soit équipé d'un scanner radio et surprenne un appel à toutes les patrouilles pour qu'il s'évanouisse dans la nature avec ma fille. J'ai repensé à la boucle trouvée dans l'enveloppe, grossièrement coupée avec un couteau, et une vague de terreur m'a envahie. Je devais me débrouiller seule.

Vingt minutes plus tard, je repérais la clairière, les barrières de béton et le caniveau. La boîte s'y trouvait bien. L'écran du téléphone m'a indiqué que ce secteur était hors couverture. Le cœur battant et la gorge sèche, j'ai attaché le bandeau autour de ma tête et je me suis installée sur le siège passager. Le soleil cognait contre les vitres, je n'avais rien bu depuis des heures et je transpirais à grosses gouttes. Au bout de dix minutes, j'ai entendu un bruit de moteur, puis un véhicule s'est rangé le long du pick-up. Je me suis mise à trembler.

Un bruit de portière, des pas lourds. La portière de mon véhicule s'est ouverte et une main a palpé mon mollet. J'ai fait un bond et je me suis cogné la tête contre la carrosserie.

— Tu t'es fait mal ?

La voix de John trahissait une inquiétude réelle.

— Je peux retirer le bandeau ? ai-je demandé.

— Pas encore. Je vais t'aider à descendre.

J'ai senti une grosse main se refermer sur ma jambe. En tentant de me dégager, j'ai heurté du genou un obstacle. Je m'attendais à ce qu'il me frappe, mais non. J'étais debout sur le parking, à présent, et je sentais sa présence tout près, devant moi. J'avais veillé à ne pas trop serrer le bandeau, mais je ne voyais rien derrière l'épais tissu. Il m'a prise par le coude, nous avons fait quelques pas, puis il s'est arrêté. Il m'a alors lâchée. J'ai sursauté en entendant claquer dans mon dos la portière du pick-up de Gerry.

— Où est Ally ?
— Au campement.
— Vous l'avez laissée *toute seule* ? Elle n'a que six ans, elle...
— Elle refuse de me croire quand je lui dis que je suis son grand-père. Tu vas devoir lui expliquer. Elle n'arrête pas de crier.

Elle devait être terrorisée, j'en avais le cœur serré.

— Tout ira bien quand elle me verra.

Pourvu que ce soit vrai.

Nous avons rejoint son camion, dont j'ai entendu grincer la portière.

— Attention à la marche.

Il m'a aidée à monter. J'ai fait la grimace en sentant sa main calleuse sur mon mollet, mais il ne s'y est pas attardé.

Lorsqu'il a claqué la portière, j'ai senti monter ma panique. Il avait très bien pu vouloir me piéger seule, abandonnant Ally et Moose ligotés dans mon garage. Mieux valait ne pas penser à ce qui m'attendait ; je me suis concentrée sur ce que je savais des tueurs en série. Sachant qu'ils ne négocient jamais et restent insensibles aux suppliques de leurs victimes, ma seule chance de m'en tirer était de lui échapper. En attendant d'y arriver, je devais rester calme, au moins jusqu'à mes retrouvailles avec Ally.

Il a démarré en faisant grincer la boîte de vitesses. Ce n'était donc pas une camionnette automatique. Je ne savais pas si une telle information allait me servir, mais ça me rassurait de savoir *quelque chose*.

— Nous voici enfin réunis, s'est réjoui mon ravisseur.

— Je ne comprends pas pourquoi vous êtes passé chez moi. Nous avions prévu de nous retrouver plus tard, au parc, et...

— Tu n'avais pas l'intention de me rencontrer, Sara.

Je devais lui donner tout de suite une réponse plausible.

— Vous ne m'avez pas laissé le temps de réfléchir.

— Je te l'ai dit, nous n'avions pas le temps. Je ne suis pas *fou*, je sais ce que je fais.

Il a soupiré.

— Je t'expliquerai plus tard. À propos, j'ai apporté deux de mes fusils préférés : mon Browning 338 et mon Ruger 1022. J'aurais vraiment aimé te montrer mon Remington 223, un fusil formidable, mais il est en réparation. J'ai cassé le percuteur, la semaine dernière.

J'ai bien senti qu'il attendait une réaction de ma part. Je n'ai pu que répondre :

— Super.

J'aurais préféré le convaincre de me mettre un fusil entre les mains, pour que je puisse l'abattre avant de m'enfuir avec Ally. Il a changé de sujet de conversation, m'expliquant à quel point la végétation luxuriante de l'île était différente de celle du continent. Je n'aurais pas

su dire s'il était nerveux ou excité à l'idée d'avoir un auditoire, mais il parlait sans s'arrêter.

Nous roulions sur des nids-de-poule depuis un moment quand je l'ai interrompu.

— Désolée de vous couper, mais vous êtes sûr qu'Ally ne craint rien, là où vous l'avez laissée ? Il fait très chaud, j'espère que vous lui avez donné de l'eau et...

— Je sais m'occuper d'un enfant.

Son ton trahissait son agacement.

— Elle a peur parce qu'elle ne me connaît pas, mais tout ira bien dès qu'elle te verra.

Comme réagirait-il si je ne parvenais pas à calmer Ally ? Elle devait être terrifiée.

— John, il y avait une policière chez moi. Ma fille vous a-t-elle vu l'assommer ?

— Non.

Dieu soit loué pour ça.

— Je ne voulais pas la frapper aussi fort, mais elle refusait de se laisser maîtriser.

Je me suis mise à trembler.

*

La camionnette a négocié une suite de virages avant de brinquebaler dans tous les sens, comme si nous nous trouvions sur un chemin forestier. Elle s'est arrêtée quelques minutes plus tard et John est descendu en claquant sa portière.

La mienne s'est ouverte peu après.

— Tu peux descendre.

Je lui ai obéi. Il a retiré mon bandeau, et je me suis retrouvée devant mon père. Dans mes cauchemars, je l'imaginai avec un visage tordu de haine. J'ai été surprise de découvrir un personnage au visage rude, mais assez beau. Hypnotisée, je retrouvais mes yeux verts, mes pommettes, l'arcade sourcilière gauche plus marquée que la droite. Ses cheveux étaient coupés court, quasiment du même châtain que les miens. Une veste en jean, une chemise à carreaux, un jean délavé trop large et des rangiers : il avait tout du bûcheron. Ou du chasseur.

Il a remonté son pantalon avec un sourire gêné en baissant les yeux.

— Voilà, c'est moi.

— Vous me ressemblez.

— Non, c'est toi qui me ressembles.

Il a ri de sa plaisanterie, et je l'ai imité tant bien que mal en cherchant son campement des yeux. *Où est Ally ?* Nous nous trouvions dans une petite clairière entourée de sapins. Un camping-car Tacoma rouge était garé tout près de la camionnette. Une table pliante en

plastique était dressée près d'un feu de camp, entourée de quelques sièges de camping en toile et d'une petite chaise rose en plastique, au dossier orné d'une tête de Barbie. John a suivi mon regard.

— Tu crois qu'elle lui plaira ?

Il attendait ma réponse avec inquiétude.

— Elle va adorer.

Il a paru soulagé.

— Où est-elle ? ai-je insisté.

Il s'est frappé le front, comme s'il avait oublié son existence, et m'a fait signe de le suivre jusqu'au camping-car dont il a ouvert la porte arrière à l'aide d'une clé.

Sans la voir dans la pénombre, j'ai voulu rassurer Ally.

— Maman est là, ma chérie.

J'ai entendu un petit bruit.

— Ma chérie, tu peux sortir, ai-je insisté.

J'ai vu quelque chose bouger sous la table, puis la tête de ma fille est apparue. À peine avait-elle aperçu John qu'elle regagnait sa cachette. Il n'a pas dissimulé son irritation.

— Dis-lui qu'elle n'a aucune raison d'avoir peur. Je ne vais pas lui faire de mal.

Si seulement c'était vrai.

Je suis montée dans le véhicule.

— Ally ?

Deux grands yeux marron m'observaient sous la table. Elle était bâillonnée à l'aide d'un bandana, et un autre lui entravait les poignets. Elle s'est jetée dans mes bras en gémissant sourdement.

— Mon Dieu ! Vous l'avez bâillonnée !

Je me suis escrimée sur le nœud du bandana.

— Je me suis assuré qu'elle pouvait respirer. Je te l'ai dit, elle n'arrêtait pas de crier.

J'ai retiré le bandana, mais ma fille suffoquait. Je me suis efforcée de m'exprimer d'une voix calme.

— Respire lentement, ma chérie. Tout va bien, je vais dégager tes poignets. Fais ce que maman te dit, d'accord ?

Elle continuait de chercher sa respiration tandis que je la libérais. J'allais devoir l'apaiser. Je me suis souvenue d'un jeu auquel nous jouions toutes les deux, quand elle était plus petite.

— Tu te souviens de *Wiz-a-booo*, ma chérie ?

Elle s'est figée.

— De quoi tu lui parles ? s'est inquiété John.

— C'est un mot inventé, qui signifie qu'on est en présence d'un ami.

En réalité, il s'agissait d'un code lui signalant de se montrer prudente, car les fées nous écoutaient. Si elle était sage, celles-ci lui laissaient de petits cadeaux dans la maison : des fleurs en verre, des

clochettes, des petits souliers de cristal... Mais elle a fini par comprendre que c'était moi qui cachais toutes ces babioles. Le but, cette fois, était de l'avertir qu'elle devait suivre mes instructions à la lettre.

Elle a levé vers moi un visage baigné de larmes.

— Le monsieur m'a coupé les cheveux et il m'a attaché les mains et il m'a enfermée ici et...

John, faisant les cent pas devant le camping-car, s'est défendu.

— Je ne voulais pas que tu te fasses mal. Dis-lui donc qui je suis ! s'est-il énervé à mon intention.

J'ai pris une grande inspiration.

— Tu te souviens que maman t'a expliqué qu'elle avait été adoptée ? Eh bien, ce monsieur est ton vrai grand-père.

Elle a ouvert de grands yeux. Sa voix chevrotait quand elle m'a répondu.

— C'est pas vrai !

— Si, Ally. C'est mon vrai père. Maman a deux papas, comme toi. Mais je ne le connaissais pas, jusqu'à présent. Il avait très envie de te connaître, mais il ne s'y est pas bien pris, et il te demande pardon de t'avoir fait peur.

— C'est vrai, Ally. Je te demande pardon, a-t-il lâché.

Ma fille pleurnichait.

— Il m'a fait mal aux mains.

Elle a enfoui son visage dans le creux de mon cou, je la sentais sangloter contre moi. J'aurais volontiers tué ce malade.

— Il ne l'a pas fait exprès, mon trésor. N'est-ce pas, John ?

— Non, bien sûr que non ! Je ne voulais pas serrer trop fort, mais elle se débattait.

— Tu vois, Ally ? Il te demande vraiment pardon. Il a acheté une chaise exprès pour toi. Tu veux qu'on aille la voir ?

— C'est une chaise Barbie, a précisé John. Mais je ne savais pas très bien laquelle tu préférais, alors j'ai pris la blonde. Je ne savais pas que tu avais les cheveux foncés.

J'ai voulu le rassurer.

— Elle préfère la Barbie blonde.

Ma fille a relevé la tête en ouvrant la bouche. Je l'ai arrêtée avec un sourire accompagné d'un clin d'œil. *S'il te plaît, ne dis rien. S'il te plaît.* Elle a hésité une fraction de seconde, avant d'affirmer :

— La blonde, c'est la plus jolie.

Je l'ai remerciée de mon plus beau sourire.

— Oui, ma chérie.

J'ai guetté John du coin de l'œil, anxieuse de voir s'il marchait. Il a posé la main sur sa poitrine.

— Ouf ! J'ai passé des heures à la chercher. Venez, allons discuter

autour d'un bon feu de camp, a-t-il décidé en nous faisant signe de le suivre.

Je me suis relevée en saisissant Ally par la main. Au passage, j'ai regardé autour de moi, à la recherche d'une arme quelconque, sans rien voir d'autre que des verres en plastique. J'ai sauté la première du camping-car avant de tendre les bras à ma fille. Au moment de la reposer dans la clairière, elle s'est accrochée à mon cou. Je l'ai portée jusqu'au feu. John a approché une chaise, l'a reculée, l'a avancée à nouveau, à la recherche de la meilleure place. Je le regardais s'activer, en commençant à trouver le temps long.

— C'est parfait, John.

— Comme tu veux. Mais n'hésite pas à me dire si tu as trop chaud, on peut s'éloigner du feu.

Je me suis assise, Ally toujours collée contre moi. John a posé quelques bûches sur les braises, puis il s'est gratté la tête avec un sourire étrange, en évitant mon regard.

— Vous avez faim ? Les enfants ont toujours faim. J'ai des saucisses de mousse de foie dans la glacière.

Ally a relevé la tête, paniquée.

— Je ne veux pas manger Moose !

— Il ne s'agit pas de notre Moose, ma chérie, mais d'une sorte de saucisse, l'ai-je rassurée.

John a éclaté de rire en se dirigeant vers le camping-car.

— C'est moi qui les ai préparées, avec des bêtes que j'ai chassées moi-même. Elles fondent dans la bouche, comme de la mousse. On ne dirait pas du gibier.

Ally a fait la moue, mais j'ai posé un doigt sur ma bouche en secouant la tête avant de me réjouir :

— Vos saucisses doivent être délicieuses.

John a tiré une glacière bleue de sous le camping-car. J'en ai profité pour regarder autour de moi sans rien voir d'utile, à part quelques blocs de bois. J'aurais pu m'en servir pour l'assommer, mais ils devaient être lourds. Jamais je n'arriverais à en soulever un assez vite. Ou alors pendant son sommeil ? J'ai frissonné d'horreur à l'idée que nous allions devoir passer la nuit en sa compagnie.

Il a posé une boîte d'œufs et un tas de saucisses sur la table pliante, puis il est retourné fouiller dans le camping-car. J'avais les nerfs tendus à craquer, et toutes les fibres de mon être me poussaient à fuir, mais j'ai résisté à la tentation. Il me l'avait dit, il était armé. Avec une petite fille de six ans dans les bras, il me faudrait une sérieuse avance pour parvenir à le semer. Jamais Ally ne courrait assez vite. Mieux valait ronger mon frein et tenter de l'amadouer.

Il est descendu du camping-car, les bras chargés de condiments divers qu'il a posés sur la table, puis il est allé chercher des assiettes et

des verres en plastique en demandant :

— Tu n'essayes pas ta chaise, Ally ?

Elle s'est retournée et lui a lancé un regard noir.

— Non.

Il a froncé les sourcils et posé ses grosses mains sur la table. Sentant une bouffée d'angoisse monter en moi, j'ai serré ma fille dans mes bras.

— Tu ne m'as pas dit que tu aimais cette chaise Barbie ? a-t-il insisté.

Je n'ai pas laissé à Ally le temps de répondre :

— Si, mais elle a peur de l'abîmer. Vous lui en voudriez si elle la cassait, John ?

Ma question l'a amusé.

— Bien sûr que non !

La petite m'a lancé un regard surpris. Je lui ai répondu par un sourire.

— Tu vois, tu peux t'asseoir sur cette chaise.

La tête tournée de façon à ce que John ne puisse pas remarquer mon manège, j'ai prononcé silencieusement un « vas-y ».

Elle a quitté mes genoux, a posé la chaise à côté de la mienne en observant John du coin de l'œil et m'a pris la main. Les sillons noirs laissés sur ses joues par ses larmes me serraient le cœur. Elle ne devait pas du tout comprendre pourquoi je lui demandais d'obéir à cet inconnu qui lui avait fait mal.

John avait achevé de dresser la table. Sel, poivre, beurre, sirop, pain, il ne manquait rien. Il a rectifié une dernière fois l'alignement des assiettes, puis il s'est tourné vers moi.

— Je les ai achetées hier, mais je n'étais pas sûr que tu aimerais la couleur.

— C'est un très beau vert. Merci.

Son visage s'est éclairé.

— C'est vrai, ça te plaît ?

J'ai hoché la tête en implorant le ciel qu'il soit assez bête pour nous donner des couteaux. Mais mon espoir a été déçu : aucun couvert en vue. Il a placé une grille métallique sur le feu, a sorti du camping-car une poêle en fonte et l'a posée sur la grille.

— Je suis impatient de vous montrer le ranch que j'ai acheté pour qu'on puisse y vivre, tous les trois.

Il s'était exprimé sur un ton désinvolte en alignant les saucisses dans la poêle.

— Je veux pas vivre dans un ranch ! a crié ma fille.

Je lui ai fait les gros yeux pendant que John retournait les saucisses à l'aide d'une spatule en plastique. Il a ensuite posé, à côté de la première, une plus petite poêle dans laquelle il a cassé des œufs.

— Vous les aimez brouillés, au moins ?

Toujours ce sourire étrange. Il s'est penché vers Ally.

— J'ai des poules, au ranch. Nous pourrons manger des œufs frais tous les jours. Je te montrerai comment aller les chercher. Il y avait aussi quelques vaches sur la propriété quand je l'ai achetée, nous aurons du lait et je t'apprendrai à fabriquer du fromage.

— Y a des chevaux ?

J'ai retenu mon souffle, craignant qu'Ally n'aille trop loin, mais John s'est contenté d'acquiescer.

— J'achèterai des chevaux, si tu veux. Il y en aura un rien que pour toi. Pourquoi pas un poney ?

— C'est extrêmement gentil de votre part. Tu ne trouves pas que c'est gentil, Ally ?

— Je pourrai lui donner le nom que je veux ?

S'il te plaît, ne l'énerve pas.

— Bien sûr que oui. Tu choisiras le nom que tu voudras.

Les saucisses grésillant dans la poêle, il les a remuées.

— Je pourrai amener mon chien ?

John a répondu non de la tête.

— Désolé. On ne peut pas retourner le chercher.

Je me suis figée. *Nous y voilà.* J'ai vu Ally devenir toute rouge.

— J'en veux pas, de ton sale ranch.

Mon poulx s'est accéléré en voyant John menacer la petite de sa spatule.

— Écoute-moi une minute, jeune fille...

Ally s'est levée.

— *Je veux pas y aller !*

John, le visage cramoisi, a levé la main.

J'ai jailli de ma chaise en donnant un violent coup de pied dans la grille. La grande poêle a volé et s'est écrasée sur le front de John avec un bruit mat, l'arrosant de graisse bouillante. Il a poussé un hurlement en se couvrant le visage des mains et s'est roulé par terre de douleur. J'ai pris Ally dans mes bras avant de détalier aussi vite que je le pouvais.

VINGT-DEUXIÈME SÉANCE

Je n'ai pas une folle envie de vous raconter la suite, mais il le faut si je ne veux pas que les souvenirs de toute cette horreur me dévorent toute crue. Il suffit que je ferme les yeux pour que tout me revienne. Je me réveille en pleine nuit, le cœur battant, trempée de sueur, obnubilée par une seule pensée : *Si tu t'arrêtes de courir, tu es morte.*

*

La terreur me donnant des ailes, je me suis enfoncée dans les bois en direction de la rivière que j'entendais couler en contrebas. J'ai très vite compris mon erreur. J'aurais été mieux inspirée de gagner la route où j'avais plus de chance d'être secourue, mais il était trop tard. Les branches fouettaient mes bras. Lorsque John a crié mon nom, Ally s'est mise à hurler.

— Ma chérie, je t'en prie, tais-toi !

Je courais aussi vite que je le pouvais, mais cette enfant me semblait peser une tonne, j'avais des crampes aux bras. Lorsque mon père a crié à nouveau mon nom, j'ai accéléré.

Vite, vite, vite !

J'ai longé la rive dans l'espoir que le grondement de la rivière étouffe le bruit de mes pas, mais je me suis pris le pied dans une racine et j'ai roulé jusqu'au bord de l'eau, manquant d'écraser Ally dans ma chute. Le portable a glissé de ma poche et s'est enfoncé dans l'eau. Ma fille a poussé un cri ; je l'ai bâillonnée avec ma main.

— Chhhhhhhhhut !

Elle était livide, totalement paniquée. Je me suis agenouillée près d'elle.

— Grimpe sur mon dos et enroule tes jambes autour de ma taille.

J'ai attendu qu'elle soit bien arrimée pour reprendre la fuite. Je suivais le cours d'eau, fonçant à travers les fourrés, escaladant les troncs abattus, glissant sur les rochers couverts de mousse, évitant les branches, lorsque la voix de John m'est à nouveau parvenue.

— Sara ! Reviens !

Aiguillonnée par la peur, je me suis mise à courir de plus belle, mais un mouvement d'Ally m'a fait perdre l'équilibre et mon genou a heurté une pierre. En voulant l'empêcher de tomber, je me suis écorchée la main sur un rocher.

Relève-toi ! Cours !

Le grondement de la rivière me signalait une chute toute proche. Devant moi, la rive était barrée par d'épais fourrés et un amas de rondins charriés par les crues de l'hiver. J'étais prise au piège. J'ai cherché des yeux le moyen de contourner l'obstacle. Il était impossible de traverser, le courant était trop fort. À force de regarder autour de moi, j'ai distingué sur la gauche un étroit passage sous les branches basses d'un sapin. Je suis partie à l'assaut de la rive, ralentie par le poids d'Ally, et j'ai réussi à me glisser à travers l'ouverture jusqu'à un sentier qui m'a ramenée à la chute. À en juger par leurs empreintes, des animaux avaient tracé une piste le long de la chute.

J'ai été prise de vertige en voulant regarder en contrebas et il m'a fallu me raccrocher à une branche en serrant les paupières. Impossible de descendre par là avec Ally, la piste était bien trop raide et escarpée. Jamais je ne parviendrais à semer John. La voix de Julia a brusquement résonné dans ma tête. *Je me suis cachée dans les bois pendant des heures.*

Nous aurions pu, nous aussi, nous cacher, mais ensuite ? Nous serions bien obligés de sortir, à un moment ou un autre, et il nous attendrait. Ce cauchemar n'en finirait donc jamais. Une gélinotte s'est enfuie à notre approche en traînant des ailes, feignant une blessure, afin de dissimuler sa couvée. *Feinter ! Voilà la solution !* J'ai regardé autour de moi, les arbres, la rivière... *La rivière !*

John m'avait expliqué qu'il ne savait pas nager.

J'ai bifurqué à gauche, en direction de la forêt, et trouvé très vite ce que je cherchais : une anfractuosité dans un amas rocheux. J'ai posé Ally par terre et je suis tombée à genoux devant elle.

— Ma chérie, je te demande de m'écouter très attentivement. Tu vas rester bien sagement dans cette petite grotte, sans dire un mot, jusqu'à ce que je revienne te chercher.

Elle a fondu en larmes.

— Nooooo ! Je t'en supplie, maman, ne me laisse pas. Je te promets, je ne crierai plus.

J'ai ravalé mes propres larmes en prenant ses mains.

— Je ne vais pas t'abandonner, ma chérie. Je te *promets* qu'on va s'en sortir.

La voix de John a résonné dans la forêt.

— Saaaaaaraaaa !

Il se rapprochait.

— J'ai besoin que tu sois très courageuse, mon Ally Baba. Je vais crier ton nom, mais il s'agit seulement de le piéger. Je vais faire semblant. Surtout, tu ne bouges pas. Tu as bien compris ?

Elle a hoché la tête en me regardant avec ses grands yeux. Je l'ai embrassée sur la joue à l'étouffer.

— Vas-y. Comme un lapin dans son terrier.

Elle allait s'enfoncer dans le trou quand je l'ai rappelée.

— Souviens-toi, Ally. Nous allons lui tendre un piège, toutes les deux. Tu ne sors surtout pas quand je t'appelle.

J'imaginai quelqu'un retrouvant son petit squelette, des années plus tard. Je priais le ciel d'avoir fait le bon choix. J'ai posé un dernier baiser sur ses petits doigts et attendu qu'elle soit bien cachée au fond de son trou.

— Je reviens très vite. Je t'adore, Ally-gator !

— Moi aussi, maman caïman.

J'ai rassemblé mon courage et laissé ma petite fille.

*

Je suis retournée sur mes pas en direction de la rivière. Juste avant de sortir de la forêt, à l'entrée du sentier conduisant jusqu'à la chute, j'ai tendu l'oreille sans rien entendre d'autre que le rugissement de l'eau. Sachant que le temps m'était compté, j'ai descendu sur les genoux l'étroite sente en pente raide, m'accrochant aux fougères et aux branches pour ne pas tomber. Arrivée en bas, j'ai constaté que la chute tombait dans un bassin d'une eau d'un vert de jade.

J'ai retiré mes baskets en contemplant la rivière qui poursuivait sa course.

— Sara !

John se trouvait quelque part dans les bois, au-dessus de moi.

J'ai retenu ma respiration et je me suis jetée à l'eau. Je suffoquais dans l'eau glacée, et je suis remontée à la surface en toussant et en crachant. Le temps de remplir mes poumons, j'ai plongé à nouveau, avant de remonter en hurlant « Ally ! » de toutes mes forces. J'étais terrifiée à l'idée qu'elle oublie mes instructions et sorte de son trou. J'ai replongé à plusieurs reprises, tout en surveillant la rive.

John est enfin apparu, descendant à son tour la sente escarpée. Je battais l'eau des mains en multipliant les gestes incontrôlés entre deux cris.

— Ally ! Au secours !

En refaisant surface après une nouvelle plongée, j'ai découvert mon père sur la rive, un fusil en bandoulière, le visage tuméfié et couvert de cloques, marbré de striures rouges.

— John ! Ally est tombée dans l'eau, je l'ai vue basculer dans la chute. Elle va se noyer !

Il s'est précipité sur un rocher lisse surplombant le réservoir.

— Où a-t-elle disparu ?

J'ai secoué la tête en recrachant de l'eau.

— Je ne sais pas, je ne la trouve nulle part. Aidez-moi. Je vous demande pardon, John, mais aidez-moi !

Il a marqué un temps d'hésitation.

— Il faudrait aller voir en aval, elle a pu être entraînée par le courant.

Je me suis approchée du rocher plat sur lequel il se tenait, feignant de vouloir me hisser sur la pierre humide. Je lui ai fait croire que mes mains avaient glissé et je me suis débattue dans l'eau ; comme prévu, il s'est penché vers moi en me tendant la main.

Je n'avais pas le droit à l'erreur.

Prenant appui sur un gros rocher immergé, j'ai tendu ma main vers la sienne. Nos doigts se touchaient presque. Il s'est penché plus encore, j'ai saisi sa main et tiré de toutes mes forces en me jetant de côté pour qu'il ne me tombe pas dessus.

Il s'est enfoncé dans l'eau avant de remonter en battant désespérément des mains.

— Sara, je ne sais pas nager !

J'ai tenté de gagner la rive, mais il a agrippé ma jambe en me tirant en arrière. La tête sous l'eau, j'ai bu la tasse.

Je me suis dégagée, avant de remonter à l'air libre d'un coup de jarret. Accroché à ma chemise, il m'a suivie. Tout en griffant son visage, je lui ai envoyé un grand coup de genou dans le bas-ventre, sous l'eau. Il m'a lâchée et j'ai pu m'écarter.

Notre lutte nous avait rapprochés de la rive, où l'eau était moins profonde. John devait quasiment avoir pied. Lorsque mes orteils ont touché le fond, il m'a de nouveau attrapée, cette fois par la taille, bien décidé à m'entraîner. En voulant me dégager, j'ai heurté son menton de mon talon.

J'en ai profité pour me relever en prenant appui sur les rochers. Mon père a fait de même. J'ai alors senti sous mes doigts la forme pointue d'un gros caillou. Je me suis retournée au moment précis où il allait me saisir.

— Sara, je voulais seulement...

Je l'ai frappé à la tempe de toutes mes forces avec le caillou. Il a porté les mains à la plaie qui perçait sa peau, puis il est tombé à genoux.

— Sara...

Il s'exprimait d'une voix éteinte, le visage couvert de sang. Je me suis relevée, j'ai saisi mon arme à deux mains et je l'ai écrasée contre sa tempe. Son crâne a produit un craquement sinistre. Le caillou m'a échappé des mains pour rouler un peu plus loin.

John a basculé en avant dans l'eau. Il s'est relevé péniblement à quatre pattes en secouant la tête, s'est mis à genoux en tendant de me saisir à l'aveugle, puis son corps s'est abattu sur moi. Je me suis dégagée, mais il se relevait déjà. Lorsque je lui ai donné un coup de pied dans le genou, il a titubé, perdu l'équilibre, et s'est écroulé sur le

dos. Je me suis ruée sur lui en m'appuyant de tout mon poids sur sa poitrine. La tête sous l'eau, il se débattait en griffant mes jambes. Un genou sur son torse, je pesais avec l'autre sur sa trachée. Il a eu un soubresaut qui a bien failli me faire perdre l'équilibre. J'ai cherché de la main un caillou dans l'eau et je l'ai frappé, frappé, frappé en poussant des hurlements. L'eau est devenue rouge autour de sa tête.

Il ne bougeait plus.

Le cœur battant à tout rompre, je suffoquais. Je suis restée une éternité à genoux sur lui. Jamais il n'aurait pu rester en apnée aussi longtemps. J'ai enfin retiré mon genou de sa gorge et je me suis relevée en titubant. John flottait entre deux eaux, la bouche ouverte, ses cheveux maculés de sang, une expression de stupéfaction sur le visage. La plaie qui lui trouait la tempe laissait apparaître le blanc de l'os.

J'ai escaladé les rochers humides de la rive et, pliée en deux, j'ai vomi sur le sable un mélange d'eau et de peur.

Je l'avais tué. J'avais tué mon père. Prise de tremblements, j'ai vu son corps inanimé s'éloigner lentement, porté par le courant.

*

J'ai rejoint péniblement le sentier dont j'ai entamé l'escalade. À la limite de l'épuisement, je me raccrochais aux racines et aux fougères chaque fois que je glissais. Arrivée en haut, je ne retrouvais plus le petit chemin conduisant au bois dans lequel j'avais laissé ma fille. J'ai passé quelques minutes insoutenables à revenir sur mes pas, jusqu'à ce que je reconnaisse le vieux cèdre tout tordu derrière lequel se cachait la grotte.

— Ally, c'est moi. Il n'y a plus rien à craindre, tu peux sortir.

J'ai d'abord été prise de panique en constatant qu'elle ne répondait pas, puis j'ai entendu un petit bruit, au fond du trou, et elle s'est jetée dans mes bras, manquant de me renverser. Nous sommes restées longtemps serrées l'une contre l'autre en pleurant, avant qu'elle se dégage.

— Je t'ai entendue crier, mais je suis restée cachée, comme tu me l'avais demandé.

— Tu as été formidable, ma chérie. Je suis très fière de toi.

Elle a retroussé le nez.

— Pourquoi t'es toute mouillée ?

— Je suis tombée dans l'eau.

Elle a jeté un regard circulaire, les yeux grands ouverts.

— Où est le méchant monsieur ?

— Il est parti, Ally. Il ne reviendra jamais.

Elle m'a prise dans ses bras.

— Je veux rentrer à la maison, maman.

Le feu de camp de John n'était pas complètement éteint. J'ai été parcourue d'un frisson en apercevant les deux poêles par terre et le siège pliant renversé. Je n'avais plus de portable, mais j'espérais dénicher le sien dans le camping-car ou la camionnette. Une fouille rapide ne m'a cependant pas permis de le trouver.

Mon taux d'adrénaline était retombé, je n'arrêtais pas de trembler. J'ai enfilé une veste de mon père accrochée dans le camping-car. Je n'ai pu m'empêcher de grimacer en y retrouvant son odeur, mêlée à celle de la fumée, puis je me suis mise en quête des clés de la camionnette. Au bout de dix minutes de recherches infructueuses, j'ai commencé à paniquer. Ally, terrifiée par l'épreuve qu'elle venait de traverser, ne me quittait pas d'une semelle.

John devait avoir gardé les clés sur lui. J'ai hésité entre retourner fouiller son corps ou gagner la route avec ma fille, en espérant trouver de l'aide. Tout au long du trajet que j'avais effectué, les yeux bandés, en compagnie de mon père, je n'avais entendu aucun autre véhicule. Ally allait se fatiguer très rapidement et je ne savais pas si j'arriverais à la porter longtemps.

Je pesais le pour et le contre quand elle m'a annoncé qu'elle avait faim.

En fouillant dans les provisions, j'ai découvert mille et un détails du quotidien du tueur, et ils m'ont fait froid dans le dos. Il aimait le lait entier et le pain blanc, mais c'était surtout un grand amateur de malbouffe, avec un penchant marqué pour le soda à l'orange et les barres chocolatées Coffee Crisp. Cette découverte m'a beaucoup marquée, car j'adore moi aussi ces friandises. J'ai fini par déguster un pot de beurre de cacahuète avec lequel j'ai préparé des sandwiches.

— Mon Ally chérie, tu vas devoir m'attendre sagement ici quelques minutes, pendant que je vais jusqu'à la rivière. D'accord ?

— Non !

Elle était en larmes.

— C'est très important, mon bébé. Je ne serai pas longue, tu peux te cacher dans le camping-car si...

Elle s'est mise à hurler.

— Non ! Non ! Non !

Elle a lâché son sandwich et s'est jetée à mes pieds. Jamais elle n'accepterait que je la laisse toute seule, mais il n'était pas question non plus qu'elle voie le cadavre de John. Alors, j'ai renoncé à y retourner et nous avons quitté les lieux.

Nous avançons sur la route depuis plus d'une heure quand j'ai entendu un bruit de moteur derrière nous. Je me suis retournée et j'ai

adressé de grands signes au conducteur de la camionnette blanche du Service des forêts. Lorsqu'elle s'est arrêtée à notre hauteur, un vieil homme a descendu sa vitre, tout sourire.

— Vous êtes perdues, mesdames ?

J'ai éclaté en sanglots.

*

Après avoir retiré le corps de John de la rivière et fouillé les alentours, les enquêteurs ont finalement retrouvé son portefeuille sous le siège de sa camionnette. Il s'appelait Edward John McLean. Une rapide recherche leur a appris qu'il était forgeron itinérant. Voilà qui expliquait les poupées en métal, ou encore les bruits que j'entendais parfois derrière lui lors de nos conversations. Billy pensait qu'il s'agissait de chevaux. Plus tard, la police a retrouvé son camion, avec tous ses outils, sur le parking d'un motel, près de Nanaimo.

Sandy se porte bien. Son traumatisme crânien lui a valu de passer quelques jours en observation à l'hôpital, le même que celui où se trouvait Evan. Après avoir fait ma déposition, le jour de la mort de John, j'ai demandé aux flics de m'emmener directement voir mon fiancé. Il avait refusé qu'on l'opère en apprenant ma disparition et celle d'Ally, mais les médecins lui ont expliqué qu'il serait trop dangereux de reporter et il a fini par les écouter. Il se réveillait tout juste quand nous sommes arrivées toutes les deux à l'hôpital. Il a pleuré en nous voyant.

Nous avons apporté des fleurs à Sandy. Quand Ally les lui a données en la remerciant d'avoir voulu la protéger, j'ai bien cru que la policière allait pleurer. Je pensais qu'elle allait me bombarder de questions au sujet de mon père, mais elle n'a rien dit, pas même quand ma fille lui a raconté comment elle s'était cachée au fond d'un trou. J'avais tellement l'habitude de voir cette femme comme une battante que c'était étrange de la retrouver aussi pâle et défaite. Je me demande si elle n'était pas déçue de n'avoir pas tué John de ses propres mains.

Billy avait eu le temps de m'expliquer comment mon père avait réussi à enlever ma fille. Il avait mis le feu à l'appentis d'un voisin et attendu que l'agent posté devant mon domicile aille voir de quoi il retournait. Il avait ensuite dissimulé sa camionnette sur l'allée conduisant à la maison d'à côté, et s'était introduit chez moi en passant par le jardin. C'est lorsque Sandy a coupé l'alarme, le temps de rentrer Moose qui se trouvait dehors, qu'il a sauté sur elle et l'a assommée.

Le « vilain monsieur » a ensuite rejoint la chambre d'Ally en lui expliquant que la policière allait la conduire à l'hôpital pour retrouver sa maman. Il lui a suffi de préciser que Moose se trouvait déjà dans la

camionnette pour que ma fille accepte de le suivre.

Les flics n'étaient pas ravis que j'aie pris la fuite après avoir découvert leur collègue blessée, mais il y a prescription. J'ai été contrainte de faire ma déposition au sujet de la mort de John, il y aura une enquête, mais Billy prétend que la légitime défense ne fait aucun doute.

Evan m'a copieusement engueulée d'être partie seule à la recherche d'Ally sans prévenir la police, mais il ne m'en a plus parlé depuis. Je crois qu'il a été très secoué que nous soyons tous passés aussi près de la mort. Il n'est pas le seul.

*

Je ressemble encore plus à cet homme que je ne le pensais. Je suis consciente d'avoir agi en état de légitime défense, mais il n'empêche que j'ai tué quelqu'un. Mon père, qui plus est. Je me demande ce que Dieu en pensera. Moi-même, je ne sais pas quoi en penser. Le pire à mes yeux, ce n'est pas tant de l'avoir tué, c'est de n'avoir pas eu la moindre hésitation.

VINGT-TROISIÈME SÉANCE

Je suis incroyablement frustrée. Le pire, c'est que je me sentais beaucoup mieux, à la suite de notre dernier rendez-vous. C'est tout juste si je n'étais pas dans un état euphorique à l'idée que tout était fini, et bien fini. Le cirque médiatique s'était calmé, Evan et moi ne nous disputons plus, ma fille était une perle rare, j'adorais ma famille et elle me le rendait bien. Jusqu'aux aliments qui avaient meilleur goût. Mais plus mon quotidien redevient normal, plus j'en perçois la banalité.

*

Evan et moi avons établi une liste de chansons en prévision du mariage. J'ai passé le week-end à retourner la maison à la recherche du CD que Mélanie m'avait donné, en vain. Nous avons donc décidé qu'il serait plus simple de laisser jouer le groupe de Kyle, afin d'éviter une guerre des tranchées. En ce moment, plus la vie est simple, plus elle me convient.

Et puis Evan a finalement retrouvé le CD par hasard, hier soir. Je l'avais rangé dans le boîtier d'un autre disque. Nous l'avons écouté, et je dois avouer que le groupe de Kyle n'est pas mauvais du tout. Le plus surprenant est encore leur choriste : elle a une voix incroyable, un mélange de Sara McLachlan et de Stevie Nicks.

Je me trouvais dehors en train d'arroser le terrain vague qui me sert de jardin quand Mélanie est arrivée. Je lui ai donné la liste des chansons, avant de lui demander :

— Qui est la choriste, sur le disque ? Tu as moyen de la contacter ? Elle a relevé brusquement les yeux de la feuille qu'elle examinait.

— Pourquoi ?

— J'aimerais bien qu'elle chante aussi au mariage.

Ma sœur a rougi en baissant la tête.

— C'est *toi* ? me suis-je écrié.

Ses yeux ont lancé des éclairs.

— Inutile de prendre un ton aussi étonné.

— Mais si ! Je ne savais absolument pas que tu chantais.

Elle a haussé les épaules.

— Ça m'arrive de temps en temps, au pub.

— Tu devrais vraiment continuer, Mélanie. Je suis persuadée que tu

irais loin.

— Plus loin que simple serveuse, c'est ça ?

— Pas du tout.

Je me suis souvenue du vœu de patience et de compréhension auquel je m'étais astreinte depuis que j'avais frôlé la mort.

— Je suis désolée si je t'ai froissée. Je trouve simplement que tu as une voix extraordinaire, et je serais très heureuse si tu acceptais de chanter à mon mariage. S'il te plaît.

Elle a hésité.

— Si tu veux. Mais pas tout le temps : j'ai bien l'intention de danser.

— Merci, ce sera super.

Un silence s'est installé.

— Je t'offre un café.

Ma proposition l'a clairement étonnée.

— Volontiers.

Nous avons emporté nos mugs dans le salon et on s'est installées sur les deux canapés qui se font face, en nous lançant des regards entre deux gorgées, sans échanger un mot. Un détail me turlupinait depuis quelques jours et je voulais lui poser une question, mais j'avais peur de redéclencher la guerre. Evan m'avait conseillé de laisser tomber, et je lui avais donné raison sur le moment, mais notre nouvelle entente me poussait à changer d'avis.

— Tu as vu dans le journal les photos de mon père naturel ?

Elle a hoché la tête.

— Est-il jamais venu dans ton bar ?

Elle a fait non de la tête avant de demander :

— Pourquoi ?

— Il était au courant de pas mal de détails sur Ally, et je me demandais...

— Putain, mais j'y crois pas ! Non seulement tu restes persuadée que c'est moi qui ai vendu la mèche à ce site Internet, mais tu voudrais en plus que j'aie discuté de ta fille avec un tueur en série.

Elle a reposé brutalement sa tasse et s'est levée.

— Pas du tout ! Je me disais que tu le connaissais peut-être, et que...

— Tu me crois assez bête pour discuter de ma nièce avec un inconnu ?

— Il ne s'agit pas d'être bête ou pas. D'apparence, il était plutôt sympa. Il aurait très bien pu obtenir des informations sans que tu...

— Tu ne me croiras sans doute pas, Sara, mais quand je bosse, je bosse. Je ne passe pas mon temps à tailler des bavettes au bar avec des monstres. Merci d'avoir pensé à moi, une fois de plus, quand il s'agit de trouver une coupable.

— Je ne dis pas que tu es coupable, Mélanie. J'essaye de

comprendre ce qui s'est passé.

Elle a éclaté de rire et regagné la cuisine en récupérant sa tasse au passage. Je l'ai suivie.

— Où vas-tu ?

— Chez des gens qui ne m'accuseront pas d'avoir renseigné le ravisseur de leur gamin.

Elle a reposé bruyamment sa tasse sur le plan de travail.

— Mélanie, tu fais une montagne d'un incident mineur. Je n'ai pas...

— Tu peux parler, toi qui es la reine des flippées susceptibles.

Elle a pris son sac et quitté la maison en claquant la porte.

*

Je n'avais pas décoléré quand Billy est arrivé, une demi-heure plus tard. J'avais pensé que l'enquête s'arrêterait avec la mort de John, mais ils remontent la filière de façon à reconstituer son quotidien. Amale affirme que ça les aidera à mieux comprendre les autres tueurs en série. Ils ont découvert des détails auxquels je ne m'attendais pas. Au lieu des piles de films porno et de cadavres qu'on aurait pu s'attendre à trouver dans sa cave, ils ont découvert un intérieur de célibataire propre. Les seules cassettes vidéo qu'ils ont trouvées étaient consacrées à la chasse. Il ne possédait ni photos, ni souvenirs, et dormait dans un sac de couchage étalé sur un matelas.

Mon père ayant mené une existence de nomade, les enquêteurs ont tenté d'établir un lien entre son emploi du temps et certaines disparitions de femmes, sans rien découvrir de convaincant. Les personnes qui avaient recours à ses services décrivaient un personnage avenant et blagueur, qui s'était néanmoins colleté avec plusieurs clients qu'il soupçonnait de l'avoir « arnaqué ». Nous avons raison sur un point : il était effectivement connu de tous dans les bourgades depuis lesquelles il m'avait appelée. Il collectionnait les fusils et appartenait à plusieurs associations d'amateurs d'armes à feu.

Une question me taraudait.

— A-t-on retrouvé le fusil avec lequel il a blessé Evan ?

— Le rapport de la balistique a conclu que la douille retrouvée sur place provenait d'un Remington 223, et correspondait à plusieurs de celles trouvées sur d'autres scènes de crime. Cela dit, on n'a pas retrouvé l'arme dans ses affaires. Je doute qu'on la retrouve jamais, même si nous procédons aux vérifications habituelles auprès des vendeurs. À propos, avez-vous terminé cette table en merisier que vous ponciez ? J'en ai vu une toute pareille chez un antiquaire, l'autre jour, mais elle a besoin d'être restaurée. Ça vous ennuerait d'y jeter un œil et de me donner votre avis ?

— Bien sûr. Combien en voulait le marchand ?

Nous avons continué à parler d'antiquités, puis Evan m'a appelée et j'ai mis un terme à la conversation. Plus tard, en faisant du ménage à l'atelier, je me suis souvenue que John m'avait parlé de son Remington 223, précisant qu'il se trouvait en réparation. Comment avait-il pu tirer sur Evan avec un fusil qu'il n'avait pas ?

J'ai entendu claquer la porte d'entrée. Mon fiancé venait de rentrer. Pendant qu'il préparait son sac, avant de reprendre la route du camp, je me suis assise sur le lit en lui racontant ma matinée, à commencer par l'escarmouche avec Mélanie.

— Je ne comprends pas qu'elle ait réagi aussi violemment.

— Je t'avais bien dit de laisser tomber.

Il jetait des chaussettes dans son sac de hockey de sa main valide, le bras gauche en écharpe.

— C'était une simple question.

Il m'a regardée en levant les sourcils.

— Sara, tes questions ne sont jamais « simples ».

— Je n'ai pas envie que tu repartes.

— Moi non plus. Je vais devoir faire la route avec Jason et il conduit comme un vieux.

Il a éclaté de rire, sans parvenir à me dérider.

— Allons, ma chérie, ça fait des semaines que je n'ai pas mis les pieds là-bas, le camp est dans un état lamentable. Je croyais que tu comptais, toi aussi, recommencer à travailler ?

— J'ai essayé après le départ de Mélanie, mais Billy m'a appelée et je fais une fixette sur un détail bizarre.

— Lequel ?

— La douille récupérée au camp de pêche provenait du Remington 223 de John, mais la police n'a pas retrouvé l'arme, et John m'avait dit que son fusil était en réparation.

— Il devait en avoir deux. Il s'en sera débarrassé après m'avoir tiré dessus.

— Je ne sais pas... Il semblait adorer ce fusil. Pourquoi en aurait-il eu deux ?

— Je ne vois pas qui d'autre aurait pu vouloir m'abattre.

Les pensées se bousculaient dans ma tête.

— C'est curieux que John t'ait seulement blessé. Tout indique que c'était un tireur hors pair. Il n'avait jamais manqué sa cible auparavant.

— Chérie, je te dis que c'était lui.

Evan a disparu dans le dressing, dont il est ressorti avec une pile de jeans qu'il a fourrée dans son sac.

— Je sais, mais je trouve quand même ça bizarre. On ne sait toujours pas qui a frappé Nadine à la tête. Ce n'était pas le style de mon père. Je devrais peut-être en parler à Billy, voir ce qu'il en pense.

— Sara, fous-lui la paix.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Les flics doivent en avoir assez que tu les fasses tourner en bourrique, alors que l'enquête est terminée.

Il est retourné dans le dressing.

— Où est ma casquette Nike ? Celle que tu portais hier ?

— Aucune idée. Je n'en reviens pas que tu m'accuses de les faire tourner en bourrique quand je cherche uniquement à les aider. Je compte bien parler à Billy de cette histoire de fusil.

— Sara, tu finiras par me rendre dingue. Je m'aperçois que j'ai pris une demi-douzaine de jeans et pas une seule chemise.

— Très bien, je te laisse tranquille.

Je me suis levée.

— Tu n'es pas obligée de partir, j'aimerais simplement qu'on ne parle pas uniquement de cette histoire.

J'avais déjà quitté la pièce.

Je ruminais ses propos à l'atelier quand il est venu me retrouver.

— Je m'en vais.

Je n'ai pas relevé la tête, suivant du doigt les veines d'un meuble en bois.

— Allez, viens !

Il m'a prise dans ses bras. Je me suis raidie.

— Je suis furieuse contre toi.

— Je sais, mais ça ne t'empêche pas de m'embrasser.

— J'ai horreur que tu ne me prennes pas au sérieux.

— Ce n'est pas vrai, Sara. Je préférerais que tu te poses moins de questions, c'est tout.

— Tu penses que j'exagère, c'est ça ?

— Réfléchis. Après avoir accusé ta sœur de fournir des renseignements à un tueur en série, te voilà persuadée qu'un inconnu m'a tiré dessus sans raison aucune. Et si la coupable était *Mélanie* ?

J'en aurais pleuré de rage.

— Je dis simplement...

— Ma chérie, Jason m'attend. Je t'appelle ce soir.

— C'est bon, vas-y.

J'étais tellement à cran quand il est parti, tout à l'heure, que j'ai retourné le problème dans tous les sens au lieu de travailler, en attendant de venir vous voir. Cette histoire de fusil me rend dingue.

Je m'accroche sans doute à des détails, mais j'ai tout de même téléphoné à Billy en lui faisant part de ma perplexité. Il était en réunion, mais il m'a promis de passer en fin de journée. Si seulement son exemple pouvait déteindre sur Evan... Billy ne m'accuse jamais de dramatiser inutilement.

VINGT-QUATRIÈME SÉANCE

J'ai envie de pleurer. Je comprends parfaitement que vous ayez besoin de réfléchir avant de prendre la décision de réinstaller votre cabinet à Victoria, surtout après ce que vous avez vécu, ces derniers temps. Je ne sais pas comment vous avez pu continuer à consulter. En tout cas, merci de m'avoir indiqué le nom de cette collègue. J'essaierai d'aller la voir en attendant que vous preniez votre décision. Je n'arrive pas à m'habituer à l'idée que c'est peut-être notre dernière séance. Le temps nous le dira. J'ai passé ma vie à me battre contre le temps, le plus souvent parce qu'il s'écoulait trop lentement à mon goût. À certains moments, je donnerais pourtant n'importe quoi pour qu'il s'arrête.

*

Ally était déjà couchée quand Billy est arrivé. Je lui ai dit de s'asseoir à la table de la cuisine pendant que je terminais la vaisselle, mais il s'est emparé d'un torchon.

Nous nous sommes activés dans un silence complice pendant quelques minutes, puis il m'a demandé où était mon fiancé.

— Il est reparti au camp.

J'ai émis un petit ricanement.

— Il piaffait d'impatience.

— Oh, oh ! Vous vous êtes disputés ?

J'ai poussé un soupir.

— C'est toujours pareil. Il voudrait que j'oublie toute cette histoire, mais j'ai du mal. Surtout avec les questions que je continue à me poser.

— Lesquelles ?

— Le Remington 223 avec lequel Evan a été blessé. John m'a expliqué que le sien était en réparation parce que le percuteur était cassé.

— Tiens. Intéressant. Il devait en avoir un autre.

— C'est aussi ce que pense Evan, mais mon père m'a toujours parlé de son fusil préféré, comme s'il n'en avait qu'un. Vous avez écouté les enregistrements, il entretenait avec ses armes un rapport amoureux. Alors, je me suis dit... vous allez penser que je suis folle, mais qu'est-ce qui nous prouve que c'est lui qui a tenté de tuer Evan ?

Il a haussé les sourcils.

— Qui d'autre ?

— C'est bien le hic. La seule personne qui avait un mobile pour vouloir se débarrasser d'Evan, c'est Sandy.

— Vous y allez fort, Sara. Je sais bien que vous ne l'aimez guère, mais de là à l'accuser...

— Ce n'est pas moi qui ne l'aime pas, c'est elle qui ne m'aime pas, ce qui me dérange au plus haut point. Quoi qu'il en soit, je sais bien que ce n'était pas elle, je dis juste que cette histoire de fusil est bizarre. Il devait en avoir deux, comme vous dites, mais je vous serais reconnaissante si vous pouviez y réfléchir. Vous m'avez dit qu'il faisait partie de plusieurs clubs ; les membres indiquent peut-être la liste de leurs armes.

— Pas de souci. Mais je ne vois vraiment pas qui aurait pu en vouloir à Evan, à part John. N'oubliez pas que la douille retrouvée sur place lui appartenait.

— Je sais bien que John fait figure d'unique suspect, mais ça ne colle pas.

Billy ayant fini de sécher les couverts, je lui ai repris le torchon des mains.

— Je m'occupe des assiettes. Asseyez-vous.

Il a tiré une chaise et s'est exécuté.

— Par curiosité, pourquoi dites-vous que Sandy aurait aimé se débarrasser d'Evan ?

J'ai haussé les épaules.

— Elle était obsédée par l'idée d'arrêter John et savait que mon fiancé m'empêchait de le rencontrer. Elle pensait également que ma psychiatre me déconseillait ce rendez-vous. Il lui aurait été facile de laisser une douille sur place afin d'accuser John.

— C'est tout ?

J'ai rangé la dernière assiette.

— Nadine a été attaquée tout de suite après ma dernière altercation avec Sandy. Or, John tuait ses victimes, il ne se contentait pas de les agresser dans un parking. Quand il m'a appelée à l'hôpital, il était très énervé, insistant pour qu'on se voie. Je n'ai pas ressenti chez lui de l'impatience, mais de la peur.

J'ai pendu le torchon à son crochet. Billy m'observait, la tête penchée sur le côté. Pour une fois, quelqu'un m'écoutait, au lieu de me conseiller de tout laisser tomber.

— J'y réfléchissais ce soir, et j'ai trouvé étrange qu'il se rende directement chez moi après m'avoir téléphoné à l'hôpital. Comment pouvait-il savoir qu'Ally était à la maison, sous la garde d'une seule personne ? Il savait aussi que j'étais en contact avec la police. Il promettait de m'expliquer, mais il n'en a pas eu le temps. Peut-être me

surveillait-il, comme vous me l'avez dit.

Moose est descendu de la chambre d'Ally, et je lui ai ouvert la porte-fenêtre.

— Vous ne trouvez pas bizarres toutes ces coïncidences ?

Je me suis assise en face de Billy, qui a poussé un soupir.

— La mort d'un suspect rend difficile la reconstitution du puzzle, Sara. Cela ne signifie pas nécessairement qu'il existe des éléments cachés, mais tout simplement qu'il reste des zones d'ombre. Je vais vérifier cette histoire de fusil tout en me demandant si vous n'avez pas une autre idée derrière la tête.

— Que voulez-vous dire ?

Il m'a répondu en prenant des gants :

— Vous n'acceptez peut-être pas encore la mort de John. Ou bien vous avez d'autres problèmes à régler. Vous allez bientôt vous marier et...

— Ce n'est pas ça. C'est cette accumulation d'invraisemblances qui me dérange. Comme si tout n'était pas terminé. Je compte aller consulter ces forums Internet d'amateurs d'armes tout à l'heure. John passait beaucoup de temps sur le Web, je trouverai peut-être une réponse.

— Je doute que ce type ait parlé sur un forum des armes qu'il détenait illégalement. Quand bien même vous trouveriez la liste de ses fusils, rien ne nous dit qu'elle serait complète. Jamais nous ne saurons la vérité.

— C'est juste. Je m'y prends peut-être à l'envers. Puisqu'il est impossible d'avoir la preuve qu'il n'a pas tiré sur Evan, essayons de découvrir d'autres éléments prouvant sa culpabilité, en dehors de cette douille. Tofino se trouve à trois heures de voiture d'ici, il lui a bien fallu faire le plein en chemin. Avez-vous retrouvé des reçus de stations-service dans ses papiers ?

— Je ne crois pas.

— Il a très bien pu régler en liquide. On pourrait par exemple montrer sa photo aux pompistes. Ce ne serait pas très difficile, il n'y a qu'une seule route. Les stations-service ne sont-elles pas toutes équipées de caméras, de nos jours ? Les gens font généralement le plein à Port Alberni, on peut commencer par là. Après avoir déposé Ally à l'école demain, on pourrait...

Billy m'a arrêtée d'un geste.

— Holà ! Je n'ai pas le temps de courir les stations-service.

— Je comprends. Je sais aussi que je n'aurai de cesse d'avoir trouvé la clé du mystère. J'écumerai tous les points de vente d'essence, s'il le faut. Vous me connaissez, je suis têtue.

J'ai ponctué ma phrase d'un sourire auquel il a répondu de même.

— C'est un euphémisme. Laissez-moi réfléchir. Vous avez du café ?

Je me suis levée. Quand je me suis retournée, une tasse à la main, il me menaçait avec son arme de service. J'ai éclaté de rire.

— Qu'est-ce que...

Son expression a fait taire le rire dans ma gorge.

— Reposez cette tasse.

Je n'ai pas bougé.

— Que se passe-t-il, Billy ?

— Vous ne savez pas vous arrêter.

— Je ne comprends pas...

— L'enquête était bouclée, Sara. Personne n'aurait jamais rien su.

Il a secoué la tête d'un air désolé. J'ai reculé jusqu'au plan de travail.

— Arrêtez, vous me faites peur.

Je le dévisageais, en quête d'une explication, mais tout dans son attitude m'indiquait qu'il ne plaisantait pas.

— Posez cette tasse.

Je me suis exécutée en cherchant à comprendre. Comment me défendre ? Un couteau ? Il a suivi mon regard.

— N'essayez même pas. Je suis trois fois plus fort et plus rapide que vous.

Il s'est approché de moi.

— Pourquoi, Billy ? Vous croyez que Sandy...

— Sandy n'a rien à voir là-dedans.

— Alors pourquoi... ?

— Parce que vous avez vu juste. J'ai fait le plein à Port Alberni et je n'ai pas l'intention de vérifier si la station-service est équipée de caméras.

— C'était *vous* ? Vous avez tiré sur Evan ?

— « Lorsqu'il provoque son ennemi, le guerrier devient visible et s'assure que l'adversaire viendra à sa rencontre. »

Il m'observait, les paupières mi-closes.

— Evan représentait un obstacle, vous aviez besoin d'être aiguillonnée. Je savais également que John se manifesterait, par souci de vous protéger.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Vous avez voulu tuer Evan pour que John soit persuadé que quelqu'un m'en voulait ?

— « J'attaque celui que l'ennemi se croit obligé de secourir. »

Tout devenait limpide.

— Il avait compris qu'un détail clochait. C'est pour cette raison qu'il était paniqué lorsqu'il m'a jointe à l'hôpital, au lieu de m'appeler sur mon portable. Il voulait *sauver* Ally.

— Si j'avais voulu tuer Evan, il serait mort, à l'heure qu'il est. J'avais uniquement besoin qu'il soit blessé. J'avais raison. Vous avez

réagi, John aussi, et il ne fera plus jamais de mal à quiconque.

Il a avancé d'un pas.

— Mais nous avons un problème.

J'avais les jambes en coton.

— Je ne dirai jamais rien, Billy. Je vous le *jure*.

— Je ne peux malheureusement pas prendre un tel risque.

Vite, trouver des arguments.

— Il n'y a aucun risque, je n'en soufflerai mot à personne. Vous avez commis une erreur, c'est vrai, mais dans le seul but de capturer John. Quand bien même quelqu'un l'apprendrait, il ne vous arriverait rien...

— J'ai tiré sur quelqu'un, Sara. C'est une tentative de meurtre qui me vaudrait une longue peine d'emprisonnement. C'est hors de question.

Son calme et son assurance me terrifiaient. Ce type-là n'éprouvait ni peur, ni panique.

Je me suis mise à trembler.

— Billy, vous ne pouvez pas m'abattre. Ally dort à l'étage et...

Il a posé un doigt sur sa bouche.

— Laissez-moi réfléchir.

Je me suis tue. Son regard sombre était fixé sur moi. Seul résonnait dans la cuisine le tic-tac de la pendule.

J'ai fondu en larmes.

— Je vous en prie, vous êtes mon ami. Comment...

— Je vous apprécie beaucoup, Sara, mais « le sage doit prendre en considération les avantages et les inconvénients ». Je ne vois aucun avantage à vous laisser vivre. Je n'y vois même que des inconvénients.

— Non, je vous le *jure*. Vous...

Il m'a fait taire d'un geste.

— J'ai trouvé.

Une lueur d'espoir s'est allumée en moi, que son regard a aussitôt éteinte.

— Vous allez vous en charger vous-même.

Ma vision s'est brouillée, mes oreilles bourdonnaient. La cuisine s'est mise à tourner autour de moi et j'ai dû m'agripper au plan de travail. J'étais incapable de me concentrer, de penser.

— Nous allons monter ensemble à l'étage chercher les comprimés prescrits par votre psy, vous allez avaler toute la boîte et rédiger un message expliquant votre suicide.

— C'est complètement dingue, Billy ! Vous n'en êtes pas capable ! Et Ally ?

— Elle ne risque rien tant que vous suivrez mes instructions.

— Vous ne pouvez pas m'obliger à écrire...

— Vous aimez votre fille, Sara ?

Ses yeux trahissaient sa résolution, et je n'avais pas l'intention de

prendre de risque en ce qui concernait la petite.

— D'accord, mais...

Il m'a indiqué le chemin avec son arme.

— Allons-y.

— Pourquoi ne pas en discuter...

Il m'a prise par le bras et m'a poussée vers l'escalier en enfonçant le canon de son pistolet dans mes reins. À chaque marche, j'essayais de trouver une parade, tout en priant le ciel qu'Ally ne se réveille pas. Une fois sur le palier, nous avons remonté le couloir en passant devant sa chambre. Mon cœur battait douloureusement dans ma poitrine. Lorsque nous avons pénétré dans ma chambre, mes larmes ont jailli.

— Où se trouvent vos comprimés, Sara ?

— Dans... dans la salle de bains.

— Sortez-les de l'armoire à pharmacie, sans rien prendre d'autre.

Je me suis aperçue dans la glace. Deux yeux immenses, un visage livide. J'ai obéi à son injonction.

— Remplissez ce verre au robinet. Dépêchez-vous.

J'ai fait couler l'eau.

— Billy, je vous en supplie.

Il m'a répondu d'une voix grave.

— Et maintenant, avalez tout.

J'ai regardé les petits comprimés blancs dans ma main tremblante. Le verre était glacé dans mon autre main.

— Si vous ne les avalez pas, je serai contraint de vous abattre. Ally sera réveillée par le bruit et...

J'ai avalé les comprimés en m'étouffant à moitié, la bouche emportée par leur amertume. J'ai tenté de les chasser avec une gorgée d'eau, suivie d'une autre, mais ils restaient coincés dans ma gorge.

— Ceux-ci aussi.

Il me montrait avec le canon de son arme le petit flacon de Percocet dans lequel je puisais en cas de migraine.

Il a hoché la tête en me voyant obtempérer.

— Maintenant, défaites un peu le lit.

— Mais je...

— Vous n'arriviez pas à dormir et vous avez décidé d'en finir une fois pour toutes, sous l'effet de la dépression.

Toujours sous la menace de son pistolet, j'ai écarté la couverture.

— À présent, déshabillez-vous.

— Billy, je vous en prie.

— Je n'ai pas envie de passer la fin de mon existence en prison.

Dans les romans, le héros se bat toujours, mais les romanciers oublient de vous apprendre à réagir quand votre agresseur est un flic. Ou quand votre fille dort dans la pièce voisine. Je voyais déjà Ally me rejoindre au lit et s'allonger à côté de mon corps glacé.

J'ai retiré mon pull, puis il m'a fait signe d'ôter mon pantalon. Je me tenais devant lui en soutien-gorge et petite culotte. Il a regardé autour de lui, les murs, le lit, la porte, s'assurant qu'aucun détail ne clochait, puis il s'est approché à me toucher.

— Le soutien-gorge.

Je l'ai détaché, le laissant tomber par terre sur mon pantalon, puis j'ai croisé les bras afin de cacher ma poitrine. Mon torse était agité d'un tremblement incontrôlable.

— Décroisez les bras.

— S'il vous plaît, Billy, je ne...

— Je vais devoir vous y obliger moi-même.

Je me suis exécutée.

— Maintenant, retirez votre culotte.

J'ai obéi, les larmes aux yeux, en tentant de contenir mes sanglots.

— Vous allez me violer ?

— Vous *violer* ?

Il jugeait la question insultante.

— Je ne suis pas comme votre père. Je n'ai pas besoin de forcer les femmes.

J'ai senti monter en moi une bouffée de rage que je me suis empressée de contenir. *Tais-toi. Pour Ally. Fais-le pour Ally.*

Il a désigné la commode.

— Enfilez un pyjama.

J'ai passé un T-shirt d'Evan qu'il déteste, l'un de ses caleçons alors que je n'en porte jamais, en espérant que ces détails l'intrigueraient.

— Allons chercher du papier pour la lettre que vous allez rédiger.

J'ai récupéré un stylo et un bloc dans mon bureau et nous sommes redescendus. Quand nous sommes arrivés dans la cuisine, il m'a montré sur le plan de travail une bouteille de vin à moitié vide.

— Prenez-la et asseyez-vous.

Je lui ai obéi sans le quitter des yeux.

— Buvez au goulot.

J'ai avalé une gorgée.

— Encore.

Je me suis forcée à boire en manquant de m'étouffer. Un peu de vin a coulé sur mon T-shirt. Un mélange détonant, dont je ne savais pas combien de temps il mettrait à agir.

— Bien. À présent, commencez à écrire. Quand les comprimés commenceront à faire leur effet, vous vous allongerez sur le canapé.

— Ally va me retrouver morte demain matin...

— Je passerai très tôt, et c'est moi qui découvrirai votre corps. Je veillerai à ce qu'elle quitte la maison avant l'arrivée de la police.

— Promettez-moi de ne pas la laisser me voir.

— Mais oui.

J'ai saisi le stylo d'une main qui tremblait violemment. Je devais absolument trouver le moyen de gagner du temps, le temps de mettre au point un stratagème. Quand bien même j'aurais réussi à déclencher l'alarme, comment réagirait-il ?

— Écrivez, Sara.

Je n'ai pas eu besoin de me forcer à trouver des mots de circonstances. Je leur disais à quel point je les aimais, je leur demandais pardon, mais que je n'avais pas le choix et qu'ils allaient me manquer. J'ai pleuré tout au long de ma page d'écriture. J'aurais aimé pouvoir crever les yeux de Billy avec mon stylo, mais on ne crève pas aisément les yeux d'un type qui vous tient en respect avec une arme. Ally s'en tirerait, Evan s'occuperait bien d'elle. Elle grandirait en me haïssant de l'avoir abandonnée, mais elle grandirait.

Billy m'a vue signer la lettre.

— Maintenant, on attend.

J'avais la gorge nouée.

— Vous ne vous en tirerez jamais, ai-je craché.

— Personne ne pensera à me soupçonner, vous le savez aussi bien que moi.

Nous avons sursauté tous les deux en entendant la sonnerie du téléphone. *Pourvu qu'Ally ne se réveille pas.*

— Espérons que votre fille n'a pas le sommeil léger.

Il avait eu la même pensée que moi. Ally dort profondément, en général, mais elle n'était pas couchée depuis très longtemps. J'ai retenu mon souffle, m'attendant à l'entendre m'appeler. Le téléphone a fini par se taire, probablement relayé par le répondeur. J'avais reconnu le numéro de Mélanie dans le journal des appels, en rentrant ce jour-là. À tous les coups, elle rappelait pour me dire mes quatre vérités. J'aurais aimé pouvoir lui parler à ce moment précis, lui demander pardon un million de fois.

Un bon quart d'heure s'était écoulé depuis que j'avais avalé les médicaments. Je n'arrivais plus à retenir mes larmes. J'allais mourir sans avoir pu embrasser une dernière fois ma petite fille. Et c'était tout juste si j'avais pris Evan dans mes bras quand il était parti. *Arrête, Sara. Calme-toi et réfléchis au moyen de t'en sortir.* Parler était encore le meilleur moyen de rester éveillée le plus longtemps possible.

— On ne vous soupçonnera peut-être pas immédiatement, mais personne ne voudra croire que je me suis suicidée. Ma famille, Evan, ma psy, tout le monde sait que je ne laisserais jamais Ally toute seule. Sans oublier mon mariage. Nous discutons encore tout récemment, l'une de mes sœurs et moi, de l'enterrement de ma vie de jeune fille. Pourquoi diable...

— On découvrira cette lettre de suicide rédigée de votre main. Faites-moi confiance, ils y croiront.

J'ai cru déceler un doute dans son regard.

— Le relevé des appels téléphoniques montrera que nous nous sommes parlé, ce soir. Vous serez la dernière personne à m'avoir vue vivante. On trouvera vos empreintes sur les assiettes.

— Je suis passé vous voir parce que vous n'étiez pas en forme.

Il a haussé les épaules.

— Je ne me suis pas aperçu que vous étiez au bord du gouffre.

— Un policier de métier tel que vous aurait dû s'en rendre compte, Billy. Il y aura une enquête.

— Je saurai me débrouiller. Ça marchera, je vous dis.

Il était trop calme, rien ne l'ébranlait. Les minutes s'écoulaient. Cette fois, j'étais fichue.

La silhouette de Billy m'a paru soudain lointaine, tout semblait ralenti autour de moi, comme si je me déplaçais dans l'eau. Mes oreilles se sont mises à bourdonner, j'ai eu peur de perdre connaissance. Lorsque Billy a changé de position, mes yeux se sont posés sur ses tatouages.

« Se préparer contre un attaquant est source de faiblesse. »

« Contraindre l'ennemi à se préparer contre un attaquant est source de force. »

C'était la solution ! Il me fallait passer à l'attaque. Mon esprit embrumé retrouvait toute sa clarté alors que s'évanouissait ma peur.

— En tout cas, j'espère pour vous que ça marchera mieux que votre plan pour capturer John.

Il a plissé les paupières.

— Mon plan a très bien fonctionné.

— Vous n'avez pas réussi à le capturer, c'est moi qui l'ai tué. J'ai fait le boulot à votre place.

Ses doigts se sont crispés autour de la crosse de son arme. Je me suis souvenue de la conversation que nous avions eue, au sujet de son mauvais caractère. Il avait juste appris à le canaliser. Que m'avait-il dit, déjà ? « L'adversaire qui perd son calme perd ses moyens. » Je pouvais l'amener à baisser sa garde en le provoquant, en me ruant sur l'alarme ou le téléphone.

— Votre bouquin ne vous aura servi à rien, en fin de compte.

— Cette enquête prouve l'efficacité de ma théorie, au contraire.

Une légère rougeur au niveau du cou me montrait que j'avais visé juste.

— Personne ne vous prendra jamais au sérieux, surtout dans la police montée. Même Sandy refuse de suivre vos conseils.

Son cou est devenu cramoisi.

— Elle y sera bien obligée, quand elle lira mon bouquin. Elle verra bien que l'enquête a pu aboutir grâce à ma théorie.

— Naturellement, vous oublierez de préciser que c'était vous,

l'agresseur d'Evan. C'est même pour cette raison que vous allez me tuer. Je me trompe ? Si jamais votre duperie était découverte, tout le monde saurait que vous êtes un imposteur, et vos stratégies fumeuses prendraient du plomb dans l'aile.

— Elles ne sont pas fumeuses. Cette affaire en est la preuve.

— Pas du tout, Billy. Vous qui prônez la patience, vous n'avez pas été capable d'attendre. C'est *vous* qui avez provoqué John en accélérant le processus, et votre coéquipière en a fait les frais.

— Il fallait bien arrêter John. Grâce à moi, il ne tuera plus.

— En me tuant, vous vous abaissez à son niveau et...

— Je n'irai pas en prison. Surtout pour avoir sauvé des vies.

— Vous vous fichez éperdument de sauver des vies, ou même d'arrêter un tueur en série. Vous ne pensez qu'à vous.

En dépit de tous mes efforts, je n'arrivais pas à le déstabiliser, et je sentais la torpeur me gagner. Je devais insister.

— Vous vous fichez de toutes ses victimes.

— Vous ne me connaissez pas.

— Vous pouvez être certain que la police montée rira bien quand elle apprendra la vérité. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que vous vous plantez. Vous vous souvenez de cette vieille dame qui a pris une balle perdue ?

Il s'est redressé.

— Sale connasse, je t'interdis...

— Vous n'avez jamais rien maîtrisé. Vous avez été contraint de contourner la loi pour coller à vos stratégies, et non l'inverse.

— À votre place, je fermerais ma gueule.

Une veine battait furieusement sur sa tempe. Il s'est avancé. Au même instant, nous avons entendu des pneus crisser sur le gravier de l'allée.

— Putain, c'est votre sœur. Un seul mot, et je lui fracasse le crâne.

Mon Dieu, pauvre Lauren.

Il m'était impossible de l'avertir en criant, à cause d'Ally. De toute façon, il était trop tard, Billy ouvrait la porte d'entrée.

— Bonsoir, Mélanie. Votre sœur est dans la cuisine.

Mélanie ?

Elle est entrée et m'a trouvée assise devant la table.

— Salut. Je voulais t'appeler, mais j'ai oublié mon portable...

Elle s'est retournée vers le policier en découvrant mon visage défait. Il lui a collé son arme sur la tempe. Elle a reculé machinalement, estomaquée, et j'ai éclaté en sanglots.

— Asseyez-vous à côté de votre sœur.

Elle m'a regardée, jetant un coup d'œil au passage à la porte coulissante du jardin.

— Je ne vous le conseille pas. Sara sait ce qu'il adviendra d'Ally si

quelqu'un tente quoi que ce soit.

Mélanie m'a interrogée des yeux ; j'ai acquiescé.

— Asseyez-vous, Mélanie. Posez vos mains bien à plat sur la table, où je pourrai les voir.

Elle s'est lentement exécutée.

— Sara était en train de se suicider en avalant son armoire à pharmacie, a expliqué notre agresseur.

Ma sœur a cherché la confirmation de ses dires dans mon regard, puis elle s'est tournée vers Billy.

— Vous aurez du mal à faire croire que je me suis également suicidée.

— Taisez-vous, je vais devoir modifier mes plans.

Il a commencé à tourner en rond.

Elle a voulu se lever, mais Billy l'a giflée d'un revers de main. Elle est retombée sur sa chaise en poussant un cri.

— Vous avez envie de réveiller Ally ou quoi ?

J'ai décidé d'intervenir.

— Elle a raison, Billy. Comment expliquerez-vous sa mort ?

Il a pointé le pistolet dans ma direction.

— Je vous ai dit de la fermer.

Il a repris sa ronde. Soudain, il a fait volte-face.

— John comptait de nombreux fans qui vous en veulent de l'avoir abattu. L'un d'entre eux a décidé de se venger.

Il a hoché la tête.

— Ça devrait pouvoir marcher.

Il s'est approché du porte-couteau, a choisi le plus grand et l'a soupesé avant de fendre l'air avec la lame à deux reprises. J'ai étouffé un cri. Mélanie n'a pas eu l'air de s'en émouvoir, elle a même commencé à s'animer.

— La solution du suicide est nettement plus crédible, d'autant que l'autopsie révélera des traces de médicaments à forte dose dans son corps. Ce sera encore mieux si c'est moi qui la découvre. Je tenterai désespérément de la ramener à la vie, trop tard, hélas.

— Vous me prenez pour un naïf ?

Il paraissait tendu.

— Je hais Sara, a littéralement craché ma sœur. Je l'ai toujours détestée. Ce n'est même pas ma vraie sœur. Je vous serai reconnaissant jusqu'à la fin de mes jours si elle disparaît.

Elle s'est laissée tomber à genoux. Surpris, Billy a reculé en la mettant en joue, mais elle avançait dans sa direction à quatre pattes.

— Je raconterai même aux flics qu'elle était déprimée quand je l'ai vue, aujourd'hui.

J'ai vu un éclair briller dans son regard. J'aurais voulu parler, mais ma bouche était pâteuse et ma vision se brouillait sous l'effet des

médicaments.

Mélanie se trouvait à présent aux pieds de Billy, qui n'avait pas bougé.

— Je suis votre seule chance de vous en tirer.

Le policier, les traits tendus, commençait à transpirer.

Les mains le long du corps, Mélanie a relevé le buste, sa bouche à hauteur du sexe de l'homme qui l'observait, hypnotisé par son manège.

— Je ferai *tout* ce que vous voudrez, Billy.

J'ai alors retrouvé ma voix.

— L'écoutez pas... vous en tirerez pas. Quand votre *père* apprendra la vérité, il...

Billy s'est tourné vers moi en lâchant :

— Espèce de salope.

Profitant de la diversion, Mélanie lui a donné un coup de boule dans le bas-ventre. Il a poussé un cri rauque, titubant en arrière. Le couteau lui est tombé des mains et a atterri près de moi. J'ai voulu m'en emparer, mais mes réflexes étaient émoussés et je suis tombée par terre.

Mélanie et Billy se battaient pour le pistolet. Il l'a agrippée par les cheveux et lui a cogné la tête contre le frigidaire. J'ai voulu à nouveau attraper le couteau, mais mes doigts se sont refermés dans le vide. Du coin de l'œil, j'ai vu Billy se jeter sur son arme, que Mélanie a repoussée du pied.

Il lui a donné un coup de poing qui l'a envoyée au tapis et s'est précipité vers moi. Je voyais trouble, ce qui ne m'a pas empêchée de constater qu'il avait récupéré son pistolet. À l'instant où j'allais saisir le couteau, il m'a prise par les chevilles en me tirant de mon abri, sous la table. J'ai tenté de me raccrocher à un pied de celle-ci, mais il a tiré de plus belle. C'est à ce moment-là que j'ai entendu une petite voix.

— Maman ?

Billy m'a lâchée en se redressant, et je lui ai planté le couteau dans la cuisse. Il a poussé un hurlement, a essayé de retirer le couteau, mais je gardais le manche serré dans ma main. Il a tenté de reculer pour se dégager.

— Maman !

La jambe de son pantalon noire de sang, il est tombé à genoux. Sous l'effet des comprimés, je ne distinguais quasiment plus rien. Ally criait tout ce qu'elle savait. Billy a rampé en direction du pistolet qui avait atterri au pied de la porte coulissante. De l'autre côté de la vitre, Moose était comme fou.

J'ai voulu arrêter le policier, mais c'était tout juste si je tenais encore debout. J'ai visé son dos dans le brouillard qui m'obscurcissait la vue. Il m'a aperçue, le bras levé, dans le reflet de la porte

coulissante, et m'a repoussée d'une ruade qui m'a projetée sur les placards de la cuisine. Ally s'est précipité vers moi en hurlant. J'ai voulu l'éloigner du danger.

— Ne bouge pas !

Billy a alors pivoté sur ses talons, le visage grimaçant de fureur, et m'a mise en joue. Usant de mes dernières forces, appuyée sur les coudes, je l'ai frappé du talon à hauteur de sa plaie à la cuisse. Il a crié ; je l'ai désarmé d'un nouveau coup de pied.

Le pistolet a volé à travers la cuisine et s'est arrêté devant Ally, qui hurlait en couvrant ses oreilles de ses mains. Je me suis ruée sur l'arme, Billy m'a devancée, je me suis jetée sur son dos en l'étranglant des deux bras. J'étais toujours accrochée à son cou quand il s'est relevé. Il a titubé en arrière avec un rugissement. Mon dos a heurté la porte coulissante et le choc m'a coupé le souffle. J'ai lâché prise et je suis retombée brutalement sur le carrelage en suffoquant. J'avais un goût métallique de sang dans la bouche. Il a fait volte-face en me rouant de coups de pied à la poitrine, aux jambes, à la tête. Je me trouvais acculée contre la porte coulissante derrière laquelle Moose aboyait furieusement.

— Laisse ma sœur tranquille, espèce de salopard.

La voix de Mélanie, suivie d'une détonation. À travers le brouillard qui m'aveuglait, j'ai lu l'étonnement sur le visage de Billy. Un cercle rouge sang s'élargissait sur sa chemise. Une seconde détonation a retenti et il s'est écroulé sur moi.

J'ai basculé dans un trou noir. Des doigts se sont refermés autour de mon bras, quelqu'un tentait de m'extraire de la masse qui m'immobilisait, et j'ai senti qu'on glissait un doigt dans ma bouche.

— Sara, essaye de vomir !

J'aurais voulu me dégager, mais le doigt s'enfonçait au fond de ma gorge.

— Ally, appelle Police secours !

Toujours la voix de Mélanie.

*

Je vous souhaite de n'avoir jamais à subir de lavage d'estomac, Nadine. Ce n'est pas rigolo, pas plus que de traîner pendant deux jours à l'hôpital. C'est fou ce que c'est bruyant par moments, la nuit en particulier. De toute façon, je n'ai pas dormi une seconde. J'ai du mal à accepter que John se soit laissé accuser de vous avoir attaquée et d'avoir tiré sur Evan. Il devait soupçonner quelqu'un de la police. Allez comprendre ce qui a pu se passer dans sa tête. Je n'arrive pas à savoir pourquoi il n'a pas cherché à se disculper. Il est vrai que je ne l'aurais pas cru. Il devait s'en douter.

De même qu'il savait depuis le départ que je travaillais main dans la

main avec les flics, d'où les rendez-vous ratés qui lui servaient uniquement à me tester. Pourquoi m'appelait-il ? Il devait bien se douter que c'était risqué. Soit il avait un aplomb incroyable, soit il était prêt à tenter sa chance, porté par son désir de me connaître. Malgré mes trahisons répétées, il cherchait à me protéger. La culpabilité de l'avoir tué n'est rien à côté de celle que j'éprouve aujourd'hui. Je comprends votre point de vue, je me raccroche à l'idée qu'il s'est sacrifié pour me réconcilier avec le fait que mon père était un tueur en série. Sauf que c'est le contraire. Savoir qu'il n'était pas pourri jusqu'à la moelle est plus difficile à accepter que de le croire totalement irrécupérable.

Je repense constamment à son dernier jour sur cette terre. Le seul que nous ayons passé ensemble. Son désir sincère de me plaire. Je me demanderai toujours ce qu'il cherchait à me dire quand je l'ai tué. Je ne le saurai jamais. Il reste bien des zones d'ombre dans cette affaire, et je dois en porter le poids. Décidément, j'ai du mal à lâcher prise quand je ne comprends pas. Je devrais pourtant m'y résoudre si je veux trouver un semblant de paix, un jour.

Les flics n'ont pas été tendres avec nous en prenant notre déposition. Mais ils ont changé d'attitude en retrouvant le Remington 223 dans le grenier de Billy, avant de constater la disparition d'une douille dans les boîtes contenant les pièces à conviction. Sandy m'a rendu visite à l'hôpital. En fait, c'était Billy qui avait convaincu Julia de m'inciter à rencontrer John. Il la tenait informée de l'enquête, histoire de lui foutre la trouille, de façon à ce qu'elle me mette la pression. Julia ne m'a donc pas menti.

Sandy s'est excusée de son attitude envers moi tout au long de l'enquête, en me précisant qu'elle agissait en accord avec son collègue jouant le rôle du méchant flic et lui celui du gentil. Elle s'en veut toujours d'avoir laissé John enlever Ally, mais elle est surtout mortifiée d'avoir été manipulée par son collègue. Quand je lui ai précisé qu'elle avait agi au mieux, je vous jure qu'elle a failli pleurer. Je porte sur elle un regard différent ; ou alors je la vois enfin telle qu'elle est.

En fouillant le domicile de Billy, ils ont découvert plusieurs ouvrages consacrés à *L'Art de la guerre* et à d'autres traités chinois du même genre. Ils ont retrouvé sur son disque dur le manuscrit de son propre livre, *L'Art de l'enquête*. Il s'appuyait sur des affaires célèbres, mais l'essentiel de ses stratégies reposait sur la chasse au Tueur des Campings. Il possédait des cahiers entiers consacrés à John, ainsi que des photocopies de tous les rapports d'enquête le concernant.

Un autre mystère s'est éclairci quand ils ont consulté l'historique du moteur de recherche de Billy où figuraient les adresses Web des sites sur lesquels il avait posté le lien de l'article original me désignant

comme la fille du Tueur des Campings. Il espérait qu'un tel retentissement pousserait John à se manifester. Sous le pseudonyme de Chevalier Noir, il avait même posté l'article sur des forums de campeurs, accompagné d'un lien conduisant au site de mon boulot, où John s'était à coup sûr procuré mon numéro de portable.

À mon retour de l'hôpital, j'ai lu *L'Art de la guerre* de la première à la dernière ligne. Je voulais comprendre les motivations de Billy. Je me suis aperçue qu'il interprétait chaque maxime à sa façon. Une citation résume parfaitement sa relation amicale avec moi : « Use d'urbanité pour mieux les dominer, de discipline pour les convaincre et mieux gagner leur confiance. » Je me rends compte maintenant à quel point il me manipulait, allant jusqu'à voler Moose pour pouvoir ensuite le retrouver lui-même.

Le premier truc que papa m'a dit : « J'ai toujours su que ce type-là n'était pas clair. Il ne s'habillait pas comme un flic. » J'ai tenté de lui expliquer que ses goûts vestimentaires ne signifiaient rien, et puis j'ai compris que je n'avais pas à me défendre d'avoir apprécié cet homme. Et c'est bien le pire : je l'appréciais vraiment. C'est vous qui aviez raison. C'était moins Billy qui me plaisait que ce qu'il m'enseignait. Aujourd'hui encore, quand je sens monter la panique, je m'oblige à respirer, à me concentrer sur mon objectif.

Cette histoire m'a surtout montré que si j'étais terrifiée, la plupart du temps, je n'en ai pas moins fait face. Je ne serai probablement jamais calme en période de crise, ce n'est pas dans ma nature, mais peut-être n'aurai-je plus peur d'avoir peur.

La police n'a toujours pas découvert qui vous avait agressée. Billy a très bien pu s'absenter de chez moi, ce soir-là, puisque je lui avais donné le code de l'alarme. Je pense néanmoins qu'il s'en serait vanté. Sandy reste persuadée qu'il s'agissait de John, mais je n'y crois pas. Ne vous inquiétez pas, je n'irai pas chercher plus loin. J'ai fait la même promesse à Evan et il m'a ri au nez, mais je peux vous assurer que je laisse le soin à la police de découvrir le coupable.

Mon fiancé s'en veut d'avoir balayé d'un geste les questions que je me posais au sujet du fusil. D'un autre côté, il est très content de s'être toujours méfié de Billy. Il a tendance à en rajouter de ce côté-là, mais, sinon, il est plutôt cool. C'est vrai que nous nous sommes pas mal disputés tous les deux, mais ça m'a aidée à comprendre que deux personnes peuvent s'entendre sans être nécessairement semblables. Si notre couple a réussi à survivre à deux assassins, le mariage ne devrait pas trop nous poser de problèmes.

Ally est venue me voir à l'hôpital, accompagnée d'Evan. Elle était très perturbée de voir sa maman avec toutes ces perfusions, mais l'un des médecins lui a expliqué le pourquoi du comment, et elle s'est calmée. Elle en est même arrivée à adorer ces visites, parce que je lui

gardais toujours mes desserts.

Elle a dormi dans notre lit les deux nuits où je suis restée hospitalisée. Evan m'a raconté qu'elle se réveillait en hurlant. Nous l'avons emmenée voir un psychothérapeute et ça se passe mieux, malgré sa tendance à piquer de grosses colères. Il faut dire qu'en l'espace d'un mois elle a été enlevée, elle a vu sa mère et sa tante brutalisées, et un type abattu sous ses yeux. Il faut bien que ça sorte.

Mélanie est venue me voir le premier jour à l'hôpital, alors que je dormais. Quand j'ai ouvert les yeux, je l'ai trouvée assise à côté de mon lit, en train de feuilleter *People*. Elle a été victime d'un léger traumatisme crânien et je n'ai pas été surprise de voir son bandage, mais je ne m'attendais pas à lui découvrir un coquard.

Je me suis éclairci la gorge, encore douloureuse à la suite de mon lavage d'estomac.

— Tu es belle, comme ça, a-t-elle déclaré.

— Tu ne t'es pas regardée, ai-je répondu en souriant.

— Le bleu me va bien, ça fait ressortir le vert de mes yeux.

Nous avons toutes deux éclaté de rire, mais j'ai dû rapidement m'interrompre.

— Arrête, ça me fait mal.

Le drame que nous avons vécu ensemble n'a pas tardé à nous calmer. Elle s'agitait sur sa chaise, mal à l'aise.

— Ce que j'ai dit, ce soir-là...

Elle a tousoté.

— Ce n'était pas vrai.

— Je sais, mais ça n'enlève rien au fait que nous entretenons des rapports de merde, toutes les deux.

Elle m'a lancé un regard agressif ; je l'ai rassurée d'un geste.

— J'ai mauvais caractère et j'en fais toujours trop.

J'ai voulu reprendre ma respiration, et ça m'a fait tousser. Elle m'a vue grimacer de douleur et m'a tendu un verre d'eau.

— Si j'ai tendance à porter des jugements sur toi, Mélanie, c'est uniquement parce que je suis jalouse de la façon dont papa te traite.

— Tu as tort. Je l'ai terriblement déçu, alors qu'il n'arrête pas de dire que tu as réussi dans la vie. Sans compter qu'il déteste Kyle.

Je n'avais jamais envisagé la situation sous cet angle, jamais compris qu'elle avait autant besoin de l'approbation de papa.

— Je ne crois pas que tu l'aies déçu, mais c'est vrai qu'il déteste ton copain.

Elle a ri.

— En plus, il trouve Evan parfait. Kyle est particulier, c'est vrai, mais il me fait rire et je me sens bien avec lui. Tu n'as jamais cherché à le connaître.

— C'est vrai, et je te promets de me rattraper. D'accord ?

— D'accord.
Elle a souri.
— Tu nous imagines passant des soirées à quatre, avec Evan ?
J'ai commencé à rire avant de me tenir les côtes en serrant les dents. J'ai attendu que la douleur se calme pour enchaîner.
— On ne sait jamais.
J'ai effleuré sa main.
— Tu sais quoi ? Quand tu étais toute petite, je me suis glissée dans ta chambre, un soir. Je m'imaginai que si je te donnais, papa se mettrait à m'aimer. En fait, j'ai passé des heures à te regarder dormir.
— Tu voulais me *donner* ?
L'expression qu'elle affichait prêtait à sourire.
— L'important, c'est que j'ai décidé de te garder. J'ai bien fait, sinon, je serais morte à l'heure qu'il est.
Elle a commencé par rire, avant d'enfouir sa tête dans mon lit d'hôpital en pleurant.
— Sara, j'ai *vraiment* cru que tu allais mourir. Tu ne réagissais plus à rien ; je n'arrêtais pas de me dire que tu étais partie en croyant que je te haïssais.
J'ai caressé les cheveux qui masquaient sa nuque.
— Je sais que tu ne me détestes pas. Je ne te déteste pas non plus, même quand tu m'énerves. Lauren prétend que nous sommes toutes les deux pareilles, c'est pour ça que nous nous prenons toujours la tête.
Elle m'a regardée.
— Nous ne sommes pas *du tout* pareilles !
— C'est exactement ce que je lui dis à chaque fois.
Nous nous sommes fixées un petit moment, et c'est elle qui a eu le mot de la fin.
— Oh, et puis merde.

*

Quand Lauren est passée m'apporter des vêtements, je lui ai raconté la visite de notre sœur.

— Je crois que ça va aller, entre nous. Nous continuerons à nous engueuler, mais nous serons capables d'en parler. Cela dit, je ne comprends toujours pas comment John a pu se renseigner sur Ally. Je suis certaine que ce n'est pas Mélanie, maintenant.

Lauren m'a tourné le dos en déballant mes vêtements.

— Evan a promis de t'acheter des tisanes.

— Lauren ?

Elle continuait de vider le sac.

— La menthe, c'est bon pour la digestion. Tu devrais également acheter des laxatifs naturels dans un magasin bio. Ça t'aiderait à

éliminer les toxines.

— Lauren, tu peux me regarder un instant dans les yeux ?

Elle s'est retournée, un de mes pantalons à la main. Elle affichait un visage souriant, mais ses yeux brillaient anormalement. Ma gorge s'est nouée.

— Dis-moi ce que tu sais.

— À quel sujet ?

Lauren ne sait pas mentir.

— Explique-moi, Lauren.

Elle est restée immobile un petit moment, et puis elle s'est laissée tomber sur la chaise.

— Je ne savais pas que c'était lui.

— Explique-moi ce qui s'est passé.

— J'ai reçu un coup de téléphone d'un type qui se disait journaliste et prétendait mener une enquête sur les goûts des enfants actuels. Il affirmait avoir obtenu mes coordonnées par Sheila Watson, une voisine. Alors, je lui ai parlé des garçons. Il m'a demandé s'ils avaient des cousins, j'ai répondu qu'ils avaient une cousine, et il m'a posé des questions sur Ally. Comme il insistait un peu trop, je lui ai demandé de me redonner son nom et là, il a raccroché. J'en ai parlé à Greg qui m'a conseillé de n'en rien dire, à personne. Nous ne voulions pas t'effrayer.

C'était la première fois de ma vie que j'avais envie de frapper Lauren.

— Je n'arrive pas à croire que tu ne m'aies rien dit. Surtout après ce qui est arrivé à Evan !

— Je ne pouvais pas être certaine qu'il s'agissait du Tueur des...

— Bien sûr.

Ma colère est montée.

— Tu ne m'as rien dit parce que tu savais que je serais furieuse. Tu lui as tout simplement donné le moyen d'enlever Ally !

Elle se mordillait la lèvre.

— Greg prétend qu'il y serait arrivé, de toute façon. Je m'en veux énormément, mais il était si gentil au téléphone.

Je me suis tue. Je m'en voulais d'avoir injustement soupçonné Mélanie. Un nouveau déclic s'est produit.

— À qui as-tu raconté que mon père était le Tueur des Campings ?

Son visage a viré à l'écarlate.

— Greg... Quand il a bu, il a tendance à trop parler. Il ne savait pas que l'un de ses collègues de chantier sortait avec une journaliste de ce site Internet, sinon...

— Je t'avais pourtant demandé de n'en parler à personne, pas même à ton mari.

Je serrais si fort le magazine que je lisais avant son arrivée que les

pages me rentraient dans la paume de la main.

— Attends une seconde, ai-je repris. Greg raconte des blagues débiles quand il a trop bu, mais il ne colporte pas de ragots. Il en a parlé sciemment. Pour quelle raison ?

Ma sœur a rougi à nouveau en fuyant mon regard.

— J'ai raison ? Il l'a fait exprès ?

Elle ne voulait toujours pas me regarder, complètement nouée. Pourquoi Greg avait-il agi ainsi ? Je m'y suis prise avec douceur.

— Il voulait se venger de papa ?

Lauren a relevé la tête et j'ai compris que j'avais visé juste.

— C'est ça ?

Je ne savais pas ce qui était le plus douloureux : que Greg m'ait sacrifiée sur l'autel de son ressentiment vis-à-vis de notre père, ou alors qu'il ait su que j'étais sa meilleure arme.

Lauren a levé vers moi un visage résigné.

— Je crois. Il jure qu'il ne savait pas au sujet de cette journaliste, mais il était tellement furieux quand papa a choisi un autre contremaître...

— Et toi, tu restais là, sans rien dire, pendant que je me faisais engueuler par papa, tout en sachant que la fuite venait de ton mari ?

Ses yeux brillaient de larmes.

— Je te demande pardon...

— Tu peux, bordel de merde !

Je respirais fort, mes côtes me lançaient, mais j'étais trop en colère pour m'en soucier.

— J'ai voulu t'en parler, mais j'avais peur que Greg perde son boulot, que papa soit furieux et...

— Et qu'il te traite comme une merde, c'est ça ?

— Je n'ai pas d'autre père.

— Moi non plus, Lauren.

Elle regardait tristement la couverture de mon lit.

— Je sais que c'est dur pour toi. Il ne t'a jamais bien traitée.

J'en suis restée sans voix.

— Je suis désolée de n'avoir jamais pris ta défense quand nous étions petites. Personne ne t'a jamais défendue.

Voilà que je pleurais à mon tour.

— Tu étais toute petite, Lauren.

— Ce n'est plus le cas, aujourd'hui.

Elle a repris son souffle.

— Je raconterai tout à papa.

— Il risque de renvoyer Greg.

— J'en ai assez de subir. Il est temps que je change de vie. Tu passes avant le reste. Tu es ma sœur.

Nos regards se sont croisés.

— Je voudrais que tu sois heureuse.

— Je *suis* heureuse !

J'ai compris à cet instant précis que j'avais toutes les raisons de l'être.

*

J'ai ensuite reçu la visite de la dernière personne à laquelle je m'attendais. J'étais en train de zapper d'une chaîne à l'autre quand on a toqué discrètement à la porte. J'ai à peine tourné la tête, persuadée qu'il s'agissait d'une infirmière, quand j'ai reconnu Julia, très élégante dans un tailleur pantalon de lin blanc. Elle semblait particulièrement mal à l'aise.

— Je peux entrer ?

J'ai mis quelques instants à retrouver ma voix.

— Oui, naturellement.

J'ai éteint la télé en lui désignant la chaise.

— Asseyez-vous.

Au lieu d'accepter, elle s'est plantée devant la fenêtre. Elle a arraché machinalement un pétale du bouquet de fleurs qui se trouvait dans le vase et l'a roulé entre ses doigts. Elle a fini par se retourner.

— Je ne vous ai pas parlé depuis que vous l'avez tué, et...

Comme elle laissait sa phrase en suspens, je me suis forcée à ne pas lui poser les questions que j'avais en tête. *Pourquoi cette visite ? Vous êtes contente qu'il soit mort ? Vous me détestez toujours ?*

— Je tenais à vous remercier. Grâce à vous, j'ai retrouvé le sommeil.

Avant que j'aie pu réagir, elle a repris.

— Katharine m'a quittée.

— Je suis désolée.

Elle a pris un air pensif.

— J'ai choisi la solution de facilité en reportant sur lui tout ce qui n'allait pas dans ma vie.

— Il a pourtant...

— Il est mort, et je me rends compte de ce que j'ai imposé à mon entourage. La façon dont j'ai rejeté...

Ses yeux se sont arrêtés sur la photo posée sur la table de chevet.

— C'est votre fille ?

— Oui, c'est Ally.

— Elle est très jolie.

— Merci.

Elle contemplait toujours le portrait quand ma mère est revenue avec le café que je lui avais demandé, quelques minutes plus tôt. Elle a sursauté en apercevant Julia.

— Je suis désolée. Je repasserai tout à l'heure, a-t-elle déclaré.

— Pas de souci, maman. Reste.

Julia a rougi en serrant son sac entre ses mains.

— Je vais y aller.

— Attendez. Je vous en prie.

Elle s'est raidie.

— Julia, je souhaiterais vous présenter Carolyn, ma mère.

Le visage de maman s'est illuminé. Le sourire que je lui ai adressé était plus parlant que n'importe quel discours. Elle m'a souri à son tour.

Elle s'est tournée vers ma mère naturelle et lui a tendu la main. Je retenais mon souffle. Julia a tendu la main à son tour et maman l'a prise dans les siennes, en la gardant serrée quelques instants.

— Merci de nous l'avoir donnée.

Julia a battu des cils, puis elle a répondu avec émotion :

— Vous devez être fière d'elle. C'est une jeune femme très courageuse.

— Nous sommes *extrêmement* fiers de Sara.

Julia s'est tournée vers moi.

— J'ai conservé les outils de mon père. Quand vous irez mieux, passez les voir à la maison. Vous y trouverez peut-être votre bonheur.

— Avec plaisir. Ce serait super.

Sa proposition m'a étonnée, mais j'étais plus surprise encore de m'apercevoir que je ne devais pas nécessairement à John mon talent manuel.

Elle a hoché brièvement la tête et s'est éclipsée. Maman m'a regardée.

— Elle a l'air très gentille.

J'ai levé un sourcil.

— Tu trouves ?

— On sent chez elle une certaine colère rentrée. Elle me fait penser à ton père.

— Comment ça ?

— C'est la peur qui provoque la colère, chez ces personnes.

Elle s'est assise sur la chaise près de moi.

— Tu sais que ton père a passé la nuit dernière à te regarder dormir ?

Elle a souri, puis a tourné la tête en direction de la porte que venait de franchir Julia.

— Tu as ses mains.

*

Hier, je préparais le petit-déjeuner d'Ally et je venais de lui servir des pancakes aux myrtilles avec de la crème Chantilly – je la gâte beaucoup, en ce moment – quand j'ai fait un faux mouvement. Elle

m'a vue grimacer.

— Pauvre maman. Qu'est-ce qui fait du bien quand on a mal ?

— Toi, tu me fais du bien.

Elle a levé les yeux au ciel.

— C'est une blague, maman. Qu'est-ce qui fait du bien quand on a mal ? a-t-elle répété d'une voix chantante.

— Je ne sais pas.

— Rien du tout, parce qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien.

Elle a pouffé de rire.

— Qui t'a raconté cette blague ?

— Je sais plus.

Elle a haussé ses petites épaules.

— J'aime bien les blagues.

J'ai été tentée de lui dire que ses blagues étaient bêtes, et extirper de sa tête tout ce qu'elle avait pu hériter de John. Mais, en la regardant avaler un gros morceau de pancake, j'ai repensé à un père abusif qui interdisait à son petit garçon de raconter des blagues.

— Moi aussi, j'aime ça, Ally.

Première séance

Il faut que je vous dise, docteur. Ce n'est pas la première fois que je vois un psy depuis mon retour. Quand je suis rentrée chez moi, mon médecin traitant m'en a recommandé un qui n'était pas piqué des vers. Il a d'abord voulu me faire croire qu'il ne savait pas qui j'étais. N'importe quoi. Il faudrait être sourd et aveugle pour ne pas savoir qui je suis. Je ne peux pas mettre un pied dans la rue sans qu'un crétin de photographe, planqué derrière un buisson, pointe son téléobjectif. Avant toute cette histoire, personne ou presque ne savait où se trouvait l'île de Vancouver. *A fortiori* Clayton Falls. Aujourd'hui, l'île est devenue *le* lieu de l'enlèvement.

Pour en revenir au psy en question, son cabinet était à l'image du bonhomme. Des canapés en cuir noir, des plantes en plastique, un bureau chromé. Tout pour mettre le patient en confiance. Pas un papier qui traînait. À part son sourire de travers, tout était recta chez lui. C'est d'ailleurs curieux qu'un type aussi maniaque n'ait jamais cherché à se faire rectifier les dents.

Il a commencé par me poser des questions sur ma mère avant de me donner une pochette de feutres pour que je dessine la couleur de mon ressenti. Quand je lui ai demandé s'il se fichait de moi, il m'a dit que c'était normal de refouler mes sentiments, que je devais « prendre la thérapie à bras-le-corps ». Qu'il aille se faire foutre avec sa thérapie. J'ai tenu deux séances avant de claquer la porte, sans savoir si je devais le tuer ou me suicider.

Bref, j'ai attendu le mois de décembre, quatre mois après mon évasion, pour retenter l'expérience avec vous. J'avais fini par me résigner à garder la tête à l'envers, mais je dois avouer que l'idée de passer le restant de mes jours dans cet état ne me réjouissait pas vraiment... Et puis j'ai bien aimé ce que vous avez écrit sur votre site. J'ai trouvé ça plutôt drôle pour une psy. En plus, vous aviez l'air sympa sur la photo. Et vous avez de belles dents. Et pas un tas d'initiales incompréhensibles accolées à votre nom en guise de

pedigree. Je ne cherche pas le meilleur psy de la terre, ni le plus connu. Rien à foutre de l'ego, sans parler du prix des consultations. Je me fiche aussi que ce soit à une heure et demie de voiture de chez moi. Ça m'oblige à sortir de Clayton Falls, à condition de semer les photographes.

Ne vous bercez quand même pas d'illusions. Ce n'est pas parce que vous avez l'air d'une petite grand-mère que ça m'amuse d'être ici. Au passage, vous seriez parfaite avec des aiguilles à tricoter. Et puis vous voulez que je vous appelle par votre prénom. Laissez-moi deviner... Vous appeler Nadine est censé me convaincre qu'on est copines ? C'est ça ? Que je peux tout vous raconter, même les trucs que je préférerais oublier et dont je n'ai aucune envie de parler ? Désolée, mais je ne vous paie pas pour être ma copine et je préfère continuer à vous appeler docteur.

Tant qu'on y est, mettons-nous d'accord sur les règles du jeu avant de commencer à rigoler une bonne fois pour toutes. Je ne marche que si c'est moi qui décide. Pas de questions. Même pas en douce, du genre : « Quel effet ça vous faisait quand... » Je suis d'accord pour tout vous raconter depuis le début, et si j'ai besoin de votre avis, c'est moi qui vous sonne. OK ?

Un dernier point, avant que vous me posiez la question. Non, docteur, je n'ai pas toujours été aussi chiante.

Tout a commencé le premier dimanche d'août. J'avais décidé de m'octroyer une grasse matinée ce jour-là et Emma, mon golden retriever, ronflait doucement à côté de moi. À l'époque, je travaillais comme une dingue sur un gros projet immobilier en front de mer. Une centaine d'appartements, ce qui est beaucoup pour Clayton Falls. Je n'étais pas seule sur le coup, et je ne savais pas qui était l'agence concurrente. Le promoteur m'avait appelée le vendredi pour me dire qu'ils avaient beaucoup aimé ma présentation et qu'ils me donneraient la réponse dans quelques jours. J'étais quasiment sûre de décrocher la timbale, j'étais déjà prête à sabrer le champagne. À vrai dire, je n'aime pas trop le champagne, la première fois que j'en ai bu, à un mariage, j'ai fini à la bière. Rien de plus classe qu'une demoiselle d'honneur en robe de satin qui boit de la bière au goulot. Vous devriez essayer. Quoi qu'il en soit, j'étais sûre que ce projet allait me transformer en une vraie femme d'affaires. Changer mon eau en vin. Ou plutôt ma bière en champagne.

Il avait plu toute la semaine, le temps était enfin beau et chaud, assez pour que je porte mon tailleur préféré. Un ensemble jaune pâle, d'un tissu incroyablement doux, qui donne l'impression que j'ai les yeux noisette alors qu'ils sont d'un brun parfaitement quelconque. En général, j'évite de me mettre en jupe parce que je ressemble à une

naine avec mon mètre cinquante-trois, mais ce tailleur-là m'allonge les jambes et j'avais même mis des talons. Je sortais de chez le coiffeur, j'avais une coupe courte qui m'allait très bien et je me souviens d'avoir poussé un petit sifflement en me regardant une dernière fois dans la glace de l'entrée, à l'affût de cheveux blancs. J'ai eu trente-deux ans l'an dernier, mais les cheveux noirs, ça ne pardonne pas. Le temps d'embrasser Emma – il y a des gens qui touchent du bois, moi je touche ma chienne – et j'ai quitté la maison.

La journée s'annonçait plutôt tranquille, j'étais censée organiser une journée portes ouvertes chez des clients. J'aurais préféré ne pas bosser, mais mes clients étaient pressés de vendre. Un couple d'Allemands très sympa, la femme m'avait même préparé un gros bavaois au chocolat, alors je pouvais bien faire ça pour eux.

Luc, mon copain, devait venir dîner ce soir-là en sortant du boulot. Pour info, il tient un restau italien. Il avait travaillé tard la veille et je lui avais envoyé un texto du style : « Trop contente de te voir ce soir. » Au début, je voulais lui en écrire un avec des icônes comme il m'en envoyait tout le temps, mais je trouvais les motifs un peu trop cucus – des lapins, des écureuils ou des grenouilles en train de s'embrasser –, alors j'ai fini par me rabattre sur un texto normal. Je suis plutôt expansive de nature, mais avec ce projet de résidence en front de mer, je le négligeais un peu depuis un moment. Luc n'est pas du genre à se plaindre, mais comme j'avais récemment annulé deux ou trois rencards à la dernière minute, j'avais envie de me faire pardonner.

J'étais en train de me battre avec les pancartes pour l'opération portes ouvertes, que j'essayais de fourrer dans mon coffre sans me mettre de la terre partout, quand mon portable a sonné. Je me suis précipitée sur mon sac en pensant que c'était peut-être le promoteur.

— Tu es chez toi ?

Ma mère.

— Sur le départ. Je vais chez des clients...

— Tu continues à vendre des maisons ? On se posait la question avec Val et elle me disait qu'elle ne voyait plus tes pancartes nulle part.

— Tante Val ?

Il faut vous dire que maman s'engueule avec sa sœur plusieurs fois par an. Chaque fois, elle décide de ne plus jamais lui parler de sa vie.

— Figure-toi qu'elle m'a invitée à déjeuner l'autre jour comme si de rien n'était, après m'avoir insultée la semaine dernière, mais je n'ai rien dit. Avant même qu'on ait commandé, elle me sort que ta cousine vient de vendre une propriété sur le front de mer. Tu le crois, ça ? Val prend l'avion demain pour Vancouver, elles vont aller faire du shopping sur Robson Street. Tu peux être sûre qu'elles vont s'offrir des vêtements de marque.

Un-zéro pour tante Val. Je me suis pincée pour ne pas éclater de rire.

— Tant mieux pour Tamara. De toute façon, elle aurait l'air d'une princesse même vêtue d'un sac de pommes de terre.

Je n'ai pas revu ma cousine depuis qu'elle a quitté l'île à la fin du lycée, mais tante Val passe son temps à nous envoyer des photos par Internet pour nous montrer à quel point ses enfants sont beaux et ont réussi.

— J'ai dit à Val que tu étais plus conventionnelle dans tes goûts.

— J'ai des placards pleins de vêtements, maman, et...

Je me suis arrêtée à temps. Pas question de me laisser embarquer là-dedans. Je n'avais pas du tout envie de parler fringues avec quelqu'un qui se met sur son trente et un pour aller chercher le courrier. C'était perdu d'avance. Maman est encore plus petite que moi, mais je ne fais pas le poids avec elle.

— Avant que j'oublie, tu pourras venir déposer ma machine à expressos ?

Elle n'a pas répondu tout de suite.

— Tu veux dire, *aujourd'hui* ?

— Oui, maman.

— C'est que j'ai invité des voisines à prendre le café demain. Tu as le don de tomber à pic, ma fille.

— Désolée, maman, mais Luc dort ce soir à la maison et je voudrais pouvoir lui servir un café demain matin. Je croyais que tu me l'empruntais uniquement le temps de t'en acheter une...

— Oui, mais on n'a pas eu le temps, avec ton beau-père. Je vais être obligée d'appeler mes amies pour décommander.

Super. Maintenant, c'était moi la sale conne.

— C'est bon, je me débrouillerai autrement. Je passerai la prendre dans la semaine.

— Merci, Annie chérie.

Les actions de la « sale conne » venaient de regrimper en flèche.

— Il n'y a pas de quoi, mais j'en aurai besoin...

Inutile, elle avait raccroché.

J'ai fourré mon portable dans mon sac en grinçant des dents. C'est toujours le même scénario, elle me raccroche au nez quand elle ne veut pas entendre la suite.

Je me suis arrêtée à la station-service du coin pour acheter un café et des magazines. Ma mère adore la presse people, moi j'en achète rarement. Histoire de passer le temps entre deux visites. Je me souviens de la photo d'une fille disparue sur la couverture d'un de ces magazines. En voyant son sourire, je me suis dit qu'elle devait être comme tout le monde avant que la planète entière s'intéresse à elle.

J'ai passé ma journée à attendre le chaland. Les gens préféraient sans doute profiter du beau temps et j'aurais dû les imiter. Dix minutes avant l'heure de remballer, j'ai commencé à rassembler mes affaires. J'allais mettre les prospectus dans mon coffre quand une camionnette beige s'est garée dans l'allée, juste derrière ma voiture. Un type dans les quarante-cinq ans s'est approché de moi avec un grand sourire.

— Je vois que vous alliez repartir. C'est ma faute, je m'y prends toujours au dernier moment. Ça vous ennuerait que je visite rapidement ?

J'ai failli refuser. J'avais envie de rentrer et je devais encore aller faire des courses, mais il m'a vue hésiter et il s'est planté devant la maison, les mains sur les hanches.

— Ouah !

J'en ai profité pour le regarder en douce. Son pantalon de toile n'avait pas un pli, ce qui plaidait en sa faveur. Personnellement, j'ai tendance à plier les vêtements directement en les sortant du sèche-linge. Je me suis demandé pourquoi il portait un blouson, même léger, par un temps pareil. Il avait des baskets d'un blanc immaculé et une casquette d'un club de golf local. S'il en était membre, ça signifiait qu'il avait de gros moyens. Les opérations portes ouvertes attirent pas mal de promeneurs du dimanche, mais j'ai aperçu un magazine immobilier coincé derrière le pare-brise de sa camionnette et je me suis dit que je n'avais rien à perdre.

— Aucun problème, je suis là pour ça. Je m'appelle Annie O'Sullivan.

Il s'apprêtait à serrer la main que je lui tendais quand il s'est pris les pieds dans les dalles de l'allée. J'ai voulu l'aider à se relever, mais il s'est redressé aussitôt en riant et en s'essuyant les mains.

— Mon Dieu, je suis désolée. Vous vous êtes fait mal ?

Il a posé sur moi deux grands yeux bleus rieurs et tout son visage s'est mis à sourire. Il y avait longtemps que je n'avais pas vu un sourire aussi spontané et j'ai souri à mon tour.

— Voilà ce qui s'appelle une entrée fracassante ! Je me présente : David.

Il s'est incliné devant moi dans un geste théâtral et je lui ai répondu par une courbette.

— Enchantée de faire votre connaissance.

Nous avons éclaté de rire tous les deux et il s'est excusé d'arriver si tard en me promettant d'aller vite.

— Pas de problème, prenez votre temps.

— C'est très aimable à vous, mais vous devez avoir hâte de profiter de ce beau temps. Je me dépêche.

Pour une fois que je rencontrais un client qui ne me traitait pas

comme un chien. Dans ce métier, la plupart des gens se comportent comme si c'était eux qui vous rendaient service.

On est entrés dans la maison et je lui en ai vanté les mérites. Une maison côte Ouest typique, avec un toit pointu, des murs en bois de cèdre et une vue imprenable sur l'océan. Il multipliait les remarques enthousiastes en me suivant d'une pièce à l'autre.

— L'annonce précise que la maison a moins de deux ans, sans donner le nom du constructeur.

— Il s'agit d'une entreprise locale, Corbett Construction. La maison est encore sous garantie pendant plusieurs années.

— C'est un bon point, on n'est jamais trop prudent. Il est de plus en plus difficile de faire confiance aux entreprises, de nos jours.

— Vous avez besoin d'un bien rapidement ?

— Pas forcément. Je préfère prendre mon temps.

Je me suis retournée pour le regarder et il m'a adressé un sourire.

— Si vous avez besoin d'un prêt, je peux vous conseiller plusieurs sociétés de crédit.

— C'est gentil de votre part, mais j'ai les moyens de payer comptant.

De mieux en mieux.

— Savez-vous si le jardin est fermé ? J'ai un chien.

— J'adore les chiens ! Quelle race ?

— Un golden retriever. Ce sont des animaux qui ont besoin de beaucoup d'espace.

— Ce n'est pas moi qui vous dirais le contraire. J'ai une chienne golden retriever, moi aussi, elle peut être pénible quand elle ne se dépense pas assez.

Tout en parlant, j'ai ouvert la porte coulissante donnant sur le jardin pour lui montrer la clôture.

— Comment s'appelle votre chien ?

J'attendais sa réponse quand je me suis aperçue qu'il se tenait juste derrière moi. L'instant d'après, quelque chose de dur s'enfonçait entre mes reins.

J'ai voulu me retourner, mais il m'a tirée par les cheveux si brutalement que j'ai senti mon cuir chevelu se décoller de mon crâne. Mon cœur a bondi et le sang m'est monté à la tête. J'aurais voulu lui donner des coups de pied, m'enfuir, n'importe quoi, mais mes jambes refusaient de m'obéir.

— Oui, Annie. C'est bien un pistolet que vous avez dans le dos, alors je vous conseille de m'écouter attentivement. Je vais vous lâcher les cheveux et vous allez m'accompagner sagement jusqu'à ma camionnette en souriant. D'accord ?

— Je... je n'arrive pas...

Je n'arrivais pas à respirer.

Il a approché sa bouche de mon oreille.

Il s'exprimait à mi-voix sur un ton étonnement calme.

— Prenez lentement votre respiration.

Je lui ai obéi.

— Maintenant, expirez tout doucement.

Ce que j'ai fait.

— Encore.

Peu à peu, le contour de la pièce a commencé à se redessiner normalement.

Il m'a lâché les cheveux.

J'avais l'impression de vivre une scène au ralenti. Il m'a poussée en m'enfonçant le canon de son arme dans le dos. On est sortis de la maison comme ça, et je l'entendais fredonner une chanson derrière moi. Devant la camionnette, il m'a glissé à l'oreille :

— Très bien, Annie. Si vous obéissez sagement, tout se passera bien. Et n'oubliez pas de sourire.

J'ai regardé autour de moi du coin de l'œil, persuadée que quelqu'un assistait à la scène, mais il n'y avait personne. Je n'y avais jamais prêté attention, mais la propriété était protégée par un rideau d'arbres et les deux maisons les plus proches lui tournaient le dos.

— C'est une chance qu'il fasse beau. Ce sera plus agréable pour la petite promenade qui nous attend, vous ne trouvez pas ?

Je croyais rêver. Il me braquait un flingue dans le dos et tout ce qui l'intéressait, c'était la météo...

(à suivre...)

*Cet ouvrage a été composé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

Impression réalisée par

FLOCH

*en décembre 2012
pour le compte des Éditions de l'Archipel
département éditorial
de la S.A.S. Écriture-Communication*

Imprimé en France
N° d'impression :
Dépôt légal : janvier 2013